



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

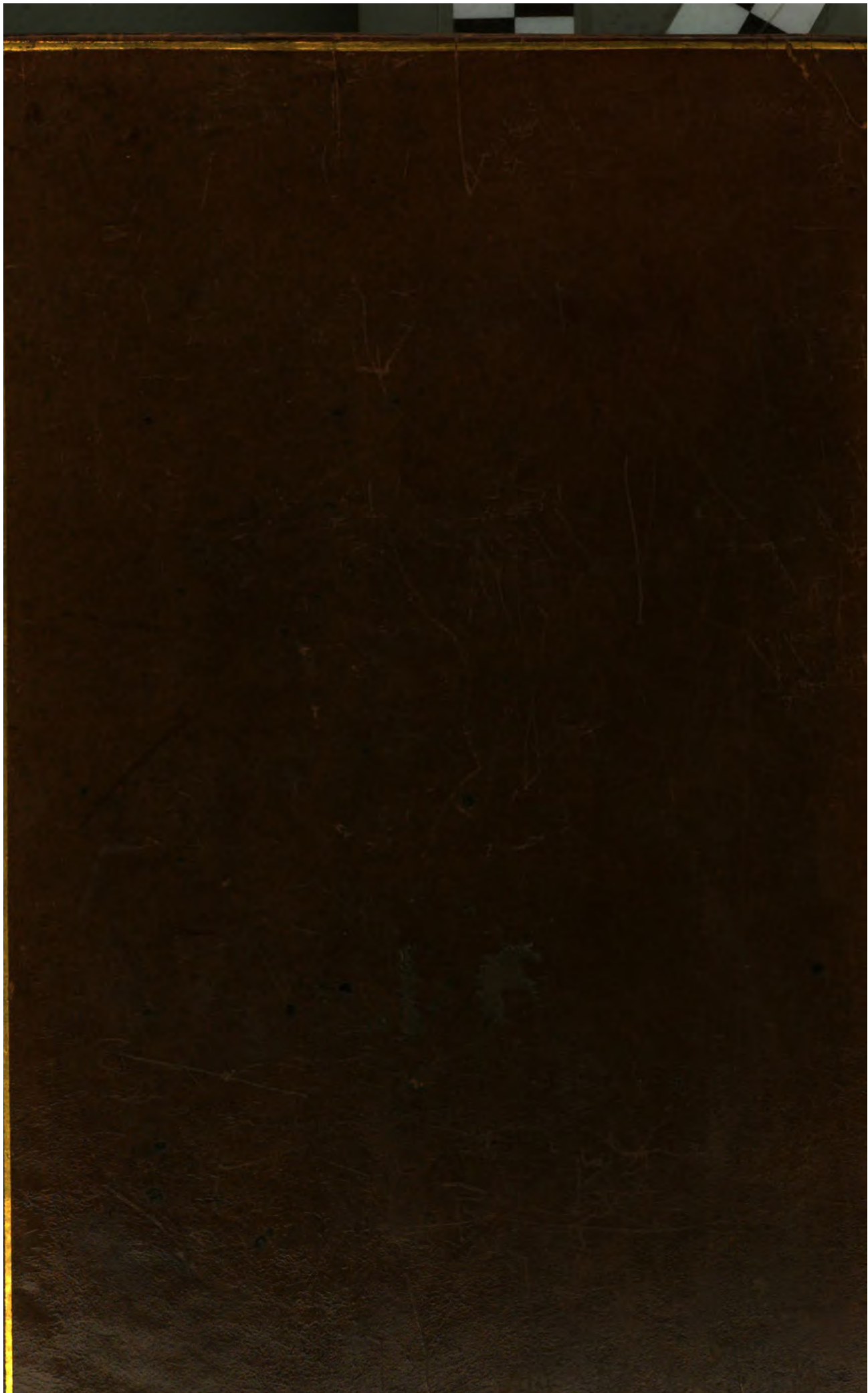
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

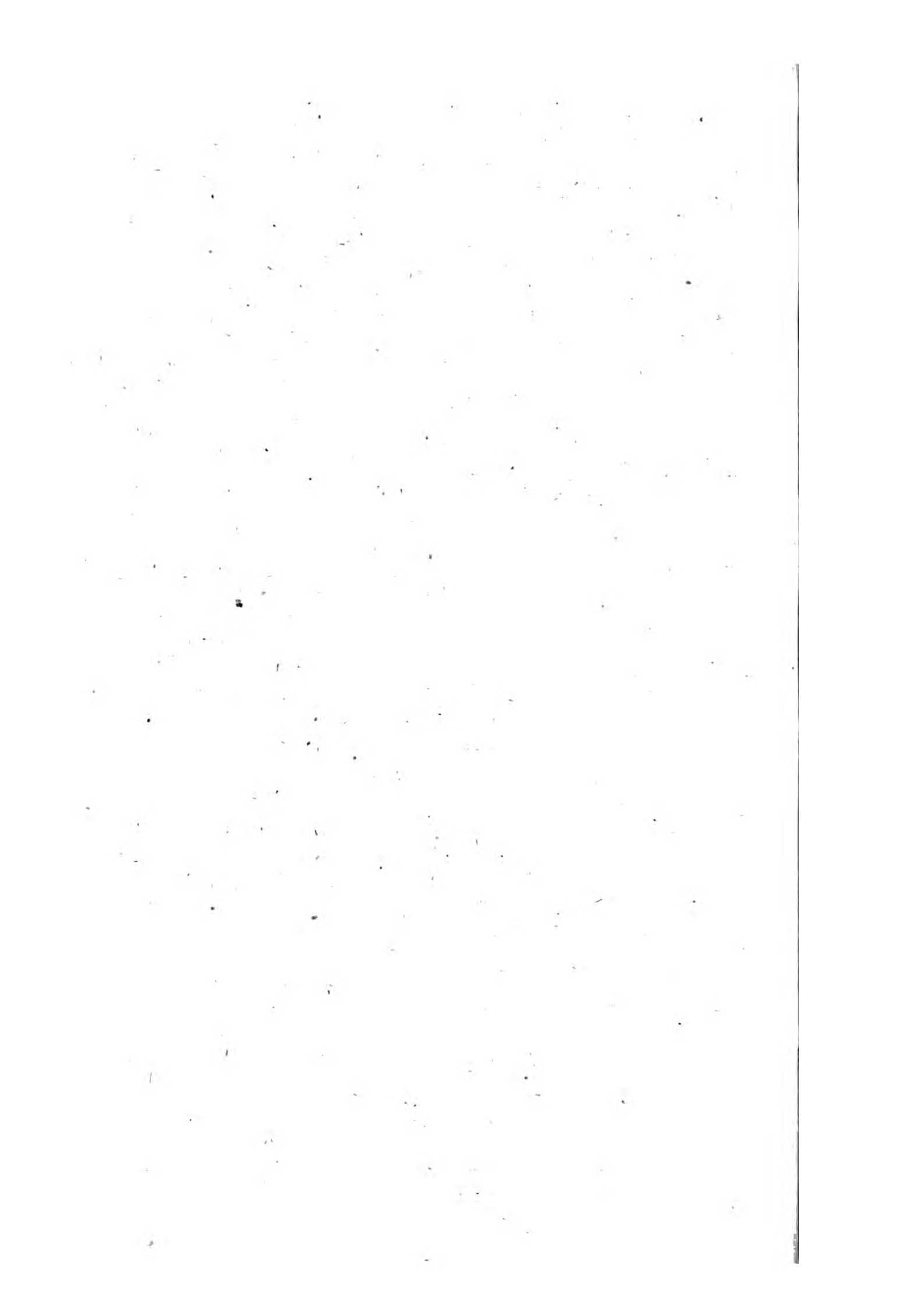


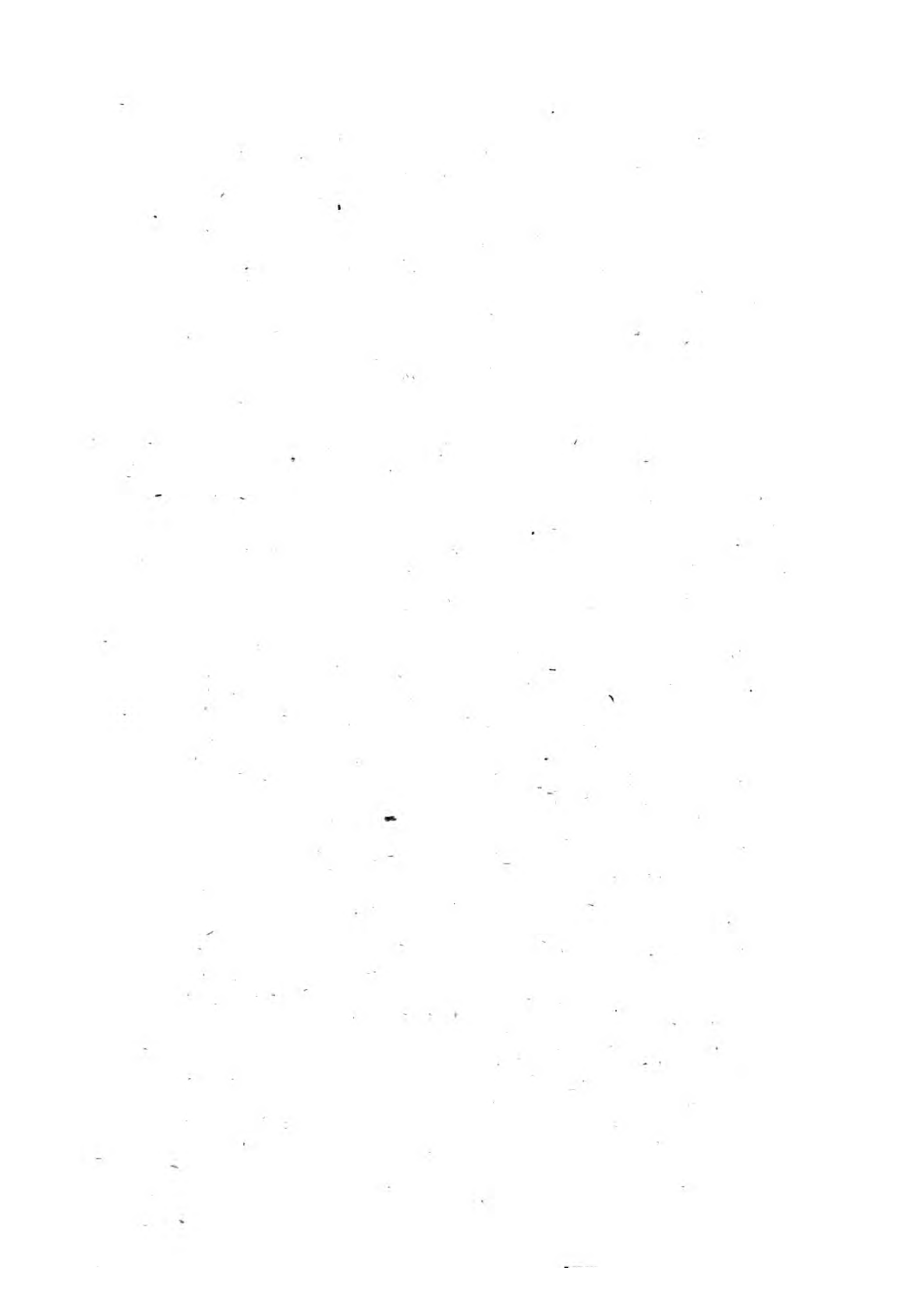


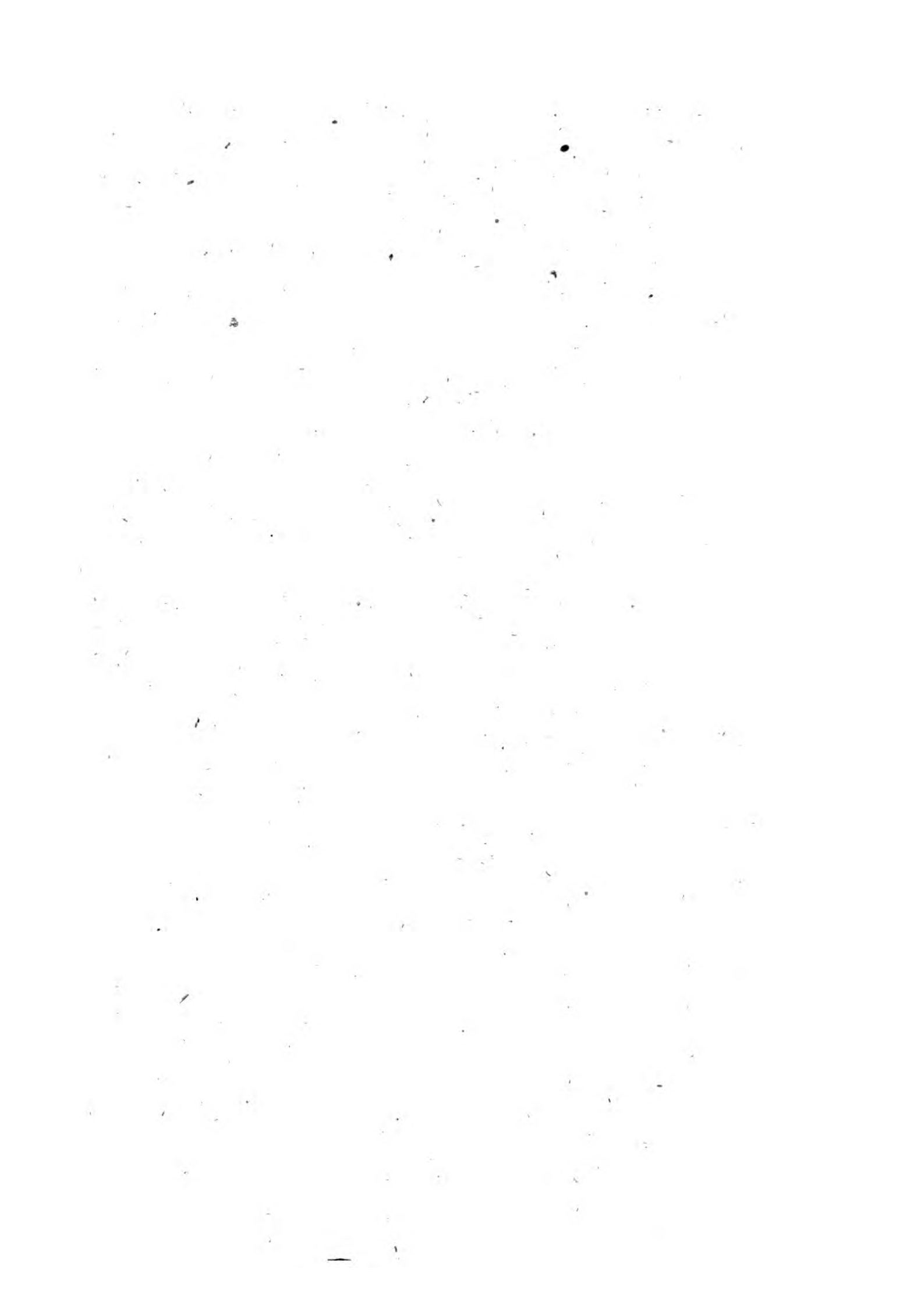
~~FF 3 (Finch)~~



VI. 1785/2 (3)







O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E .

O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E .

T O M E T R O I S I E M E .

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-
TYPOGRAPHIQUE.

1 7 8 5 .



THEATRE.

Théâtre. Tome III.

a

T A B L E

DES PIÈCES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Z ULIME, <i>tragédie.</i>	Page
AVERTISSEMENT DES EDITEURS.	3
<i>Extrait d'une lettre de M. de Voltaire sur la tragédie de Zulime. 1761.</i>	6
A MADEMOISELLE CLAIRON.	8
VARIANTES DE ZULIME, <i>édition de 1741.</i>	83
NOTES SUR ZULIME.	116
LE FANATISME , OU MAHOMET LE PROPHETE , <i>tragédie.</i>	117
AVERTISSEMENT DES EDITEURS.	119
AVIS DE L'EDITEUR.	121
A SA MAJESTÉ LE ROI DE PRUSSE.	126
LETTRE de M. de Voltaire au pape Benoît XIV.	133
<i>Traduction de la lettre précédente.</i>	134
REPONSE du souverain pontife Benoît XIV à M. de Voltaire.	135
TRADUCTION.	136
LETTRE de remerciement de M. de Voltaire au pape.	138
TRADUCTION.	139

VARIANTES DE MAHOMET.	212
NOTES.	213
MEROPE, <i>tragédie.</i>	215
LETTRE du père de Tournemine, jésuite, au père Brumoy, <i>sur la tragédie de Mérope.</i>	217
LETTRE à M. le marquis Scipion Maffei, auteur de la <i>Mérope</i> <i>italienne, & de beaucoup d'autres ouvrages célèbres.</i>	221
LETTRE de M. de la Lindelle à M. de Voltaire.	237
REPOSE de M. de Voltaire à M. de la Lindelle.	243
VARIANTES DE MEROPE.	318
NOTES.	320
SEMIRAMIS, <i>tragédie.</i>	321
DISSERTATION <i>sur la tragédie ancienne & moderne. A son</i> <i>éminence monseigneur le cardinal Quirini, noble vénitien,</i> <i>évêque de Brescia, bibliothécaire du Vatican.</i>	323
PREMIERE PARTIE. <i>Des tragédies grecques imitées par quel-</i> <i>ques opéra italiens & français.</i>	325
SECONDE PARTIE. <i>De la tragédie française comparée à la</i> <i>tragédie grecque.</i>	332
TROISIEME PARTIE. <i>De Sémiramis.</i>	343
AVERTISSEMENT.	350
VARIANTES DE SEMIRAMIS.	434
NOTES.	435

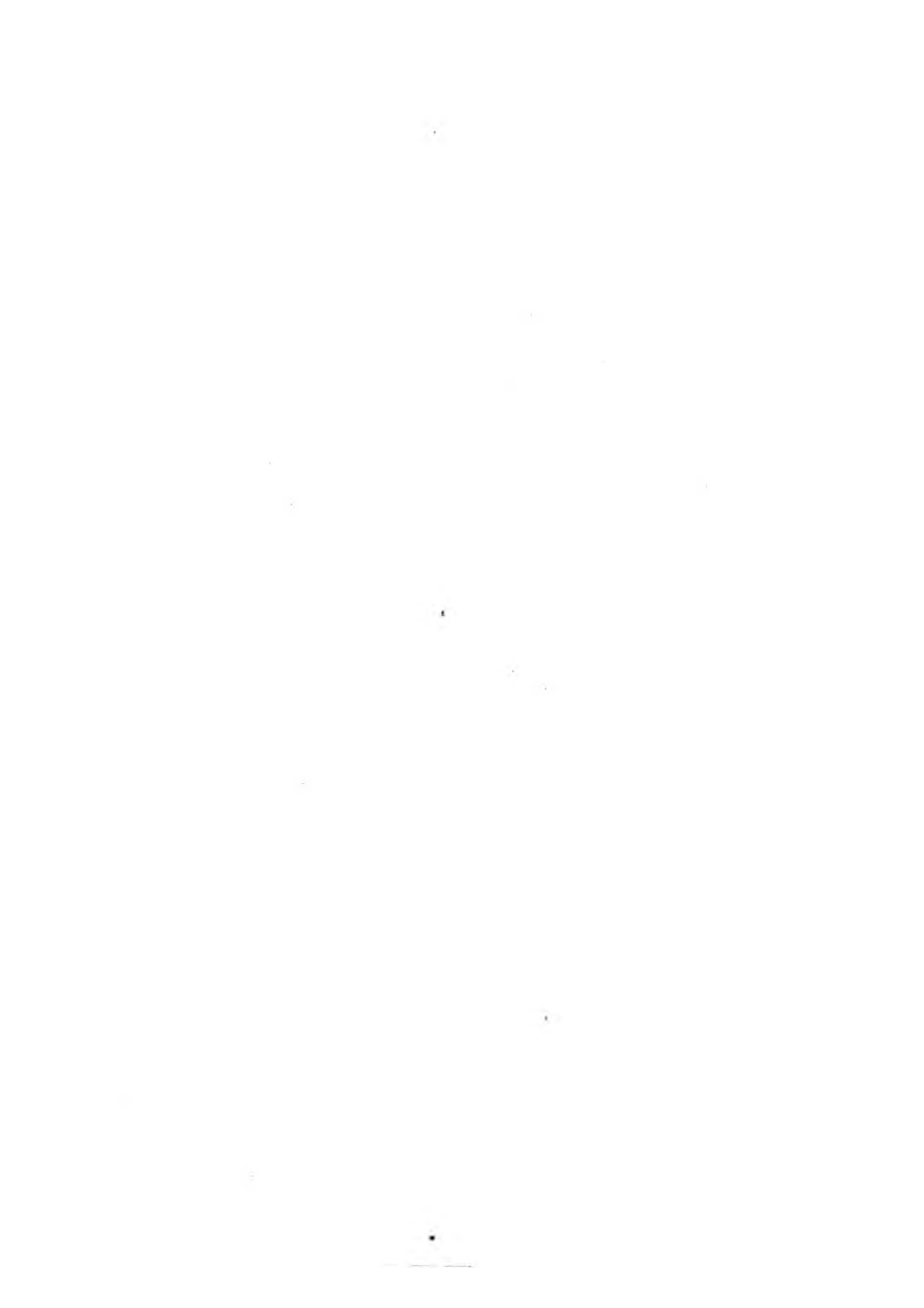
Fin de la Table du Tome troisième.

ZULIME,

Z U L I M E,

T R A G E D I E.

Représentée , pour la première fois , le
8 juin 1740.



AVERTISSEMENT

D E S E D I T E U R S .

CETTE tragédie fut représentée, pour la première fois en 1740, reprise en 1762, et imprimée alors telle qu'on la trouve dans ce recueil. Il en a paru une édition furtive que M. de *Voltaire* a défavouée. Les variantes ont été recueillies d'après cette édition.

Zulime est le même sujet que *Bajazet* et qu'*Ariane*. Dans *Ariane*, tout est sacrifié à ce rôle : *Thésée*, *Phèdre*, *Oenarus*, *Pirithoüs* ne sont pas supportables ; l'ingratitude de *Thésée*, la trahison de *Phèdre*, n'ont aucun motif : ils sont odieux et avilis ; mais le rôle d'*Ariane* fait tout pardonner. Dans *Bajazet*, *Roxane* n'est point intéressante ; elle trahit *Amurat* son amant et son bienfaiteur. Sa passion est celle d'une esclave violente et intéressée ; mais cette passion est peinte par un grand maître. Le rôle de *Bajazet*, quoique faible, est noble. C'est malgré lui qu'*Acomat* et *Atalide* l'ont engagé dans une intrigue dont il rougit. Celui d'*Atalide* est touchant, d'une sensibilité douce et vraie.

Racine est le premier qui ait mis sur le théâtre des femmes tendres sans être passionnées, telles

4 A V E R T I S S E M E N T

qu'*Atalide*, *Monime*, *Junie*, *Iphigénie*, *Bérénice*. Il n'en avait trouvé de modèles, ni chez les Grecs ni chez aucun peuple moderne, excepté dans les pastorales italiennes. L'art de rendre ces caractères dignes de la tragédie, lui appartient tout entier. A la vérité, ces rôles ne font point d'un grand effet au théâtre, à moins qu'ils ne soient joués par une actrice dont la figure et la voix soient dignes des vers de *Racine*; mais ils feront toujours les délices des âmes tendres, et des hommes sensibles aux charmes de la belle poésie.

M. de *Voltaire* admirait le rôle d'*Acomat*. Ce rôle et celui de *Burrhus* font encore de ces beautés dont *Racine* n'avait point eu de modèles. En travaillant le même sujet que *Racine* et *Corneille*, M. de *Voltaire* voulut que ni l'amante abandonnée, ni le héros, ni l'amante préférée ne fussent avilis. C'est d'après cette idée que toute sa pièce a été combinée.

La fuite de *Zulime*, sa révolte contre son père font des crimes; mais il n'y a dans ces crimes ni trahison ni cruauté. *Hermione*, *Roxane*, *Phèdre* intéressent par leurs malheurs, et surtout par l'excès de leur passion; mais les crimes qu'elles commettent ne font pas de ces actions où la passion peut conduire des âmes vertueuses. Les emportemens de *Zulime*, au contraire, font

ceux d'une ame entraînée par son amour , mais née pour la vertu , que les passions ont pu égarer , mais qu'elles n'ont pu corrompre. Ce rôle est encore le seul rôle de femme de ce genre qu'il y ait dans nos tragédies : et M. de *Voltaire* est le premier qui ait marqué sur le théâtre la différence des fureurs de la passion aux véritables crimes.

On peut reprocher aux trois pièces un même défaut ; celui de ne laisser au spectateur l'idée d'aucun dénouement heureux. M. de *Voltaire* a cherché à éviter ce défaut autant que le sujet le permettait. Du moins sa pièce , comme celle de *Bajazet*, est-elle susceptible de plusieurs dénouemens. Le cinquième acte , et la catastrophe de *Zulime* , telle qu'elle est dans cette édition , est d'une grande beauté ; et ce vers de *Zulime*, en arrachant le poignard de sa rivale :

C'est à moi de mourir , puisque c'est toi qu'on aime,
vaut mieux lui seul que beaucoup de tragédies.

6 AVERTISSEMENT

*Extrait d'une lettre de M. de Voltaire , sur la
tragédie de Zulime , 1761.*

» **D**ANS le nombre immense des tragédies ,
» comédies , opéra comiques , discours moraux et
» facéties , au nombre d'environ cinq cents mille ,
» qui font l'honneur éternel de la France , on vient
» d'imprimer une tragédie sous mon nom , intitulée ,
» *Zulime*. La scène est en Afrique. Il est bien vrai
» qu'ayant été autrefois avec *Alzire* en Amérique , je
» fis un petit tour en Afrique avec *Zulime* , avant
» que d'aller voir *Idamé* à la Chine ; mais mon
» voyage d'Afrique ne me réussit point : presque
» personne dans le parterre ne connaissait la ville
» d'Arfénie , qui était le lieu de la scène. C'est
» pourtant une colonie romaine nommée *Arsenaria* ,
» et c'est encore par cette raison-là qu'on ne la con-
» naissait pas.

» Trémizène est un nom bien sonore : c'est un
» joli petit royaume ; mais on n'en avait aucune
» idée. La pièce ne donna nulle envie de s'informer
» du gisement de ces côtes. Je retirai prudemment
» ma flotte : *Et quæ desperat tractata nitescere posse ,*
» *relinquit*. Des corsaires se font enfin saisis de la
» pièce , et l'ont fait imprimer ; mais , par droit de
» conquête , ils ont supprimé deux ou trois cents
» vers de ma façon , et en ont mis autant de la
» leur. Je crois qu'ils ont très-bien fait : je ne veux
» point leur voler leur gloire , comme ils m'ont volé
» mon ouvrage. J'avoue que le dénouement leur
» appartient , et qu'il est aussi mauvais que l'était le

„ mien. Les rieurs auront beau jeu ; car , au lieu
 „ d'avoir une pièce à fiffler , ils en auront deux. Il
 „ est vrai que les rieurs feront en petit nombre ,
 „ car peu de gens pourraient lire les deux pièces.
 „ Je suis de ce nombre ; et de tous ceux qui prisent
 „ ces bagatelles ce qu'elles valent , je suis peut-être
 „ celui qui y mets le plus bas prix. Enchanté des
 „ chefs-d'œuvre du siècle passé , autant que dégoûté
 „ du fatras prodigieux de nos médiocrités , je vais
 „ expier les miennes , en me faisant le commentateur
 „ de *P. Corneille*.

„ L'Académie agréée ce travail : je me flatte que
 „ le public le secondera en faveur des héritiers de
 „ ce grand nom. Il vaut mieux commenter Héraclius
 „ que de faire *Tancrede* ; on risque bien moins.

„ Le premier jour que l'on joua ce *Tancrede* ,
 „ beaucoup de spectateurs étaient venus armés d'un
 „ manuscrit qui courait le monde , et qu'on assurait
 „ être mon ouvrage : il ressemblait à cette *Zulime*
 „ imprimée. „

A

M A D E M O I S E L L E

C L A I R O N .

CETTE tragédie vous appartient, Mademoiselle ; vous l'avez fait supporter au théâtre. Les talens comme les vôtres ont un avantage assez unique , c'est celui de ressusciter les morts : c'est ce qui vous est arrivé quelquefois. Il faut avouer que sans les grands acteurs une pièce de théâtre est sans vie ; c'est vous qui lui donnez l'ame. La tragédie est encore plus faite pour être représentée que pour être lue ; et c'est sur quoi je prendrai la liberté de dire qu'il est bien singulier qu'un ouvrage qui est innocent à la lecture, puisse devenir coupable aux yeux de certaines gens , en acquérant le mérite qui lui est propre, celui de paraître sur le théâtre. On ne comprendra pas un jour qu'on ait pu faire des reproches à mademoiselle de *Champmêlé* de jouer *Chimène* , lorsque *Augustin Courbé* et *Mabre Cramoisi* qui l'imprimaient, étaient marguilliers de leur paroisse ; et l'on jouera peut-être un jour sur le théâtre ces contradictions de nos mœurs.

Je n'ai jamais conçu qu'un jeune homme qui réciterait en public une *Philippique* de *Cicéron* , dût déplaire mortellement à certaines personnes ,

qui prétendent lire avec un plaisir extrême les injures grossières que ce *Cicéron* dit éloquemment à *Marc-Antoine*. Je ne vois pas non plus qu'il y ait un grand mal à prononcer tout haut des vers français que tous les honnêtes gens lisent, ou même des vers qu'on ne lit guère : c'est un ridicule qui m'a souvent frappé parmi bien d'autres; et ce ridicule, tenant à des choses sérieuses, pourrait quelquefois mettre de fort mauvaise humeur.

Quoi qu'il en soit, l'art de la déclamation demande à la fois tous les talens extérieurs d'un grand orateur, et tous ceux d'un grand peintre. Il en est de cet art comme de tous ceux que les hommes ont inventés pour charmer l'esprit, les oreilles et les yeux : ils sont tous enfans du génie, tous devenus nécessaires à la société perfectionnée; et ce qui est commun à tous, c'est qu'il ne leur est pas permis d'être médiocres. Il n'y a de véritable gloire que pour les artistes qui atteignent la perfection; le reste n'est que toléré.

Un mot de trop, un mot hors de sa place, gâte le plus beau vers; une belle pensée perd tout son prix, si elle est mal exprimée; elle vous ennuie, si elle est répétée : de même, des inflexions de voix, ou déplacées, ou peu justes, ou trop peu variées, dérobent au récit toute sa grâce. Le secret de toucher les cœurs est dans l'assemblage d'une infinité de nuances délicates, en poésie, en éloquence, en

déclamation , en peinture ; la plus légère dissonance en tout genre est sentie aujourd'hui par les connaisseurs ; et voilà peut-être pourquoi l'on trouve si peu de grands artistes , c'est que les défauts sont mieux sentis qu'autrefois. C'est faire votre éloge , que de vous dire ici combien les arts sont difficiles. Si je vous parle de mon ouvrage , ce n'est que pour admirer vos talens.

Cette pièce est assez faible. Je la fis autrefois pour essayer de fléchir un père rigoureux qui ne voulait pardonner ni à son gendre , ni à sa fille , quoiqu'ils fussent très-estimables , et qu'il n'eût à leur reprocher que d'avoir fait sans son consentement un mariage que lui-même aurait dû leur proposer.

L'aventure de *Zulime* , tirée de l'histoire des Maures , présentait au spectateur une princesse bien plus coupable ; et *Bénassar* , son père , en lui pardonnant , ne devait qu'inviter davantage à la clémence ceux qui pourraient avoir à punir une faute plus gracieuse que celle de *Zulime*.

Malheureusement la pièce paraît avoir quelque ressemblance avec *Bajazet* ; et pour comble de malheur , elle n'a point d'*Acomat* ; mais aussi , cet *Acomat* me paraît l'effort de l'esprit humain. Je ne vois rien dans l'antiquité , ni chez les modernes , qui soit dans ce caractère , et la beauté de la diction le relève encore ; pas un seul vers ou dur ou faible , pas un mot qui ne soit le mot propre ; jamais de

sublime hors d'œuvre, qui cesse alors d'être sublime ; jamais de dissertation étrangère au sujet ; toutes les convenances parfaitement observées : enfin , ce rôle me paraît d'autant plus admirable , qu'il se trouve dans la seule tragédie où l'on pouvait l'introduire , et qu'il aurait été déplacé par-tout ailleurs.

Le père de *Zulime* a pu ne pas déplaire , parce qu'il est le premier de cette espèce qu'on ait osé mettre sur le théâtre. Un père qui a une fille unique à punir d'un amour criminel , est une nouveauté qui n'est pas sans intérêt : mais le rôle de *Ramire* m'a toujours paru très-faible , et c'est pourquoi je ne voulais plus hasarder cette pièce sur la scène française. Tout n'est qu'amour dans cet ouvrage ; ce n'est pas un défaut de l'art , mais ce n'est pas aussi un grand mérite. Cet amour ne pèche pas contre la vraisemblance ; il y a cent exemples de pareilles aventures , et de semblables passions ; mais je voudrais que sur le théâtre , l'amour fût toujours tragique.

Il est vrai que celui de *Zulime* est toujours annoncé par elle-même comme une passion très-condamnée , mais ce n'est pas assez :

Et que l'amour souvent de remords combattu ,
Paraît une faiblesse , et non une vertu.

Les autres personnages doivent concourir aux effets terribles que toute tragédie doit produire. La médiocrité du personnage de *Ramire* se répand sur

tout l'ouvrage. Un héros qui ne joue d'autre rôle que celui d'être aimé ou amoureux, ne peut jamais émouvoir ; il cesse dès-lors d'être un personnage de tragédie : c'est ce qu'on peut quelquefois reprocher à *Racine*, si l'on peut reprocher quelque chose à ce grand homme, qui de tous nos écrivains est celui qui a le plus approché de la perfection dans l'élégance et la beauté continue de ses ouvrages. C'est sur-tout le grand vice de la tragédie d'Ariane, tragédie d'ailleurs intéressante, remplie des sentimens les plus touchans et les plus naturels, et qui devient excellente quand vous la jouez.

Le malheur de presque toutes les pièces dans lesquelles une amante est trahie, c'est qu'elles retombent toutes dans la situation d'Ariane ; et ce n'est presque que la même tragédie sous des noms différens.

J'ose croire en général que les tragédies qui peuvent subsister sans cette passion, sont sans contredit les meilleures ; non-seulement parce qu'elles sont beaucoup plus difficiles à faire, mais parce que le sujet étant une fois trouvé, l'amour qu'on introduirait y paraîtrait une puérité, au lieu d'y être un ornement.

Figurez vous le ridicule qu'une intrigue amoureuse ferait dans *Athalie*, qu'un grand prêtre fait égorger à la porte du temple ; dans cet *Oreste*, qui venge son père et qui tue sa mère ; dans *Mérope*, qui pour

venger la mort de son fils lève le bras sur son fils même; enfin dans la plupart des sujets vraiment tragiques de l'antiquité. L'amour doit régner seul, on l'a déjà dit; il n'est pas fait pour la seconde place. Une intrigue politique dans Ariane serait aussi déplacée qu'une intrigue amoureuse dans le parricide d'*Oreste*. Ne confondons point ici avec l'amour tragique les amours de comédie et d'églogue, les déclarations, les maximes d'élégie, les galanteries de madrigal; elles peuvent faire dans la jeunesse l'amusement de la société, mais les vraies passions sont faites pour la scène; et personne n'a été ni plus digne que vous de les inspirer, ni plus capable de les bien peindre.

P E R S O N N A G E S .

BENASSAR, shérif de Trémizène.

ZULIME, sa fille.

MOHADIR, ministre de *Bénassar*.

RAMIRE, esclave espagnol.

ATIDE, esclave espagnole.

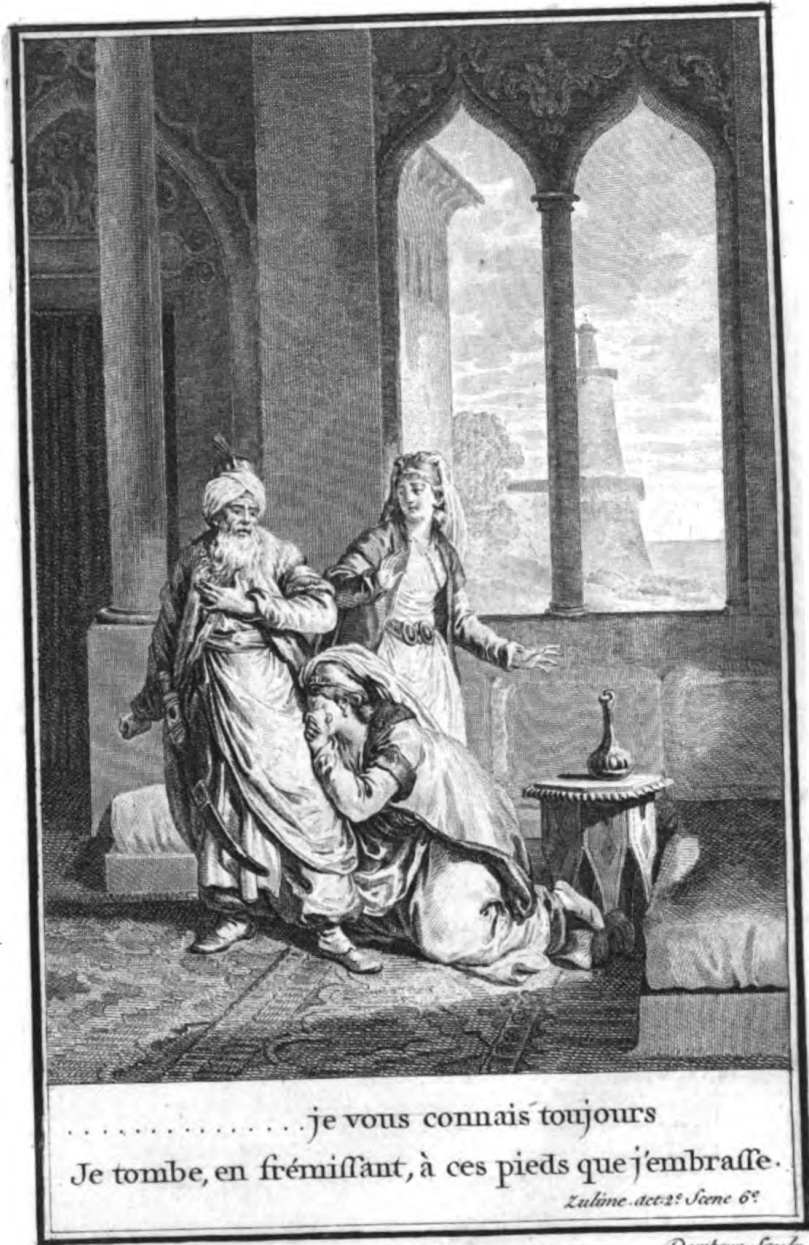
IDAMORE, esclave espagnol.

SERAME, attachée à *Zulime*.

Suite.

*La scène est dans un château de la province de
Trémizène, sur le bord de la mer d'Afrique.*





..... je vous connais toujours
Je tombe, en frémissant, à ces pieds que j'embrasse.
Zulime. act. 2^e. Scène 6^e.

J. M. Moreau le j^e inv.

1785

(Dambrau Sculp.)

Z U L I M E ,

T R A G E D I E .

A C T E P R E M I E R .

S C E N E P R E M I E R E .

ZULIME , ATIDE , MOHADIR .

ZULIME , *d'une voix basse et entre-coupée , les yeux baissés ,
et regardant à peine Mohadir.*

ALLEZ , laissez Zulime aux remparts d'Arfénie ;
Partez , loin de vos yeux je vais cacher ma vie :
Je vais mettre à jamais dans un autre univers ,
Entre mon père et moi , la barrière des mers .
Je n'ai plus de patrie , et mon destin m'entraîne .
Retournez , Mohadir , aux murs de Trémizène ;
Consolez les vieux ans de mon père affligé :
Je l'outrage et je l'aime ; il est assez vengé .
Puissent les justes cieus changer sa destinée !
Puisse-t-il oublier sa fille infortunée !

M O H A D I R .

Qui ? lui ! vous oublier ! grand Dieu , qu'il en est loin !
Que vous prenez , Zulime , un déplorable soin !
Outragez-vous ainsi le père le plus tendre ,
Qui pour vous de son trône était prêt à descendre ?

Qui, vous laissant le choix de tant de souverains,
 De son sceptre avec joie aurait orné vos mains ?
 Quoi, dans vous, dans sa fille il trouve une ennemie !
 Dans cet affreux dessein seriez-vous affermie ?
 Ah ! ne l'irritez point, revenez dans ses bras.
 Mes conseils autrefois ne vous révoltaient pas :
 Cette voix d'un vieillard, qui nourrit votre enfance,
 Quelquefois de Zulime obtint plus d'indulgence.
 Bénassar votre père espérait aujourd'hui
 Que ses soins plus heureux pourraient vous rendre à lui.
 A son cœur ulcéré que faut-il que j'annonce ?

Z U L I M E.

Porte-lui mes soupirs et mes pleurs pour réponse :
 C'est tout ce que je puis : et c'est t'en dire assez.

M O H A D I R.

Vous pleurez ! vous, Zulime ! et vous le trahissez ?

Z U L I M E.

Je ne le trahis point. Le destin qui l'outrage
 Aux cruels Turcomans livrait son héritage :
 Par ces brigands nouveaux pressé de toutes parts,
 De Trémizène en cendre il quitta les remparts :
 Et quel que soit l'objet du soin qui me dévore,
 J'ai suivi son exemple.

M O H A D I R.

Hélas ! fuivez-le encore.

Il revient ; revenez, dissipez tant d'ennuis :
 Remplissez vos devoirs, croyez-moi.

Z U L I M E.

Je ne puis.

M O H A D I R.

Vous le pouvez. Sachez que nos tristes rivages
 Ont vu fuir à la fin nos destructeurs sauvages ;
 Dispersés,

Dispersés , affaiblis , et lassés désormais
 Des maux qu'ils ont soufferts , et des maux qu'ils ont faits.
 Trémizène renaît et va revoir son maître :
 Sans sa fille , sans vous , le verrons-nous paraître ?
 Vous avez dans ce fort entraîné les soldats :
 Des esclaves d'Europe accompagnent vos pas.
 Ces chrétiens , ces captifs , le prix de son courage ,
 Dont jadis la victoire avait fait son partage ,
 Ont arraché Zulime à ses bras paternels.
 Avec qui fuyez-vous ?

Z U L I M E.

Ah ! reproches cruels !

Arrêtez , Mohadir.

M O H A D I R.

Non , je ne puis me taire ;

Le reproche est trop juste , et vous m'êtes trop chère :
 Non , je ne puis penser , sans honte et sans horreur ,
 Que l'esclave Ramire a fait votre malheur.

Z U L I M E.

Ramire esclave !

M O H A D I R.

Il l'est , il était fait pour l'être :

Il naquit dans nos fers ; Bénaffar est son maître.
 N'est-il pas descendu de ces Goths odieux ,
 Dans leurs propres foyers vaincus par nos aïeux ?
 Son père à Trémizène est mort dans l'esclavage ,
 Et la bonté d'un maître est son seul héritage.

Z U L I M E.

Ramire esclave ! lui ?

M O H A D I R.

C'est un titre qui rend

Notre affront plus sensible , et son crime plus grand.

Quoi donc , un espagnol ici commande en maître !
 A peine devant vous m'a-t-on laissé paraître :
 A peine ai-je percé la foule des soldats
 Qui veillent à sa garde, et qui suivent vos pas.
 Vous pleurez malgré vous : la nature outragée
 Déchire en s'indignant votre ame partagée.
 A vos justes remords n'osez-vous vous livrer ?
 Quand on pleure sa faute, on va la réparer.

A T I D E.

Respectez plus ses pleurs, et calmez votre zèle ;
 Il ne m'appartient pas de répondre pour elle :
 Mais je suis dans le rang de ces infortunés
 Qu'un maître redemande, et que vous condamnez.
 Je fus comme eux esclave ; et de leur innocence
 Peut-être il m'appartient de prendre la défense.
 Oui, Ramire a d'un maître éprouvé les bienfaits ;
 Mais vous lui devez plus qu'il ne vous dut jamais.
 C'est Ramire, c'est lui, dont l'étonnant courage,
 Dans vos murs pris d'assaut et fumans de carnage,
 Délivra votre émir, et lui donna le temps
 De dérober sa tête au fer des Turcomans.
 C'est lui qui comme un dieu, veillant sur sa famille,
 Ayant sauvé le père, a défendu la fille :
 C'est par ses seuls exploits, enfin, que vous vivez.
 Quel prix a-t-il reçu ? Seigneur, vous le savez.
 Loin des murs tout sanglans de sa ville alarmée,
 Bénaffar avec peine assemblait une armée ;
 Et quand vos citoyens, par nos soins respirans,
 A quelque ombre de paix ont porté vos tyrans,
 Ces Turcs impérieux, qu'aucun devoir n'arrête,
 De Ramire et des siens ont demandé la tête ;

Et de votre Divan la basse cruauté
 Soucrivait en tremblant à cet affreux traité.
 De Zulime pour nous la bonté généreuse
 Vous épargna du moins une paix si honteuse.
 Elle acquitte envers nous ce que vous nous devez.
 N'insultez point ici ceux qui vous ont sauvés :
 Respectez plus Ramire et ces guerriers si braves ;
 Ils sont vos défenseurs , et non plus vos esclaves.

M O H A D I R. à *Zulime*.

Votre secret , Zulime , est enfin révélé :
 Ainsi donc par sa voix votre cœur a parlé ?

Z U L I M E.

Oui , je l'avoue.

M O H A D I R.

Ah Dieu !

Z U L I M E.

Coupable , mais sincère ,
 Je ne puis vous tromper. . . . tel est mon caractère.

M O H A D I R.

Vous voulez donc charger d'un affront si nouveau
 Un père infortuné qui touche à son tombeau ?

Z U L I M E.

Vous me faites frémir.

M O H A D I R.

Repentez-vous , Zulime ;
 Croyez-moi , votre cœur n'est point né pour le crime.

Z U L I M E.

Je me repens en vain ; tout va se déclarer :
 Il est des attentats qu'on ne peut réparer.
 Il ne m'appartient pas de soutenir sa vue ;
 J'emporte en le quittant le remords qui me tue.

Allez : votre présence en ces funestes lieux
 Augmente ma douleur , et blesse trop mes yeux.
 Mohadir.... ah ! partez.

M O H A D I R.

Hélas , je vais peut-être
 Porter les derniers coups au sein qui vous fit naître.

S C E N E I I.

Z U L I M E , A T I D E.

Z U L I M E.

AH je succombe , Atide ! et ce cœur défolé
 Ne soutient plus le poids dont il est accablé.
 Vous voyez ce que j'aime , et ce que je redoute,
 Une patrie , un père ; Atide ! ah qu'il en coûte !
 Que de retours sur moi ! que de tristes efforts !
 Je n'ai dans mon amour senti que des remords. (1)
 D'un père infortuné vous concevez l'injure ;
 Il est affreux pour moi d'offenser la nature :
 Mais Ramire expirait , vous étiez en danger.
 Est-ce un crime , après tout , que de vous protéger ?
 Je dois tout à Ramire ; il a sauvé ma vie.
 A ce départ enfin vous m'avez enhardie :
 Vos périls , vos vertus , vos amis malheureux ,
 Tant de motifs puissans , et l'amour avec eux ,
 L'amour qui me conduit ; hélas ! si l'on m'accuse ,
 Voilà tous mes forfaits ; mais voilà mon excuse.
 Je tremble cependant : de pleurs toujours noyés ,
 De l'abyme où je suis mes yeux font effrayés.

A T I D E.

Hélas! Ramire et moi , nous vous devons la vie ;
 Vous rendez un héros , un prince à sa patrie :
 Le ciel peut-il haïr un soin si généreux ?
 Arrachez votre amant à ces bords dangereux.
 Ma vie est peu de chose : et je ne suis encore
 Qu'une esclave tremblante en des lieux que j'abhorre.
 Quoique d'assez grands rois mes aïeux soient issus ,
 Tout ce que vous quittez est encore au-dessus.
 J'étais votre captive , et vous ma protectrice ;
 Je ne pouvais prétendre à ce grand sacrifice.
 Mais Ramire! un héros du ciel abandonné ,
 Lui qui , de Bénaffar esclave infortuné ,
 A prodigué son sang pour Bénaffar lui-même ;
 Enfin , que vous aimez. . .

Z U L I M E.

Atide, si je l'aime ?

C'est toi qui découvris , dans mes esprits troublés ,
 De mon secret penchant les traits mal démêlés.
 C'est toi qui les nourris , chère Atide ; et peut-être ,
 En me parlant de lui c'est toi qui les fis naître.
 C'est toi qui commenças mon téméraire amour ;
 Ramire a fait le reste en me sauvant le jour.
 J'ai cru fuir nos tyrans , et j'ai suivi Ramire.
 J'abandonne pour lui parens , peuples , empire :
 Et frémissant encor de ses périls passés ,
 J'ai craint dans mon amour de n'en point faire assez.
 Cependant , loin de moi se peut-il s'arrêter ?
 Quoi ! Ramire , aujourd'hui trop sûr de sa conquête ,
 Ne prévient point mes pas , ne vient point consoler
 Ce cœur trop affermi , que lui seul peut troubler !

A T I D E.

Eh ! ne voyez-vous pas avec quelle prudence
De l'envoyé d'un père il fuyait la présence ?

Z U L I M E.

J'ai tort , je te l'avoue : il a dû s'écarter ;
Mais pourquoi si long-temps ?

A T I D E.

A ne vous point flatter ,
Tant d'amour , tant de crainte et de délicatesse
Convienent mal , peut-être , au péril qui nous presse ;
Un moment peut nous perdre , et nous ravir le prix
De tant d'heureux travaux par l'amour entrepris ;
Entre cet Océan , ces rochers et l'armée ,
Ce jour , ce même jour peut vous voir enfermée.
Trop d'amour vous égare ; et les cœurs si troublés
Sur leurs vrais intérêts font toujours aveuglés.

Z U L I M E.

Non , sur mes intérêts c'est l'amour qui m'éclaire ;
Ramire va presser ce départ nécessaire :
L'ordre dépend de lui , tout est entre ses mains ;
Souverain de mon ame , il l'est de mes destins.
Que fait-il ? est-ce vous , est-ce moi qu'il évite ?

A T I D E.

Le voici . . . Ciel ! témoin du trouble qui m'agite,
Ciel ! renferme à jamais dans ce sein malheureux ,
Le funeste secret qui nous perdrait tous deux.

S C E N E I I I.

ZULIME, ATIDE, RAMIRE.

R A M I R E.

MADAME, enfin des cieux la clémence suprême
 Semble en notre défense agir comme vous-même ;
 Et les mers et les vents, fecondant vos bontés,
 Vont nous conduire aux bords si long-temps souhaités.
 Valence, de ma race autrefois l'héritage,
 A vos pieds plus qu'aux miens portera son hommage.
 Madame, Atide et moi, libres par vos secours,
 Nous sommes vos fujets, nous le ferons toujours.
 Quoi ! vos yeux à ma voix répondent par des larmes !

Z U L I M E.

Et pouvez-vous penser que je sois fans alarmes ?
 L'amour veut que je parte, il lui faut obéir :
 Vous savez qui je quitte, et qui j'ai pu trahir.
 J'ai mis entre vos mains ma fortune, ma vie,
 Ma gloire encor plus chère, et que je sacrifie.
 Je dépends de vous seul. . . Ah, Prince, avant ce jour,
 Plus d'un cœur a gémi d'écouter trop d'amour ;
 Plus d'une amante, hélas ! cruellement séduite,
 A pleuré vainement sa faiblesse et sa fuite.

R A M I R E.

Je ne condamne point de si justes terreurs.
 Vous faites tout pour nous ; oui, Madame, et nos cœurs
 N'ont, pour vous rassurer dans votre défiance,
 Qu'un hommage inutile, et beaucoup d'espérance.
 Esclave auprès de vous, mes yeux à peine ouverts
 Ont connu vos grandeurs, ma misère, et des fers ;

Mais j'atteste le dieu qui soutient mon courage ,
Et qui donne à son gré l'empire et l'esclavage ,
Que ma reconnaissance et mes engagemens.

Z U L I M E.

Pour me prouver vos feux vous faut-il des sermens ?
En ai-je demandé, quand cette main tremblante
A détourné la mort à vos regards présente ?
Si mon ame aux frayeurs se peut abandonner ,
Je ne crains que mon sort ; puis-je vous soupçonner ?
Ah ! les sermens sont faits pour un cœur qui peut feindre.
Si j'en avais besoin, nous serions trop à plaindre. (2)

R A M I R E.

Que mes jours immolés à votre fureté.

Z U L I M E.

Conservez-les, cher Prince, ils m'ont assez coûté.
Peut-être que je suis trop faible et trop sensible ;
Mais enfin tout m'alarme en ce séjour horrible :
Vous-même, devant moi, triste, sombre, égaré,
Vous ressentez le trouble où mon cœur est livré.

A T I D E.

Vous vous faites tous deux une pénible étude
De nourrir vos chagrins et votre inquiétude.
Dérobez-vous, Madame, aux peuples irrités
Qui poursuivent sur nous l'excès de vos bontés.
Ce palais est peut-être un rempart inutile ;
Le vaisseau vous attend, Valence est votre asile.
Calmez de vos chagrins l'importune douleur :
Vous avez tant de droit sur nous. . . . et sur son cœur !
Vous condamnez sans doute une crainte odieuse.
Votre amant vous doit tout ; vous êtes trop heureuse !

Z U L I M E.

Je dois l'être, et l'hymen qui va nous engager.

S C È N E I V.

ZULIME, ATIDE, RAMIRE, IDAMORE.

I D A M O R E.

DANS ce moment, Madame, on vient vous assiéger.

A T I D E.

Ciel!

I D A M O R E.

On entend de loin la trompette guerrière ;
On voit des tourbillons de flamme, de poussière ;
D'étendards menaçans les champs sont inondés.
Le peu de nos amis dont nos murs sont gardés,
Sur ces bords escarpés qu'a formés la nature,
Et qui de ce palais entourent la structure,
En défendront l'approche, et seront glorieux
De chercher un trépas honoré par vos yeux.

R A M I R E.

Dans ce malheur pressant je goûte quelque joie.
Eh bien, pour vous servir le ciel m'ouvre une voie :
De vos peuples unis je brave le courroux ;
J'ai combattu pour eux, je combattrai pour vous.
Pour mériter vos soins je puis tout entreprendre,
Et mon fort en tout temps fera de vous défendre.

Z U L I M E.

Que dis-tu ? contre un père, arrête, épargne-moi.
L'amour n'entraîne-t-il que le crime après soi ?
Tombe sur moi des cieus l'éternelle colère,
Plutôt que mon amant ose attaquer mon père !
Avant que ses soldats environnent nos tours,
Les flots nous ouvriront un plus juste secours.

Mon séjour en ces lieux me rendrait trop coupable ;
 D'un père courroucé fuyons l'œil respectable :
 Je vais hâter ma fuite , et j'y cours de ce pas.

R A M I R E à *Atide*.

Moi , je vais fuir la honte et hâter mon trépas.

S C E N E V.

R A M I R E , A T I D E.

A T I D E.

Vous n'irez point fans moi : non , cruel que vous êtes ,
 Je ne souffrirai point vos fureurs indiscrettes.
 Cher objet de ma crainte , arbitre de mon fort ,
 Cher époux , commencez par me donner la mort.
 Au nom des nœuds secrets qu'à son heure dernière
 De ses mourantes mains vient de former mon père ,
 De ces nœuds dangereux dont nous avons promis
 De dérober l'étreinte à des yeux ennemis ,
 Songez aux droits sacrés que j'ai sur votre vie ;
 Songez qu'elle est à moi , qu'elle est à la patrie ;
 Que Valence dans vous redemande un vengeur.
 Allez la délivrer de l'Arabe oppresseur ;
 Quittez , fans plus tarder cette rive fatale ,
 Partez , vivez , régnez , fût - ce avec ma rivale.

R A M I R E.

Non , désormais ma vie est un tissu d'horreurs ;
 Je rougis de moi - même , et sur-tout de vos pleurs.
 Je suis né vertueux , j'ai voulu toujours l'être ;
 Voulez-vous me changer ? chéririez-vous un traître ?
 J'ai subi l'esclavage et son poids rigoureux ;
 Le fardeau de la feinte est cent fois plus affreux.

J'ai connu tous les maux , la vertu les surmonte ;
 Mais quel cœur généreux peut supporter la honte ?
 Quel supplice effroyable , alors qu'il faut tromper ,
 Et que tout mon secret est prêt à m'échapper !

A T I D E.

Eh bien , allez , parlez , armez sa jalousie ,
 J'y consens ; mais , cruel , n'exposez que ma vie :
 N'immolez que l'objet pour qui vous rougissez ,
 Qui vous forçait à feindre , et que vous haïssez.

R A M I R E.

Je vous adore , Atide , et l'amour qui m'enflamme
 Ferme à tout autre objet tout accès dans mon ame.
 Mais plus je vous adore , et plus je dois rougir
 De fuir avec Zulime afin de la trahir.
 Je suis bien malheureux , si votre jalousie
 Joint ses poisons nouveaux aux horreurs de ma vie.
 Entouré de forfaits et d'infidélités ,
 Je les commets pour vous , et vous seule en doutez.
 Ah ! mon crime est trop vrai , trop affreux envers elle ;
 Ce cœur est un perfide , et c'est pour vous , cruelle !

A T I D E.

Non , il est généreux , le mien n'est point jaloux ;
 La fraude et les soupçons ne sont point faits pour vous.
 Zulime , en écoutant son amour malheureuse ,
 N'a point reçu de vous de promesse trompeuse.
 Idamore a parlé : sûr de ses appas ,
 Elle a cru des discours que vous ne dictiez pas.
 Eh ! peut-on s'étonner que vous ayez su plaire ?
 Peut-on vous reprocher ce charme involontaire
 Qui vous soumit un cœur prompt à se défarmer ?
 Ah ! le mien m'est témoin que l'on doit vous aimer.

R A M I R E.

Eh ! pourquoi , profanant de si saintes tendresses ,
 De Zulime abusée enhardir les faiblesses ?
 Pourquoi , déshonorant votre amant , votre époux ,
 Promettre à d'autres yeux un cœur qui n'est qu'à vous ?
 Dans quel piège Idamore a conduit l'innocence !
 Des bienfaits de Zulime affreuse récompense !
 Ah ! cruelle , à quel prix le jour m'est conservé !

A T I D E.

Eh bien , punissez - moi de vous avoir sauvé.
 Idamore , il est vrai , n'est pas le seul coupable ;
 J'ai parlé comme lui , comme lui condamnable ,
 J'engageai trop Ramire , et sans le consulter.
 Je n'y survivrai pas , vous n'en pouvez douter.
 Je sens qu'à vos vertus je faisais trop d'injure ;
 Je vous épargnerai la honte d'un parjure :
 Vivez , il me suffit. . . . Ciel ! quel tumulte affreux !

R A M I R E.

Il m'annonce un combat moins grand , moins douloureux ;
 Le ciel m'y peut au moins accorder quelque gloire ;
 J'y vole. . . .

A T I D E.

Je vous suis ; la chute ou la victoire ,
 Les fers ou le trépas , je fais tout partager.
 Puis - je être loin de vous ? vous êtes en danger.

R A M I R E.

Ah ! ne laissez qu'à moi le destin qui m'opprime.
 Chère épouse , craignez. . . .

A T I D E.

Je ne crains que Zulime.

Fin du premier acte.

A C T E I I.

S C E N E P R E M I E R E.

R A M I R E , I D A M O R E .

I D A M O R E .

OUI, Dieumême est pour nous; oui, ce dieu de la guerre
Nous appelle sur l'onde et défarme la terre.
Vous voyez les sujets du triste Bénaffar
Suspendre leurs fureurs au pied de ce rempart ;
Ils ont quitté ces traits, ces funestes machines ,
Qui des murs d'Arénie apportaient les ruines ;
Tout ce grand appareil , qui dans quelques momens
Pouvait de ce palais briser les fondemens.
Pendant l'heure approche où la mer favorable
Va quitter avec nous ce rivage effroyable.
Seigneur, au nom d'Atide , au nom de nos malheurs ,
Et de tant de périls , et de tant de douleurs ,
Par le salut public devant qui tout s'efface ,
Par ce premier devoir des rois de notre race ,
Ne songez qu'à partir ; et ne rougissez pas
Des bontés de Zulime et de ses attentats :
Ne fuyez point les dons de sa main bienfaisante ,
Envers les siens coupable , envers nous innocente.
Entouré d'ennemis dans ce séjour d'horreur ,
Craignez. . . .

R A M I R E .

Mes ennemis sont au fond de mon cœur.

Atide l'a voulu ; c'est assez , Idamore.

I D A M O R E.

Comment ! quel repentir peut vous troubler encore ?
Qui vous retient ?

R A M I R E.

L'honneur. — Crois-tu qu'il soit permis
D'être injuste , infidèle , et traître à ses amis ?

I D A M O R E.

Non , sans doute , Seigneur , et ce crime est infame.

R A M I R E.

Est-il donc plus permis de trahir une femme ?
De la conduire au piège et de l'abandonner ?

I D A M O R E.

Un plus grand intérêt doit vous déterminer.
Voudriez-vous livrer à l'horreur des supplices
Ceux qui vous ont voué leur vie et leurs services ?
Entre Zulime et nous il est temps de choisir.

R A M I R E.

Eh bien , qui de vous tous me faut-il donc trahir ?
Faut-il que malgré nous il soit des conjonctures
Où le cœur égaré flotte entre les parjures ?
Où la vertu sans force , et prête à succomber ,
Ne voit que des écueils et tremble d'y tomber ?
Tu fais ce que pour nous Zulime a daigné faire ;
Elle renonce à tout , à son trône , à son père ,
A sa gloire en un mot , il faut en convenir.
Armé de ses bienfaits , moi , j'irais l'en punir !
C'est trop rougir de moi : plains ma douleur mortelle.

I D A M O R E.

Rougissez de tarder , Valence vous appelle ;

Les momens font bien chers , et si vous héfitez . . .

R A M I R E .

Non , je vais m'expliquer , et lui dire . . .

I D A M O R E .

Arrêtez ;

Gardez-vous d'arracher un voile nécessaire :

Laissez-lui son erreur , cette erreur est trop chère.

Pour entraîner Zulime à ses égaremens

Vous n'employâtes point l'art trompeur des amans.

Sensible , généreuse , et sans expérience ,

Elle a cru n'écouter que la reconnaissance ;

Elle ne savait pas qu'elle écoutait l'amour.

Tous vos soins empressés la perdaient sans retour ;

Dans son illusion nous l'avons confirmée :

Enfin elle vous aime ; elle se croit aimée.

De quel jour odieux ses yeux seraient frappés !

Il n'est de malheureux que les cœurs détrompés.

Réservez pour un temps plus sûr et plus tranquille ,

De ces droits délicats l'examen difficile.

Lorsque vous serez roi , jugez et décidez ;

Ici Zulime règne , et vous en dépendez.

R A M I R E .

Je dépends de l'honneur ; votre discours m'offense.

Je crains l'ingratitude , et non pas sa vengeance.

Quoi qu'il puisse arriver , un cœur tel que le mien

Lui tiendra sa parole , ou ne promettra rien.

I D A M O R E .

Tremblez donc ; son amour peut se tourner en rage ,

Atide de son sang peut payer cet outrage.

R A M I R E .

Cher Idamore , au bruit de son moindre danger ,

De ces lieux ennemis va , cours la dégager.

Sois sûr que de Zulime arrêtant la poursuite ,
Avant que d'expirer, j'affurerai sa fuite.

I D A M O R E.

Vous vous connaissez mal en ces extrémités ;
Atide et vos amis mourront à vos côtés.
Mais non ; votre prudence et la faveur céleste
Ne nous annoncent point une fin si funeste.
Zulime est encor loin de vouloir se venger ;
Peut-elle craindre, hélas ! qu'on la veuille outrager ?
Son ame toute entière à son espoir livrée ,
Aveugle en ses bontés et d'amour enivrée ,
Goûte d'un calme heureux le dangereux sommeil. . . .

R A M I R E.

Que je crains le moment de son affreux réveil !

I D A M O R E.

Cachez donc à ses yeux la vérité cruelle,
Au nom de la patrie. . . . On approche, c'est elle.

R A M I R E.

Va, cours après Atide, et reviens m'avertir
Si les mers et les vents m'ordonnent de partir.

S C E N E I I.

Z U L I M E, R A M I R E, S E R A M E.

Z U L I M E.

OUI, nous touchons, Ramire, à ce moment prospère
Qui met en sureté cette tête si chère.
En vain nos ennemis (car j'ose ainsi nommer ,
Qui voudrait défunir deux cœurs nés pour s'aimer ,)

En

En vain tous ces guerriers, ces peuples que j'offense,
 De mon malheureux père ont armé la vengeance.
 Profitons des instans qui nous sont accordés ;
 L'amour nous conduira, puisqu'il nous a gardés :
 Et je puis dès demain rendre à votre patrie
 Ce dépôt précieux qu'à moi seule il confie.
 Il ne me reste plus qu'à m'attacher à vous
 Par les nœuds éternels et de femme et d'époux :
 Grâce à ces noms si saints, ma tendresse épurée
 En est plus respectable, et non plus assurée.
 Le père, les amis que j'ose abandonner,
 Le ciel, tout l'univers doivent me pardonner,
 Si de tant de héros la déplorable fille
 Pour un époux si cher oublia sa famille.
 Prenons donc à témoin ce Dieu de l'univers,
 Que nous servons tous deux par des cultes divers ;
 Attestons cet auteur de l'amour qui nous lie,
 Non que votre grande ame à la mienne est unie,
 Nos cœurs n'ont pas besoin de ces vœux solennels ;
 Mais que bientôt, Seigneur, aux pieds de vos autels
 Vos peuples béniront, dans la même journée,
 Et votre heureux retour, et ce grand hyménée.
 Mettons près des humains ma gloire en sûreté ;
 Du Dieu qui nous entend méritons la bonté :
 Et cessons de mêler, par trop de prévoyance,
 Le poison de la crainte à la douce espérance.

R A M I R E.

Ah! vous percez un cœur destiné désormais
 A d'éternels tourmens, plus grands que vos bienfaits.

Z U L I M E.

Eh! qui peut vous troubler, quand vous m'avez su plaire?
 Les chagrins sont pour moi : la douleur de mon père,

Sa vertu, cet opprobre à ma fuite attaché,
Voilà les déplaîsirs dont mon cœur est touché.
Mais vous qui retrouvez un sceptre, une couronne,
Vos parens, vos amis, tout ce que j'abandonne,
Qui de votre bonheur n'avez point à rougir;
Vous qui m'aimez enfin. . . .

R A M I R E.

Pourrais-je vous trahir?

Non, je ne puis.

Z U L I M E.

Hélas! je vous en crois sans peine.
Vous sauvâtes mes jours, je brisai votre chaîne;
Je vois en vous, Ramire, un vengeur, un époux:
Vos bienfaits et les miens, tout me répond de vous.

R A M I R E.

Sous un ciel inconnu le destin vous envoie.

Z U L I M E.

Je le fais, je le veux, je le cherche avec joie;
C'est vous qui m'y guidez.

R A M I R E.

C'est à vous de juger

Qu'on a tout à souffrir chez un peuple étranger;
Coutumes, préjugés, mœurs, contraintes nouvelles,
Abus devenus droits, et lois souvent cruelles.

Z U L I M E.

Q'importe à notre amour, ou leurs mœurs ou leurs droits?
Votre peuple est le mien, vos lois feront mes lois.
J'en ai quitté pour vous, hélas! de plus sacrées;
Et qu'ai-je à redouter des mœurs de vos contrées?
Quels sont donc les humains qui peuplent vos Etats?
Ont-ils fait quelques lois pour former des ingrats?

R A M I R E.

Je suis loin d'être ingrat, non, mon cœur ne peut l'être.

Z U L I M E.

Sans doute....

R A M I R E.

Mais en moi vous ne verriez qu'un traître,
Si tout prêt à partir je cachais à vos yeux
Un obstacle fatal opposé par les cieux.

Z U L I M E.

Un obstacle!

R A M I R E.

Une loi formidable, éternelle.

Z U L I M E.

Vous m'arrachez le cœur; achevez, quelle est-elle?

R A M I R E.

C'est la religion... Je fais qu'en vos climats,
Où vingt peuples mêlés ont changé tant d'Etats,
L'hymen unit souvent ceux que leur loi divise.
En Espagne autrefois cette indulgence admise,
Déformais parmi nous est un crime odieux;
La loi dépend toujours et des temps et des lieux.
Mon sang dans mes Etats m'appelle au rang suprême,
Mais il est un pouvoir au-dessus de moi-même.

Z U L I M E.

Je t'entends; cher Ramire, il faut t'ouvrir mon cœur;
Pour ma religion j'ai connu ton horreur:
J'en ai souvent gémi; mais s'il ne faut rien taire,
A mon ame en secret tu la rendis moins chère.
Soit erreur ou raison, soit ou crime ou devoir,
Soit du plus tendre amour l'invincible pouvoir,
(Puisse le juste ciel excuser mes faiblesses!)
Du sang en ta faveur j'ai bravé les tendresses;

Je pourrai t'immoler, par de plus grands efforts,
 Ce culte mal connu de ce sang dont je fors :
 Puisqu'il t'est odieux, il doit un jour me l'être.
 Fidelle à mon époux, et soumise à mon maître,
 J'attendrai tout du temps et d'un si cher lien.
 Mon cœur servirait-il d'autre dieu que le tien ?
 Je vois couler tes pleurs : tant de soin, tant de flamme,
 Tant d'abandonnement ont pénétré ton ame.
 Adressons l'un et l'autre au dieu de tes autels
 Ces pleurs que l'amour verse, et ces vœux solennels.
 Qu'Atide y soit présente ; elle approche ; elle m'aime :
 Que son amitié tendre ajoute à l'amour même.
 Atide!

R A M I R E.

C'en est trop ; et mon cœur déchiré....

S C E N E I I I.

ZULIME, RAMIRE, ATIDE, SERAME.

A T I D E.

MADAME, dans ces murs votre père est entré.

Z U L I M E.

Mon père!

R A M I R E.

Lui!

Z U L I M E.

Grands Dieux!

A T I D E.

Sans foldats, sans escorte,
 Sa voix de ce palais s'est fait ouvrir la porte.

A l'aspect de ses pleurs et de ses cheveux blancs,
De ce front couronné, respecté si long-temps,
Vos gardes interdits, baissant pour lui les armes,
N'ont pas cru vous trahir en partageant ses larmes.
Il approche, il vous cherche.

Z U L I M E.

O mon Père, ô mon Roi !
Devoir, nature, amour, qu'exigez-vous de moi ?

A T I D E.

Il va, n'en doutez point, demander notre vie.

R A M I R E.

Donnez-lui tout mon sang, je vous le sacrifie ;
Mais conservez du moins....

Z U L I M E.

Dans l'état où je suis,
Pouvez-vous bien, cruel, irriter mes ennuis ?
Tombent, tombent sur moi, les traits de sa vengeance !
Allez, Atide ; et vous, évitez sa présence.
C'est le premier moment où je puis souhaiter
De me voir sans Ramire et de vous éviter.
Allez, trop digne époux de la triste Zulime,
Ce titre si sacré me laisse au moins sans crime.

A T I D E.

Qu'entends-je ? son époux ?

R A M I R E.

On vient, suivez mes pas ;
Plaignez mon sort, Atide, et ne m'accusez pas.

S C E N E I V.

ZULIME, BENASSAR, SERAME.

Z U L I M E.

LE voici, je frissonne, et mes yeux s'obscurcissent.
Terre, que devant lui tes gouffres m'engloutissent!
Sérame, soutiens-moi.

B E N A S S A R.

C'est elle.

Z U L I M E.

O désespoir!

B E N A S S A R.

Tu détournes les yeux, et tu crains de me voir.

Z U L I M E.

Je me meurs! Ah, mon Père!

B E N A S S A R.

O toi, qui fus ma fille,

Cher espoir autrefois de ma triste famille,
Toi, qui dans mes chagrins étais mon seul recours,
Tu ne me connais plus!

Z U L I M E à genoux.

Je vous connais toujours;

Je tombe en frémissant à ces pieds que j'embrasse,
Je les baigne de pleurs, et je n'ai point l'audace
De lever jusqu'à vous un regard criminel,
Qui ferait trop rougir votre front paternel.

B E N A S S A R.

Sais-tu quelle est l'horreur dont ton crime m'accable?

Z U L I M E.

Je fais trop qu'à vos yeux il est inexcusable.

B E N A S S A R.

J'aurais pu te punir, j'aurais pu dans ces tours
Ensevelir ma honte et tes coupables jours.

Z U L I M E.

Votre colère est juste, et je l'ai méritée.

B E N A S S A R.

Tu vois trop que mon cœur ne l'a point écoutée.
Lève-toi, ta douleur commence à m'attendrir,
(elle se relève.)

Et le cœur de ton père attend ton repentir.
Tu fais si dans ce cœur trop indulgent, trop tendre,
Les cris de la nature ont su se faire entendre.
Je vivais dans toi seule; et jusques à ce jour,
Jamais père à son sang n'a marqué plus d'amour.
Tu fais si j'attendais qu'au bout de ma carrière
Ma bouche en expirant nommât mon héritière,
Et cédât malgré moi, par des soins superflus,
Ce qui dans ces momens ne nous appartient plus.
Je n'ai que trop vécu; ma prodigue tendresse
Prévenait par ses dons ma caduque vieillesse.
Je te donnais pour dot, en engageant ta foi,
Ces trésors, ces Etats, que je quittais pour toi;
Et tu pouvais choisir entre les plus grands princes,
Qui des bords syriens gouvernent les provinces;
Et c'est dans ces momens que, fuyant de mes bras,
Toi seule à la révolte excites mes soldats,
M'arraches mes sujets, m'enlèves mes esclaves,
Outrages mes vieux ans, m'abandonnes, me braves.
Quel démon t'a conduite à cet excès d'horreur?
Quel monstre a corrompu les vertus de ton cœur?
Veux-tu ravir un rang que je te sacrifie?
Veux-tu me dépouiller de ce reste de vie?

Ah, Zulime ! ah , mon sang ! par tant de cruauté
Veux-tu punir ainsi l'excès de ma bonté ?

Z U L I M E.

Seigneur , mon souverain , j'ose dire , mon père ,
Je vous aime encor plus que je ne vous fis chère.
Régnez , vivez heureux , ne vous confumez plus
Pour cette criminelle en regrets superflus.
De mon aveuglement moi-même épouvantée ,
Expirant des regrets dont je suis tourmentée ,
Et de votre tendresse , et de votre courroux ,
Je pleure ici mon crime à vos sacrés genoux ;
Mais ce crime si cher a fur moi trop d'empire ;
Vous n'avez plus de fille , et je suis à Ramire.

B E N A S S A R.

Que dis-tu ? malheureuse ! opprobre de mon sort !
Quoi , tu joins tant de honte à l'horreur de ma mort !
Qui ? Ramire ! un captif ! Ramire t'a séduite ?
Un barbare t'enlève , et te force à la fuite !
Non , dans ton cœur séduit , d'un fol amour atteint ,
Tout l'honneur de mon sang n'est pas encore éteint.
Tu ne souilleras point d'une tache si noire
La race des héros , ma vieilleffe et ma gloire.
Quelle honte , grand Dieu , suivrait un sort si beau !
Veux-tu déshonorer ma vie et mon tombeau ?
De mes folles bontés quel horrible salaire !
Ma fille , un suborneur est-il donc plus qu'un père ?
Repens-toi , suis mes pas , viens sans plus m'outrager.

Z U L I M E.

Je voudrais obéir ; mon sort ne peut changer.
Approuvée en Europe , en vos climats flétrie ,
Il n'est plus de retour pour moi dans ma patrie.

Mais si le nom d'esclave aigrit votre courroux,
Songez que cet esclave a combattu pour vous ;
Qu'il vous a délivré d'une main ennemie,
Que vos persécuteurs ont demandé sa vie ;
Que j'acquitte envers lui ce que vous lui devez ,
Qu'à d'assez grands honneurs ses jours sont réservés ;
Qu'il est du sang des rois ; et qu'un héros pour gendre ,
Un prince vertueux....

B E N A S S A R.

Je ne veux plus t'entendre ,
Barbare ! que les cieux partagent ma douleur !
Que ton indigne amant soit un jour mon vengeur !
Il le fera sans doute , et j'en reçois l'augure.
Tous les enlèvemens sont suivis du parjure.
Puisse la perfidie et la division
Etre le digne fruit d'une telle union !
J'espère que le ciel, sensible à mon outrage ,
Accourcira bientôt dans les pleurs, dans la rage ,
Les jours infortunés que ma bouche a maudits ,
Et qu'on te trahira , comme tu me trahis.
Coupable de la mort qu'ici tu me prépares ,
Lâche , tu périras par des mains plus barbares.
Je le demande aux cieux ; perfide , tu mourras
Aux pieds de ton amant , qui ne te plaindra pas.
Mais avant de combler son opprobre et sa rage ,
Avant que le cruel t'arrache à ce rivage ,
J'y cours ; et nous verrons si tes lâches soldats
Seront assez hardis pour l'ôter de mes bras ;
Et si pour se ranger sous les drapeaux d'un traître ,
Ils fouleront aux pieds et ton père, et leur maître.

S C E N E V.

Z U L I M E, S E R A M E.

Z U L I M E.

SEIGNEUR... Ah ! cher auteur de mes coupables jours !
Voilà quel est le fruit de mes tristes amours !
Dieu qui l'as entendu , Dieu puissant que j'irrite,
Aurais-tu confirmé l'arrêt que je mérite ?
La mort et les enfers paraissent devant moi :
Ramire, avec plaisir j'y descendrais pour toi.
Tu me plaindras sans doute.... Ah ! passion funeste !
Quoi ! les larmes d'un père, et le courroux céleste ,
Les malédictions prêtes à m'accabler ,
Tout irrite le feu dont je me sens brûler !
Dieu ! je me livre à toi ; si tu veux que j'expire,
Frappe ; mais réponds-moi des larmes de Ramire.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ZULIME, ATIDE.

ZULIME.

HELAS! vous n'aimez point : vous ne concevez pas
Tous ces soulèvements, ces craintes, ces combats,
Ce reflux orageux du remords et du crime.
Que je me hais ! j'outrage un père magnanime,
Un père qui m'est cher, et qui me tend les bras.
Que dis-je? l'outrager ! j'avance son trépas :
Malheureuse !

ATIDE.

Après tout, si votre ame attendrie
Craint d'accabler un père, et tremble pour sa vie,
Pardonnez ; mais je sens qu'en de tels déplaisirs,
Un grand cœur quelquefois commande à ses soupirs,
Qu'on peut sacrifier....

ZULIME.

Que prétends-tu me dire?
Sacrifier l'amour qui m'enchaîne à Ramire !
A quels conseils, grand Dieu ! faut-il s'abandonner ?
Ai-je pu les entendre ? ose-t-on les donner ?
Toute prête à partir, vous proposez, barbare,
Que moi qui l'ai conduit, de lui je me sépare ?
Non, mon père en courroux, mes remords, ma douleur,
De ce conseil affreux n'égalent point l'horreur.

A T I D E.

Mais vous-même à l'instant, à vos devoirs fidelle,
 Vous disiez que l'amour vous rend trop criminelle.

Z U L I M E.

Non, je ne l'ai point dit, mon trouble m'emportait ;
 Si je parlais ainsi, mon cœur me démentait.

A T I D E.

Qui ne connaît l'état d'une ame combattue ?
 J'éprouve, croyez-moi, le chagrin qui vous tue ;
 Et ma triste amitié. . . .

Z U L I M E.

Vous m'en devez du moins.

Mais que cette amitié prend de funestes soins !
 Ne me parlez jamais que d'adorer Ramire ;
 Redoublez dans mon cœur tout l'amour qu'il m'inspire.
 Hélas ! m'affurez-vous qu'il réponde à mes vœux,
 Comme il le doit, Atide, et comme je le veux ?

A T I D E.

Ce n'est point à des cœurs nourris dans l'amertume,
 Que la crainte a glacés, que la douleur consume ;
 Ce n'est point à des yeux aux larmes condamnés,
 De lire dans les cœurs des amans fortunés.
 Est-ce à moi d'observer leur joie et leur caprice ?
 Ne vous suffit-il pas qu'on vous rende justice,
 Qu'on soit à vos bontés affervi pour jamais ?

Z U L I M E.

Non, il semble actablé du poids de mes bienfaits ;
 Son ame est inquiète, et n'est point attendrie.
 Atide, il me parlait des lois de sa patrie.

Il est tranquille assez, maître assez de ses vœux,
 Pour voir en ma présence un obstacle à nos feux.
 Ma tendresse un moment s'est sentie alarmée.
 Chère Atide, est-ce ainsi que je dois être aimée?
 Après ce que j'ai fait, après ma fuite, hélas !...
 Atide, il me trahit, s'il ne m'adore pas :
 Si de quelque intérêt son ame est occupée,
 Si je n'y suis pas seule, Atide, il m'a trompée.

S C E N E I I.

ZULIME, ATIDE, IDAMORE.

I D A M O R E.

MADAME, votre père appelle ses soldats ;
 Réolvez votre fuite, et ne différez pas.
 Déjà quelques guerriers, qui devaient vous défendre,
 Aux pleurs de Bénassar étaient prêts à se rendre.
 Honteux de vous prêter un sacrilége appui,
 Leurs fronts en rougissant se baissaient devant lui.
 De ces murs odieux je garde le passage ;
 Ce sentier détourné nous conduit au rivage.
 Ramire, impatient, de vous seule occupé,
 De vos bontés rempli, de vos charmes frappé,
 Et prêt pour son épouse à prodiguer sa vie,
 Dispose en ce moment votre heureuse sortie.

Z U L I M E.

Ramire, dites-vous ?

I D A M O R E.

Ardent, rempli d'espoir,
 Il revient vous servir, sur-tout il veut vous voir.

Z U L I M E.

Ah! je renais, Atide, et mon ame est en proie
 A tout l'emportement de l'excès de ma joie.
 Pardonne à des soupçons indignement conçus,
 Ils sont évanouis, ils ne renaîtront plus.
 J'ai douté, j'en rougis; je craignais, et l'on m'aime!
 Ah! Prince!....

S C E N E I I I.

ZULIME, ATIDE, RAMIRE, IDAMORE.

I D A M O R E à Ramire.

J'AI parlé, Seigneur, comme vous-même;
 J'ai peint de votre cœur les justes sentimens;
 Zulime en est bien digne; achevez, il est temps.
 Pressons l'heureux instant de notre délivrance;
 Rien ne nous retient plus : je cours, je vous devance.
 (*il sort.*)

R A M I R E.

Nous voici parvenus à ce moment fatal,
 Où d'un départ trop lent on donne le signal.
 Bénaffar de ces lieux n'est point encor le maître;
 Pour peu que nous tardions, Madame, il pourrait l'être.
 Vous voulez de l'Afrique abandonner les bords;
 Venez, ne craignez point ses impuiffans efforts.

Z U L I M E.

Moi craindre! ah, c'est pour vous que j'ai connu la crainte.
 Croyez-moi; je commande encor dans cette enceinte;
 La porte de la mer ne s'ouvre qu'à ma voix.
 Sauvez ma gloire, au moins, pour la dernière fois.

Apprenons à l'Espagne, à l'Afrique jalouse,
Que je suis mon devoir en partant votre épouse.

R A M I R E.

C'est braver votre père, et le désespérer;
Pour le salut des miens, je ne puis différer....

Z U L I M E.

Ramire !

R A M I R E.

Si le ciel me rend mon héritage,
Valence est à vos pieds.

Z U L I M E.

Tu promis davantage.

Que m'importait un trône ?

A T I D E.

Eh ! Madame, est-il temps
De s'oublier ici dans ces périls pressans ?
Songez....

Z U L I M E.

De ce péril foyez moins occupée :
Il en est un plus grand. Ciel ! ferais-je trompée ?
Ah, Ramire !

R A M I R E.

Attendez qu'au sein de ses Etats
L'infortuné Ramire ait pu guider vos pas.

Z U L I M E.

Qu'entends-je ? Quel discours à tous les trois funeste !
Ramire ! attendais-tu qu'immolant tout le reste,
Perfide à ma patrie, à mon père, à mon roi,
Je n'eusse en ces climats d'autre maître que toi ?
Sur ces rochers déserts, ingrat, m'as-tu conduite,
Pour traîner en Europe une esclave à ta suite ?

R A M I R E.

Je vous y mène en reine ; et mon peuple à genoux
Avec son souverain fléchira devant vous.

A T I D E.

Croyez que vos bienfaits....

Z U L I M E.

Ah ! c'en est trop , Atide :

C'est trop vous efforcer d'excuser un perfide ;
Le voile est déchiré : je vois mon sort affreux.
Quel père j'offensais ! et pour qui ? malheureux !
Des plus sacrés devoirs la barrière est franchie :
Mais il reste un retour à ma vertu trahie ;
Je revole à mon père : il a plaint mes erreurs ;
Il est sensible , il m'aime ; il vengera mes pleurs :
Et de sa main du moins il faudra que j'obtienne,
Dirai-je , hélas ! ta mort ? non , ingrat , mais la mienne.
Tu l'as voulu , j'y cours.

A T I D E.

Madame !

R A M I R E.

Atide ! ô Ciel !

A T I D E.

Madame , écoutez-vous ce désespoir mortel ?
C'est votre ouvrage , hélas ! que vous allez détruire.
Vous vous perdez ! Eh quoi , vous balancez , Ramire !

Z U L I M E.

Madame , épargnez-vous ces transports empressés ;
Son silence et vos pleurs m'en ont appris assez.
Je vois sur mon malheur ce qu'il faut que je pense ,
Et je n'ai pas besoin de tant de confiance ,
Ni des secours honteux d'une telle pitié.
J'ai prodigué pour vous la plus tendre amitié ;

Vous

Vous m'en payez le prix, je vais le reconnaître.
Sortez, rentrez aux fers où vous avez dû naître ;
Esclaves, redoutez mes ordres absolus ;
A mes yeux indignés ne vous présentez plus ;
Laissez-moi.

R A M I R E.

Non, Madame, et je perdrai la vie,
Avant d'être témoin de tant d'ignominie.
Vous ne flétrirez point cet objet malheureux,
Ce cœur digne de vous, comme vous généreux.
Si vous le connaissiez, si vous saviez. . . .

Z U L I M E.

Parjure,

Ta fureur à ce point insulte à mon injure !
Tu m'outrages pour elle ! Ah ! vil couple d'ingrats !
Du fruit de mes douleurs vous ne jouirez pas ;
Vous expîrez tous deux mes feux illégitimes :
Tremblez, ce jour affreux sera le jour des crimes.
Je n'en ai commis qu'un, ce fut de vous servir,
Ce fut de vous sauver ; je cours vous en punir. . . .
Tu me braves encore ; et tu présumes, traître,
Que des lieux où je suis tu t'es rendu le maître,
Ainsi que tu l'étais de mes vœux égarés :
Tu te trompes, barbare. . . . A moi, Gardes, courez,
Suivez-moi tous, ouvrez aux foldats de mon père :
Que mon sang satisfasse à sa juste colère ;
Qu'il efface ma honte, et que mes yeux mourans
Contemplant deux ingrats à mes pieds expirans.

S C E N E I V.

A T I D E , R A M I R E .

R A M I R E .

AH! fuyez sa vengeance , Atide , et que je meure.

A T I D E .

Non , je veux qu'à ses pieds vous vous jetiez sur l'heure ;
Ramire , il faut me perdre , et vous justifier ,
Laisser périr Atide , et même l'oublier.

R A M I R E .

Vous !

A T I D E .

Vos jours , vos devoirs , votre reconnaissance ,
Avec ce triste hymen n'entrent point en balance.
Nos liens sont sacrés , et je les brise tous :
Mon cœur vous idolâtre. . . . et je renonce à vous.

R A M I R E .

Vous , Atide !

A T I D E .

Il le faut ; partez sous ces auspices :
Ma rivale aura fait de moindres sacrifices.
Mes mains auront brisé de plus puissans liens ;
Et mes derniers bienfaits sont au-dessus des siens.

R A M I R E .

Vos bienfaits sont affreux ! l'idée en est un crime.
O chère et tendre épouse ! ô cœur trop magnanime !
Il faut périr ensemble , il faut qu'un noble effort
Assure la retraite , ou nous mène à la mort.

A T I D E.

Je mourrai, j'y consens : mais espérez encore,
 Tout est entre vos mains ; Zulime vous adore :
 Ce n'est pas votre sang qu'elle prétend verser.
 Pensez-vous qu'à son père elle osât s'adresser ?
 Vous voyez ces remparts qui ceignent notre asile,
 Sont-ils pleins d'ennemis ? tout n'est-il pas tranquille ?
 A-t-elle seulement marché de ce côté ?
 Sa colère trompait son esprit agité.
 Confiez-vous à moi ; mon amour le mérite.
 Je vous réponds de tout, souffrez que je vous quitte,
 Souffrez....

(elle fort.)

R A M I R E.

Non... je vous fuis.

S C E N E V.

R A M I R E, B E N A S S A R.

B E N A S S A R.

DEMEURE, malheureux,
 Demeure.

R A M I R E.

Que veux-tu ?

B E N A S S A R.

Cruel, ce que je veux ?
 Après tes attentats, après ta fuite infame,
 L'humanité, l'honneur, entrent-ils dans ton ame ?

R A M I R E.

Crois-moi, l'humanité règne au fond de ce cœur,
 Qui pardonne à ton doute, et qui plaint ton malheur :
 L'honneur est dans ce cœur qui brava la misère.

B E N A S S A R.

Tu ne braves, ingrat, que les larmes d'un père :
 Tu laisses le poignard dans ce cœur déchiré ;
 Tu pars, et cet assaut est encor différé.
 La mer t'ouvre ses flots, pour enlever ta proie ;
 Eh bien, prends donc pitié des pleurs où je me noie ;
 Prends pitié d'un vieillard, trahi, déshonoré,
 D'un père, qui chérit un cœur dénaturé.
 Je te crus vertueux, Ramire, autant que brave ;
 Je corrigeai le fort qui te fit mon esclave :
 Je te devais beaucoup, je t'en donnais le prix ;
 J'allais avec les tiens te rendre à ton pays.
 Le ciel fait si mon cœur abhorrait l'injustice
 Qui voulait de ton sang le fatal sacrifice.
 Ma fille a cru, sans doute, une indigne terreur ;
 Et son aveuglement a causé son erreur.
 Je t'adresse, cruel, une plainte impuissante :
 Ton fol amour insulte à ma voix expirante.
 Contre les passions que peut mon désespoir ?
 Que veux-tu ? je me mets moi-même en ton pouvoir :
 Accepte tous mes biens, je te les sacrifie ;
 Rends-moi mon sang, rends-moi mon honneur et ma vie.
 Tu ne me réponds rien, barbare !

R A M I R E.

Ecoute-moi.

Tes trésors, tes bienfaits, ta fille, sont à toi.
 Soit vertu, soit pitié, soit intérêt plus tendre,
 Au péril de sa gloire elle osa nous défendre ;

Pour toi de mille morts elle eût bravé les coups.
 Elle adore son père , et le trahit pour nous ;
 Et je crois la payer du plus noble salaire ,
 En la rendant aux mains d'un si vertueux père.

B E N A S S A R.

Toi, Ramire ?

R A M I R E.

Zulime est un objet sacré,
 Que mes profanes yeux n'ont point déshonoré.
 Tu coûtas plus de pleurs à son ame séduite ,
 Que n'en coûte à tes yeux sa déplorable fuite.
 Le temps fera le reste; et tu verras un jour
 Qu'il foutient la nature, et qu'il détruit l'amour :
 Et si dans ton courroux je te croyais capable
 D'oublier pour jamais que ta fille est coupable,
 Si ton cœur généreux pouvait se défarmer,
 Chérir encor Zulime...

B E N A S S A R.

Ah ! si je puis l'aimer !

Que me demandes-tu ? conçois-tu bien la joie
 Du plus sensible père au désespoir en proie,
 Qui, noyé si long-temps dans des pleurs superflus,
 Reprend sa fille enfin, quand il ne l'attend plus ?
 Moi, ne la plus chérir ! va, ma chère Zulime
 Peut avec un remords effacer tout son crime.
 Va, tout est oublié ; j'en jure mon amour.
 Mais puis-je à tes sermens me fier à mon tour ?
 Zulime m'a trompé ! Quel cœur n'est point parjure ?
 Quel cœur n'est point ingrat ?

R A M I R E.

Que le tien se rassure.

Atide est dans ces lieux, Atide est comme moi,
 Du sang infortuné de notre premier roi.
 Nos captifs malheureux, brûlans du même zèle,
 N'ont tout fait avec moi, tout tenté que pour elle.
 Je la livre en otage, et la mets dans tes mains.
 Toi, si je fais un pas contraire à tes desseins,
 Sur mon corps tout sanglant verse le sang d'Atide :
 Mais si je suis fidèle, et si l'honneur me guide,
 Toi-même arrache Atide à ces bords ennemis.
 Appelle tous les tiens, délivre nos amis.
 Le temps presse : peux-tu me donner ta parole ?
 Peux-tu me seconder ?

B E N A S S A R.

Je le puis, et j'y vole.

Déjà quelques guerriers, honteux de me trahir,
 Reconnaissent leur maître, et font prêts d'obéir.
 Mais aurais-tu, Ramire, une ame assez cruelle,
 Pour abuser encor mon amour paternelle ?
 Pardonne à mes soupçons.

R A M I R E.

Va, ne soupçonne rien ;

Mon plus cher intérêt s'accorde avec le tien.
 Je te vois comme un père.

B E N A S S A R.

A toi je m'abandonne.

Dieu voit du haut des cieux la foi que je te donne.

R A M I R E.

Adieu, reçois la mienne.

SCENE VI.

RAMIRE, ATIDE.

ATIDE.

AH! Prince, on vous attend.
Il n'est plus de danger, l'amour seul vous défend.
Zulime est apaisée; et tant de violence,
Tant de transports affreux, tant d'apprêts de vengeance,
Tout cède à la douceur d'un repentir profond;
L'orage était soudain, le calme est aussi prompt.
J'ai dit ce que j'ai dû pour adoucir sa rage;
Et l'amour à son cœur en difait davantage.
Ses yeux auparavant si fiers, si courroucés,
Mêlaient des pleurs de joie aux pleurs que j'ai versés.
J'ai faisi cet instant, favorable à la fuite:
Jusqu'au pied du vaisseau soudain je l'ai conduite;
J'ai hâté vos amis; la moitié fuit mes pas,
L'autre moitié s'embarque, ainsi que vos soldats;
On n'attend plus que vous: la voile se déploie.

RAMIRE.

Ah Ciel! qu'avez-vous fait?

ATIDE.

Les pleurs où je me noie,
Seront les derniers pleurs que vous verrez couler.
C'en est fait, cher amant, je ne veux plus troubler
Le bonheur de Zulime, et le vôtre peut-être.
Vous êtes trop aimé, vous méritez de l'être.

Allez , de ma rivale heureux et cher époux ,
Remplir tous les fermens qu'Atide a faits pour vous.

R A M I R E .

Quoi! vous l'avez conduite à ce vaisseau funeste ?

A T I D E .

Elle vous y demande.

R A M I R E .

O puissance céleste !

Elle part, dites-vous ?

A T I D E .

Oui, fauvez-la, Seigneur,
Des lieux que pour vous feul elle avait en horreur.

R A M I R E .

Atide! en ce moment c'est fait de votre vie.

A T I D E .

Eh! ne favez-vous pas que je la facrifie ?

R A M I R E .

Vous êtes en otage auprès de Bénaffar.
Il n'est plus d'espérance, il n'est plus de départ:
Tout est perdu.

A T I D E .

Comment ?

R A M I R E .

Où courir? et que faire?
Et comment réparer mon crime involontaire ?

ACTE TROISIEME. 57

A T I D E.

Que dites-vous ? quel crime , et quel engagement ?

R A M I R E.

Ah Ciel !

A T I D E.

Qu'ai-je donc fait ?

S C E N E V I I.

R A M I R E , A T I D E , I D A M O R E.

I D A M O R E.

EN ce même moment,
Bénassar vous poursuit , vous , Atide , et Zulime.
Le péril le plus grand est celui qui m'anime.
Seigneur , je viens combattre et mourir avec vous.
J'ai vu ce Bénassar , enflammé de courroux ,
Aux siens qui l'attendaient lui-même ouvrir la porte ,
Rentrer accompagné de leur fatale escorte ,
Courir à ses vaisseaux , la flamme dans les mains :
Il attestait le ciel vengeur des souverains :
Sa fureur échauffait les glaces de son âge.
Déjà de tous côtés commençait le carnage ;
Je me fraye un chemin , je revole en ces lieux.
Sortons , . . . Entendez-vous tous ces cris furieux ?
D'où vient que Bénassar , au fort de la mêlée ,
Accuse votre foi lâchement violée ?
Des soldats de Zulime ont quitté ses drapeaux ;
Ils ont suivi son père , ils marchent aux vaisseaux.

D'où peut naître un revers si prompt et si funeste?

R A M I R E.

Allons le réparer, le désespoir nous reste ;
Sauvons du moins Atide, et le fer à la main ,
Parmi ces malheureux ouvrons-nous un chemin.
Suivez-moi. Dieu puissant ! daignez enfin défendre
La vertu la plus pure, et l'amour le plus tendre.
Suivez-moi, dis-je.

A T I D E.

O Ciel ! Ramire ! Ah, jour affreux !

R A M I R E.

Si vous vivez, ce jour est encor trop heureux.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ZULIME, SERAME.

SERAME.

REMERCIEZ le ciel, au comble des tourmens,
D'avoir long-temps perdu l'usage de vos sens.
Il vous a dérobé, propice en sa colère,
Ce combat effrayant d'un amant et d'un père.

ZULIME jetée dans un fauteuil, et revenant de son évanouissement.

O jour! tu luis encore à mes yeux alarmés,
Qu'une éternelle nuit devrait avoir fermés.
O sommeil des douleurs! mort douce et passagère!
Seul moment de repos goûté dans ma misère!
Que n'es-tu plus durable? et pourquoi laisses-tu
Rentrer encor la vie en ce cœur abattu?

(se relevant.)

Où suis-je? qu'a-t-on fait? ô crime! ô perfidie!
Ramire va périr! quel monstre m'a trahie?
J'ai tout fait, malheureuse! et moi seule, en un jour,
J'ai bravé la nature, et j'ai trahi l'amour.
Quoi! mon père, dis-tu, défend que je l'approche?

SERAME.

Plus le combat, Madame, et le péril est proche,
Plus il veut vous sauver de ces objets d'horreur,
Qui, présentés de près à votre faible cœur,

Et redoublant les maux dont l'excès vous dévore,
Peut-être vous rendraient plus criminelle encore.

Z U L I M E.

Qu'est devenu Ramire?

S E R A M E.

Ai-je donc pu fonger,
Dans ces malheurs communs, qu'à votre seul danger?
Ai-je pu m'occuper que du mal qui vous tue?

Z U L I M E.

Qu'est-ce qui s'est passé? quelle erreur m'a perdue?
Ah! n'ai-je pas tantôt, dans mes transports jaloux,
Des miens contre Ramire allumé le courroux?
J'accusais mon amant; j'eus trop de violence;
On m'a trop obéi: je meurs de ma vengeance.
Va, cours, informe-toi des funestes effets
Et des crimes nouveaux qu'ont produits mes forfaits.
Juste Ciel! je parlais, et sur la foi d'Atide!
M'aurait-elle trahie? On m'arrête. Ah, perfide!...
N'importe: apprends-moi tout, ne me déguise rien:
Rapporte-moi ma mort; va, cours, vole, et revien.

S E R A M E.

Je vous laisse à regret dans ces horreurs mortelles.

Z U L I M E.

Va, dis-je. Ah! j'en mérite encor de plus cruelles!

S C E N E I I.

Z U L I M E *seule.*

M'AS-TU trompée, Atide, avec tant de noirceur?
Quoi! les pleurs quelquefois ne partent point du cœur!
Mais non, en me perdant tu te perdrais toi-même,
Toi, tes amis, ton peuple, et ce cruel que j'aime.

Non , trop de vérité parlait dans tes douleurs ;
 L'imposture , après tout , ne verse point de pleurs.
 Ton ame m'est connue , elle est sans artifice ;
 Et qui m'eût fait jamais un pareil sacrifice !
 Loin de moi , loin de lui tu voulais demeurer.
 Ah ! de Ramire ainsi se peut-on séparer ?
 Atide n'aime point : j'étais peut-être aimée.
 Ma jalouse fureur s'est trop tôt allumée.
 J'affassine Ramire.

S C E N E I I I .

Z U L I M E , S E R A M E .

Z U L I M E .

EH bien ! que t'a-t-on dit ?

Parle.

S E R A M E .

Un désordre horrible accable mon esprit.
 On ne voit , on n'entend que des troupes plaintives,
 Au dehors , au dedans , aux portes , sur les rives ,
 Au palais , sur le port , autour de ce rempart ;
 On se rassemble , on court , on combat au hasard.
 La mort vole en tous lieux. Votre esclave perfide
 Par-tout oppose au nombre une audace intrépide.
 Pressé de tous côtés , Ramire allait périr :
 Croiriez-vous quelle main vient de le secourir ?
 Atide....

Z U L I M E .

Atide ! ô Ciel !

S E R A M E.

Au milieu du carnage,
 D'un pas déterminé, d'un œil plein de courage,
 S'élançant dans la foule, étonnant les soldats,
 Sa beauté, son audace ont arrêté leurs bras.
 Vos guerriers, qui pensaient venger votre querelle,
 Unis avec les siens, se rangent autour d'elle :
 Voilà ce qu'on m'a dit, et j'en frémis d'effroi.

Z U L I M E.

Ramire vit encore, et ne vit point pour moi !
 Ramire doit la vie à d'autres qu'à moi-même !
 Une autre le défend ; c'est une autre qu'il aime !
 Et c'est Atide ! . . . Allons, le charme est dissipé ;
 Je déchire un bandeau de mes larmes trempé :
 Je revois la lumière, et je fors de l'abyme
 Où me précipitaient ma faiblesse et leur crime.
 Ciel, quel tissu d'horreurs ! ah ! j'en avais besoin.
 De guérir ma blessure ils ont pris l'heureux soin.
 Va, je renonce à tout, et même à la vengeance.
 Je verrai leur supplice avec l'indifférence
 Qu'inspirent des forfaits qui ne nous touchent pas.
 Que m'importe en effet leur vie ou leur trépas ?
 C'en est fait.

S C E N E I V.

Z U L I M E, M O H A D I R, S E R A M E.

Z U L I M E.

MO H A D I R, parlez, que fait mon père ?
 Puisse sur moi le ciel épuissant sa colère,

Sur les jours vertueux prodiguer sa faveur !
Qu'il soit vengé sur-tout.

M O H A D I R.

Madame, il est vainqueur.

Z U L I M E.

Ah ! Ramire est donc mort ?

M O H A D I R.

Sa valeur malheureuse

A cherché vainement une mort glorieuse.

Lassé, couvert de sang, l'esclave révolté

Est tombé dans les mains de son maître irrité.

Je ne vous n'rai point que son cœur magnanime

Semblait justifier les fautes de Zulime.

Madame, je l'ai vu, maître de son courroux,

Respecter votre père, en détourner ses coups ;

Je l'ai vu, des siens même arrêtant la vengeance,

Abandonner le soin de sa propre défense.

Z U L I M E.

Lui !

M O H A D I R.

Cependant on dit qu'il nous a trahis tous,

Qu'il trompait à la fois et Bénassar et vous.

Mais sans approfondir tant de sujets d'alarmes,

Sans plus empoisonner la source de vos larmes,

Il faut de votre père obtenir un pardon ;

Il le faut mériter. Je vais en votre nom

Des rebelles armés poursuivre ce qui reste.

Terminons sans retour un trouble si funeste.

Zulime, avec un père il n'est point de traité ;

Votre repentir seul est votre sûreté ;

La nature dans lui reprendra son empire,

Quand elle aura dans vous triomphé de Ramire.

Z U L I M E.

Il me suffit : je fais tout ce que j'ai commis ,
 Et combien de devoirs en un jour j'ai trahis.
 Aux pieds de Bénassar il faut que je me jette .
 Hâtons-nous.

M O H A D I R.

Retenez cette ardeur indiscrette ;
 Gardez en ce moment de vous y présenter.

Z U L I M E.

Mohadir , et c'est vous qui m'osez arrêter ?

M O H A D I R.

Respectez la défense , heureuse et nécessaire ,
 D'un père au désespoir , et d'un maître en colère.
 Vous devez obéir , et sur-tout épargner
 Sa blessure trop vive et trop prompte à saigner.
 Il vous aime , il est vrai , mais après tant d'injures ,
 Si vos ressentimens s'échappaient en murmures ,
 Frémissez pour vous-même : un affront si cruel
 Serait le dernier coup à ce cœur paternel ;
 Dans Ramire et dans vous il confondrait peut-être

Z U L I M E.

Osez-vous bien penser que je protège un traître ?

M O H A D I R.

Madame , pardonnez un injuste soupçon.
 Votre ame détrompée a repris sa raison.
 Je le vois , et je cours , en serviteur fidèle ,
 Apprendre à Bénassar le succès de mon zèle.
 Daignez de sa justice attendre ici l'effet.

(*il sort.*)

SCENE V.

S C E N E V.

Z U L I M E , S E R A M E .

Z U L I M E .

AH ! j'attends le trépas. Juste Ciel, qu'ai-je fait ?

S E R A M E .

Vous laissez un perfide au destin qui l'accable.
Vos jours sont à ce prix.

Z U L I M E .

Dieu ! qu'Atide est coupable !

S E R A M E .

Tous deux seront punis ; ne songez plus qu'à vous :
D'un père infortuné défarmez le courroux ;
Détournez. . . .

Z U L I M E .

Il ne voit en moi qu'une ennemie ;
Il ne fait point, hélas ! combien je suis punie ;
Mon châtement, Sérame, est dans mes attentats :
J'étais dénaturée, et j'ai fait des ingrats.

S E R A M E .

Eh bien, de leurs forfaits séparez votre cause.
Quelque punition qu'un père se propose,
Aux traits de son courroux son sang doit échapper ;
Et sa main s'amollit sur le point de frapper.
Obtenez qu'il vous voie, et votre grâce est sûre.
Unissez-vous à lui pour venger son injure ;
Abandonnez les jours, justement menacés,
De ce parjure amant qu'enfin vous haïssez.

Z U L I M E.

De Ramire !

S E R A M E.

De lui. Son indigne artifice
 Vous fefait fa victime , ainfi que fa complice.

Z U L I M E.

Je ne le fais que trop. Hélas ! que de forfaits !

S E R A M E.

Que j'aime à voir vos yeux deffillés pour jamais !
 Des pleurs que vous verriez fa vanité s'honore :
 Il vous trompe , il vous hait.

Z U L I M E.

Sérame, je l'adore. (3)

S E R A M E.

Qui ? vous !

Z U L I M E.

Un dieu barbare affemble dans mon cœur
 L'excès de la faiblesse , et celui de l'horreur.
 C'est en vain que j'ai cru triompher de moi-même.
 Je déteste mon crime , et je sens que je l'aime :
 Je n'y réfiste plus : ce poison détesté,
 Par mes tremblantes mains aujourd'hui rejeté ,
 De toutes les fureurs m'embrase et me déchire.
 Au bord de mon tombeau j'idolâtre Ramire.
 Tel est dans les replis de ce cœur dévoré
 Ce pouvoir malheureux , de moi-même abhorré ;
 Que fi , pour couronner fa lâche perfidie ,
 Ramire en me quittant eût demandé ma vie ;
 S'il m'eût aux pieds d'Atide immolée en fuyant ;
 S'il eût insulté même à mon dernier moment ,
 Je l'eusse aimé toujours , et mes mains défaillantes
 Auraient cherché ses mains de mon fang dégouttantes.

Quoi ! c'est ainsi que j'aime, et c'est moi qu'il trahit !
 Et c'est moi qui le perds ! c'est par moi qu'il périt !
 Non... je le sauverai, le parjure que j'aime,
 Dût-il me détester, et m'en punir lui-même.
 Mais Atide est aimée !

SCÈNE VI.

ZULIME, ATIDE amenée par des Gardes.

ZULIME.

AH ! qu'est-ce que je voi !
 Ma rivale à mes yeux ! Atide devant moi !

ATIDE.

Oui, Madame, il est vrai, je suis votre rivale ;
 Le malheur nous rejoint, le destin nous égale.
 Je sens les mêmes feux ; je meurs des mêmes coups :
 Et Ramire est perdu pour moi comme pour vous.

ZULIME.

Avez-vous vu Ramire ?

ATIDE.

Oui, je l'ai vu combattre,
 Et braver son destin, qui ne pouvait l'abattre ;
 Mais je ne l'ai point vu depuis qu'il est chargé
 De ces indignes fers où vous l'avez plongé.
 On prépare pour lui la mort la plus sanglante ;
 Vous le voulez, Madame, et vous ferez contente.
 Il ne vous reste ici qu'à terminer mon sort,
 Avant d'avoir appris s'il vit ou s'il est mort.

Z U L I M E.

S'il est mort, je fais trop le parti qu'il faut prendre.

A T I D E.

Ah ! si vous le vouliez , vous pourriez le défendre ,
 Madame ; vous l'aimez , et je connais l'amour ;
 Vous périrez des coups dont il perdra le jour :
 Et quelque sentiment qu'un père vous inspire ,
 Le plus grand des forfaits est de trahir Ramire.
 Il n'eut jamais que vous et le ciel pour appui ;
 Et n'est-ce pas à vous d'avoir pitié de lui ?
 Quelques amis encore échappés au carnage
 Vendent bien cher leur vie et marchent au rivage :
 Vous êtes mal gardée ; on peut les réunir.

Z U L I M E.

Et vous me commandez encor de vous servir ?

A T I D E.

Quand je vous l'ai cédé , quand vous donnant ma vie ,
 Je me suis immolée à votre jalousie ;
 Quand j'osais en ces lieux vous presser à genoux
 De m'abandonner seule et de suivre un époux ,
 Puis-je encor mériter vos fureurs inquiètes ?
 Que vous faut-il ? parlez , cruelle que vous êtes !
 Quel fruit recueillez-vous de toutes vos erreurs ?
 Et qui peut contre moi vous irriter ?

Z U L I M E.

Vos pleurs ,
 Votre attendrissement , votre excès de courage ,
 Votre crainte pour lui , vos yeux , votre langage ,
 Vos charmes , mon malheur , et mes transports jaloux ;
 Tout m'irrite , cruelle , et m'arme contre vous.
 Vous avez mérité que Ramire vous aime ;
 Vous me forcez enfin d'immoler pour vous-même ,

Et l'amour paternel, et l'honneur de mes jours.
 Je vous fers, vous, Madame; il le faut; et j'y cours.
 Mais vous me répondrez....

A T I D E.

Ah! c'en est trop, barbare!

Eh bien, j'aime Ramire : oui, je vous le déclare;
 Je l'aime, je le cède, et vous vous indignez!
 J'ai fauvé votre amant, et vous vous en plaignez!
 Quel temps pour les fureurs de votre jalousie!
 Quel temps pour le reproche! il s'agit de sa vie.
 Je jure ici par lui, par ce commun effroi,
 J'en atteste le jour, ce jour que je vous doi,
 Que vous n'aurez jamais à redouter Atide.
 Ne vous figurez pas que ma douleur timide
 S'exhale en vains sermens qu'arrache le danger;
 Je jure encor ce ciel lent à nous protéger,
 Que s'il me permettait de délivrer Ramire,
 S'il osait me donner son cœur et son empire,
 Si du plus tendre amour il écoutait l'erreur,
 Je vous sacrifierais son empire et son cœur.
 Conservez-le à ce prix, au prix de mon sang même.
 Que voulez-vous de plus, s'il vit, et s'il vous aime?
 Je ne dispute rien, Madame, à votre amour,
 Non pas même l'honneur de lui sauver le jour.
 Vous en aurez la gloire, ayez-en l'avantage.

Z U L I M E.

Non, je ne vous crois point; je vois tout mon outrage;
 Je vois jusqu'en vos pleurs un triomphe odieux :
 La douceur d'être aimée éclate dans vos yeux.
 Mais cessez de prétendre au superbe partage,
 A l'honneur insultant d'exciter mon courage,

Ce courage intrépide, autant qu'il est jaloux,
 Pour braver cent trépas n'a pas besoin de vous.
 Suivez-moi seulement : je vous ferai connaître
 Que je fais tout tenter, et même pour un traître.
 Je devrais l'oublier; je devrais le punir;
 Et je cours le sauver, le venger, ou périr.
 Sérane ! quelle horreur a glacé ton visage ?

S C E N E V I I.

Z U L I M E, A T I D E, S E R A M E.

S E R A M E.

MADAME, il faut du fort dévorer tout l'outrage,
 Il faut d'un cœur soumis souffrir ce coup affreux.
 Vainement Mohadir, sensible et généreux,
 Du coupable Ramire a demandé la grâce;
 Tous les chefs irrités de sa perfide audace,
 L'ont condamné, Madame, à ces tourmens cruels,
 Réservés en ces lieux pour les grands criminels.
 Il vous faut oublier jusqu'au nom de Ramire.

Z U L I M E.

Il ne mourra pas seul, et devant qu'il expire....

S E R A M E.

Madame, ah ! gardez-vous d'un téméraire effort !

A T I D E.

Vous l'abandonneriez à cette indigne mort ?
 Oublieriez-vous ainsi la grandeur de votre ame ?

A C T E Q U A T R I E M E. 71

Z U L I M E.

Je préviens vos conseils , n'en doutez point , Madame ;
Ne les prodiguez plus. Et toi , nature , et toi ,
Droits éternels du sang , toujours sacrés pour moi !
Dans cet égarement dont la fureur m'anime ,
Soutenez bien mon cœur , et gardez-moi d'un crime.

Fin du quatrième acte.

A C T E V.

S C E N E P R E M I E R E.

B E N A S S A R , M O H A D I R.

M O H A D I R.

C E dernier trait, sans doute, est le plus criminel.
 Je sens le désespoir de ce cœur paternel :
 Je partage en pleurant son trouble et sa colère.
 Mais vous avez toujours des entrailles de père ;
 Et tous les attentats de ce funeste jour
 Ne sont qu'un même crime, et ce crime est l'amour.
 Dans son aveuglement Zulime ensevelie,
 Mérite d'être plainte, encor plus que punie ;
 Et si votre bonté parlait à votre cœur. . . .

B E N A S S A R.

Ma bonté fit son crime, et fit tout mon malheur.
 Je me reproche assez mon excès d'indulgence ;
 Ciel ! tu m'en as donné l'horrible récompense.
 Ma fille était l'idole à qui mon amitié,
 Cette amitié fatale, a tout sacrifié.
 Je lui tendais les bras, quand sa main ennemie
 Me plongeait au tombeau, chargé d'ignominie.
 Ah ! l'homme inexorable est le seul respecté :
 Si j'eusse été cruel, on eût moins attenté.
 La dureté de cœur est le frein légitime
 Qui peut épouvanter l'insolence et le crime.
 Ma facile tendresse enhardit aux forfaits :
 Le temps de la clémence est passé pour jamais.

Je vais, en punissant leurs fureurs insensées,
Egaler ma justice à mes bontés passées.

M O H A D I R.

Je frémis comme vous de tous ces attentats,
Que l'amour fait commettre en nos brûlans climats.
En tout lieu dangereux, il est ici terrible;
Il rend plus furieux, plus on est né sensible.
Ramire cependant à ses erreurs livré,
De leurs cruels poisons semble moins enivré:
Vous-même l'avez dit, et j'ose le redire,
Que ce même ennemi, ce malheureux Ramire,
Est celui dont le bras vous avait défendu;
Qu'il n'a point aujourd'hui démenti sa vertu:
Que vous l'avez vu même, en ce combat horrible,
Dans ces momens cruels où l'homme est inflexible,
Où les yeux, les esprits, les sens sont égarés,
Détourner loin de vous ses coups désespérés,
Respecter votre sang, vous sauver, vous défendre,
Et d'un bras assuré, d'un cri terrible et tendre,
Arrêter, désarmer ses amis emportés,
Qui levaient contre vous leurs bras ensanglantés.
Oui, j'ai vu le moment, où, malgré sa colère,
Il semblait en effet combattre pour son père.

B E N A S S A R.

Ah! que n'a-t-il plutôt dans ce malheureux flanc
Recherché de ses mains le reste de mon sang!
Que ne l'a-t-il versé, puisqu'il le déshonore?
Mais ma cruelle fille est plus coupable encore.
Ce cœur, en un seul jour à jamais égaré,
Est hardi dans sa honte, est faux, dénaturé;
Et se précipitant d'abymes en abymes,
Elle a contre son père accumulé les crimes.

Que dis-je ? au moment même où tu viens en son nom ,
 De tant d'iniquités implorer le pardon ;
 Son amour furieux la fait conduire aux armes.
 Les suborneurs appas de ses trompeuses larmes
 Ont séduit les soldats à sa garde commis ;
 Sa voix a rassemblé ses perfides amis.
 Elle vient m'arracher son indigne conquête ;
 Les armes dans les mains , elle marche à leur tête .
 Cet amour insensé ne connaît plus de frein ;
 Zulime contre un père ose lever sa main !
 Au comble de l'outrage on joint le parricide !
 Ah ! courons, et nous-même immolons la perfide.

S C E N E I I.

BENASSAR, ZULIME *suivie de ses soldats dans
 l'enfoncement*, MOHADIR, Suite.

ZULIME *les armes à la main et jetant ses armes.*

NON, n'allez pas plus loin , frappez ; et vous , Soldats ,
 Laissez périr Zulime , et ne la vengez pas.
 Il suffit : votre zèle a servi mon audace.
 J'ai mérité la mort, méritez votre grace.
 Sortez , dis-je.

B E N A S S A R.

Ah, cruelle ! est-ce toi que je voi ?

Z U L I M E.

Pour la dernière fois , Seigneur , écoutez-moi.
 Oui, cette fille indigne , et de crime enivrée,
 Vient d'armer contre vous sa main désespérée :

J'allais vous arracher, au péril de vos jours,
 Ce déplorable objet de mes cruels amours.
 Oui, toutes les fureurs ont embrasé Zulime;
 La nature en tremblait; mais je volais au crime.
 Je vous vois; un regard a détruit mes fureurs;
 Le fer m'est échappé; je n'ai plus que des pleurs;
 Et ce cœur tout brûlant d'amour et de colère,
 Tout forcené qu'il est, voit un dieu dans son père.
 Que ce dieu tonne enfin, qu'il frappe de ses coups
 L'objet, le seul objet d'un si juste courroux.
 Faut-il pour mes forfaits que Ramire périsse?
 Ah! peut-être il est loin d'en être le complice;
 Peut-être pour combler l'horreur où je me voi,
 Si Ramire est un traître, il ne l'est qu'envers moi.
 Etouffez dans mon sang ce doute que j'abhorre;
 Qui déchire mes sens, qui vous outrage encore.
 J'idolâtre Ramire, et je ne puis, Seigneur,
 Vivre un moment sans lui, ni vivre sans honneur.
 J'ai perdu mon amant, et mon père, et ma gloire,
 Perdez de tant d'erreurs la honteuse mémoire;
 Arrachez-moi ce cœur que vous m'avez donné,
 De tous les cœurs, hélas! le plus infortuné.
 Je baise cette main dont il faut que j'expire;
 Mais pour prix de mon sang, pardonnez à Ramire:
 Ayez cette pitié pour mon dernier moment,
 Et qu'au moins votre fille expire en vous aimant.

B E N A S S A R.

O Ciel, qui l'entendez! ô faiblesse d'un père!
 Quoi! ses pleurs à ce point fléchiraient ma colère!
 Me faudra-t-il les perdre, ou les sauver tous deux?
 Faut-il dans mon courroux faire trois malheureux?

Ciel , prête tes clartés à mon ame attendrie !
 L'une est ma fille , hélas ! l'autre a fauvé ma vie ;
 La mort , la seule mort peut briser leurs liens.
 Gardes , que l'on m'amène , et Ramire , et les fiens.

M O H A D I R.

Seigneur , vous la voyez à vos pieds éperdue ,
 Soumise , défarmée , à vos ordres rendue.
 Vous l'avez trop aimée , hélas , pour la punir.
 Mais on conduit Ramire , et je le vois venir.

S C E N E I I I et dernière.

BENASSAR, ZULIME, ATIDE, RAMIRE,
 MOHADIR, Suite.

R A M I R E enchaîné.

A C H E V E de m'ôter cette vie importune.
 Depuis que je suis né , trahi par la fortune ,
 Sorti du fang des rois , j'ai vécu dans les fers ;
 Et je meurs en coupable au fond de ces déserts.
 Mais de mon triste état l'outrage et la bassesse
 N'ont point de mon courage avili la noblesse :
 Ce cœur impénétrable aux coups qui l'ont frappé ,
 Ne t'ayant jamais craint , ne t'a jamais trompé.
 Pour otage en tes mains je remettais Atide.
 Ni son cœur , ni le mien , ne peut être perfide.
 Va , Ramire était loin de te manquer de foi ;
 Bénassar , nos fermens m'étaient plus chers qu'à toi ;
 Je sentais tes chagrins , j'effaçais ton injure ;
 De ce cœur paternel je fermais la bleffure.

Tout était réparé. Mes funestes deslins
 Ont tourné contre moi mes innocens desseins.
 Tu m'as trop mal connu ; c'est ta seule injustice :
 Que ce soit la dernière ; et que dans mon supplice
 Des cœurs pleins de vertu ne soient point entraînés.

B E N A S S A R .

Le ciel à d'autres foins nous a tous destinés.
 Je devrais te haïr : tu me forces , Ramire ,
 A reconnaître en toi des vertus que j'admire.
 Je n'ai point oublié tes services passés ;
 Et quoique par ton crime ils fussent effacés ,
 J'ai trop vu , malgré moi , dans ce combat funeste ,
 Que de ce sang glacé tu respectais le reste.
 Un amour emporté , source de nos malheurs ,
 Plus fort que mes bontés , plus puissant que mes pleurs ,
 M'arracha par tes mains et ma gloire , et ma fille.
 C'est par toi que mon nom , mon État , ma famille ,
 Sont accablés de honte ; et pour comble d'horreur
 Il faut verser mon sang pour venger mon honneur.
 Après l'horrible éclat d'une amour effrénée ,
 Il ne reste qu'un choix , la mort , ou l'hyménée.
 Je dois tous deux vous perdre , ou la mettre en tes bras.
 Sois son époux , Ramire , et règne en mes États.

R A M I R E .

Moi !

Z U L I M E .

Mon père !

A T I D E .

Ah ! grand Dieu !

B E N A S S A R .

Souvent dans nos provinces

On a vu nos émirs unis avec nos princes ;

L'intérêt de l'Etat l'emporta sur la loi ;
 Et tous les intérêts parlent ici pour toi.
 J'ai besoin d'un appui, combats pour nous défendre :
 Vis pour elle et pour moi ; fais mon fils , fais mon gendre.

Z U L I M E.

Ah Seigneur ! ah Ramire ! ah jour de mon bonheur !

A T I D E.

O jour affreux pour tous !

R A M I R E.

Vous me voyez , Seigneur ,
 Accablé de surprise, et confus d'une grâce,
 Qui ne semblait pas due à ma coupable audace.
 Votre fille sans doute est d'un prix à mes yeux
 Au-dessus des Etats conquis par mes aïeux :
 Mais pour combler nos maux , apprenez l'un et l'autre
 Le secret de ma vie, et mon sort, et le vôtre.
 Quand Zulime a daigné , par un si noble effort,
 Sauver Atide et moi des fers et de la mort ,
 Idamore , un ami qu'aveuglait trop de zèle ,
 Séduisait sa pitié qui la rend criminelle.
 Il promettait mon cœur, il promettait ma foi,
 Il n'en était plus temps , je n'étais plus à moi ;
 Le ciel mit entre nous d'éternelles barrières.
 En vain j'adore en vous le plus tendre des pères,
 En vain vous m'accablez de gloire et de bienfaits ;
 Je ne puis réparer les malheurs que j'ai faits.
 Madame , ainsi le veut la fortune jalouse.
 Vengez-vous sur moi seul , Atide est mon épouse.

Z U L I M E.

Ton épouse ? perfide !

R A M I R E.

Elevés dans vos fers,
 Nos yeux sur nos malheurs à peine étaient ouverts,
 Quand son père, unissant notre espoir et nos larmes,
 Attachait pour jamais mes destins à ses charmes.
 Lui-même a resserré, dans ses derniers momens,
 Ces nœuds chers et sacrés, préparés dès long-temps ;
 Et la loi du secret nous était imposée.

Z U L I M E.

Ton épouse ! à ce point ils m'auraient abusée !
 Ils auront triomphé de ma crédulité !
 Seigneur, à vos bienfaits ils auront insulté !
 Vous souffrirez qu'Atide, à ma honte, jouisse
 Du fruit de tant d'audace et de tant d'artifice ?
 Vengez-moi, vengez-vous de ses traîtres appas,
 De cet affreux tissu de fourbes, d'attentats.
 Les cruels ont nourri mes feux illégitimes.
 Mon heureuse rivale a commis tous mes crimes.
 Vous ne punissez pas cet objet odieux ?

A T I D E.

Vous devez me punir, mais connaissez-moi mieux.
 Avant de me haïr, entendez ma réponse.
 Votre père est présent, qu'il juge, et qu'il prononce.

Z U L I M E.

O Ciel !

A T I D E.

Ramire, et moi, Seigneur, si nous vivons,
 C'est votre auguste fille à qui nous le devons.

(à Zulime.)

Je l'avoue à vos pieds : et moi pour récompense,
 Je vous coûte à la fois la gloire et l'innocence.

Trahissant l'amitié, combattant vos attraits,
 Je m'armais contre vous de vos propres bienfaits ;
 J'arrachais de vos bras, j'enlevais à vos charmes
 L'objet de tant de soins, le prix de tant de larmes :
 Et lorsque vous sortez de ce gouffre d'horreur,
 Ma main vous y replonge, et vous perce le cœur.
 Tout semble s'élever contre ma perfidie :
 Mais j'aimais comme vous ; ce mot me justifie :
 Et d'un lien sacré l'invincible pouvoir
 Accrut cet amour même, et m'en fit un devoir.
 Il faut dire encor plus ; vous le savez, on m'aime.
 Mais malgré mon hymen, et malgré l'amour même,
 Je vous immolai tout ; je vous ai fait serment,
 Ce jour même, en ces lieux, de céder mon amant :
 J'ai promis de servir votre fatale flamme ;
 Le serment est affreux, vous le sentez, Madame !
 Renoncer à Ramire, et le voir en vos bras,
 C'est un effort trop grand, vous ne l'espérez pas :
 Mais je vous ai juré d'immoler ma tendresse ;
 Il n'est qu'un seul moyen de tenir ma promesse,
 Il n'est qu'un seul moyen de céder mon époux,
 Le voici.

(elle tire un poignard pour se tuer.)

RAMIRE *la désarmant avec Zulime.*

Chère Atide !

ZULIME *se saisissant du poignard.*

O Ciel ! que faites-vous ?

B E N A S S A R.

Hélas ! vivez pour lui.

Z U L I M E.

Suis-je assez confondue ?

Tu l'emportes, cruelle, et Zulime est vaincue.

Oui,

Où , je le fais en tout. J'avoue avec horreur
Que ma rivale enfin mérite son bonheur.

(à *Atide.*)

J'admire en périssant jusqu'à ton amour même :
C'est à moi de mourir , puisque c'est toi qu'on aime.

(à *Ramire et à Atide.*)

Eh bien , foyez unis : eh bien , foyez heureux ,
Aux dépens de ma vie , aux dépens de mes feux.
Eloignez-vous , fuyez , dérobez à ma vue
Ce spectacle effrayant d'un bonheur qui me tue.
Votre joie est horrible , et je ne puis la voir :
Fuyez , craignez encor Zulime au désespoir.
Mon Père , ayez pitié du moment qui me reste ;
Sauvez mes yeux mourans d'un spectacle funeste.

(*elle tombe sur sa confidente.*)

A T I D E.

Nos deux cœurs font à vous.

R A M I R E.

Vivez sans nous haïr.

Z U L I M E.

Moi te haïr , cruel ! ah ! laisse-moi mourir ;
Va , laisse-moi.

B E N A S S A R.

Ma fille , objet funeste et tendre ,
Mérite enfin les pleurs que tu nous fais répandre.

Z U L I M E.

Mon Père , par pitié , n'approchez point de moi.
J'abjure un lâche amour ; il triompha de moi :

82 ZULIME. ACTE CINQUIEME.

Hélas ! vous n'aurez plus de reproche à me faire.

B E N A S S A R.

Mon amitié t'attend , mon cœur s'ouvre.

Z U L I M E.

O mon Père!

J'en fuis indigne.

(elle se frappe.)

B E N A S S A R.

O Ciel !

R A M I R E et A T I D E.

Zulime ! ô défespoir !

B E N A S S A R.

Ah , ma fille !

Z U L I M E.

A la fin j'ai rempli mon devoir.

Je l'aurais dû plus tôt . . . Pardonnez à Zulime . . .
Souvenez-vous de moi ; mais oubliez mon crime.

Fin du cinquième et dernier acte.

V A R I A N T E S

D E Z U L I M E ,

Edition de 1761.

A C T E P R E M I E R .

S C E N E P R E M I E R E .

Z U L I M E .

Je l'outrage et je l'aime , il est assez vengé.
Je ne demande point le pardon de mon crime :
Puisse-t-il oublier jusqu'au nom de Zulime !

M O H A D I R .

Noble et cher rejeton des héros et des rois ,
Quel ordre imposez-vous à ma tremblante voix !
Faudra-t-il rapporter des réponses si dures ?
D'un cœur désespéré déchirer les blessures ?
Irai-je empoisonner ses chagrins paternels ?

Z U L I M E .

Épargne , épargne-moi ces reproches cruels :
Je ne m'en fais que trop. Coupable, mais sincère,
Ma douleur est égale aux douleurs de mon père.

M O H A D I R .

Et vous l'abandonnez !

Z U L I M E .

Que dis-tu ?

M O H A D I R .

Ses soldats ,
Par vous-même séduits, ont donc guidé vos pas ?
Nos captifs espagnols, ce prix de son courage ,
Dont jadis la victoire avait fait son partage ,
Ces trésors des héros , vous les lui ravissez !
Vous l'aimez ? vous , Madame ! et vous le trahissez !

Pressé de tous côtés dans ces troubles funestes,
 Qui de son faible Etat ont déchiré les restes,
 Redoutant à la fois, et les Européans,
 Et les divisions des tristes Musulmans;
 Opprimé de l'Egypte et craignant la Castille,
 Faut-il qu'il ait encore à combattre sa fille ?

Z U L I M E.

Me préserve le ciel de m'armer contre lui !

M O H A D I R.

De sa triste vieilllesse, unique et cher appui,
 Pourquoi donc fuyez-vous le père le plus tendre,
 Qui pour vous de son trône était prêt à descendre ;
 Qui, vous laissant le choix de tant de souverains,
 De son sceptre avec joie allait orner vos mains ?
 Hélas ! si la vertu, si la gloire vous guide. . . .
 Mais il n'appartient point à ma bouche timide
 D'oser d'un tel reproche affliger vos appas :
 Mes conseils autrefois ne vous révoltaient pas ;
 Cette voix d'un vieillard, qui fauva votre enfance,
 Flattait de votre cœur la docile indulgence ;
 Et Bénassar encore espérait aujourd'hui
 Que mes soins plus heureux pourraient vous rendre à lui.
 Ah ! Princesse, ordonnez, que faut-il que j'annonce ?

Z U L I M E.

Portez-lui mes soupirs et mes pleurs pour réponse.
 Mon destin que je hais me force à l'outrager ;
 Mes remords sont affreux, mais je ne puis changer.
 Pars ; adieu, c'en est fait.

M O H A D I R.

Hélas ! je vais peut-être
 Porter les derniers coups au sein qui vous fit naître.

S C E N E I I.

Z U L I M E.

A H ! je succombe, Atide, et ce cœur défolé
 Cède aux tourmens honteux dont il est accablé.
 Tu fais ce que j'ai fait et ce que je redoute ;
 Tu vois ce que Ramire et mon penchant me coûte.

L'amour, qui me conduit sur ces funestes bords,
 Ne m'a fait jusqu'ici sentir que des remords.
 Je ne me cache point ma honte et mon parjure ;
 J'outrage mes aïeux, j'offense la nature :
 Mais Ramire expirait, et vous alliez périr ;
 Quoi qu'il en ait coûté, j'ai dû vous secourir.
 Le fier Egyptien, dont l'orgueil téméraire
 Domine insolemment dans l'Etat de mon père,
 Sur Ramire et sur vous était prêt à venger
 Nos soldats qu'à Valence on venait d'égorger.
 Des nations, dit-on, tel est le droit horrible.
 La vengeance parlait ; mon père, en vain sensible,
 Laisait ployer bientôt sa faible autorité
 Sous le poids malheureux de ce droit détesté.
 Les autels et les lois demandaient votre vie :
 Vous savez si la mienne à la vôtre est unie !
 L'amitié dont mon cœur au vôtre était lié,
 L'amour plus fort que tout, plus grand que l'amitié,
 Votre danger, ma crainte, hélas ! si l'on m'accuse,
 Voilà tous mes forfaits, mais voilà mon excuse.
 Si j'ai trahi mon père et quitté ses Etats,
 Ciel qui me connaissez, ne m'en punissez pas !

A T I D E.

.

Mais Ramire en est digne, il pourra désormais
 Payer d'un digne prix vos augustes bienfaits.
 Son destin chez les siens l'appelle au rang suprême ;
 Et puisque vous l'aimez. . .

Z U L I M E.

Atide, si je l'aime !

Tu ne l'ignorais pas : t'ai-je jamais caché
 Les secrets de ce cœur que lui seul a touché ?
 Je corrigeai le fort qui te fit ma captive ;
 Tu fais si j'enhardis ton amitié craintive ;
 Si, fuyant de mon rang la dure austérité,
 Ma tendresse entre nous remet l'égalité.

Nos cœurs se confondaient ; tu vis naître en mon ame
 Les traits mal démêlés de ma secrète flamme.
 Ton œil vit avant moi de tant d'égaremens
 La première étincelle et les embrasemens.
 Que n'eussé-je point fait pour conserver Ramire !
 J'abandonne pour lui , &c.

.

J'ai tort , je te l'avoue : il a dû s'écarter.
 Mais pourquoi si long-temps se plaie à m'éviter ?
 Je ne l'accuse point , mais mon cœur en murmure.

A T I D E.

Je fais trop qu'un conseil est souvent une injure ;
 Mais n'est-il point permis de vous représenter
 Que sur ces bords affreux, qu'il est temps de quitter ,
 Tant d'amour, tant de crainte et de délicatesse
 Conviennent mal peut-être au péril qui nous presse :
 Qu'un moment peut nous perdre , et ravir tout le prix
 De tant d'heureux travaux par l'amour entrepris :
 Qu'entre cet océan, ces rochers et l'armée,
 Ce jour, ce même jour peut vous voir enfermée ;
 Et que de tant d'amour un cœur toujours troublé,
 Sur ses vrais intérêts est souvent aveuglé ?

S C E N E I I I.

R A M I R E.

.

Vont nous conduire aux bords si long-temps souhaités.
 J'ai vu de ces rochers, dont la cime élevée
 Commande à ces deux mers dont l'Europe est lavée ,
 Un vaisseau que les vents font voler vers ces lieux.
 Les pavillons d'Espagne éclataient à mes yeux.
 Bientôt l'heureux reflux des mers obéissantes
 Apportera vers lui nos dépouilles flottantes.
 Une barque légère est auprès de ces bords ;
 Mes mains la chargeront de nos plus chers trésors.

(à Zulime.)

Vous y ferez, Atide. . . Et vous, Princesse auguste,
Vous dont la feule main changea le fort injuste,
Vous par qui nos captifs ne portent déformais
Que les heureux liens formés par vos bienfaits. . .
Quoi ! vos yeux , à ma voix , semblent mouillés de larmes !

Z U L I M E.

Dans de pareils momens , on n'est point fans alarmes , &c.

.
.

R A M I R E.

De mes jours immolés à votre fureté. . . .

Z U L I M E.

Conservez-les , cher Prince , ils m'ont assez coûté !
Mais quels discours , grands Dieux ! que je ne puis comprendre ?
Pourquoi me parlez-vous de fang prêt à répandre ?
Est-ce ainfi que mon cœur doit être rassuré ?

A T I D E.

Eh ! Madame , à quels soins votre amour est livré ?
Prête à voir avec nous les rives de Valence ,
Contre le fort jaloux faut-il d'autre assurance ?
Partons , dérobons-nous aux peuples irrités
Qui pourfuivent fur nous l'excès de vos bontés.

S C E N E V.

A T I D E.

.
Ah ! le mien m'est témoin que l'on doit vous aimer.
Peut-être cet amour nous fera bien funeste ;
Mais vivez , mais régniez , le ciel fera le reste :
Fermez les yeux , cher Prince , aux pleurs que je répands.

R A M I R E.

Je ne vois que ces pleurs , ils font tous mes tourmens.
Tous trois pleins de remords , et punis l'un par l'autre ,
J'ai caufé malgré moi fon malheur et le vôtre.
Je vais. . .

A T I D E.

Ah ! demeurez. Quel est ce bruit affreux !

R A M I R E.

Il m'annonce du moins des combats moins honteux.
C'est l'ennemi sans doute , et je vole à la gloire.
Adieu.

A T I D E.

Je vous suivrai ; la chute ou la victoire,
Les fers ou le trépas , je fais tout partager ;
Et je vous aime trop pour craindre le danger.

A C T E I I.

S C E N E P R E M I E R E.

I D A M O R E.

• • • • •
Envers les siens coupable , envers vous innocente ,
Je fais combien de lois et combien de raisons
Ont banni l'alliance entre vos deux maisons.
Plus puissant que les lois , le préjugé sépare
Les peuples de l'Espagne , et ce peuple barbare.
Mais d'une loi plus juste entendez mieux la voix ;
Que tout préjugé cède à l'intérêt des rois :
Que vous , l'Etat , Atide . . .

R A M I R E.

Arrêtez , Idamore.

Faut-il pour vivre heureux que je me déshonore ?
Eh ! le trône & la vie ont-ils donc tant d'appas ?

I D A M O R E.

Vous vous trompez , Seigneur , et ne m'entendez pas.
Quel est donc cet opprobre , et quel est donc le crime
De payer dignement les bontés de Zulime ?
Vos jours à la fervir doivent se consacrer ,
Et l'oubli des bienfaits peut seul déshonorer.

R A M I R E.

Je le fais comme toi , juge de mes supplices.
Le premier des liens est celui des services ;

C'est celui d'un cœur juste ; et malgré tous mes feux ,
 Celui de l'amour même est moins fort à mes yeux .
 Mais tu fais quels saints nœuds ont enchaîné ma vie ,
 Quels sermens j'ai formés , quel tendre hymen me lie .
 Que je rentre à jamais aux fers où je suis né ,
 Tombe en cendres le trône où je suis destiné ,
 Si je trahis jamais la malheureuse Atide .
 Mais aussi que la foudre écrase le perfide ,
 Que je sois en horreur aux siècles à venir ,
 S'il faut tromper Zulime et s'il faut la trahir .

I D A M O R E .

Ah ! Seigneur , croyez-moi , son erreur est trop chère :
 N'arrachez point un voile à tous trois nécessaire :
 Il n'est de malheureux que des cœurs détrompés .
 D'un jour trop odieux ses yeux feraient frappés :
 Cessez . . .

R A M I R E .

Ah ! fallait-il que ta funeste adresse
 De Zulime à ce point égarât la faiblesse ?
 Fallait-il lui promettre et ma main et mon cœur ?
 Ils n'étaient point à moi , tu m'as perdu d'honneur .

I D A M O R E .

C'est moi qui vous fauvai , vous , Atide et Valence .
 Un trône vous appelle , et votre esprit balance ?
 Et d'un vain repentir vous écoutez la voix ?

R A M I R E .

J'écoute mon devoir .

I D A M O R E .

Il est celui des rois .

R A M I R E .

Je suis bien loin de l'être ; et c'est un triste augure
 D'être esclave en Afrique , et d'en fuir en parjure .

I D A M O R E .

Feignez un jour du moins .

R A M I R E .

C'en est trop pour mon cœur .

Avec ses ennemis on feint sans déshonneur ;
 Mais tromper une femme et tendre et magnanime ,
 L'entraîner dans le piège , et la conduire au crime ;

De ce crime si cher la punir de ma main ,
M'armer de ses bienfaits pour lui percer le sein ;
Prendre à la fois les noms de monarque et de traître. . .

I D A M O R E .

Dans vos Etats rendu , Seigneur , vous ferez maître :
Vous pourrez accorder l'intérêt , la grandeur ,
Et la reconnaissance , et l'amour , et l'honneur.
Remettez à ce temps , plus sûr et plus tranquille ,
De ces droits délicats l'examen difficile.
Lorsque vous ferez roi , jugez et décidez :
Ici Zulime règne , et vous en dépendez.

R A M I R E .

Elle est ma bienfaitrice ; il me faudra la craindre !
M'avilir par frayeur à la honte de feindre !
Je la respecte trop ; un cœur tel que le mien
Lui tiendra sa parole , ou ne promettra rien , &c.

S C E N E I I .

Z U L I M E .

.
Mettons près des humains ma gloire en fureté ;
Et du dieu qui m'entend méritons la bonté.
Eh quoi ? Vous soupirez ! Quel trouble vous agite ?

R A M I R E .

Pleine de vos bontés mon ame est interdite.
Je suis un malheureux , destiné déformais
A d'éternels chagrins plus grands que vos bienfaits.

.
.

. . . Tout nous unit , mais le ciel nous divise.
Ignorez-vous les lois où l'Espagne est soumise ?

Z U L I M E .

Je ne crains point ces lois : leur triste dureté
Cède aux rois , à l'amour , à la nécessité.
Des plus austères lois que puis-je avoir à craindre ?
Si nos droits sont sacrés , qui pourrait les enfreindre ?

Quels sont donc les humains qui peuplent vos Etats ?
Ont-ils fait quelques lois pour former des ingrats ?

R A M I R E.

Je suis loin d'être ingrat , et mon cœur ne peut l'être.

Z U L I M E.

Sans doute.

R A M I R E.

Mais le sang dont le ciel nous fit naître
Mit entre nos aïeux , entre nos nations ,
Tant de mépris , de haine et de divisions !
Mon peuple avec dépit verrait parmi ses reines
La fille des tyrans dont il reçut des chaînes.

Z U L I M E.

Votre peuple verra sans haine et sans effroi
Cette main qui brisa les chaînes de son roi.

R A M I R E.

Oui , vous adoucirez leur courage inflexible.
Quel cœur à vos vertus pourrait être insensible ?
Mais malgré ces vertus , malgré tant de liens ,
Malgré les vœux du peuple unis avec les miens ,
Il est une barrière invincible , éternelle. . .

Z U L I M E.

Vous m'arrachez le cœur , achevez , quelle est-elle ?

R A M I R E.

C'est la religion , la première des lois ,
Souveraine immortelle et du peuple et des rois ,
Ce puissant Mahomet , auteur de votre race ,
De la moitié du monde a pu changer la face ;
De l'Inde au mont Atlas il est presque adoré ;
Mais chez nos nations son culte est abhorré.
De nos autels jaloux l'inflexible puissance
Entre Zulime et moi proscriit toute alliance.

Z U L I M E.

Je t'entends , cher Ramire , &c.

S C E N E I V.

Z U L I M E.

Il n'est plus de retour pour moi dans ma patrie.
 Je n'ose vous prier de pardonner mon choix ,
 D'excuser un hymen condamné par nos lois,
 D'accepter un héros , un souverain pour gendre ,
 Dont l'alliance un jour. . .

B E N A S S A R.

Je ne veux plus t'entendre , &c.

A C T E I I I.

S C E N E P R E M I E R E.

Z U L I M E.

HELAS ! m'assurez-vous qu'il réponde à mes vœux
 Comme il le doit, Atide , et comme je le veux ?

A T I D E.

De notre prompt départ toute entière occupée ,
 Lorsque de nos frayeurs mon ame possédée
 Soupire après l'Espagne et des climats plus doux ,
 Quand je me vois , peut-être , à plaindre autant que vous ;
 Que puis-je vous répondre , et comment puis-je lire
 Dans les secrets du cœur du malheureux Ramire ?
 Il est à vos bontés enchaîné pour jamais.

Z U L I M E.

Son cœur semble accablé du poids de mes bienfaits.
 Je lui parlais d'hymen. . .

A T I D E.

Mais, Madame. . .

Z U L I M E.

Et Ramire

Ofait bien me parler des lois de son empire.
 Il était maître assez de ses vœux amoureux ,
 Pour voir en ma présence un obstacle à mes feux !

Ma tendresse un moment s'est sentie alarmée :
 Chère Atide ! est-ce ainsi que je dois être aimée ?
 Atide, il me trahit s'il ne m'adore pas ,
 S'il pense à la grandeur autant qu'à mes appas ;
 Si de quelque intérêt son ame est occupée ,
 Si je n'y suis pas seule , Atide , il m'a trompée .

A T I D E .

Il ne vous trompe point : tant d'amour , tant d'appas ,
 Tant d'amitié sur-tout ne feront point d'ingrats .

S C E N E I I .

Z U L I M E , A T I D E , R A M I R E .

A T I D E .

VENEZ , Prince , il est temps qu'un aveu légitime
 Efface devant moi les soupçons de Zulime .
 Seigneur , immolez tout , quoi qu'il puisse en coûter .
 Ses bienfaits font trop grands , il les faut mériter .
 Votre devoir . . .

R A M I R E .

Madame , en ce moment funeste ,
 Mon devoir est de vaincre et d'oublier le reste .
 Votre père à grands cris appelle ses soldats ,
 Je viens pour vous sauver ; volez , suivez mes pas .
 Déjà quelques guerriers , qui devaient vous défendre ,
 Aux pleurs de Bénassar étaient prêts à se rendre ;
 Honteux de vous prêter un sacrilège appui ,
 Leurs fronts , en rougissant , s'abaissaient devant lui .
 Ne perdons point de temps , courez vers le rivage ;
 Je puis avec les miens défendre le passage .
 Déjà des matelots entendez les clameurs ;
 Venez , ne craignez rien de vos persécuteurs .

Z U L I M E .

Moi , craindre ? Ah , c'est pour vous que j'ai connu la crainte !
 Croyez-moi : je commande encor dans cette enceinte ;

La porte de la mer ne s'ouvre qu'à ma voix.
 Voyons mon père au moins pour la dernière fois.
 Apprenez à mon père, à l'Afrique jalouse,
 Que je fais mon devoir en partant votre épouse.

R A M I R E.

Eh ! pouvez-vous, Madame, en ces momens d'horreur,
 D'un amour qu'il déteste écouter la douceur ?
 Si le ciel qui m'entend me rend mon héritage,
 Valence est à vos pieds : je ne puis davantage ;
 Et je ne réponds point. . . .

Z U L I M E.

Ciel ! qu'est-ce que j'entends ?
 De quelle bouche, hélas ! en quels lieux ! dans quel temps !
 Pour m'éclaircir un doute à tous deux si funeste,
 Ramire, attendais-tu qu'immolant tout le reste,
 Perfide à ma patrie, à mon père, à mon roi,
 Je n'eusse en ces climats d'autre maître que toi ?
 Sur ces rochers déserts, hélas ! m'as-tu conduite
 Pour traîner en Europe une esclave à ta fuite ?

R A M I R E.

Je vous y mène en reine ; et mon peuple à genoux,
 En imitant son roi, fléchira devant vous.

Z U L I M E.

Ton peuple ! tes respects ! quel prix de ma tendresse !
 Va, périssent les noms de reine, de princesse !
 Le nom de ton épouse est le seul qui m'est dû ;
 Le seul qui me rendrait l'honneur que j'ai perdu ;
 Le seul que je voulais : Ah, barbare que j'aime,
 Peux-tu me proposer d'autre prix que toi-même ?

.

Triste et foudain effet, où j'aurais dû penser,
 Des malédictions qu'on vient de prononcer.
 Loin de me rassurer, tu gardes le silence ?
 Est-ce confusion, repentir, innocence ?
 Ramire, Atide, eh quoi ! vous détournez les yeux !
 Vous pour qui j'ai tout fait, me trompez-vous tous deux ?

Je te rends grâce, ô Ciel, dont la main salutaire
 Au-devant de mon crime a fait courir mon père.
 Un père que pour eux j'avais déshonoré,
 Et qui n'a pu haïr ce cœur dénaturé.
 Du devoir, il est vrai, la barrière est franchie, &c.

SCENE III, et la quatrième de l'édition de 1775.

A T I D E.

* Mon cœur vous idolâtre... et je renonce à vous...

R A M I R E.

Vous, Atide !

A T I D E.

Acceptez ce fatal sacrifice ;

Zulime en est trop digne et je me rends justice.
 Vous devez à ses soins la liberté, le jour ;
 Zulime a tous les droits, je n'ai que mon amour.
 Cet amour est pour vous le don le plus funeste :
 Autant il me fut cher, autant je le déteste.
 Si je vous vois partir, je bénirai mon sort :
 Qu'on me rende à mes fers, qu'on me rende à la mort.
 N'importe, au gré des vents fuyez sous ses auspices.
 * Ma rivale aura fait de moindres sacrifices :
 * Mes mains auront brisé les plus puissans liens,
 * Et mes derniers bienfaits sont au-dessus des siens.

R A M I R E.

Gardez-vous de m'offrir un bienfait si barbare.
 Périront des bontés dont l'excès vous égare !
 Venez, votre péril est tout ce que je vois.

A T I D E.

Non, je cours lui parler ; je le veux, je le dois.

R A M I R E.

Je ne vous quitte point.

A T I D E.

Vous vous perdez, Ramire.

Arrêtez : je l'ordonne.

R A M I R E.

Ah ! plutôt que j'expire !

Je vous fuis , chère Atide.

S C E N E I V.

R A M I R E , B E N A S S A R.

B E N A S S A R.

ARRETE , malheureux !

R A M I R E.

Que vois-je ! Que veux-tu ?

B E N A S S A R.

Cruel , ce que je veux !

Après les attentats de cette fuite infame ,
Quelque reste d'honneur entre-t-il dans ton ame ?

R A M I R E.

C'est à toi d'en juger quand tu vois que mon bras
Pardonne à cet outrage , et ne l'en punit pas.
L'honneur est dans un cœur qui brava la misère.

B E N A S S A R.

- * Tu ne braves , ingrat , que les larmes d'un père ;
- * Ta barbarie insulte à ce cœur déchiré.
- * Tu pars , et cet affaut est encor différé.
J'ai craint , tu le vois trop , qu'en vengeant ma famille ,
Quelque trait malheureux ne tombât sur ma fille.
Je t'avoue encor plus : sur ce triste rempart ,
Mes soldats , tu le vois , arriveraient trop tard.
- * La mer t'ouvre ses flots pour enlever ta proie.
- * Eh bien , prends donc pitié des pleurs où je me noie ;
Connais le cœur d'un père , et conçois sa douleur :
Je m'abaisse à prier jusqu'à son ravisseur.

Tu

Tu m'enlèves mon fang ; ta détestable adresse
 Déshonore à la fois ma fille et ma vieilleffe.
 Suborneur malheureux , ma funeste bonté
 Adouciffait le poids de ta captivité :
 Je t'aimais , et tu fais qu'aux murs de Trémizène
 De mes voisins pour toi j'avais cherché la haine.
 Je t'ai traité quinze ans comme mon propre fils ,
 J'ai protégé ton fang contre tes ennemis.
 Ah ! si malgré la loi qui toujours nous sépare ,
 La loi des nations parle à ton cœur barbare ;
 Si la mourante voix d'un père au désespoir ,
 Si l'horreur de ton crime a de quoi t'émouvoir ;
 Sois sensible à mes pleurs , plutôt qu'à ma colère :
 Mes trésors font à toi , je suis ton tributaire.
 Rends-moi mon fang , rends-moi ce trésor précieux ,
 Sans qui pour moi la vie est un poids odieux ;
 Et ne déchire point ces bleffures mortelles ,
 Qu'au plus tendre des cœurs ont fait tes mains cruelles.
 * Tu ne me réponds rien , barbare !

R A M I R E.

Ecoute-moi.

.

* En la rendant aux mains d'un si vertueux père.....

B E N A S S A R.

* Toi , Ramire ?

R A M I R E.

Zulime est un objet sacré ,

* Que mes profanes yeux n'ont point déshonoré.
 * Et si dans ton courroux je te croyais capable
 * D'oublier pour jamais que ta fille est coupable ,
 * Si ton cœur généreux pouvait se défarmer ,
 * Chérir encor Zulime. . .

B E N A S S A R.

Ah ! si je puis l'aimer !

* Que me demandes-tu ? conçois-tu bien la joie
 D'un malheureux vieillard , à sa douleur en proie ,

Théâtre. Tome III.

G

A qui l'on a ravi le plus pur de son sang,
 Un bien plus précieux que l'éclat de son rang ?
 L'unique et cher objet qui , dans cette contrée,
 Soutenait de mes ans la faiblesse honorée,
 Et qui , poussant au ciel tant de cris superflus ,
 Reprend sa fille enfin quand il ne l'attend plus.
 Moi ne la plus chérir ! jeune et noble infidelle,
 Crois les emportemens d'une ame paternelle :
 Crois mes sermens , Ramire, et ces pleurs que tu vois.
 Parmi les Africains je tiens le rang des rois ;
 Je le dois à sa mère , et ma chère Zulime
 N'a point perdu ses droits, quel qu'ait été son crime.
 Et toi , de tous mes maux , cruel , mais cher auteur ,
 Va , Bénassar en toi ne voit qu'un bienfaiteur.
 Je te crois ; je me livre au transport qui m'anime.

R A M I R E.

Goûte un plaisir plus pur , et vois quelle est Zulime.
 Autant que ta bonté te presse en sa faveur,
 Autant la voix du sang sollicitait son cœur.
 Tu coûtas plus de pleurs à son ame séduite
 Que n'en coûte à tes yeux sa déplorable fuite.
 Le temps fera le reste , et tu verras un jour
 Qu'il foutient la nature , et qu'il détruit l'amour.
 Entre son père et moi son ame déchirée
 Dans ses sacrés devoirs fera bientôt rentrée.
 Mais, dis, peux-tu toi-même à ces bords ennemis
 Arracher à l'instant Atide et mes amis ?
 Ta fille les guidait ; peux-tu devancer l'heure ?
 Nous n'avons qu'un instant.

B E N A S S A R.

J'y vole, et que je meure ,
 Si je n'affure ici leur départ et leurs jours.
 Je vais tout disposer en ces secrets détours ;
 Vers la porte du Nord qui conduit au rivage
 Les soldats de ma fille ont respecté mon âge ;
 Et déjà quelques-uns , honteux de me trahir,
 Se sentant mes sujets , et nés pour m'obéir ,
 A mes pieds en secret ont demandé leur grâce.
 Aux miens en un-moment on peut ouvrir la place.

Mais j'attends encor plus de ton cœur et du mien ;
 Mon plus cher intérêt s'unit avec le tien :
 Et je ne puis te croire une ame assez cruelle
 Pour abuser encor mon amour paternelle.

R A M I R E.

Je vais chercher Atide et la mettre en tes mains.
 Et toi, si je trahis tes généreux desseins,
 Egorge devant moi la malheureuse Atide.
 Est-ce assez, Bénassar, et me crois-tu perfide ?
 Quel prix plus précieux te donner de ma foi ?
 Parle, es-tu satisfait ?

B E N A S S A R.

Oui, puisque je te croi :
 Oui, sûr de ta parole, à toi je m'abandonne ;
 Dieu voit du haut des cieus la foi que je te donne.

R A M I R E.

Adieu, reçois la mienne.

S C E N E V.

R A M I R E , A T I D E.

A T I D E.

AH ! Prince, on vous attend :
 Il n'est plus de dangers, l'amour seul nous défend.
 Zulime est apaisée, et tant de défiance,
 De transports, de courroux, de desseins de vengeance,
 Tout cède à la douceur d'un repentir profond ;
 L'orage était soudain, le calme est aussi prompt.
 J'ai juré d'épargner à sa douleur mortelle
 Un objet malheureux qui s'immole pour elle :
 J'ai promis votre amour, j'ai promis cette foi
 Que vous m'aviez donnée, et qui n'est plus pour moi :
 J'ai dit ce que j'ai dû pour adoucir sa rage,
 Et son cœur éperdu s'en difait davantage.
 L'amour attendrissait ses esprits offensés ;
 Elle a mêlé ses pleurs aux pleurs que j'ai versés.

Partez, votre devoir loin de moi vous appelle :
 Ce n'est qu'en me fuyant que je vous crois fidelle.
 Allez, de ma rivale auguste et cher époux,
 Dégager les sermens qu'Atide a faits pour vous.

R A M I R E.

Venez, il faut me fuivre.

A T I D E.

Ah! courez vers Zulime :
 Portez à ses genoux tout l'amour qui m'anime ;
 Mais ne balancez pas, achevez à ses pieds
 De terminer mes jours, déjà sacrifiés.
 Le temps presse.

R A M I R E.

Oui, sans doute, et le ciel me délivre
 Du malheur d'être ingrat, de celui de la fuivre.
 Tout est changé.

A T I D E.

Seigneur !

R A M I R E.

Vous ne la craindrez plus.

A T I D E.

Que dites-vous? Gardez de trahir vos vertus.

R A M I R E.

Si je trahis jamais l'honneur et la justice,
 Dieu qui savez punir, qu'Atide me haïsse.
 Venez; à Bénassar mes mains vous vont livrer :
 En otage un moment il vous faut demeurer.
 J'irai trouver Zulime, oui, j'y cours et j'espère
 Assurer son repos et celui de son père,
 Mon bonheur et le vôtre, et partir votre époux.

A T I D E.

Hélas! s'il était vrai! je m'abandonne à vous.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

RAMIRE.

ATIDE ne vient point, quel dieu trompeur me guide ?
 C'est ici qu'en mes mains on doit remettre Atide :
 Elle ne paraît point à mes yeux égarés !
 Où courir ? où porter mes pas désespérés ?

SCENE II.

RAMIRE, IDAMORE.

RAMIRE.

QU'AS-TU vu ? Qu'a-t-on fait ?

IDAMORE.

Une aveugle puissance
 Détruit tous vos desseins, et confond l'innocence.
 La fureur en ces lieux conduisit à la fois
 Zulime, Atide et vous, pour vous perdre tous trois.
 Le destin de Zulime était d'être trompée.
 Des promesses d'Atide aveuglément frappée,
 Et sur-tout de vos pleurs répandus à ses pieds,
 De ces pleurs qu'arrachaient les maux que vous causiez :
 Elle se croit aimée : elle a droit d'y prétendre.
 Seigneur, jamais un cœur plus séduit et plus tendre
 D'un mouvement si prompt ne parut emporté
 De l'excès des terreurs à la sécurité.
 Libre de ses soupçons, sans crainte de rivale,
 Elle vole avec joie à la rive fatale,
 Fait déployer la voile, et n'attend plus que vous,
 Vous qu'elle ose appeler du nom sacré d'époux.
 Son père en fait bientôt la funeste nouvelle ;
 Il vous croit son complice, il veut se venger d'elle :
 Il veut vous perdre, il court, et sa prompte fureur
 De ses sens éperdus ranime la vigueur.

De ceux qu'il a gagnés il rassemble l'escorte ;
 Il ordonne, on le fuit , il fait ouvrir la porte :
 Les siens entrent en foule à pas précipités ,
 On se mêle , on s'égare, on fuit de tous côtés,
 On combat , on n'entend que des clameurs plaintives ,
 Au-dehors , au-dedans , aux portes, sur les rives.
 Atide fuit en pleurs le triste Bénaffar ;
 Vingt fois sa main sur elle a levé le poignard :
 Il ne l'écoute pas , il la nomme perfide ;
 Il la menace. . .

R A M I R E .
 O Ciel ! allons sauver Atide.

S C E N E I I I .

RAMIRE , ZULIME , IDAMORE , SERAME.

Z U L I M E .

QU'EL nom prononcez-vous ? Où portez-vous vos pas ?
 Je vous appelle en vain , vous ne me voyez pas.
 N'ai-je pas expié mon injuste colère ?
 Vous m'aviez pardonné : puis-je encor vous déplaire ?
 Au nom du tendre amour qui nous unit tous deux. . .
 Tout est prêt. . .

R A M I R E .
 Oubliez cet amour malheureux.
 C'en est fait. . .

S C E N E I V .

Z U L I M E , S E R A M E .

Z U L I M E .

IL me fuit, et le jour m'abandonne !

S E R A M E .
 Dans ce péril qui presse et qui vous environne ,
 Suivez l'heureux conseil que Ramire a donné ;
 Chassez de votre cœur ce trait empoisonné.

Croyez-moi , jetez-vous entre les bras d'un père :
 A son cœur éperdu sa fille est toujours chère.
 Cet amour malheureux , dont il aura pitié ,
 N'égale point l'ardeur de sa tendre amitié.
 Votre faiblesse enfin , de vos remords suivie ,
 Lui rendrait à la fois et la gloire et la vie.

Z U L I M E.

Je le fais , je l'avoue , il avait mérité ,
 Et plus d'obéissance et moins de cruauté.
 Je vois toute ma faute et mon ignominie.
 Il ne fait point , hélas ! combien je suis punie.
 * Mon châtement , Sérame , est dans mes attentats :
 * Je fus dénaturée , et j'ai fait des ingrats !
 Ramire ingrat ! Ramire ! au moment où mon ame
 Eût pensé que mes feux n'égalaien point sa flamme ;
 Quand ses yeux , d'un regard apaisant mes douleurs ,
 Ont arrosé mes mains des trésors de ses pleurs ;
 Il méditait , le lâche , un complot si perfide !
 Il préparait ma mort , il adorait Atide !
 Oubliez-moi , dit-il. Cœur farouche et sans foi ,
 Mon cœur , malgré ton ordre , est encor plein de toi.
 Je ne t'oublierai point ; ma rivale adorée ,
 Par mes mourantes mains devant toi déchirée ,
 Fera voir que du moins je n'oublierai jamais ,
 Infidèle Ramire , à quel point je t'aimais.

S E R A M E.

Mais Atide en effet est-elle sa complice ?
 Ne la traitez-vous pas avec trop d'injustice ?
 Son cœur tranquille et simple , à vous plaire occupé ,
 Vous fut toujours ouvert , et n'a jamais trompé.
 Elle a de vos soupçons souffert en paix l'outrage ,
 Elle est prête à rester sur ce fatal rivage ;
 Loin de Ramire même elle veut demeurer.

Z U L I M E.

Ah ! de Ramire ainsi se peut-on séparer !
 Cependant il m'échappe , et ma crainte redouble.

S E R A M E.

Ah ! que je crains , Madame , un plus funeste trouble !

Vous nourrissez ici d'impuissantes douleurs :
 Sans doute on vous attaque ; entendez ces clameurs ,
 Ce bruit confus , affreux . . .

Z U L I M E .

Je n'entends point Ramire.
 Peut-être on le poursuit ; peut-être qu'il expire !
 Il faut mourir pour lui , puisqu'il veut mon trépas.
 Allons . . . quoi , l'on m'arrête ! Ah ! barbares soldats !
 Laissez-moi dans vos rangs me frayer un passage :
 Respectez ma douleur , respectez mon courage ,
 Ou terminez des jours que je dois détester !

S C E N E V .

ZULIME, MOHADIR, SERAME, Soldats.

Z U L I M E .

MOHADIR ! . . . Est-ce-vous qui m'osez arrêter !
 Vous . . .

M O H A D I R .

Recevez , Madame , un ordre salutaire
 D'un père encor sensible à travers sa colère ;
 Il prend soin de vos jours , il épargne à vos yeux
 D'un combat effrayant le spectacle odieux.

Z U L I M E .

On combat ! mon amour s'arme contre mon père !

M O H A D I R .

C'est le funeste fruit d'un amour téméraire.

Z U L I M E .

Laissez-moi l'expier , s'il en est encor temps ;
 Laissez-moi me jeter entre les combattans :
 Après tous mes forfaits que je prévienne un crime !
 Je vais les séparer , ou tomber leur victime.
 Tu dédaignes mes pleurs , et je vois tout mon sort :
 Je suis ta prisonnière , et mon amour est mort !

M O H A D I R .

Il vit , et j'avoûrai que son cœur magnanime
 Semblait justifier les fautes de Zulime.
 Madame , je l'ai vu , maître de son courroux ,
 Respecter votre père , en détourner ses coups.

Je l'ai vu des siens même arrêter la vengeance ,
 Et dédaigner le soin de sa propre défense.
 Enfin pressé par nous , Ramire allait périr :
 Croiriez-vous quelle main vient de le secourir !
 Atide , Atide même , au milieu du carnage ,
 D'un pas déterminé , d'un œil plein de courage ,
 S'élançait dans la foule , étonnait les soldats :
 Sa voix et son audace ont arrêté leurs bras.
 Elle seule en un mot vient de sauver Ramire :
 Il la suit vers la rive : il marche , il se retire.
 Sauvé par elle seule , il combat à ses yeux ,
 Et peut-être à nos mains ils échappent tous deux.

Z U L I M E.

Il vit : il doit le jour à d'autres qu'à moi-même !
 Sérème , une autre main conserve ce que j'aime !
 Et c'est Atide ! Ah Dieux ! N'importe : il voit le jour ;
 Et du moins ma rivale a servi mon amour.
 Qu'elle est heureuse , ô Ciel ! Elle marche à sa fuite :
 Elle va partager son trépas ou sa fuite.

(à Mohadir.)

Je ne le puis souffrir : va , cours les arrêter ,
 Aux pieds de ce vaisseau qui devait nous porter.
 Mohadir , prends encor pitié de ma faiblesse ;
 Si jamais tu m'aimas , et si le péril presse :
 Cours aux pieds de mon père , et ne perds point de temps ;
 Mesure tous tes soins à mes égaremens :
 Réveille sa tendresse , autrefois prodiguée ,
 Que dans son cœur blessé mon crime a fatiguée :
 Je ne veux que le voir , je ne veux que mourir.

M O H A D I R.

Je doute que son cœur puisse encor s'attendrir ;
 Je vous obéirai.

Z U L I M E.

Si ma douleur te touche ,
 Fais retirer de moi cette troupe farouche.
 Epargne à mes douleurs leur aspect odieux ;
 Qu'ils me gardent du moins sans offenser mes yeux.

M O H A D I R.

Gardes , éloignez-vous.

S C E N E V I.

Z U L I M E , S E R A M E .

Z U L I M E .

ENFIN à la lumière

L'indigne trahison se montre toute entière.

S E R A M E .

Remerciez le ciel qui vous ouvre les yeux ;
 Il veut vous délivrer d'un amant odieux ,
 Qui trouble votre vie et qui la déshonore ;
 Qui vous perd , qui vous fuit , qui vous hait. . .

Z U L I M E .

Je l'adore.

Tel est dans les replis de mon cœur déchiré
 La force du poison dont il est pénétré ,

- * Que, si pour couronner sa lâche perfidie ,
- * Ramire en me quittant eût demandé ma vie ;
- * S'il m'eût aux pieds d'Atide immolée en fuyant ,
- * S'il eût insulté même à mon dernier moment ,
- * Je l'eusse aimé toujours , et mes mains défaillantes
- * Auraient cherché ses mains de mon sang dégouttantes.
- * Quoi ! c'est ainsi que j'aime , et c'est moi qu'on trahit !
 Ma voix n'a plus d'accens , tout mon cœur se flétrit.
 Je veux marcher en vain , mes genoux s'affaiblissent ;
 Sur moi d'un dieu vengeur les coups s'appesantissent ,
 Je meurs.

S E R A M E .

On vient à nous.

S C E N E V I I .

Z U L I M E , A T I D E , S E R A M E .

Z U L I M E .

CIEL ! qu'est-ce que je voi ?
 Ramire est-il vivant ? dissipez mon effroi.

A T I D E.

J'y viens mettre le comble , ainsi qu'à nos misères ;
 Toutes deux en ces lieux nous sommes prisonnières.
 Ramire est dans les fers.

Z U L I M E.

Lui !

A T I D E.

 Tout couvert de coups ,
 Et baigné dans son sang , qu'il prodiguait pour vous ;
 Pressé de tous côtés , et las de se défendre ,
 A ses cruels vainqueurs il a fallu se rendre :
 Plus mourante que lui , j'ignore encor son fort :
 Hélas ! et je ne fais s'il vit ou s'il est mort.

Z U L I M E.

* S'il est mort , je fais trop le parti qu'il faut prendre.

A T I D E.

S'il est encor vivant , vous pourriez le défendre ;
 * Il n'eut jamais que vous et le ciel pour appui.
 * Eh ! n'est-ce pas à vous d'avoir pitié de lui ?
 * Quelques amis encore , échappés au carnage ,
 Sont avec vos soldats sur ce sanglant rivage.
 * Vous êtes mal gardée , on peut les réunir.

Z U L I M E.

Pouvez-vous bien douter que j'ose le servir ?

A T I D E.

Madame , en me parlant quel front triste et féroce
 Avec tant de pitié marque tant de colère ?
 Vous aviez condamné vos jalouses erreurs.
 Eh ! qui peut contre moi vous irriter ?

Z U L I M E.

Vos pleurs.

* Votre attendrissement , votre excès de courage ,
 * Votre crainte pour lui , vos yeux , votre langage ,
 * Vos charmes , mes malheurs , et mes transports jaloux ;
 * Tout m'irrite , cruelle , et m'arme contre vous.
 * Vous avez mérité que Ramire vous aime ;
 * Vous me forcez enfin d'immoler pour vous-même ,

- * Et l'amour paternel et l'honneur de mes jours.
- * Je vous fers, vous, perfide; il le faut, et j'y cours.
- * Mais vous me répondrez. . .

A T I D E.

Ah, c'en est trop, Zulime!

Connaissez, respectez la vertu qui m'anime.
 Quoi, j'ai sauvé Ramire, et vous me condamnez!
 Percez cent fois ce cœur, si vous le soupçonnez.
 Quelle indigne fureur votre tendresse épouse!
 Il s'agit de sa vie, et vous êtes jalouse!

- * Je jure ici par vous, par ce commun effroi,
- * J'en atteste le jour, ce jour que je vous doi,
- * Que vous n'aurez jamais à redouter Atide.
- * Ne vous figurez pas que ma douleur timide
- * S'exhale en vains sermens qu'arrache le danger;
- * Sachez que, si le ciel, prompt à nous protéger,
- * Permettait à mes mains de délivrer Ramire,
- * S'il osait me donner son cœur et son empire,
- * Si du plus tendre amour il payait mon ardeur,
- * Je vous sacrifierais son empire et son cœur.
- * Conservez-le à ce prix, au prix de mon sang même.
- * Que voulez-vous de plus, s'il vit et s'il vous aime?
- * Je ne dispute rien, Madame, à votre amour;
- * Non pas même l'honneur de lui sauver le jour.
- * Vous en aurez la gloire, ayez-en l'avantage.

Z U L I M E.

- * Non, je ne vous crois point; je vois tout mon outrage;
- * Je vois jusqu'en vos pleurs un triomphe odieux:
- * La douceur d'être aimée éclate dans vos yeux.
- * Suivez-moi seulement, je vous ferai connaître
- * Que je fais tout tenter, et même pour un traître.
- Au milieu du danger vous me verrez courir.
- Obéissez, venez le venger, ou mourir.
- Sérame, quelle horreur a glacé ton visage?

S C E N E V I I I .

Z U L I M E , A T I D E , S E R A M E .

S E R A M E .

- * **M**ADAME , il faut du fort dévorer tout l'outrage :
Il faut boire à longs traits dans ce calice affreux
Que vous a préparé cet amour malheureux.
Au plus cruel supplice on condamne Ramire.

Z U L I M E .

- * Il ne mourra pas seul , et devant qu'il expire . . .

S E R A M E .

Ah ! fuyez , croyez-moi , faites-vous cet effort ;
Vous le pouvez.

A T I D E .

Nous , fuir , allons chercher la mort ;
Soutenez bien sur-tout la grandeur de votre ame.

Z U L I M E .

- Je suivrai vos conseils , n'en doutez point , Madame ;
Vous pourrez en juger : et toi , nature , et toi ,
* Droits éternels du sang , toujours sacrés pour moi !
* Dans cet égarement dont la fureur m'anime ,
* Soutenez bien mon cœur , et sauvez-moi d'un crime !

A C T E V.

S C E N E P R E M I E R E.

BENASSAR, MOHADIR.

M O H A D I R.

OUI, Seigneur, il est vrai, ce nouvel attentat
 Outrage la nature, et le trône, et l'Etat.
 Courir à la prison, braver votre colère !
 C'est un excès de plus, mais vous êtes son père.

.

B E N A S S A R.

Ma bonté fit son crime, et fit tout mon malheur.
 Ils ont trop méprisé mes pleurs et ma vieillesse ;
 Ma clémence à leurs yeux a passé pour faiblesse.

.

M O H A D I R.

Me préserve le ciel d'excuser devant vous
 Cet amas de forfaits, que je déteste tous !
 Permettez seulement que j'ose encor vous dire,
 Qu'avec trop de rigueur on a traité Ramire.
 Fidèle à ses sermens, fidèle à vos desseins,
 Il a remis Atide en vos augustes mains.
 Il n'a point au rivage accompagné Zulime.
 Peut-être a-t-il un cœur et juste, et magnanime ;
 Du moins il me jurait, entre mes mains remis,
 Qu'il vous avait tenu tout ce qu'il a promis.
 Enfin mes yeux l'ont vu dans ce combat horrible,

.

SCENE II.

BENASSAR, ZULIME, MOHADIR, Suite.

ZULIME.

NON, n'allez pas plus loin, frappez et vengez-vous :
Ce cœur, plein de respect, se présente à vos coups.
Je ramène à vos pieds tous ceux qui m'ont suivie ;
Maître absolu de tout, arrachez-moi la vie.

BENASSAR.

Fille indigne du jour, est-ce toi que je voi ?

ZULIME.

* Pour la dernière fois, Seigneur, écoutez-moi.
Le triste emportement d'une amour criminelle
N'arma point contre vous votre fille rebelle,
Pour vous contre Ramire elle aurait combattu,
Et jusqu'en sa faiblesse elle a de la vertu.
Ramire autant que moi vous révère et vous aime.
Ce héros, il est vrai, né pour le rang suprême,
Dans des fers odieux voyait flétrir ses jours :
On les menaçait même, et j'offris mon secours.
De lui, de ses amis, je réglai la conduite ;
Je dirigeai leurs pas, je préparai leur fuite :
J'ai tout fait, tout tenté : n'imputez rien à lui.
Hélas ! ce n'est qu'à moi de m'en plaindre aujourd'hui.
Je fais qu'à vos douleurs il faut une victime :
Frappez, mais choisissez. Son malheur fit son crime ;
L'adorer est le mien. C'est à vous de venger
Ce crime que peut-être il n'a pu partager.
Mon père, car ce nom, ce saint nom qui me touche,
Est toujours dans mon cœur, ainsi que dans ma bouche ;
Par ce lien du sang, si cher et si sacré,
Par tous les sentimens que je vous inspirai,
Par nos malheurs communs dont le fardeau m'accable,
Percez ce cœur trop faible ; il est le seul coupable.
Répandez tout ce sang que vous m'avez donné ;
Des fureurs de l'amour ce sang empoisonné,
Ce sang dégénéré dans votre fille impie :
Trop d'horreur en ces lieux assiégerait ma vie,

Après un tel éclat, s'il n'est point mon époux,
 L'opprobre seul me reste, et retombe sur vous.
 Pour sauver votre gloire à ce point profanée,
 Il me faut de vos mains la mort ou l'hyménée.
 Mais l'une est le seul bien que je doive espérer,
 Le seul que je mérite et que j'ose implorer;
 Le seul qui puisse éteindre un feu qui vous outrage.
 Ah ! ne détournez point votre auguste visage.
 Voyez-moi : laissez-moi, pour comble de faveurs,
 Baïser encor vos mains, les baigner de mes pleurs,
 Vous bénir, vous aimer au moment que j'expire;
 Mais pardonnez, mon père, au malheureux Ramire.
 Et si ce cœur sanglant vous touche de pitié,
 Laissez vivre de moi la plus chère moitié.

.

S C E N E I I I.

BENASSAR, ZULIME, ATIDE, RAMIRE,
 MOHADIR, Suite.

R A M I R E.

J'AI mérité la mort, et je fais qu'elle est prête :
 C'est trop laisser le fer suspendu sur ma tête.
 Frappe, mais que ton cœur, de vengeance occupé,
 Apprenne que le mien ne t'a jamais trompé.
 Pour otage en tes mains j'avais remis Atide ;
 Avec un tel garant pouvais-je être perfide !
 Va, Ramire était loin de te manquer de foi :
 Bénassar, mes sermens m'étaient plus chers qu'à toi ;
 Tu m'as trop mal connu, c'est ta seule injustice,
 Que ce soit la dernière, et que dans mon supplice
 Des cœurs pleins de vertu ne soient point entraînés !

B E N A S S A R.

- * Le ciel à d'autres foins nous a tous destinés.
 Je ne suis point barbare : et jamais ma furie
 Ne perdra le héros qui conserva ma vie.
- * Un amour emporté, source de nos malheurs,
- * Plus fort que mes bontés, plus fort que mes rigueurs,

T'affervit

T'affervit pour jamais ma fille infortunée.
 Je dois ou détester sa tendresse effrénée,
 Vous en punir tous deux, ou la mettre en tes bras.

- * Sois son époux, Ramire, et règne en mes Etats.
 Vis pour elle et pour moi, combats pour nous défendre :
 Soyons tous trois heureux, sois mon fils, sois mon gendre.

Z U L I M E.

- * Ah, mon père ! ah, Ramire ! ah, jour de mon bonheur !

A T I D E.

O jour affreux pour tous !

R A M I R E.

- Vous me voyez, Seigneur,
 Accablé, confondu de cette grâce insigne
 Que vous daignez me faire, et dont je suis indigne.
- * Votre fille, fans doute, est d'un prix à mes yeux
 - * Au-dessus des Etats fondés par ses aïeux ;
 - * Mais le ciel nous sépare. Apprenez l'un et l'autre
 - * Le secret de ma vie, et mon fort, et le vôtre.
 - * Quand Zulime a daigné, par un si noble effort,
 - * Sauver Atide et moi des fers et de la mort,
 - * Idamore, un ami qu'aveuglait trop de zèle,
 - * Séduisait sa pitié, qui la rend criminelle :
 - * Il promettait mon cœur, il promettait ma foi ;
 - * Il n'en était plus temps, je n'étais plus à moi.
 Les nœuds les plus sacrés, les lois les plus sévères,
 Ont mis entre nous deux d'éternelles barrières.
 Je ne puis accepter vos augustes bienfaits ;
 - * Je ne puis réparer les malheurs que j'ai faits.
 - * Madame, ainsi le veut la fortune jalouse,
 - * Vengez-vous sur moi seul : Atide est mon épouse.

Z U L I M E.

Ton épouse ? Perfide !

R A M I R E.

- Elevés dans vos fers,
- * Nos yeux sur nos malheurs étaient à peine ouverts,
 - * Quand son père, unissant notre espoir et nos larmes,
 - * Attacha pour jamais mes destins à ses charmes.
 - * Lui-même a referré dans ses derniers momens
 - * Ces nœuds infortunés, préparés des long-temps :

Théâtre. Tome III.

H

- * Nous gardions l'un et l'autre un secret nécessaire.

Z U L I M E.

- Ton épouse ! à ce point ils bravent ma colère !
- Ah ! c'est trop effuyer de mépris et d'horreur.
- Seigneur , souffrirez-vous ce nouveau déshonneur ?
- * Souffrirez-vous qu'Atide à ma honte jouisse
- * Du fruit de tant d'audace et de tant d'artifice ?
- * Vengez-moi , vengez-vous de ses traîtres appas ,
- * De cet affreux tissu de fourbes , d'attentats :
- * Atide tiendra lieu de toutes les victimes.
- * Mon indigne rivale a commis tous mes crimes ;
- * Punissez cet objet exécration à mes yeux.

A T I D E.

- * Vous pouvez me punir , mais connaissez-moi mieux.
- * Avant de me haïr , entendez ma réponse.
- * Votre père est présent , qu'il juge et qu'il prononce.

B E N A S S A R.

- * O Ciel !

A T I D E.

- Ramire et moi , Seigneur , si nous vivons ,
- * C'est vous , c'est votre fille à qui nous le devons.
- Zulime , en nous sauvant , voulait pour tout salaire
- Un cœur digne de vous , et digne de lui plaire.
- C'était de tous ses soins le noble et le seul prix ,
- Sa gloire en dépendait , et je la lui ravis.
- Sans mon amour , sans moi , n'en doutez point , Madame ,
- Autant l'heureux Ramire a pu toucher votre ame ,
- Autant vous régneriez sur son cœur généreux.
- J'étais le seul obstacle au succès de vos vœux ;
- J'ai causé de tous trois les malheurs et les larmes ;
- J'ai bravé vos bienfaits , j'ai combattu vos charmes ;
- Et lorsque vous touchez au comble du bonheur ,
- Ma main , ma triste main vous perce encor le cœur.
- Je vous ai fait serment de vous céder Ramire ;
- Vous connaissez trop bien tout l'amour qu'il inspire ,
- Pour croire que ma vie ait sans lui quelque appas ;
- L'effort ferait trop grand , vous ne l'espérez pas.

Je dois , je l'ai juré , servir votre tendresse :
 * Il n'est qu'un seul moyen de tenir ma promesse ;
 Le voici.

(elle se frappe.)

R A M I R E *courant vers Atide.*

Ciel ! Atide !

A T I D E *aux gardes.*

Arrêtez son transport.

(à Zulime.)

Je n'ai pu le céder qu'en me donnant la mort.

(à Ramire.)

Adieu , puisse du ciel la fureur adoucie
 Pardonner mon trépas , et veiller sur ta vie.

R A M I R E *entre les bras des gardes.*

Je me meurs !

B E N A S S A R.

Ah ! courez , qu'on vole à leur secours.

R A M I R E.

Achevez mon trépas , ayez soin de ses jours.

A T I D E *à Zulime.*

Eh bien , ai-je apaisé votre injuste colère ?
 Vos bienfaits sont payés , le prix doit vous en plaire.
 Nos cœurs des mêmes feux avaient dû s'enflammer ;
 Mais jugez qui des deux a fu le mieux aimer.
 C'en est fait.

Z U L I M E.

Malheureuse et trop chère victime !

Mon père ! que je sens tout le poids de mon crime !
 De Ramire et de vous j'ai tiffu tous les maux ;
 Mes mains de toutes parts ont creusé des tombeaux :
 Mon amant me déteste , et mon amie expire.

B E N A S S A R.

Que cet exemple horrible au moins serve à t'instruire :
 Le ciel nous punit tous de tes funestes feux ;
 Et l'amour criminel fut toujours malheureux.

Fin des Variantes de Zulime.

N O T E S.

(1) P H E D R E dit dans *Racine* :

Hélas ! du crime affreux , dont la honte me fuit ,
Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit.

(2) Imitation de ces vers de Bérénice :

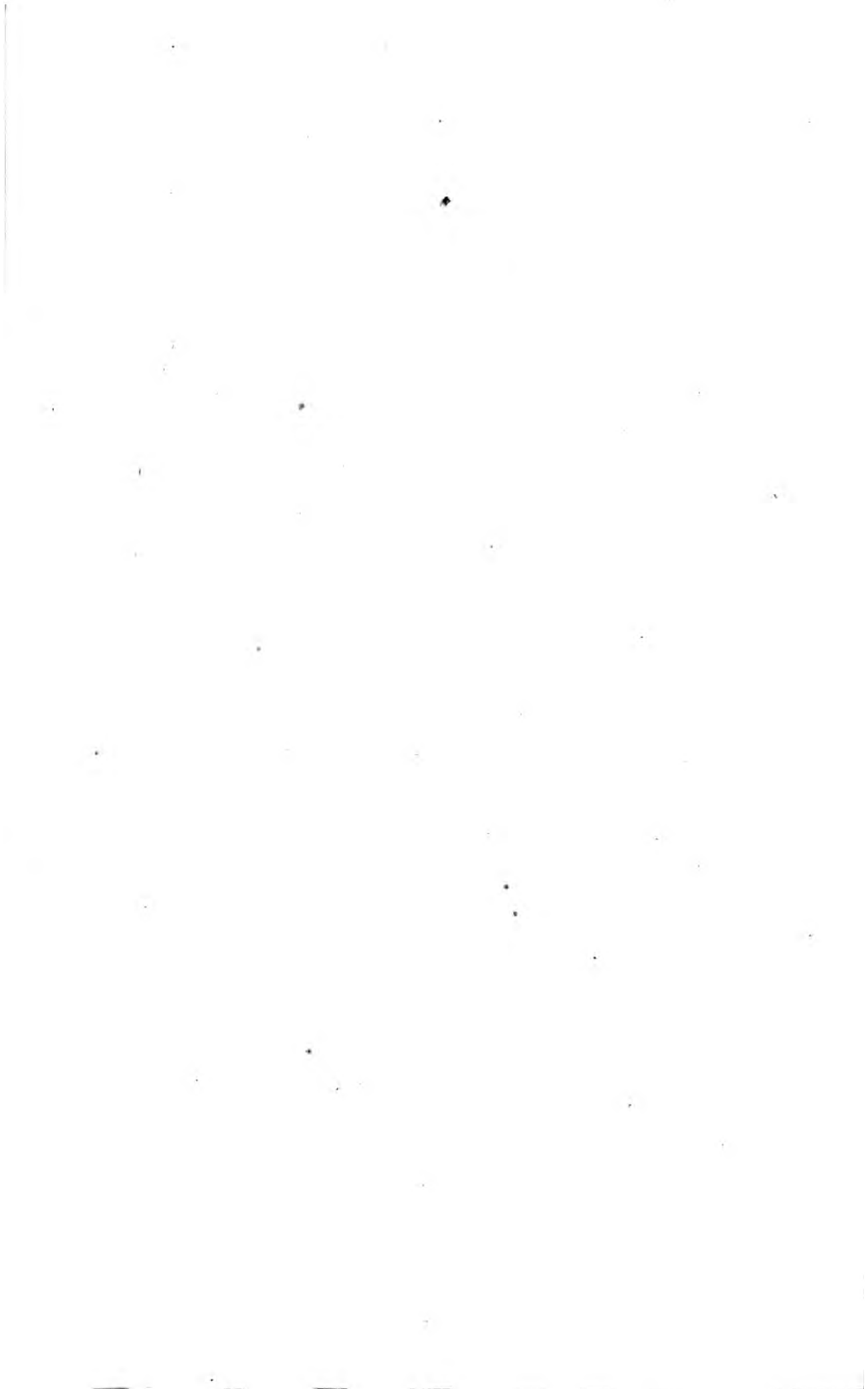
Eh quoi ! vous me jurez une éternelle ardeur ,
Et vous me la jurez avec cette froideur !
Pourquoi même du ciel attester la puissance ?
Faut-il par des sermens vaincre ma défiance ?
Mon cœur ne prétend point , Seigneur , vous démentir ;
Et je vous en croirai sur un simple soupir.

(3) On trouve le même mouvement dans Zaïre.

Corafmin , je l'adore encor plus que jamais.

LE
FANATISME,
OU
MAHOMET LE PROPHETE,
TRAGEDIE.

Représentée, pour la première fois, le
9 août 1742.



AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS.

ON trouvera des détails historiques sur Mahomet dans l'*Avis de l'Éditeur*. On y reconnaît la main de M. de *Voltaire*. Nous ajouterons ici qu'en 1741 *Crébillon* refusa d'approuver la tragédie de Mahomet, non qu'il aimât les hommes qui avaient intérêt de faire supprimer la pièce, ni même qu'il les craignît; mais uniquement parce qu'on lui avait persuadé que Mahomet était le rival d'Atrée. M. d'*Alembert* fut chargé d'examiner la pièce, et il jugea qu'elle devait être jouée: c'est un de ses premiers droits à la reconnaissance des hommes, et à la haine des fanatiques qui n'ont cessé depuis de le faire déchirer dans des libelles périodiques. La pièce fut jouée alors telle qu'elle est ici. Quelque temps après, les comédiens supprimèrent le délire de *Séide*, parce qu'il leur paraissait difficile à bien rendre; et la Police trouva mauvais que *Mahomet* dît à *Zopire*:

Non, mais il faut m'aider à tromper l'univers.

En conséquence on a dit pendant long-temps:

Non, mais il faut m'aider à dompter l'univers.

ce qui se fait un sens ridicule.

120 AVERTISSEMENT, &c.

Le quatrième acte de Mahomet est imité du Marchand de Londres de *Lillo* ; ou plutôt le moment où *Zopire* prie pour ses enfans, celui où *Zopire* mourant les embrasse et leur pardonne , sont imités de la pièce anglaise. Mais qu'un homme qui assassine sans défense un vieillard vertueux et son bienfaiteur , soit toujours intéressant et noble ; c'est ce qu'on voit dans Mahomet, et qu'on ne voit que dans cette pièce. Le fanatisme est le seul sentiment qui puisse ôter l'horreur d'un tel crime , et la faire tomber toute entière sur les instigateurs.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

J'AI cru rendre service aux amateurs des belles-lettres de publier une tragédie du Fanatisme, si défigurée en France par deux éditions subreptices. Je fais très-certainement qu'elle fut composée par l'auteur en 1736, et que dès-lors il en envoya une copie au prince royal, depuis roi de Prusse, qui cultivait les lettres avec des succès surprenans, et qui en fait encore son délassement principal.

J'étais à Lille en 1741, quand M. de *Voltaire* y vint passer quelques jours; il y avait la meilleure troupe d'acteurs qui ait jamais été en province. Elle représenta cet ouvrage d'une manière qui satisfit beaucoup une très-nombreuse assemblée: le gouverneur de la province et l'intendant y assistèrent plusieurs fois. On trouva que cette pièce était d'un goût si nouveau, et ce sujet si délicat parut traité avec tant de sagesse, que plusieurs prélats voulurent en avoir une représentation par les mêmes acteurs dans une maison particulière. Ils en jugèrent comme le public.

L'auteur fut encore assez heureux pour faire parvenir son manuscrit entre les mains d'un des premiers hommes de l'Europe et de l'Eglise (a), qui soutenait le poids des affaires avec fermeté, et qui jugeait des ouvrages d'esprit avec un goût très-sûr, dans un âge où les hommes parviennent rarement, et où l'on conserve encore plus rarement son esprit et sa délicatesse. Il dit que la pièce était écrite avec toute

(a) Le cardinal de *Fleuri*.

la circonspection convenable, et qu'on ne pouvait éviter plus sagement les écueils du sujet ; mais que, pour ce qui regardait la poésie, il y avait encore des choses à corriger. Je fais en effet que l'auteur les a retouchées avec beaucoup de soin. Ce fut aussi le sentiment d'un homme qui tient le même rang, et qui n'a pas moins de lumières.

Enfin l'ouvrage, approuvé d'ailleurs selon toutes les formes ordinaires, fut représenté à Paris le 9 d'août 1742. Il y avait une loge entière remplie des premiers magistrats de cette ville ; des ministres même y furent présents. Ils pensèrent tous comme les hommes éclairés que j'ai déjà cités.

Il se trouva (b) à cette première représentation quelques personnes qui ne furent pas de ce sentiment unanime. Soit que dans la rapidité de la représentation ils n'eussent pas suivi assez le fil de l'ouvrage ; soit qu'ils fussent peu accoutumés au théâtre, ils furent blessés que *Mahomet* ordonnât un meurtre, et se servît de sa religion pour encourager à l'affassinat un jeune homme qu'il fait l'instrument de son crime. Ces personnes, frappées de cette atrocité, ne firent pas assez réflexion qu'elle est donnée dans la pièce comme le plus horrible de tous les crimes, et que même il est moralement impossible qu'elle puisse être donnée autrement. En un mot, ils ne virent qu'un côté ; ce qui est la manière la plus ordinaire de se tromper. Ils avaient raison assurément

(b) Le fait est que l'abbé *des Fontaines* et quelques hommes aussi méchants que lui dénoncèrent cet ouvrage comme scandaleux et impie ; et cela fit tant de bruit, que le cardinal de *Fleuri*, premier ministre, qui avait lu et approuvé la pièce, fut obligé de conseiller à l'auteur de la retirer.

d'être scandalisés , en ne considérant que ce côté qui les révoltait. Un peu plus d'attention les aurait aisément ramenés ; mais , dans la première chaleur de leur zèle , ils dirent que la pièce était un ouvrage très-dangereux , fait pour former des *Ravaillac* et des *Jacques Clément*.

On est bien surpris d'un tel jugement , et ces Messieurs l'ont défavoué sans doute. Ce serait dire qu'*Hermione* enseigne à assassiner un roi , qu'*Electre* apprend à tuer sa mère , que *Cléopâtre* et *Médée* montrent à tuer leurs enfans ; ce serait dire que *Harpagon* forme des avars , le *Joueur* des joueurs , *Tartuffe* des hypocrites. L'injustice même contre Mahomet serait bien plus grande que contre toutes ces pièces ; car le crime du faux prophète y est mis dans un jour beaucoup plus odieux , que ne l'est aucun des vices et des dérèglemens que toutes ces pièces représentent. C'est précisément contre les *Ravaillac* et les *Jacques Clément* que la pièce est composée ; ce qui a fait dire à un homme de beaucoup d'esprit , que si Mahomet avait été écrit du temps de *Henri III* et de *Henri IV* , cet ouvrage leur aurait sauvé la vie. Est-il possible qu'on ait pu faire un tel reproche à l'auteur de la *Henriade* ? lui qui a élevé sa voix si souvent dans ce poème et ailleurs , je ne dis pas seulement contre de tels attentats , mais contre toutes les maximes qui peuvent y conduire.

J'avoue que plus j'ai lu les ouvrages de cet écrivain , plus je les ai trouvés caractérisés par l'amour du bien public. Il inspire par-tout l'horreur contre les emportemens de la rébellion , de la

persecution et du fanatisme. Y a-t-il un bon citoyen qui n'adopte toutes les maximes de la Henriade ? Ce poëme ne fait-il pas aimer la véritable vertu ? Mahomet me paraît écrit entièrement dans le même esprit, et je suis persuadé que ses plus grands ennemis en conviendront.

Il vit bientôt qu'il se formait contre lui une cabale dangereuse : les plus ardents avaient parlé à des hommes en place, qui, ne pouvant voir la représentation de la pièce, devaient les en croire. L'illustre *Molière*, la gloire de la France, s'était trouvé autrefois à peu-près dans le même cas, lorsqu'on joua le *Tartuffe*; il eut recours directement à *Louis le grand*, dont il était connu et aimé. L'autorité de ce monarque dissipa bientôt les interprétations sinistres qu'on donnait au *Tartuffe*. Mais les temps sont différens ; la protection qu'on accorde à des arts tout nouveaux, ne peut pas être toujours la même, après que ces arts ont été long-temps cultivés. D'ailleurs, tel artiste n'est pas à portée d'obtenir ce qu'un autre a eu aisément. Il eût fallu des mouvemens, des discussions, un nouvel examen. L'auteur jugea plus à propos de retirer sa pièce lui-même, après la troisième représentation, attendant que le temps adoucît quelques esprits prévenus, ce qui ne peut manquer d'arriver dans une nation aussi spirituelle et aussi éclairée que la française. (c). On mit dans les nouvelles publiques que la tragédie de Mahomet avait été

(c) Ce que l'éditeur semblait espérer en 1742 est arrivé en 1751. La pièce fut représentée alors avec un prodigieux concours. Les cabales et les persecutions cédèrent au cri public, d'autant plus qu'on commençait à sentir quelque honte d'avoir forcé à quitter sa patrie un homme qui travaillait pour elle.

défendue par le gouvernement : je puis assurer qu'il n'y a rien de plus faux. Non-seulement il n'y a pas eu le moindre ordre donné à ce sujet ; mais il s'en faut beaucoup que les premières têtes de l'Etat , qui virent la représentation , aient varié un moment sur la sagesse qui règne dans cet ouvrage.

Quelques personnes ayant transcrit à la hâte plusieurs scènes aux représentations , et ayant eu un ou deux rôles des acteurs , en ont fabriqué les éditions qu'on a faites clandestinement. Il est aisé de voir à quel point elles diffèrent du véritable ouvrage que je donne ici. Cette tragédie est précédée de plusieurs pièces intéressantes , dont une des plus curieuses , à mon gré , est la lettre que l'auteur écrivit à sa majesté le roi de Prusse , lorsqu'il repassa par la Hollande , après être allé rendre ses respects à ce monarque. C'est dans de telles lettres , qui ne sont pas d'abord destinées à être publiques , qu'on voit les véritables sentimens des hommes. J'espère qu'elles feront aux véritables philosophes le même plaisir qu'elles m'ont fait.

A S A M A J E S T É
LE ROI DE PRUSSE.

A Rotterdam, 20 janvier 1742.

S I R E,

JE ressemble à présent aux pèlerins de la Mecque, qui tournent leurs yeux vers cette ville après l'avoir quittée : je tourne les miens vers votre cour. Mon cœur, pénétré des bontés de VOTRE MAJESTÉ, ne connaît que la douleur de ne pouvoir vivre auprès d'elle. Je prends la liberté de lui envoyer une nouvelle copie de cette tragédie de Mahomet, dont elle a bien voulu, il y a déjà long-temps, voir les premières esquisses. C'est un tribut que je paye à l'amateur des arts, au juge éclairé, sur-tout au philosophe, beaucoup plus qu'au souverain.

VOTRE MAJESTÉ fait quel esprit m'animait en composant cet ouvrage. L'amour du genre humain et l'horreur du fanatisme, deux vertus qui sont faites pour être toujours auprès de votre trône, ont conduit ma plume. J'ai toujours pensé que la tragédie ne doit pas être un simple spectacle, qui touche le cœur sans le corriger. Qu'importe au genre humain les passions et les malheurs d'un héros de l'antiquité, s'ils ne servent pas à nous instruire? On avoue que la comédie du Tartuffe, ce chef-d'œuvre qu'aucune nation n'a égalé, a fait beaucoup de bien aux hommes,

en montrant l'hypocrisie dans toute sa laideur. Ne peut-on pas essayer d'attaquer dans une tragédie cette espèce d'imposture, qui met en œuvre à la fois l'hypocrisie des uns et la fureur des autres ? Ne peut-on pas remonter jusqu'à ces anciens scélérats, fondateurs illustres de la superstition et du fanatisme, qui les premiers ont pris le couteau sur l'autel, pour faire des victimes de ceux qui refusaient d'être leurs disciples ?

Ceux qui diront que les temps de ces crimes sont passés, qu'on ne verra plus de *Barcochebas*, de *Mahomet*, de *Jean de Leyde*, &c. que les flammes des guerres de religion sont éteintes, font, ce me semble, trop d'honneur à la nature humaine. Le même poison subsiste encore, quoique moins développé : cette peste, qui semble étouffée, reproduit de temps en temps des germes capables d'infecter la terre. N'a-t-on pas vu de nos jours les prophètes des Cévènes tuer au nom de DIEU ceux de leur secte qui n'étaient pas assez soumis ?

L'action que j'ai peinte est atroce ; et je ne fais si l'horreur a été plus loin sur aucun théâtre. C'est un jeune homme né avec de la vertu, qui, séduit par son fanatisme, assassine un vieillard qui l'aime, et qui, dans l'idée de servir DIEU, se rend coupable, sans le savoir, d'un parricide ; c'est un imposteur qui ordonne ce meurtre, et qui promet à l'assassin un inceste pour récompense. J'avoue que c'est mettre l'horreur sur le théâtre ; et VOTRE MAJESTÉ est bien persuadée qu'il ne faut pas que la tragédie consiste uniquement dans une déclaration d'amour, une jalousie et un mariage.

Nos historiens même nous apprennent des actions

plus atroces que celle que j'ai inventée. *Séide* ne fait pas du moins que celui qu'il assassine est son père ; et quand il a porté le coup, il éprouve un repentir aussi grand que son crime. Mais *Mézeray* rapporte qu'à Melun un père tua son fils de sa main pour sa religion, et n'en eut aucun repentir. On connaît l'aventure des deux frères *Diaz*, dont l'un était à Rome, et l'autre en Allemagne, dans les commencemens des troubles excités par *Luther*. *Barthelemi Diaz*, apprenant à Rome que son frère donnait dans les opinions de *Luther* à Francfort, part de Rome dans le dessein de l'assassiner, arrive et l'assassine. J'ai lu dans *Herrera*, auteur espagnol, que ce *Barthelemi Diaz* risquait beaucoup par cette action ; mais que rien n'ébranle un homme d'honneur quand la probité le conduit. *Herrera*, dans une religion toute sainte et toute ennemie de la cruauté, dans une religion qui enseigne à souffrir et non à se venger, était donc persuadé que la probité peut conduire à l'assassinat et au parricide : et on ne s'élèvera pas de tous côtés contre ces maximes infernales !

Ce sont ces maximes qui mirent le poignard à la main du monstre qui priva la France de *Henri le Grand* : voilà ce qui plaça le portrait de *Jacques Clément* sur l'autel, et son nom parmi les bienheureux : c'est ce qui coûta la vie à *Guillaume* prince d'Orange, fondateur de la liberté et de la grandeur des Hollandais. D'abord *Salcède* le blessa au front d'un coup de pistolet : et *Strada* raconte que *Salcède* (ce sont ses propres mots) n'osa entreprendre cette action qu'après avoir purifié son ame par la confession aux pieds d'un dominicain, et l'avoir fortifiée par le pain céleste.

Herrera

Herrera dit quelque chose de plus insensé et de plus atroce : *Estando firme con el exemplo de nuestro Salvador Jesu-Christo y de sus Santos. Balthazar Gérard*, qui ôta enfin la vie à ce grand homme, en usa de même que *Salcède*.

Je remarque que tous ceux qui ont commis de bonne foi de pareils crimes étaient des jeunes gens comme *Séide*. *Balthazar Gérard* avait environ vingt ans. Quatre espagnols, qui avaient fait avec lui serment de tuer le prince, étaient du même âge. Le monstre qui tua *Henri III* n'avait que vingt-quatre ans. *Poltrót*, qui assassina le grand duc de *Guise*, en avait vingt-cinq; c'est le temps de la séduction et de la fureur. J'ai été presque témoin en Angleterre de ce que peut sur une imagination jeune et faible la force du fanatisme. Un enfant de seize ans, nommé *Shepherd*, se chargea d'affaffiner le roi *George I*, votre aïeul maternel. Quelle était la cause qui le portait à cette frénésie ? c'était uniquement que *Shepherd* n'était pas de la même religion que le roi. On eut pitié de sa jeunesse, on lui offrit sa grâce, on le sollicita long-temps au repentir; il persista toujours à dire qu'il valait mieux obéir à DIEU qu'aux hommes; et que s'il était libre, le premier usage qu'il ferait de sa liberté serait de tuer son prince. Ainsi on fut obligé de l'envoyer au supplice comme un monstre qu'on désespérait d'appivoiser.

J'ose dire que quiconque a un peu vécu avec les hommes, a pu voir quelquefois combien aisément on est prêt à sacrifier la nature à la superstition. Que de pères ont détesté et déshérité leurs enfans! que de frères ont poursuivi leurs frères par ce

funeste principe ! J'en ai vu des exemples dans plus d'une famille.

Si la superstition ne se signale pas toujours par ces excès qui sont comptés dans l'histoire des crimes , elle fait dans la société tous les petits maux innombrables et journaliers qu'elle peut faire. Elle défunit les amis , elle divise les parens , elle persécute le sage qui n'est qu'homme de bien par la main du fou qui est enthousiaste. Elle ne donne pas toujours de la ciguë à *Socrate* , mais elle bannit *Descartes* d'une ville qui devait être l'asile de la liberté ; elle donne à *Jurieu* , qui se fait le prophète , assez de crédit pour réduire à la pauvreté le savant et philosophe *Bayle*. Elle bannit , elle arrache à une florissante jeunesse , qui court à ses leçons , le successeur du grand *Leibnitz* ; et il faut pour le rétablir que le ciel fasse naître un roi philosophe ; vrai miracle qu'il fait bien rarement. En vain la raison humaine se perfectionne par la philosophie qui fait tant de progrès en Europe ; en vain , vous sur-tout , GRAND PRINCE , vous efforcez-vous de pratiquer et d'inspirer cette philosophie si humaine ; on voit dans ce même siècle , où la raison élève son trône d'un côté , le plus absurde fanatisme dresser encore ses autels de l'autre.

On pourra me reprocher que , donnant trop à mon zèle , je fais commettre dans cette pièce un crime à *Mahomet* , dont en effet il ne fut point coupable.

M. le comte de *Boulainvilliers* écrivit , il y a quelques années , la vie de ce prophète. Il essaya de le faire passer pour un grand homme que la Providence avait choisi pour punir les chrétiens , et pour changer

la face d'une partie du monde. M. Sale, qui nous a donné une excellente version de l'Alcoran en anglais, veut faire regarder *Mahomet* comme un *Numa* et comme un *Thésée*. J'avoue qu'il faudrait le respecter si, né prince légitime, ou appelé au gouvernement par le suffrage des siens, il avait donné des lois paisibles comme *Numa*, ou défendu ses compatriotes comme on le dit de *Thésée*. Mais qu'un marchand de chameaux excite une sédition dans sa bourgade; qu'associé à quelques malheureux coracites, il leur persuade qu'il s'entretient avec l'ange *Gabriel*; qu'il se vante d'avoir été ravi au ciel, et d'y avoir reçu une partie de ce livre inintelligible qui fait frémir le sens commun à chaque page; que pour faire respecter ce livre il porte dans sa patrie le fer et la flamme, qu'il égorge les pères, qu'il ravisse les filles, qu'il donne aux vaincus le choix de sa religion ou de la mort, c'est assurément ce que nul homme ne peut excuser, à moins qu'il ne soit né turc, et que la superstition n'étouffe en lui toute lumière naturelle.

Je fais que *Mahomet* n'a pas tramé précisément l'espèce de trahison qui fait le sujet de cette tragédie. L'histoire dit seulement qu'il enleva la femme de *Séide*, l'un de ses disciples, et qu'il persécuta *Abusofian*, que je nomme *Zopire*; mais quiconque fait la guerre à son pays, et ose la faire au nom de DIEU, n'est-il pas capable de tout? Je n'ai pas prétendu mettre seulement une action vraie sur la scène, mais des mœurs vraies; faire penser les hommes comme ils pensent dans les circonstances où ils se trouvent, et représenter enfin ce que la fourberie peut inventer de plus atroce, et ce que le fanatisme peut exécuter

de plus horrible. *Mahomet* n'est ici autre chose que *Tartuffe* les armes à la main.

Je me croirai bien récompensé de mon travail, si quelqu'une de ces ames faibles, toujours prêtes à recevoir les impressions d'une fureur étrangère qui n'est pas au fond de leur cœur, peut s'affermir contre ces funestes séductions par la lecture de cet ouvrage; si, après avoir eu en horreur la malheureuse obéissance de *Séide*, elle se dit à elle-même : pourquoi obéirais-je en aveugle à des aveugles qui me crient : haïssez, persécutez, perdez celui qui est assez téméraire pour n'être pas de notre avis sur des choses même indifférentes que nous n'entendons pas? Que ne puis-je servir à déraciner de tels sentimens chez les hommes! L'esprit d'indulgence ferait des frères, celui d'intolérance peut former des monstres.

C'est ainsi que pense VOTRE MAJESTÉ. Ce serait pour moi la plus grande des consolations de vivre auprès de ce roi philosophe. Mon attachement est égal à mes regrets, et si d'autres devoirs m'entraînent, ils n'effaceront jamais de mon cœur les sentimens que je dois à ce prince, qui pense et qui parle en homme, qui fuit cette fausse gravité sous laquelle se cachent toujours la petitesse et l'ignorance, qui se communique avec liberté, parce qu'il ne craint point d'être pénétré, qui veut toujours s'instruire, et qui peut instruire les plus éclairés.

Je ferai toute ma vie avec le plus profond respect et la plus vive reconnaissance, &c.

L E T T R E
D E M. D E V O L T A I R E
A U
P A P E B E N O I T X I V.

Bmo PADRE,

LA SANTITA VOSTRA perdonerà l'ardire che prende uno de' più infimi fedeli, ma uno de' maggiori ammiratori della virtù, di sottomettere al capo della vera religione questa opera contra il fondatore d'una falsa e barbara setta.

A chi potrei più convenevolmente dedicare la satira della crudeltà e degli errori d'un falso profeta, che al vicario ed imitatore d'un DIO di verità e di mansuetudine?

VOSTRA SANTITA mi conceda dunque di poter mettere a i suoi piedi il libretto e l'autore, e di domandare umilmente la sua protezione per l'uno, e le sue benedizioni per l'altro. In tanto profondissimamente m'inchino, e le baccio i sacri piedi.

Parigi, 17 agosto 1745.

TRADUCTION

DE LA LETTRE PRECEDENTE.

TRÈS-SAINT PERE,

VOTRE SAINTETÉ voudra bien pardonner la liberté que prend un des plus humbles, mais l'un des plus grands admirateurs de la vertu, de consacrer au chef de la véritable religion un écrit contre le fondateur d'une religion fausse et barbare.

A qui pourrais-je plus convenablement adresser la satire de la cruauté et des erreurs d'un faux prophète, qu'au vicaire et à l'imitateur d'un DIEU de paix et de vérité?

Que VOTRE SAINTETÉ daigne permettre que je mette à ses pieds et le livre et l'auteur. J'ose lui demander sa protection pour l'un, et sa bénédiction pour l'autre. C'est avec ces sentimens d'une profonde vénération, que je me prosterne, et que je baise vos pieds sacrés.

Paris, 17 auguste 1745.

R E P O N S E
DU SOUVERAIN PONTIFE
B E N O I T X I V.
A M. D E V O L T A I R E.

*BENEDICTUS P. P. XIV, dilecto filio salutem et apostolicam
benedictionem.*

SETTIMANE sono ci fu presentato da sua parte la sua bellissima tragedia di *Mahomet*, la quale leggemmo con sommo piacere. Poi ci presentò il cardinale *Passionei* in di lei nome il suo eccellente poëma di *Fontenoy*. . . . Monsignor *Leprotti* ci diede poscia il distico fatto da lei sotto il nostro ritratto; ieri mattina il cardinale *Valenti* ci presentò la di lei lettera del 17 agosto. In questa serie d'azioni si contengono molti capi per ciascheduno de' quali ci reconosciamo in obbligo di ringraziarla. Noi gli uniamo tutti assieme, e rendiamo a lei le dovute grazie per così singolare bontà verso di noi, assicurandola che abbiamo tutta la dovuta stima del suo tanto applaudito merito.

Publicato in Roma il di lei distico (*) sopradetto, ci fu riferito esservi stato un suo paesano letterato che in una pubblica conversazione aveva detto peccare in una sillaba, avendo fatta la parola *hic* breve, quando sempre deve esser longa.

(*) Voyez le distique, page 137.

Rispondemmo che sbagliava , potendo essere la parola e breve e longa , conforme vuole il poëta , avendola *Virgilio* fatta breve in quel verso :

Solus hic inflexit sensus animumque labantem ;

Avendola fatta longa in un altro :

Hic finis Priami fatorum , hic exitus illum ,

Ci sembra d'aver risposto ben espresso , ancor che siano più di cinquanta anni che non abbiamo letto *Virgilio*. Benche la causa sia propria della sua persona , abbiamo tanta buona idea della sua sincerità e probità che facciamo la stessa giudice sopra il punto della ragione a chi assista , se a noi o al suo oppositore , ed in tanto restiamo col dare a lei l'apostolica benedizione.

*Datum Romæ , apud Sanctam Mariam-majorem , die 19
Septembris 1745 ; pontificatus nostri anno sexto.*

TRADUCTION.

*BENOIT XIV, PAPE , à son cher fils , salut
et bénédiction apostolique.*

IL y a quelques semaines qu'on me présenta de votre part votre admirable tragédie de Mahomet , que j'ai lue avec un très - grand plaisir. Le cardinal *Passionei* me donna ensuite en votre nom le beau poëme de *Fontenoi*. M. *Leprotti* m'a communiqué votre distique pour mon portrait ; et le cardinal *Valenti* me remit hier votre lettre du 17 d'auguste. Chacune de ces marques de bonté mériterait un

remercîment particulier ; mais vous voudrez bien que j'unisse ces différentes attentions, pour vous en rendre des actions de grâces générales. Vous ne devez pas douter de l'estime singulière que m'inspire un mérite aussi reconnu que le vôtre.

Dès que votre distique (*) fut publié à Rome, on nous dit qu'un homme de lettres français, se trouvant dans une société où l'on en parlait, avait repris dans le premier vers une faute de quantité. Il prétendait que le mot *hic*, que vous employez comme bref, doit être toujours long.

Nous répondîmes qu'il était dans l'erreur, que cette syllabe était indifféremment brève ou longue dans les poètes, *Virgile* ayant fait ce mot bref dans ce vers :

Solus hic inflexit sensus animumque labantem.

Et long dans cet autre :

Hic fnis Priami fatorum, hic exitus illum.

C'était peut-être assez bien répondre pour un homme qui n'a pas lu *Virgile* depuis cinquante ans. Quoique vous soyez partie intéressée dans ce différent, nous avons une si haute idée de votre franchise et de votre droiture, que nous n'hésitons pas de vous faire juge entre votre critique et nous. Il ne nous reste plus qu'à vous donner notre bénédiction apostolique.

*Donné à Rome, à S^{te} Marie-majeure, le 19 septembre 1745,
la sixième année de notre pontificat.*

(*) Voici le distique :

*Lambertinus hic est, Romæ decus et pater orbis,
Qui mundum scriptis docuit, virtutibus ornat.*

L E T T R E
DE REMERCIMENT
DE M. DE VOLTAIRE
A U P A P E.

NON vengono tanto meglio figurate le fatezze di Vostra Beatitudine su i medaglioni che ho ricevuti dalla sua singolare benignità, di quello che si vedono espressi l'ingegno e l'animo suo nella lettera della quale s'è degnata d'onorarmi; ne pongo a i suoi piedi le più vive ed umilissime grazie.

Veramente sono in obbligo di riconoscerne la sua infallibilità nelle decisioni di letteratura, sì come nelle altre cose più riverende: V. S. è più pratica del latino che quel francese il di cui sbaglio s'è degnata di correggere: mi maraviglio come si ricordi così appuntino del suo *Virgilio*. Tra i più letterati monarchi furono sempre segnalati i summi pontifici; ma tra loro, credo che non se ne trovasse mai uno che adornasse tanta dottrina di tanti fregi di bella letteratura.

Agnosco rerum dominos, gentemque togatam.

Se il Francese che sbagliò nel riprendere questo *hic*, avesse tenuto a mente *Virgilio* come fa Vostra Beatitudine, avrebbe potuto citare un bene adatto verso dove *hic* e breve e lungo insieme. Questo bel verso mi pareva un presagio de i favori a me conferiti dalla sua beneficenza. Eccolo:

Hic vir, hic est, tibi quem promitti sæpius audis.

Così Roma doveva gridare quando *BENEDETTO XIV* fù esaltato. In tanto baccio con somma riverenza e gratitudine i suoi sacri piedi, &c.

TRADUCTION.

TRÈS-SAINT PÈRE,

LES traits de VOTRE SAINTETÉ ne sont pas mieux exprimés dans les médailles dont elle m'a gratifié par une bonté toute particulière, que ceux de son esprit et de son caractère dans la lettre dont elle a daigné m'honorer. Je mets à ses pieds mes très-humbles et très-vives actions de grâces.

Je suis forcé de reconnaître son infailibilité dans les décisions littéraires, comme dans les autres choses plus respectables. VOTRE SAINTETÉ a plus d'usage de la langue latine que le censeur français, dont elle a daigné relever la méprise. J'admire comment elle s'est rappelée si à propos de son Virgile. Parmi les monarques amateurs des lettres, les souverains pontifes se sont toujours signalés; mais aucun n'a paré comme V. S. la plus profonde érudition des plus riches ornemens de la belle littérature.

Agnosco rerum dominos, gentemque togatam.

Si le français qui a repris avec si peu de justesse la syllabe *hic* avait eu son Virgile aussi présent à la mémoire, il aurait pu citer fort à propos un vers où ce mot est à la fois bref et long; ce beau vers me semblait contenir le présage des faveurs dont votre bonté généreuse m'a comblé. Le voici :

Hic vir, hic est, tibi quem promitti sæpius audis.

Rome a dû retentir de ce vers à l'exaltation de BENOIT XIV. C'est avec les sentimens de la plus profonde vénération, et de la plus vive gratitude, que je baise vos pieds sacrés.

P E R S O N N A G E S.

MAHOMET.

ZOPIRE, sheich ou shérif de la Mecque.

OMAR, lieutenant de *Mahomet*.

SEIDE,
PALMIRE, } esclaves de *Mahomet*.

PHANOR, sénateur de la Mecque.

Troupe de Mecquois.

Troupe de Mufulmans.

La scène est à la Mecque.



Séide, ingrat ! c'est toi qui m'arraches la vie !

Tu pleures ! ta pitié succède à ta furie ! *Mahomet act 4 sc. 4.*

J. M. Moreau le jeune. Del.

1763.

P. B. F. Frère. Sculp.

LE
FANATISME,
OU
MAHOMET LE PROPHETE,
TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ZOPIRE, PHANOR.

ZOPIRE.

QUI, moi, baïsser les yeux devant ces faux prodiges ?
Moi, de ce fanatique encenser les prestiges ?
L'honorer dans la Mecque après l'avoir banni ?
Non. Que des justes dieux Zopire soit puni,
Si tu vois cette main, jusqu'ici libre et pure,
Careffer la révolte, et flatter l'imposture !

PHANOR.

Nous chérifions en vous ce zèle paternel
Du chef auguste et faint du Sénat d'Ismaël ;
Mais ce zèle est funeste, et tant de résistance,
Sans laisser Mahomet, irrite sa vengeance.
Contre ses attentats vous pouviez autrefois
Lever impunément le fer sacré des lois,

Et des embrasemens d'une guerre immortelle
 Etouffer sous vos pieds la première étincelle.
 Mahomet, citoyen, ne parut à vos yeux
 Qu'un novateur obscur, un vil féditieux :
 Aujourd'hui c'est un prince ; il triomphe, il domine ;
 Imposateur à la Mecque, et prophète à Médine ,
 Il fait faire adorer à trente nations
 Tous ces mêmes forfaits qu'ici nous détestons.
 Que dis-je ? en ces murs même une troupe égarée ,
 Des poisons de l'erreur avec zèle enivrée ,
 De ses miracles faux soutient l'illusion ,
 Répand le fanatisme et la sédition ,
 Appelle son armée , et croit qu'un Dieu terrible
 L'inspire , le conduit, et le rend invincible.
 Tous nos vrais citoyens avec vous sont unis ;
 Mais les meilleurs conseils sont-ils toujours suivis ?
 L'amour des nouveautés, le faux zèle, la crainte ,
 De la Mecque alarmée ont défolé l'enceinte ;
 Et ce peuple, en tout temps chargé de vos bienfaits ,
 Crie encore à son père , et demande la paix.

Z O P I R E.

La paix avec ce traître ! Ah ! peuple sans courage ,
 N'en attendez jamais qu'un horrible esclavage :
 Allez, portez en pompe, et servez à genoux
 L'idole dont le poids va vous écraser tous.
 Moi, je garde à ce fourbe une haine éternelle ;
 De mon cœur ulcéré la plaie est trop cruelle :
 Lui-même a contre moi trop de ressentimens.
 Le cruel fit périr ma femme et mes enfans ;
 Et moi, jusqu'en son camp j'ai porté le carnage :
 La mort de son fils même honora mon courage.

Les flambeaux de la haine, entre nous allumés,
Jamais des mains du temps ne feront consumés.

P H A N O R.

Ne les éteignez point, mais cachez-en la flamme ;
Immolez au public les douleurs de votre ame.
Quand vous verrez ces lieux par ses mains ravagés,
Vos malheureux enfans feront-ils mieux vengés ?
Vous avez tout perdu, fils, frère, épouse, fille ;
Ne perdez point l'Etat : c'est-là votre famille.

Z O P I R E.

On ne perd les Etats que par timidité.

P H A N O R.

On périt quelquefois par trop de fermeté.

Z O P I R E.

Périfions, s'il le faut. (a)

P H A N O R.

Ah! quel triste courage,
Quand vous touchez au port, vous expose au naufrage ? (b)
Le ciel, vous le voyez, a remis en vos mains
De quoi fléchir encor ce tyran des humains.
Cette jeune Palmire en ses camps élevée,
Dans vos derniers combats par vous-même enlevée,
Semble un ange de paix descendu parmi nous,
Qui peut de Mahomet apaiser le courroux.
Déjà par ses hérauts il l'a redemandée.

Z O P I R E.

Tu veux qu'à ce barbare elle soit accordée ?
Tu veux que d'un si cher et si noble trésor
Ses criminelles mains s'enrichissent encor ?
Quoi! lorsqu'il nous apporte et la fraude et la guerre,
Lorsque son bras enchaîne et ravage la terre,

Les plus tendres appas brigueront sa faveur ,
 Et la beauté sera le prix de la fureur ?
 Ce n'est pas qu'à mon âge , aux bornes de ma vie ,
 Je porte à Mahomet une honteuse envie ;
 Ce cœur triste et flétri , que les ans ont glacé ,
 Ne peut sentir les feux d'un désir insensé.
 Mais soit qu'en tous les temps un objet né pour plaire
 Arrache de nos vœux l'hommage involontaire ;
 Soit que privé d'enfans je cherche à dissiper
 Cette nuit de douleurs qui vient m'envelopper ;
 Je ne fais quel penchant pour cette infortunée
 Remplit le vide affreux de mon ame étonnée.
 Soit faiblesse ou raison , je ne puis sans horreur
 La voir aux mains d'un monstre , artisan de l'erreur.
 Je voudrais qu'à mes vœux heureusement docile ,
 Elle-même en secret pût chérir cet asile ;
 Je voudrais que son cœur , sensible à mes bienfaits ,
 Détestât Mahomet autant que je le hais.
 Elle veut me parler sous ces sacrés portiques ,
 Non loin de cet autel de nos dieux domestiques ;
 Elle vient , et son front , siège de la candeur ,
 Annonce en rougissant les vertus de son cœur.

S C E N E I I.

Z O P I R E , P A L M I R E .

Z O P I R E .

JEUNE et charmant objet dont le sort de la guerre ,
 Propice à ma vieillesse , honora cette terre ,
 Vous n'êtes point tombée en de barbares mains ;
 Tout respecte avec moi vos malheureux destins ,

Votre

Votre âge, vos beautés, votre aimable innocence.
 Parlez; et s'il me reste encor quelque puissance,
 De vos justes désirs si je remplis les vœux,
 Ces derniers de mes jours feront des jours heureux.

P A L M I R E.

Seigneur, depuis deux mois sous vos lois prisonnière
 Je dus à mes destins pardonner ma misère :
 Vos généreuses mains s'empressent d'effacer
 Les larmes que le ciel me condamne à verser.
 Par vous, par vos bienfaits, à parler enhardie,
 C'est de vous que j'attends le bonheur de ma vie.
 Aux vœux de Mahomet j'ose ajouter les miens :
 Il vous a demandé de briser mes liens ;
 Puissiez-vous l'écouter, et puiffé-je lui dire,
 Qu'après le ciel et lui je dois tout à Zopire !

Z O P I R E.

Ainsi de Mahomet vous regrettez les fers,
 Ce tumulte des camps, ces horreurs des déserts,
 Cette patrie errante, au trouble abandonnée.

P A L M I R E.

La patrie est aux lieux où l'ame est enchaînée.
 Mahomet a formé mes premiers sentimens,
 Et ses femmes en paix guidaient mes faibles ans ;
 Leur demeure est un temple, où ces femmes sacrées
 Lèvent au ciel des mains de leur maître adorées.
 Le jour de mon malheur, hélas! fut le seul jour
 Où le fort des combats a troublé leur séjour :
 Seigneur, ayez pitié d'une ame déchirée,
 Toujours présente aux lieux dont je suis séparée.

Z O P I R E.

J'entends : vous espérez partager quelque jour
 De ce maître orgueilleux et la main et l'amour.

P A L M I R E.

Seigneur, je le révère, et mon ame tremblante
 Croit voir dans Mahomet un dieu qui m'épouvante.
 Non, d'un si grand hymen mon cœur n'est point flatté ;
 Tant d'éclat convient mal à tant d'obscurité.

Z O P I R E.

Ah ! qui que vous foyez, il n'est point né peut-être
 Pour être votre époux, encor moins votre maître ;
 Et vous semblez d'un fang fait pour donner des lois
 A l'arabe insolent qui marche égal aux rois.

P A L M I R E.

Nous ne connaissons point l'orgueil de la naissance :
 Sans parens, fans patrie, esclave dès l'enfance,
 Dans notre égalité nous chérifions nos fers ;
 Tout nous est étranger, hors le dieu que je fers.

Z O P I R E.

Tout vous est étranger ! cet état peut-il plaire ?
 Quoi ! vous servez un maître, et n'avez point de père ?
 Dans mon triste palais, seul et privé d'enfans,
 J'aurais pu voir en vous l'appui de mes vieux ans.
 Le soin de vous former des destins plus propices
 Eût adouci des miens les longues injustices.
 Mais non, vous abhorrez ma patrie et ma loi.

P A L M I R E.

Comment puis-je être à vous ? je ne suis point à moi.
 Vous aurez mes regrets, votre bonté m'est chère ;
 Mais enfin Mahomet m'a tenu lieu de père.

Z O P I R E.

Quel père ! justes Dieux ! lui ? ce monstre imposteur ?

P A L M I R E.

Ah ! quels noms inouis lui donnez-vous, Seigneur !

Lui dans qui tant d'Etats adorent leur prophète;
Lui ! l'envoyé du ciel, et son seul interprète !

Z O P I R E.

Etrange aveuglement des malheureux mortels !
Tout m'abandonne ici, pour dresser des autels
A ce coupable heureux qu'épargna ma justice,
Et qui courut au trône, échappé du supplice.

P A L M I R E.

Vous me faites frémir, Seigneur, et de mes jours
Je n'avais entendu ces horribles discours.
Mon penchant, je l'avoue, et ma reconnaissance
Vous donnaient sur mon cœur une juste puissance ;
Vos blasphèmes affreux contre mon protecteur
A ce penchant si doux font succéder l'horreur.

Z O P I R E.

O superstition ! tes rigueurs inflexibles
Privent d'humanité les cœurs les plus sensibles.
Que je vous plains, Palmire, et que sur vos erreurs
Ma pitié malgré moi me fait verser de pleurs !

P A L M I R E.

Et vous me refusez !

Z O P I R E.

Oui, je ne puis vous rendre
Au tyran qui trompa ce cœur flexible et tendre :
Oui, je crois voir en vous un bien trop précieux,
Qui me rend Mahomet encor plus odieux.

S C E N E I I I .

Z O P I R E , P A L M I R E , P H A N O R .

Z O P I R E .

Q U E voulez-vous , Phanor ?

P H A N O R .

Aux portes de la ville ,
D'où l'on voit de Moad là campagne fertile ,
Omar est arrivé .

Z O P I R E .

Qui ? ce farouche Omar ,
Que l'erreur aujourd'hui conduit après son char ,
Qui combattit long-temps le tyran qu'il adore ,
Qui vengea son pays ?

P H A N O R .

Peut-être il l'aime encore .
Moins terrible à nos yeux , cet insolent guerrier ,
Portant entre ses mains le glaive et l'olivier ,
De la paix à nos chefs a présenté le gage .
On lui parle , il demande , il reçoit un otage .
Séide est avec lui .

P A L M I R E .

Grand Dieu ! destin plus doux !
Quoi ! Séide ?

P H A N O R .

Omar vient , il s'avance vers vous .

Z O P I R E .

Il le faut écouter . Allez , jeune Palmire .

(*Palmire sort.*)

Omar devant mes yeux ! qu'osera-t-il me dire ?
 O Dieux de mon pays , qui depuis trois mille ans
 Protégiez d'Ismaël les généreux enfans !
 Soleil, sacrés flambeaux, qui dans votre carrière,
 Images de ces dieux, nous prêtez leur lumière,
 Voyez et soutenez la juste fermeté
 Que j'opposai toujours contre l'iniquité !

S C E N E I V.

Z O P I R E , O M A R , P H A N O R , Suite.

Z O P I R E.

EH bien , après six ans tu revois ta patrie ,
 Que ton bras défendit, que ton cœur a trahie.
 Ces murs sont encor pleins de tes premiers exploits.
 Déserteur de nos dieux , déserteur de nos lois ,
 Persécuteur nouveau de cette cité sainte ,
 D'où vient que ton audace en profane l'enceinte ?
 Ministre d'un brigand qu'on dût exterminer ,
 Parle ; que me veux-tu ?

O M A R.

Je veux te pardonner.
 Le prophète d'un dieu , par pitié pour ton âge ,
 Pour tes malheurs passés , surtout pour ton courage ,
 Te présente une main qui pourrait t'écraser ,
 Et j'apporte la paix qu'il daigne proposer.

Z O P I R E.

Un vil féditieux prétend avec audace
 Nous accorder la paix, et non demander grâce !

Souffrirez-vous , grands Dieux ! qu'au gré de ses forfaits
 Mahomet nous ravisse ou nous rende la paix ?
 Et vous , qui vous chargez des volontés d'un traître ,
 Ne rougissez-vous point de servir un tel maître ?
 Ne l'avez-vous pas vu , sans honneur et sans biens ,
 Ramper au dernier rang des derniers citoyens ?
 Qu'alors il était loin de tant de renommée !

O M A R.

A tes viles grandeurs ton ame accoutumée
 Juge ainsi du mérite , et pèse les humains
 Au poids que la fortune avait mis dans tes mains.
 Ne fais-tu pas encore , homme faible et superbe ,
 Que l'insecte insensible , enseveli sous l'herbe ,
 Et l'aigle impérieux , qui plane au haut du ciel ,
 Rentrent dans le néant aux yeux de l'Eternel ?
 Les mortels sont égaux ; ce n'est point la naissance ,
 C'est la seule vertu qui fait leur différence.
 Il est de ces esprits favorisés des cieux ,
 Qui sont tout par eux-même , et rien par leurs aïeux.
 Tel est l'homme , en un mot , que j'ai choisi pour maître ;
 Lui seul dans l'univers a mérité de l'être :
 Tout mortel à sa loi doit un jour obéir ,
 Et j'ai donné l'exemple aux siècles à venir.

Z O P I R E.

Je te connais , Omar : en vain ta politique
 Vient m'étaler ici ce tableau fanatique ;
 En vain tu peux ailleurs éblouir les esprits ;
 Ce que ton peuple adore excite mes mépris.
 Bannis toute imposture , et d'un coup d'œil plus sage ,
 Regarde ce prophète à qui tu rends hommage ;
 Vois l'homme en Mahomet , conçois par quel degré
 Tu fais monter aux cieux ton fantôme adoré.

Enthoufiaste ou fourbe, il faut cesser de l'être ;
 Sers-toi de ta raison , juge avec moi ton maître :
 Tu verras de chameaux un grossier conducteur,
 Chez sa première épouse insolent imposteur,
 Qui, sous le vain appât d'un songe ridicule,
 Des plus vils des humains tente la foi crédule ;
 Comme un féditieux à mes pieds amené,
 Par quarante vieillards à l'exil condamné :
 Trop léger châtiment qui l'enhardit au crime.
 De caverne en caverne il fuit avec Fatime.
 Ses disciples errans de cités en déserts,
 Proscrits , persécutés , bannis , chargés de fers,
 Promènent leur fureur, qu'ils appellent divine ;
 De leurs venins bientôt ils infectent Médine.
 Toi-même alors , toi-même , écoutant la raison ,
 Tu voulus dans sa source arrêter le poison.
 Je te vis plus heureux , et plus juste , et plus brave ,
 Attaquer le tyran dont je te vois l'esclave.
 S'il est un vrai prophète , osas-tu le punir ?
 S'il est un imposteur , oses-tu le servir ?

O M A R.

Je voulus le punir , quand mon peu de lumière
 Méconnut ce grand homme entré dans la carrière ;
 Mais enfin , quand j'ai vu que Mahomet est né
 Pour changer l'univers à ses pieds consterné ;
 Quand mes yeux , éclairés du feu de son génie ,
 Le virent s'élever dans sa course infinie ;
 Eloquent , intrépide , admirable en tout lieu ,
 Agir , parler , punir ou pardonner en dieu ;
 J'associai ma vie à ses travaux immenses :
 Des trônes , des autels en font les récompenses.

K 4

Je fus, je te l'avoue , aveugle comme toi ;
 Ouvre les yeux, Zopire , et change ainfi que moi ;
 Et fans plus me vanter les fureurs de ton zèle ,
 Ta perfécution fi vaine et fi cruelle,
 Nos frères gémiſſans , notre Dieu blaſphémé ,
 Tombe aux pieds d'un héros par toi-même opprimé.
 Viens baiſer cette main qui porte le tonnerre.
 Tu me vois après lui le premier de la terre :
 Le poſte qui te reſte eſt encore aſſez beau ,
 Pour fléchir noblement ſous ce maître nouveau.
 Vois ce que nous étions , et vois ce que nous ſommes.
 Le peuple aveugle et faible eſt né pour les grands hommes ,
 Pour admirer , pour croire , et pour nous obéir.
 Viens régner avec nous , ſi tu crains de ſervir ;
 Partage nos grandeurs , au lieu de t'y ſouſtraire ,
 Et las de l'imiter , fais trembler le vulgaire.

Z O P I R E.

Ce n'eſt qu'à Mahomet , à ſes pareils , à toi ,
 Que je prétends , Omar , inſpirer quelque effroi.
 Tu veux que du ſénat le ſhérif infidelle
 Encenſe un impoſteur , et couronne un rebelle !
 Je ne te nîrai point que ce fier ſéducteur
 N'ait beaucoup de prudence et beaucoup de valeur :
 Je connais comme toi les talens de ton maître ;
 S'il étoit vertueux , c'eſt un héros peut-être :
 Mais ce héros , Omar , eſt un traître , un cruel ,
 Et de tous les tyrans c'eſt le plus criminel.
 Ceſſe de m'annoncer ſa trompeuſe clémence ;
 Le grand art qu'il poſſède eſt l'art de la vengeance.
 Dans le cours de la guerre , un funeſte deſtin
 Le priva de ſon fils que fit périr ma main.

Mon bras perça le fils , ma voix bannit le père ;
 Ma haine est inflexible , ainsi que sa colère ;
 Pour rentrer dans la Mecque , il doit m'exterminer ,
 Et le juste aux méchans ne doit point pardonner.

O M A R.

Eh bien , pour te montrer que Mahomet pardonne ,
 Pour te faire embrasser l'exemple qu'il te donne ,
 Partage avec lui-même , et donne à tes tribus
 Les dépouilles des rois que nous avons vaincus.
 Mets un prix à la paix , mets un prix à Palmire ,
 Nos trésors sont à toi.

Z O P I R E.

Tu penses me séduire ,
 Me vendre ici ma honte , et marchander la paix
 Par ses trésors honteux , le prix de ses forfaits ?
 Tu veux que sous ses lois Palmire se remette ?
 Elle a trop de vertu pour être sa sujette ;
 Et je veux l'arracher aux tyrans imposteurs ,
 Qui renversent les lois , et corrompent les mœurs.

O M A R.

Tu me parles toujours comme un juge implacable ,
 Qui sur son tribunal intimide un coupable.
 Pense et parle en ministre , agis , traite avec moi ,
 Comme avec l'envoyé d'un grand homme et d'un roi.

Z O P I R E.

Qui l'a fait roi ? qui l'a couronné ?

O M A R.

La victoire.

Ménage sa puissance , et respecte sa gloire.
 Aux noms de conquérant et de triomphateur ,
 Il veut joindre le nom de pacificateur.

Son armée est encore aux bords du Saïbare ;
Des murs où je suis né le siège se prépare ;
Sauvons, si tu m'en crois, le sang qui va couler :
Mahomet veut ici te voir et te parler.

Z O P I R E.

Lui ? Mahomet ?

O M A R.

Lui-même ; il t'en conjure.

Z O P I R E.

Traître !

Si de ces lieux sacrés j'étais l'unique maître,
C'est en te punissant que j'aurais répondu.

O M A R.

Zopire, j'ai pitié de ta fausse vertu ;
Mais puisqu'un vil sénat insolemment partage
De ton gouvernement le fragile avantage,
Puisqu'il règne avec toi, je cours m'y présenter.

Z O P I R E.

Je t'y suis, nous verrons qui l'on doit écouter.
Je défendrai mes lois, mes dieux et ma patrie.
Viens-y contre ma voix prêter ta voix impie
Au Dieu persécuteur, effroi du genre humain,
Qu'un fourbe ose annoncer, les armes à la main.

(à Phanor.)

Toi, viens m'aider, Phanor, à repousser un traître ;
Le souffrir parmi nous, et l'épargner, c'est l'être.
Renversons ses desseins, confondons son orgueil,
Préparons son supplice, ou creusons mon cercueil.
Je vais, si le sénat m'écoute et me seconde,
Délivrer d'un tyran ma patrie et le monde.

Fin du premier acte.

A C T E I I.

S C E N E P R E M I E R E.

S E I D E , P A L M I R E .

P A L M I R E .

DA N S ma prison cruelle est-ce un dieu qui te guide ?
Mes maux font-ils finis ? te revois-je , Séide !

S E I D E .

O charme de ma vie et de tous mes malheurs !
Palmire , unique objet qui m'as coûté des pleurs ,
Depuis ce jour de sang , qu'un ennemi barbare ,
Près des camps du prophète , aux bords du Saïbare ,
Vint arracher sa proie à mes bras tout sanglans ;
Qu'étendu loin de toi sur des corps expirans ,
Mes cris , mal entendus sur cette infame rive ,
Invoquèrent la mort sourde à ma voix plaintive !
O ma chère Palmire , en quel gouffre d'horreur
Tes périls et ma perte ont abymé mon cœur !
Que mes feux , que ma crainte et mon impatience
Accusaient la lenteur des jours de la vengeance !
Que je hâtais l'affaut si long-temps différé ,
Cette heure de carnage , où , de sang enivré ,
Je devais de mes mains brûler la ville impie
Où Palmire a pleuré sa liberté ravie !
Enfin de Mahomet les sublimes desseins ,
Que n'ose approfondir l'humble esprit des humains ,
Ont fait entrer Omar en ce lieu d'esclavage ;
Je l'apprends , et j'y vole. On demande un otage ;

J'entre, je me présente, on accepte ma foi,
Et je me rends captif, ou je meurs avec toi.

P A L M I R E.

Séide, au moment même, avant que ta présence
Vint de mon désespoir calmer la violence,
Je me jetais aux pieds de mon fier ravisseur.
Vous voyez, ai-je dit, les secrets de mon cœur :
Ma vie est dans les camps dont vous m'avez tirée ;
Rendez-moi le seul bien dont je suis séparée.
Mes pleurs, en lui parlant, ont arrosé ses pieds ;
Ses refus ont failli mes esprits effrayés.
J'ai senti dans mes yeux la lumière obscurcie ;
Mon cœur, sans mouvement, sans chaleur et sans vie,
D'aucune ombre d'espoir n'était plus secouru ;
Tout finissait pour moi quand Séide a paru.

S E I D E.

Quel est donc ce mortel insensible à tes larmes ?

P A L M I R E.

C'est Zopire ; il semblait touché de mes alarmes ;
Mais le cruel enfin vient de me déclarer
Que des lieux où je suis rien ne peut me tirer.

S E I D E.

Le barbare se trompe, et Mahomet mon maître,
Et l'invincible Omar, et ton amant peut-être,
(Car j'ose me nommer après ces noms fameux,
Pardonne à ton amant cet espoir orgueilleux ;)
Nous briserons ta chaîne, et tarirons tes larmes.
Le dieu de Mahomet, protecteur de nos armes,
Le dieu dont j'ai porté les sacrés étendards,
Le dieu qui de Médine a détruit les remparts,
Renverfera la Mecque à nos pieds abattue.
Omar est dans la ville, et le peuple à sa vue

N'a point fait éclater ce trouble et cette horreur,
 Qu'inspire aux ennemis un ennemi vainqueur.
 Au nom de Mahomet un grand dessein l'amène.

P A L M I R E.

Mahomet nous chérit; il briserait ma chaîne;
 Il unirait nos cœurs; nos cœurs lui sont offerts:
 Mais il est loin de nous, et nous sommes aux fers.

S C E N E I I.

P A L M I R E, S E I D E, O M A R.

O M A R.

Vos fers feront brisés, foyez pleins d'espérance;
 Le ciel vous favorise, et Mahomet s'avance.

S E I D E.

Lui ?

P A L M I R E.

Notre auguste père !

O M A R.

Au conseil assemblé

L'esprit de Mahomet par ma bouche a parlé.
 » Ce favori du dieu qui préside aux batailles,
 » Ce grand homme, ai-je dit, est né dans vos murailles.
 » Il s'est rendu des rois le maître et le soutien,
 » Et vous lui refusez le rang de citoyen !
 » Vient-il vous enchaîner, vous perdre, vous détruire ?
 » Il vient vous protéger, mais sur-tout vous instruire :
 » Il vient dans vos cœurs même établir son pouvoir. »
 Plus d'un juge à ma voix a paru s'émouvoir;

Les esprits s'ébranlaient; l'inflexible Zopire,
 Qui craint de la raison l'inévitable empire,
 Veut convoquer le peuple et s'en faire un appui.
 On l'assemble, j'y cours, et j'arrive avec lui :
 Je parle aux citoyens, j'intimide, j'exhorte;
 J'obtiens qu'à Mahomet on ouvre enfin la porte.
 Après quinze ans d'exil il revoit ses foyers;
 Il entre accompagné des plus braves guerriers,
 D'Ali, d'Ammon, d'Hercide, et de sa noble élite;
 Il entre, et sur ses pas chacun se précipite.
 Chacun porte un regard, comme un cœur différent;
 L'un croit voir un héros, l'autre voir un tyran.
 Celui-ci le blasphème, et le menace encore;
 Cet autre est à ses pieds, les embrasse et l'adore.
 Nous faisons retentir à ce peuple agité
 Les noms sacrés de Dieu, de paix, de liberté.
 De Zopire éperdu la cabale impuissante
 Vomit en vain les feux de sa rage expirante.
 Au milieu de leurs cris, le front calme et serein,
 Mahomet marche en maître et l'olive à la main :
 La trêve est publiée, et le voici lui-même.

S C E N E I I I.

MAHOMET, OMAR, ALI, HERCIDE,
 SEIDE, PALMIRE, Suite.

M A H O M E T.

INVINCIBLES soutiens de mon pouvoir suprême,
 Noble et sublime Ali, Morad, Hercide, Ammon,
 Retournez vers ce peuple, instruisez-le en mon nom.

Promettez, menacez, que la vérité règne ;
 Qu'on adore mon dieu , mais fur-tout qu'on le craigne.
 Vous , Séide , en ces lieux !

S E I D E .

O mon Père ! ô mon Roi !
 Le dieu qui vous inspire a marché devant moi.
 Prêt à mourir pour vous , prêt à tout entreprendre ,
 J'ai prévenu votre ordre.

M A H O M E T .

Il eût fallu l'attendre.
 Qui fait plus qu'il ne doit , ne fait point me servir.
 J'obéis à mon dieu ; vous , fachez m'obéir.

P A L M I R E .

Ah ! Seigneur , pardonnez à son impatience.
 Elevés près de vous dans notre tendre enfance ,
 Les mêmes sentimens nous animent tous deux :
 Hélas ! mes tristes jours sont assez malheureux !
 Loin de vous , loin de lui , j'ai languï prisonnière ;
 Mes yeux de pleurs noyés s'ouvraient à la lumière :
 Empoisonneriez-vous l'infant de mon bonheur ?

M A H O M E T .

Palmire , c'est assez ; je lis dans votre cœur :
 Que rien ne vous alarme et rien ne vous étonne.
 Allez ; malgré les foins de l'autel et du trône ,
 Mes yeux sur vos destins feront toujours ouverts ;
 Je veillerai sur vous comme sur l'univers.

(à Séide .)

Vous , suivez mes guerriers ; et vous , jeune Palmire ,
 En servant votre dieu ne craignez que Zopire.

S C E N E I V.

M A H O M E T , O M A R.

M A H O M E T.

T O I, reste, brave Omar; il est temps que mon cœur
 De ses derniers replis t'ouvre la profondeur.
 D'un siège encor douteux la lenteur ordinaire
 Peut retarder ma course et borner ma carrière :
 Ne donnons point le temps aux mortels détrompés
 De rassurer leurs yeux de tant d'éclat frappés.
 Les préjugés, ami, font les rois du vulgaire.
 Tu connais quel oracle et quel bruit populaire
 Ont promis l'univers à l'envoyé d'un dieu,
 Qui, reçu dans la Mecque, et vainqueur en tout lieu,
 Entrerait dans ces murs en écartant la guerre;
 Je viens mettre à profit les erreurs de la terre.
 Mais tandis que les miens, par de nouveaux efforts,
 De ce peuple inconstant font mouvoir les ressorts,
 De quel œil revois-tu Palmire avec Séide ?

O M A R.

Parmi tous ces enfans enlevés par Hercide,
 Qui, formés sous ton joug et nourris dans ta loi,
 N'ont de dieu que le tien, n'ont de père que toi,
 Aucun ne te sert avec moins de scrupule,
 N'eut un cœur plus docile, un esprit plus crédule;
 De tous tes Mufulmans ce font les plus soumis.

M A H O M E T.

Cher Omar, je n'ai point de plus grands ennemis.
 Ils s'aiment; c'est assez.

O M A R.

O M A R.

Blâmes-tu leurs tendresses ?

M A H O M E T.

Ah ! connais mes fureurs et toutes mes faiblesses.

O M A R.

Comment ?

M A H O M E T.

Tu fais assez quel sentiment vainqueur
 Parmi mes passions règne au fond de mon cœur.
 Chargé du soin du monde , environné d'alarmes ,
 Je porte l'encensoir , et le sceptre , et les armes :
 Ma vie est un combat , et ma frugalité
 Asservit la nature à mon austerité.
 J'ai banni loin de moi cette liqueur traîtresse ,
 Qui nourrit des humains la brutale mollesse :
 Dans des fables brûlans , sur des rochers déserts ,
 Je supporte avec toi l'inclémence des airs.
 L'amour seul me console ; il est ma récompense ,
 L'objet de mes travaux , l'idole que j'encense ,
 Le dieu de Mahomet ; et cette passion
 Est égale aux fureurs de mon ambition.
 Je préfère en secret Palmire à mes épouses.
 Conçois-tu bien l'excès de mes fureurs jalouses ,
 Quand Palmire à mes pieds , par un aveu fatal ,
 Insulte à Mahomet et lui donne un rival ?

O M A R.

Et tu n'es pas vengé ?

M A H O M E T.

Juge si je dois l'être.

Pour le mieux détester , apprends à le connaître.
 De mes deux ennemis apprends tous les forfaits :
 Tous deux sont nés ici du tyran que je hais.

O M A R.

Quoi ! Zopire...

M A H O M E T.

Est leur père : Hercide en ma puissance
 Remit depuis quinze ans leur malheureuse enfance.
 J'ai nourri dans mon sein ces serpens dangereux ;
 Déjà sans se connaître ils m'outragent tous deux.
 J'attifai de mes mains leurs feux illégitimes.
 Le ciel voulut ici rassembler tous les crimes.
 Je veux... Leur père vient , ses yeux lancent vers nous
 Les regards de la haine , et les traits du courroux.
 Observe tout , Omar , et qu'avec son escorte
 Le vigilant Hercide assiège cette porte.
 Reviens me rendre compte , et voir s'il faut hâter
 Ou retenir les coups que je dois lui porter.

S C E N E V.

Z O P I R E , M A H O M E T.

Z O P I R E.

AH, quel fardeau cruel à ma douleur profonde !
 Moi, recevoir ici cet ennemi du monde !

M A H O M E T.

Approche , et puisqu'enfin le ciel veut nous unir ,
 Vois Mahomet sans crainte , et parle sans rougir.

Z O P I R E.

Je rougis pour toi seul , pour toi dont l'artifice
 A traîné ta patrie au bord du précipice ;
 Pour toi de qui la main sème ici les forfaits ,
 Et fait naître la guerre au milieu de la paix.

Ton nom seul parmi nous divise les familles ,
 Les époux , les parens , les mères et les filles ;
 Et la trêve pour toi n'est qu'un moyen nouveau ,
 Pour venir dans nos cœurs enfoncer le couteau.
 La discorde civile est par-tout sur ta trace ;
 Assemblage inoui de menfonge et d'audace ,
 Tyran de ton pays , est-ce ainsi qu'en ce lieu
 Tu viens donner la paix , et m'annoncer un dieu ?

M A H O M E T .

Si j'avais à répondre à d'autres qu'à Zopire ,
 Je ne ferais parler que le dieu qui m'inspire ;
 Le glaive et l'Alcoran , dans mes sanglantes mains ,
 Imposeraient silence au reste des humains ;
 Ma voix ferait sur eux les effets du tonnerre ,
 Et je verrais leurs fronts attachés à la terre ;
 Mais je te parle en homme , et sans rien déguiser :
 Je me sens assez grand pour ne pas t'abuser.
 Vois quel est Mahomet ; nous sommes seuls , écoute :
 Je suis ambitieux ; tout homme l'est sans doute ;
 Mais jamais roi , pontife , ou chef , ou citoyen ,
 Ne conçut un projet aussi grand que le mien.
 Chaque peuple à son tour a brillé sur la terre ,
 Par les lois , par les arts , et sur-tout par la guerre :
 Le temps de l'Arabie est à la fin venu.
 Ce peuple généreux , trop long-temps inconnu ,
 Laissait dans ses déserts ensevelir sa gloire ;
 Voici les jours nouveaux marqués pour la victoire.
 Vois du Nord au Midi l'univers désolé ,
 La Perse encor sanglante , et son trône ébranlé ,
 L'Inde esclave et timide , et l'Egypte abaissée ,
 Des murs de Constantin la splendeur éclipsée ;

Vois l'empire romain tombant de toutes parts ,
 Ce grand corps déchiré , dont les membres épars
 Languissent dispersés sans honneur et sans vie :
 Sur ces débris du monde élevons l'Arabie.
 Il faut un nouveau culte , il faut de nouveaux fers ;
 Il faut un nouveau dieu pour l'aveugle univers.

En Egypte Osiris , Zoroastre en Asie ,
 Chez les Crétois Minos , Numa dans l'Italie ,
 A des peuples sans mœurs , et sans culte , et sans rois ,
 Donnèrent aisément d'insuffisantes lois.

Je viens après mille ans changer ces lois grossières.
 J'apporte un joug plus noble aux nations entières.
 J'abolis les faux dieux , et mon culte épuré
 De ma grandeur naissante est le premier degré.
 Ne me reproche point de tromper ma patrie ;
 Je détruis sa faiblesse et son idolâtrie :
 Sous un roi , sous un dieu , je viens la réunir ;
 Et pour la rendre illustre , il la faut asservir.

Z O P I R E.

Voilà donc tes desseins ! c'est donc toi dont l'audace
 De la terre à ton gré prétend changer la face !
 Tu veux , en apportant le carnage et l'effroi ,
 Commander aux humains de penser comme toi :
 Tu ravages le monde et tu prétends l'instruire.
 Ah ! si par des erreurs il s'est laissé séduire ,
 Si la nuit du mensonge a pu nous égarer ,
 Par quels flambeaux affreux veux-tu nous éclairer ?
 Quel droit as-tu reçu d'enseigner , de prédire ,
 De porter l'encensoir , et d'affecter l'empire ?

M A H O M E T.

Le droit qu'un esprit vaste , et ferme en ses desseins ,
 A sur l'esprit grossier des vulgaires humains. (1)

Z O P I R E.

Eh quoi ! tout factieux , qui pense avec courage ,
Doit donner aux mortels un nouvel esclavage ?
Il a droit de tromper , s'il trompe avec grandeur ?

M A H O M E T.

Oui , je connais ton peuple , il a besoin d'erreur ;
Ou véritable ou faux , mon culte est nécessaire.
Que t'ont produit tes dieux ? quel bien t'ont-ils pu faire ?
Quels lauriers vois-tu croître au pied de leurs autels ?
Ta secte obscure et baffe avilit les mortels ,
Enerve le courage , et rend l'homme stupide ;
La mienne élève l'ame et la rend intrépide.
Ma loi fait des héros.

Z O P I R E.

Dis plutôt des brigands.

Porte ailleurs tes leçons , l'école des tyrans ;
Va vanter l'imposture à Médine où tu règnes ,
Où tes maîtres séduits marchent sous tes enseignes ,
Où tu vois tes égaux à tes pieds abattus.

M A H O M E T.

Des égaux ! dès long-temps Mahomet n'en a plus.
Je fais trembler la Mecque , et je règne à Médine ;
Crois-moi , reçois la paix , si tu crains ta ruine.

Z O P I R E.

La paix est dans ta bouche , et ton cœur en est loin :
Penses-tu me tromper ?

M A H O M E T.

Je n'en ai pas besoin.

C'est le faible qui trompe ; et le puissant commande.
Demain j'ordonnerai ce que je te demande ;
Demain je puis te voir à mon joug asservi :
Aujourd'hui Mahomet veut être ton ami.

Z O P I R E .

Nous amis ! nous ? cruel ! ah , quel nouveau prestige !
Connais-tu quelque dieu qui fasse un tel prodige ?

M A H O M E T .

J'en connais un puissant , et toujours écouté ,
Qui te parle avec moi .

Z O P I R E .

Qui ?

M A H O M E T .

La nécessité ,

Ton intérêt .

Z O P I R E .

Avant qu'un tel nœud nous rassemble ,
Les enfers et les cieux feront unis ensemble .
L'intérêt est ton dieu , le mien est l'équité ;
Entre ces ennemis il n'est point de traité .
Quel ferait le ciment , réponds-moi si tu l'oses ,
De l'horrible amitié qu'ici tu me proposes ?
Réponds ; est-ce ton fils que mon bras te ravit ?
Est-ce le sang des miens que ta main répandit ?

M A H O M E T .

Oui , ce sont tes fils même . Oui , connais un mystère
Dont seul dans l'univers je suis dépositaire :
Tu pleures tes enfans , ils respirent tous deux .

Z O P I R E .

Ils vivraient ! qu'as-tu dit ? ô Ciel ! ô jour heureux !
Ils vivraient ! c'est de toi qu'il faut que je l'apprenne !

M A H O M E T .

Elevés dans mon camp , tous deux sont dans ma chaîne .

Z O P I R E.

Mes enfans dans tes fers ! ils pourraient te servir !

M A H O M E T.

Mes bienfantes mains ont daigné les nourrir.

Z O P I R E.

Quoi ! tu n'as point sur eux étendu ta colère ?

M A H O M E T.

Je ne les punis point des fautes de leur père.

Z O P I R E.

Achève, éclaircis-moi, parle, quel est leur sort ?

M A H O M E T.

Je tiens entre mes mains et leur vie et leur mort ;
Tu n'as qu'à dire un mot, et je t'en fais l'arbitre.

Z O P I R E.

Moi, je puis les sauver ! à quel prix ? à quel titre ?
Faut-il donner mon sang ? faut-il porter leurs fers ?

M A H O M E T.

Non, mais il faut m'aider à tromper l'univers.
Il faut rendre la Mecque, abandonner ton temple,
De la crédulité donner à tous l'exemple,
Annoncer l'Alcoran aux peuples effrayés,
Me servir en prophète, et tomber à mes pieds :
Je te rendrai ton fils, et je ferai ton gendre.

Z O P I R E.

Mahomet, je suis père, et je porte un cœur tendre.
Après quinze ans d'ennuis, retrouver mes enfans,
Les revoir et mourir dans leurs embrassemens,
C'est le premier des biens pour mon ame attendrie ;
Mais s'il faut à ton culte asservir ma patrie,

Où de ma propre main les immoler tous deux,
 Connais-moi, Mahomet, mon choix n'est pas douteux.
 Adieu.

M A H O M E T *seul.*

Fier citoyen, vieillard inexorable,
 Je ferai plus que toi cruel, impitoyable.

S C E N E V I.

M A H O M E T, O M A R.

O M A R.

MAHOMET, il faut l'être, ou nous sommes perdus :
 Les secrets des tyrans me sont déjà vendus.
 Demain la trêve expire, et demain l'on t'arrête ;
 Demain Zopire est maître, et fait tomber ta tête.
 La moitié du sénat vient de te condamner ;
 N'osant pas te combattre, on t'ose assassiner.
 Ce meurtre d'un héros, ils le nomment supplice,
 Et ce complot obscur, ils l'appellent justice.

M A H O M E T.

Ils sentiront la mienne ; ils verront ma fureur.
 La persécution fit toujours ma grandeur.
 Zopire périra.

O M A R.

Cette tête funeste,
 En tombant à tes pieds, fera fléchir le reste.
 Mais ne perds point de temps.

M A H O M E T.

Mais, malgré mon courroux,
 Je dois cacher la main qui va lancer les coups,

Et détourner de moi les soupçons du vulgaire.

O M A R.

Il est trop méprisable.

M A H O M E T.

Il faut pourtant lui plaire ;
Et j'ai besoin d'un bras qui, par ma voix conduit,
Soit seul chargé du meurtre, et m'en laisse le fruit.

O M A R.

Pour un tel attentat je réponds de Séide.

M A H O M E T.

De lui ?

O M A R.

C'est l'instrument d'un pareil homicide.
Otage de Zopire, il peut seul aujourd'hui
L'aborder en secret, et te venger de lui.
Tes autres favoris, zélés avec prudence,
Pour s'exposer à tout ont trop d'expérience ;
Ils font tous dans cet âge où la maturité
Fait tomber le bandeau de la crédulité.
Il faut un cœur plus simple, aveugle avec courage,
Un esprit amoureux de son propre esclavage.
La jeunesse est le temps de ces illusions.
Séide est tout en proie aux superstitions ;
C'est un lion docile à la voix qui le guide.

M A H O M E T.

Le frère de Palmire ?

O M A R.

Oui, lui-même. Oui, Séide,
De ton fier ennemi le fils audacieux,
De son maître offensé rival incestueux.

M A H O M E T.

Je déteste Séide, et son nom seul m'offense.
La cendre de mon fils me crie encor vengeance.
Mais tu connais l'objet de mon fatal amour ;
Tu connais dans quel fang elle a puisé le jour.
Tu vois que dans ces lieux environnés d'abymes
Je viens chercher un trône, un autel, des victimes ;
Qu'il faut d'un peuple fier enchanter les esprits ;
Qu'il faut perdre Zopire, et perdre encor son fils.
Allons, consultons bien mon intérêt, ma haine,
L'amour, l'indigne amour, qui malgré moi m'entraîne,
Et la religion, à qui tout est soumis,
Et la nécessité, par qui tout est permis.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SEIDE, PALMIRE.

PALMIRE.

DEMEURE. Quel est donc ce secret sacrifice?
Quel sang a demandé l'éternelle justice?
Ne m'abandonne pas.

SEIDE.

Dieu daigne m'appeler :
Mon bras doit le servir , mon cœur va lui parler.
Omar veut à l'instant , par un serment terrible ,
M'attacher de plus près à ce maître invincible.
Je vais jurer à Dieu de mourir pour sa loi ,
Et mes seconds sermens ne feront que pour toi.

PALMIRE.

D'où vient qu'à ce serment je ne suis point présente ?
Si je t'accompagnais , j'aurais moins d'épouvante.
Omar , ce même Omar , loin de me consoler ,
Parle de trahison , de sang prêt à couler ,
Des fureurs du sénat , des complots de Zopire.
Les feux sont allumés , bientôt la trêve expire.
Le fer cruel est prêt , on s'arme , on va frapper :
Le prophète l'a dit , il ne peut nous tromper.
Je crains tout de Zopire , et je crains pour Séide.

SEIDE.

Croirai-je que Zopire ait un cœur si perfide !

Ce matin, comme otage à ses yeux présenté,
 J'admirais sa noblesse et son humanité :
 Je sentais qu'en secret une force inconnue
 Enlevait jusqu'à lui mon ame prévenue.
 Soit respect pour son nom, soit qu'un dehors heureux
 Me cachât de son cœur les replis dangereux ;
 Soit que dans ces momens où je t'ai rencontrée,
 Mon ame toute entière à son bonheur livrée,
 Oubliant ses douleurs, et chassant tout effroi,
 Ne connût, n'entendît, ne vît plus rien que toi ;
 Je me trouvais heureux d'être auprès de Zopire.
 Je le hais d'autant plus qu'il m'avait su séduire ;
 Mais, malgré le courroux dont je dois m'animer,
 Qu'il est dur de haïr ceux qu'on voulait aimer !

P A L M I R E.

Ah ! que le ciel en tout a joint nos destinées !
 Qu'il a pris soin d'unir nos ames enchaînées !
 Hélas ! sans mon amour, sans ce tendre lien,
 Sans cet instinct charmant qui joint mon cœur au tien,
 Sans la religion que Mahomet m'inspire,
 J'aurais eu des remords en accusant Zopire.

S E I D E.

Laiſſons ces vains remords, et nous abandonnons
 A la voix de ce dieu qu'à l'envi nous ſervons.
 Je ſors. Il faut prêter ce ferment redoutable ;
 Le dieu qui m'entendra nous fera favorable ;
 Et le pontife roi, qui veille ſur nos jours,
 Bénira de ſes mains de ſi chaſtes amours.
 Adieu. Pour être à toi, je vais tout entreprendre.

S C E N E I I.

P A L M I R E *seule.*

D'UN noir pressentiment je ne puis me défendre,
 Cet amour dont l'idée avait fait mon bonheur,
 Ce jour tant souhaité n'est qu'un jour de terreur. (c)
 Quel est donc ce ferment qu'on attend de Séide ?
 Tout m'est suspect ici, Zopire m'intimide.
 J'invoque Mahomet, et cependant mon cœur
 Epreuve à son nom même une secrète horreur.
 Dans les profonds respects que ce héros m'inspire,
 Je sens que je le crains presque autant que Zopire.
 Délivre-moi, grand Dieu, de ce trouble où je suis !
 Craintive je te fers, aveugle je te fuis ;
 Hélas ! daigne effuyer les pleurs où je me noie.

S C E N E I I I.

M A H O M E T, P A L M I R E.

P A L M I R E.

C'EST vous qu'à mon secours un dieu propice envoie,
 Seigneur. Séide. . . .

M A H O M E T.

Eh bien, d'où vous vient cet effroi ?
 Et que craint-on pour lui, quand on est près de moi ?

P A L M I R E.

O Ciel ! vous redoublez la douleur qui m'agite.
 Quel prodige inoui ! votre ame est interdite ;

Mahomet est troublé pour la première fois.

M A H O M E T.

Je devrais l'être au moins du trouble où je vous vois.
Est-ce ainsi qu'à mes yeux votre simple innocence
Ose avouer un feu qui peut-être m'offense ?
Votre cœur a-t-il pu, sans être épouvanté,
Avoir un sentiment que je n'ai pas dicté ?
Ce cœur que j'ai formé n'est-il plus qu'un rebelle,
Ingrat à mes bienfaits, à mes lois infidelle ?

P A L M I R E.

Que dites-vous ? surprise et tremblante à vos pieds,
Je baïsse en frémissant mes regards effrayés.
Eh quoi ! n'avez-vous pas daigné, dans ce lieu même,
Vous rendre à nos souhaits, et consentir qu'il m'aime ?
Ces nœuds, ces chastes nœuds, que Dieu formait en nous,
Sont un lien de plus qui nous attache à vous.

M A H O M E T.

Redoutez des liens formés par l'imprudence.
Le crime quelquefois fuit de près l'innocence.
Le cœur peut se tromper, l'amour et ses douceurs
Pourront coûter, Palmire, et du sang et des pleurs.

P A L M I R E.

N'en doutez pas, mon sang coulerait pour Séide.

M A H O M E T.

Vous l'aimez à ce point ?

P A L M I R E.

Depuis le jour qu'Hercide
Nous foumit l'un et l'autre à votre joug sacré,
Cet instinct tout-puissant, de nous même ignoré,
Devançant la raison, croissant avec notre âge,
Du ciel, qui conduit tout, fut le secret ouvrage.

Nos penchans , dites-vous , ne viennent que de lui.
 Dieu ne saurait changer ; pourrait-il aujourd'hui
 Réprouver un amour que lui-même il fit naître ?
 Ce qui fut innocent peut-il cesser de l'être ?
 Pourrais-je être coupable ?

M A H O M E T.

Oui. Vous devez trembler.

Attendez les secrets que je dois révéler ;
 Attendez que ma voix veuille enfin vous apprendre
 Ce qu'on peut approuver , ce qu'on doit se défendre.
 Ne croyez que moi seul.

P A L M I R E.

Et qui croire que vous ?

Esclave de vos lois , soumise à vos genoux ,
 Mon cœur d'un saint respect ne perd point l'habitude.

M A H O M E T.

Trop de respect souvent mène à l'ingratitude.

P A L M I R E.

Non , si de vos bienfaits je perds le souvenir ,
 Que Séide à vos yeux s'empresse à m'en punir !

M A H O M E T.

Séide !

P A L M I R E.

Ah ! quel courroux arme votre œil féroce ?

M A H O M E T.

Allez , rassurez-vous , je n'ai point de colère.
 C'est éprouver assez vos sentimens secrets ;
 Reposez-vous sur moi de vos vrais intérêts.
 Je suis digne du moins de votre confiance ;
 Vos destins dépendront de votre obéissance.
 Si j'eus soin de vos jours , si vous m'appartenez ,
 Méritez des bienfaits qui vous sont destinés.

Quoi que la voix du ciel ordonne de Séide,
 Affermissez ses pas où son devoir le guide :
 Qu'il garde ses sermens, qu'il soit digne de vous.

P A L M I R E.

N'en doutez point, mon Père, il les remplira tous.
 Je réponds de son cœur, ainsi que de moi-même.
 Séide vous adore encor plus qu'il ne m'aime ;
 Il voit en vous son roi, son père, son appui :
 J'en atteste à vos pieds l'amour que j'ai pour lui.
 Je cours à vous servir encourager son ame.

S C E N E I V.

M A H O M E T *seul.*

Q U O I ! je suis malgré moi confident de sa flamme ?
 Quoi ! sa naïveté, confondant ma fureur,
 Enfonce innocemment le poignard dans mon cœur ?
 Père, enfans, destinés au malheur de ma vie,
 Race toujours funeste, et toujours ennemie,
 Vous allez éprouver, dans cet horrible jour,
 Ce que peut à la fois ma haine et mon amour.

S C E N E V.

M A H O M E T, O M A R.

O M A R.

E N F I N, voici le temps, et de ravir Palmire,
 Et d'envahir la Mecque, et de punir Zopire :
 Sa mort seule à tes pieds mettra nos citoyens ;
 Tout est désespéré, si tu ne le préviens.

Le

Le seul Séide ici peut te servir sans doute ;
 Il voit souvent Zopire , il lui parle , il l'écoute.
 Tu vois cette retraite , et cet obscur détour ,
 Qui peut de ton palais conduire à son séjour :
 Là , cette nuit , Zopire à ses dieux fantastiques
 Offre un encens frivole , et des vœux chimériques :
 Là , Séide , enivré du zèle de ta loi ,
 Va l'immoler au dieu qui lui parle par toi.

M A H O M E T.

Qu'il l'immole , il le faut ; il est né pour le crime :
 Qu'il en soit l'instrument , qu'il en soit la victime.
 Ma vengeance , mes feux , ma loi , ma fureté ,
 L'irrévocable arrêt de la fatalité ,
 Tout le veut . Mais crois-tu que son jeune courage ,
 Nourri du fanatisme , en ait toute la rage ?

O M A R.

Lui seul était formé pour remplir ton dessein.
 Palmire à te servir excite encor sa main.
 L'amour , le fanatisme aveuglent sa jeunesse ;
 Il fera furieux par excès de faiblesse.

M A H O M E T.

Par les nœuds des sermens as-tu lié son cœur ?

O M A R.

Du plus saint appareil la ténébreuse horreur ,
 Les autels , les sermens , tout enchaîne Séide.
 J'ai mis un fer sacré dans sa main parricide ,
 Et la religion le remplit de fureur.
 Il vient.

S C E N E V I .

M A H O M E T , O M A R , S E I D E .

M A H O M E T .

ENFANT d'un dieu qui parle à votre cœur,
Ecoutez par ma voix sa volonté suprême ;
Il faut venger son culte , il faut venger Dieu même.

S E I D E .

Roi , pontife et prophète , à qui je suis voué ,
Maître des nations par le ciel avoué ,
Vous avez sur mon être une entière puissance ;
Eclairer seulement ma docile ignorance.
Un mortel venger Dieu !

M A H O M E T .

C'est par vos faibles mains
Qu'il veut épouvanter les profanes humains.

S E I D E .

Ah ! sans doute ce dieu , dont vous êtes l'image ,
Va d'un combat illustre honorer mon courage.

M A H O M E T .

Faites ce qu'il ordonne , il n'est point d'autre honneur.
De ses décrets divins aveugle exécuteur ,
Adorez , et frappez ; vos mains feront armées
Par l'ange de la mort , et le dieu des armées.

S E I D E .

Parlez : quels ennemis vous faut-il immoler ?
Quel tyran faut-il perdre , et quel sang doit couler ?

M A H O M E T.

Le fang du meurtrier que Mahomet abhorre ,
 Qui nous persécuta , qui nous poursuit encore ,
 Qui combattit mon dieu , qui m'assacra mon fils ;
 Le fang du plus cruel de tous nos ennemis :
 De Zopire.

S E I D E.

De lui ! quoi mon bras....

M A H O M E T.

Téméraire ,

On devient sacrilège alors qu'on délibère.
 Loin de moi les mortels assez audacieux
 Pour juger par eux-même , et pour voir par leurs yeux.
 Quiconque ose penser n'est pas né pour me croire.
 Obéir en silence est votre seule gloire.
 Savez-vous qui je suis ? savez-vous en quels lieux
 Ma voix vous a chargé des volontés des cieux ?
 Si malgré ses erreurs et son idolâtrie ,
 Des peuples d'Orient la Mecque est la patrie ;
 Si ce temple du monde est promis à ma loi ,
 Si Dieu m'en a créé le pontife et le roi ,
 Si la Mecque est sacrée , en savez-vous la cause ?
 Ibrahim y naquit , et sa cendre y repose : (2)
 Ibrahim , dont le bras docile à l'Eternel
 Traîna son fils unique aux marches de l'autel ,
 Etouffant pour son dieu les cris de la nature.
 Et quand ce dieu par vous veut venger son injure ,
 Quand je demande un fang à lui seul adressé ,
 Quand Dieu vous a choisi ; vous avez balancé !
 Allez , vil idolâtre , et né pour toujours l'être ,
 Indigne musulman , cherchez un autre maître.

M 2

Le prix était tout prêt, Palmire était à vous ;
 Mais vous bravez Palmire et le ciel en courroux.
 Lâche et faible instrument des vengeances suprêmes ,
 Les traits que vous portez vont tomber sur vous-mêmes ;
 Fuyez, servez, rampez sous mes fiers ennemis.

S E I D E.

Je crois entendre Dieu ; tu parles, j'obéis.

M A H O M E T.

Obéissez, frappez : teint du sang d'un impie,
 Méritez par sa mort une éternelle vie.

(à Omar.)

Ne l'abandonne pas ; et non loin de ces lieux ,
 Sur tous ses mouvemens ouvre toujours les yeux.

S C E N E V I I.

S E I D E *seul.*

IMMOLER un vieillard , de qui je suis l'otage ,
 Sans armes , sans défense , appesanti par l'âge !
 N'importe ; une victime amenée à l'autel ,
 Y tombe sans défense , et son sang plaît au ciel.
 Enfin , Dieu m'a choisi pour ce grand sacrifice ;
 J'en ai fait le ferment , il faut qu'il s'accomplisse.
 Venez à mon secours , ô vous , de qui le bras
 Aux tyrans de la terre a donné le trépas ;
 Ajoutez vos fureurs à mon zèle intrépide ;
 Affermissez ma main faiblement homicide. (3)
 Ange de Mahomet , ange exterminateur ,
 Mets ta férocité dans le fond de mon cœur.
 Ah ! que vois-je ?

SCENE VIII.

ZOPIRE, SEIDE.

ZOPIRE.

A mes yeux tu te troubles, Séide!
Vois d'un œil plus content le dessein qui me guide;
Otage infortuné, que le sort m'a remis,
Je te vois à regret parmi mes ennemis.
La trêve a suspendu le moment du carnage;
Ce torrent retenu peut s'ouvrir un passage:
Je ne t'en dis pas plus; mais mon cœur, malgré moi,
A frémi des dangers assemblés près de toi.
Cher Séide, en un mot, dans cette horreur publique,
Souffre que ma maison soit ton asile unique.
Je réponds de tes jours; ils me sont précieux;
Ne me refuse pas.

SEIDE.

O mon devoir! ô Cieux!

Ah Zopire! est-ce vous qui n'avez d'autre envie
Que de me protéger, de veiller sur ma vie?
Prêt à verser son sang, qu'ai-je oui? qu'ai-je vu?
Pardonne, Mahomet, tout mon cœur s'est ému.

ZOPIRE.

De ma pitié pour toi tu t'étonnes peut-être;
Mais enfin je suis homme, et c'est assez de l'être
Pour aimer à donner des soins compatissans
A des cœurs malheureux que l'on croit innocens.
Exterminez, grands Dieux de la terre où nous sommes,
Quiconque avec plaisir répand le sang des hommes!

S E I D E.

Que ce langage est cher à mon cœur combattu !
L'ennemi de mon dieu connaît donc la vertu !

Z O P I R E.

Tu la connais bien peu , puisque tu t'en étonnes. (4)
Mon fils , à quelle erreur hélas tu t'abandonnes !
Ton esprit , fasciné par les lois d'un tyran ,
Pense que tout est crime hors d'être musulman.
Cruellement docile aux leçons de ton maître ,
Tu m'avais en horreur avant de me connaître ;
Avec un joug de fer un affreux préjugé
Tient ton cœur innocent dans le piège engagé.
Je pardonne aux erreurs où Mahomet t'entraîne.
Mais peux-tu croire un dieu qui commande la haine ?

S E I D E.

Ah ! je sens qu'à ce dieu je vais défobéir ;
Non , Seigneur , non , mon cœur ne saurait vous haïr.

Z O P I R E.

Hélas ! plus je lui parle , et plus il m'intéresse ;
Son âge , sa candeur , ont surpris ma tendresse.
Se peut-il qu'un soldat de ce monstre imposteur
Ait trouvé malgré lui le chemin de mon cœur ?
Quel es-tu ? de quel sang les dieux t'ont-ils fait naître ?

S E I D E.

Je n'ai point de parens , Seigneur , je n'ai qu'un maître ,
Que jusqu'à ce moment j'avais toujours servi ,
Mais qu'en vous écoutant ma faiblesse a trahi.

Z O P I R E.

Quoi ! tu ne connais point de qui tu tiens la vie ?

S E I D E.

Son camp fut mon berceau , son temple est ma patrie :

Je n'en connais point d'autre; et parmi ces enfans,
Qu'en tribut à mon maître on offre tous les ans,
Nul n'a plus que Séide éprouvé sa clémence.

Z O P I R E.

Je ne puis le blâmer de sa reconnaissance.
Oui, les bienfaits, Séide, ont des droits sur un cœur.
Ciel! pourquoi Mahomet fut-il son bienfaiteur?
Il t'a servi de père, aussi-bien qu'à Palmire;
D'où vient que tu frémis, et que ton cœur soupire?
Tu détournes de moi ton regard égaré;
De quelque grand remords tu sembles déchiré.

S E I D E.

Eh, qui n'en aurait pas dans ce jour effroyable!

Z O P I R E.

Si tes remords sont vrais, ton cœur n'est plus coupable.
Viens, le sang va couler, je veux sauver le tien.

S E I D E.

Juste Ciel! et c'est moi qui répandrais le sien!
O fermens! ô Palmire! ô vous, Dieu des vengeances!

Z O P I R E.

Remets-toi dans mes mains; tremble, si tu balances;
Pour la dernière fois, viens, ton sort en dépend.

S C E N E I X.

Z O P I R E, S E I D E, O M A R, Suite.

O M A R, *entrant avec précipitation.*

TRAITRE, que faites-vous? Mahomet vous attend.

S E I D E.

Où suis-je? ô Ciel! où suis-je, et que dois-je résoudre?
D'un et d'autre côté je vois tomber la foudre.

184 L E F A N A T I S M E.

Où courir ? où porter un trouble si cruel ?
Où fuir ?

O M A R.

Aux pieds du roi qu'a choisi l'Éternel.

S E I D E.

Oui, j'y cours abjurer un ferment que j'abhorre.

S C E N E X.

Z O P I R E *seul.*

AH Séide ! où vas-tu ? Mais il me fuit encore.
Il fort désespéré, frappé d'un sombre effroi,
Et mon cœur qui le fuit s'échappe loin de moi.
Ses remords, ma pitié, son aspect, son absence,
A mes sens déchirés font trop de violence.
Suivons ses pas.

S C E N E X I.

Z O P I R E , P H A N O R.

P H A N O R.

LISEZ ce billet important,
Qu'un arabe en secret m'a donné dans l'instant.

Z O P I R E.

Hercide ! qu'ai-je lu ? Grands Dieux, votre clémence
Répare-t-elle enfin soixante ans de souffrance ?
Hercide veut me voir ! lui, dont le bras cruel
Arracha mes enfans à ce sein paternel !

Ils vivent ! Mahomet les tient sous sa puissance,
 Et Séide et Palmire ignorent leur naissance !
 Mes enfans ! tendre espoir , que je n'ose écouter ;
 Je suis trop malheureux , je crains de me flatter.
 Pressentiment confus , faut-il que je vous croie ?
 O mon sang ! où porter mes larmes et ma joie ?
 Mon cœur ne peut suffire à tant de mouvemens ;
 Je cours , et je suis prêt d'embrasser mes enfans.
 Je m'arrête , j'hésite , et ma douleur craintive
 Prête à la voix du sang une oreille attentive.
 Allons. Voyons Hercide au milieu de la nuit ;
 Qu'il soit sous cette voûte en secret introduit ,
 Au pied de cet autel , où les pleurs de ton maître
 Ont fatigué les dieux qui s'apaisent peut-être.
 Dieux ! rendez-moi mes fils ; Dieux ! rendez aux vertus
 Deux cœurs nés généreux , qu'un traître a corrompus.
 S'ils ne sont point à moi , si telle est ma misère ,
 Je les veux adopter , je veux être leur père.

Fin du troisième acte.

A C T E I V.

S C E N E P R E M I E R E.

M A H O M E T, O M A R.

O M A R.

OUI, de ce grand secret la trame est découverte ;
Ta gloire est en danger , ta tombe est entr'ouverte.
Séide obéira : mais avant que son cœur ,
Rafferme par ta voix , eût repris sa fureur ,
Séide a révélé cet horrible mystère.

M A H O M E T.

O Ciel !

O M A R.

Hercide l'aime : il lui tient lieu de père.

M A H O M E T.

Eh bien , que pense Hercide ?

O M A R.

Il paraît effrayé ;

Il semble pour Zopire avoir quelque pitié.

M A H O M E T.

Hercide est faible ; ami , le faible est bientôt traître.
Qu'il tremble , il est chargé du secret de son maître.
Je fais comme on écarte un témoin dangereux.
Suis-je en tout obéi ?

O M A R.

J'ai fait ce que tu veux.

M A H O M E T.

Préparons donc le reste. Il faut que dans une heure
 On nous traîne au supplice, ou que Zopire meure.
 S'il meurt, c'en est assez; tout ce peuple éperdu
 Adorera mon dieu, qui m'aura défendu.
 Voilà le premier pas; mais sitôt que Séide
 Aura rougi ses mains de ce grand homicide,
 Réponds-tu qu'au trépas Séide soit livré?
 Réponds-tu du poison qui lui fut préparé?

O M A R.

N'en doute point.

M A H O M E T.

Il faut que nos mystères sombres
 Soient cachés dans la mort, et couverts de ses ombres.
 Mais tout prêt à frapper, prêt à percer le flanc
 Dont Palmire a tiré la source de son fang,
 Prends soin de redoubler son heureuse ignorance:
 Épaissifions la nuit qui voile sa naissance,
 Pour son propre intérêt, pour moi, pour mon bonheur.
 Mon triomphe en tout temps est fondé sur l'erreur.
 Elle naquit en vain de ce fang que j'abhorre.
 On n'a point de parens, alors qu'on les ignore.
 Les cris du fang, sa force et ses impressions,
 Des cœurs toujours trompés font les illusions.
 La nature à mes yeux n'est rien que l'habitude;
 Celle de m'obéir fit son unique étude:
 Je lui tiens lieu de tout. Qu'elle passe en mes bras
 Sur la cendre des fiens, qu'elle ne connaît pas.
 Son cœur même en secret, ambitieux peut-être,
 Sentira quelque orgueil à captiver son maître.

188 L E F A N A T I S M E.

Mais déjà l'heure approche où Séide en ces lieux
Doit m'immoler son père à l'aspect de ses dieux.
Retirons-nous.

O M A R.

Tu vois sa démarche égarée :
De l'ardeur d'obéir son ame est dévorée.

S C E N E I I.

MAHOMET et OMAR *sur le devant, mais retirés
de côté ; SEIDE dans le fond.*

S E I D E.

IL le faut donc remplir ce terrible devoir !

M A H O M E T.

Viens , et par d'autres coups assurons mon pouvoir.
(il sort avec Omar.)

S E I D E *seul.*

A tout ce qu'ils m'ont dit je n'ai rien à répondre.
Un mot de Mahomet suffit pour me confondre.
Mais quand il m'accablait de cette sainte horreur ,
La persuasion n'a point rempli mon cœur :
Si le ciel a parlé , j'obéirai sans doute.
Mais quelle obéissance ! ô Ciel ! et qu'il en coûte !

S C E N E I I I.

S E I D E , P A L M I R E .

S E I D E .

PALMIRE, que veux-tu ? Quel funeste transport ?
Qui t'amène en ces lieux consacrés à la mort ?

P A L M I R E .

Séide, la frayeur et l'amour sont mes guides ;
Mes pleurs baignent tes mains faiblement homicides.
Quel sacrifice horrible, hélas ! faut-il offrir ?
A Mahomet, à Dieu, tu vas donc obéir ?

S E I D E .

O de mes sentimens souveraine adorée,
Parlez, déterminez ma fureur égarée ;
Eclairiez mon esprit, et conduisez mon bras ;
Tenez-moi lieu d'un dieu que je ne comprends pas.
Pourquoi m'a-t-il choisi ? Ce terrible prophète
D'un ordre irrévocable est-il donc l'interprète ?

P A L M I R E .

Tremblons d'examiner. Mahomet voit nos cœurs,
Il entend nos soupirs, il observe mes pleurs.
Chacun redoute en lui la divinité même ;
C'est tout ce que je fais, le doute est un blasphème :
Et le dieu qu'il annonce avec tant de hauteur,
Séide, est le vrai dieu, puisqu'il le rend vainqueur.

S E I D E .

Il l'est, puisque Palmire, et le croit, et l'adore.
Mais mon esprit confus ne conçoit point encore

Comment ce dieu si bon, ce père des humains,
 Pour un meurtre effroyable a réservé mes mains.
 Je ne le fais que trop que mon doute est un crime,
 Qu'un prêtre sans remords égorge sa victime,
 Que par la voix du ciel Zopire est condamné,
 Qu'à soutenir ma loi j'étais prédestiné.
 Mahomet s'expliquait, il a fallu me taire;
 Et tout fier de servir la céleste colère,
 Sur l'ennemi de dieu je portais le trépas :
 Un autre dieu, peut-être a retenu mon bras.
 Du moins lorsque j'ai vu ce malheureux Zopire,
 De ma religion j'ai senti moins l'empire.
 Vainement mon devoir au meurtre m'appelait;
 A mon cœur éperdu l'humanité parlait.
 Mais avec quel courroux, avec quelle tendresse,
 Mahomet de mes sens accuse la faiblesse !
 Avec quelle grandeur, et quelle autorité
 Sa voix vient d'endurcir ma sensibilité !
 Que la religion est terrible et puissante !
 J'ai senti la fureur en mon cœur renaissante ;
 Palmire, je suis faible, et du meurtre effrayé.
 De ces faibles fureurs je passe à la pitié ;
 De sentimens confus une foule m'affiége ;
 Je crains d'être barbare ou d'être sacrilège.
 Je ne me sens point fait pour être un assassin.
 Mais quoi ! dieu me l'ordonne, et j'ai promis ma main ;
 J'en verse encor des pleurs de douleur et de rage.
 Vous me voyez, Palmire, en proie à cet orage,
 Nageant dans le reflux des contrariétés,
 Qui pousse et qui retient mes faibles volontés.
 C'est à vous de fixer mes fureurs incertaines ;
 Nos cœurs sont réunis par les plus fortes chaînes :

Mais sans ce sacrifice à mes mains imposé ,
Le nœud qui nous unit est à jamais brisé.
Ce n'est qu'à ce seul prix que j'obtiendrai Palmire.

PALMIRE.

Je suis le prix du sang du malheureux Zopire!

SEIDE.

Le ciel et Mahomet ainsi l'ont arrêté.

PALMIRE.

L'amour est-il donc fait pour tant de cruauté?

SEIDE.

Ce n'est qu'au meurtrier que Mahomet te donne.

PALMIRE.

Quelle effroyable dot!

SEIDE.

Mais si le ciel l'ordonne ,
Si je fers et l'amour et la religion?

PALMIRE.

Hélas!

SEIDE.

Vous connaissez la malédiction
Qui punit à jamais la défobéissance.

PALMIRE.

Si dieu même en tes mains a remis sa vengeance ,
S'il exige le sang que ta bouche a promis. ...

SEIDE.

Eh bien , pour être à toi que faut-il ?

PALMIRE.

Je frémis.

192 L E F A N A T I S M E.

S E I D E.

Je t'entends, son arrêt est parti de ta bouche.

P A L M I R E.

Qui, moi ?

S E I D E.

Tu l'as voulu.

P A L M I R E.

Dieu, quel arrêt farouche !

Que t'ai-je dit ?

S E I D E.

Le ciel vient d'emprunter ta voix ;
C'est son dernier oracle, et j'accomplis ses lois.
Voici l'heure où Zopire à cet autel funeste
Doit prier en secret des dieux que je déteste.
Palmire, éloigne-toi.

P A L M I R E.

Je ne puis te quitter.

S E I D E.

Ne vois point l'attentat qui va s'exécuter :
Ces momens sont affreux. Va, fuis ; cette retraite
Est voisine des lieux qu'habite le prophète.
Va, dis-je.

P A L M I R E.

Ce vieillard va donc être immolé !

S E I D E.

De ce grand sacrifice ainsi l'ordre est réglé.

Il le faut de ma main traîner sur la poussière,
De trois coups dans le sein, lui ravir la lumière,
Renverser dans son fang cet autel dispersé.

PALMIRE.

Lui mourir par tes mains ! tout mon fang s'est glacé.
Le voici. Juste Ciel!...

(*Le fond du théâtre s'ouvre. On voit un autel.*)

SCÈNE IV.

ZOPIRE, SEIDE, PALMIRE *sur le devant.*

ZOPIRE *près de l'autel.*

O Dieux de ma patrie !
Dieux prêts à succomber sous une secte impie,
C'est pour vous-même ici que ma débile voix
Vous implore aujourd'hui pour la dernière fois.
La guerre va renaître, et ses mains meurtrières
De cette faible paix vont briser les barrières.
Dieux ! si d'un scélérat vous respectez le fort...

SEIDE *à Palmire.*

Tu l'entends qui blasphème ?

ZOPIRE.

Accordez-moi la mort ;
Mais rendez-moi mes fils à mon heure dernière :
Que j'expire en leurs bras, qu'ils ferment ma paupière.
Hélas ! si j'en croyais mes secrets sentimens,
Si vos mains en ces lieux ont conduit mes enfans...

P A L M I R E à *Séide*.

Que dit-il? ses enfans!

Z O P I R E.

O mes dieux que j'adore!

Je mourrais du plaisir de les revoir encore.
Arbitres des destins, daignez veiller sur eux;
Qu'ils pensent comme moi, mais qu'ils soient plus heureux!

S E I D E.

Il court à ses faux dieux! frappons.

(*il tire son poignard.*)

P A L M I R E.

Que vas-tu faire?

Hélas!

S E I D E.

Servir le ciel, te mériter, te plaire.
Ce glaive à notre dieu vient d'être consacré.
Que l'ennemi de dieu soit par lui massacré!
Marchons. Ne vois-tu pas dans ces demeures sombres
Ces traits de fang, ce spectre, et ces errantes ombres?

P A L M I R E.

Que dis-tu?

S E I D E.

Je vous suis, ministre du trépas;
Vous me montrez l'autel, vous conduisez mon bras.
Allons.

P A L M I R E.

Non, trop d'horreur entre nous deux s'affemle.
Demeure.

S E I D E.

Il n'est plus temps, avançons; l'autel tremble.

PALMIRE.

Le ciel se manifeste, il n'en faut pas douter.

SEIDE.

Me pousse-t-il au meurtre, ou veut-il m'arrêter ?
Du prophète de dieu la voix se fait entendre ;
Il me reproche un cœur trop flexible et trop tendre.
Palmire !

PALMIRE.

Eh bien ?

SEIDE.

Au ciel adressez tous vos vœux.

Je vais frapper.

(il sort et va derrière l'autel où est Zopire.)

PALMIRE.

Je meurs. O moment douloureux !
Quelle effroyable voix dans mon ame s'élève !
D'où vient que tout mon sang malgré moi se soulève ?
Si le ciel veut un meurtre, est-ce à moi d'en juger ?
Est-ce à moi de m'en plaindre, et de l'interroger ?
J'obéis. D'où vient donc que le remords m'accable ?
Ah ! quel cœur fait jamais s'il est juste ou coupable ?
Je me trompe, ou les coups sont portés cette fois ;
J'entends les cris plaintifs d'une mourante voix.
Séide... hélas !...

SEIDE revient d'un air égaré.

Où suis-je, et quelle voix m'appelle ?
Je ne vois point Palmire ; un dieu m'a privé d'elle.

P A L M I R E .

Eh quoi ! méconnais-tu celle qui vit pour toi ?

S E I D E .

Où sommes-nous ?

P A L M I R E .

Eh bien , cette effroyable loi ,
Cette triste promesse est-elle enfin remplie ?

S E I D E .

Que me dis-tu ?

P A L M I R E .

Zopire a-t-il perdu la vie ?

S E I D E .

Qui ? Zopire ?

P A L M I R E .

Ah , grand Dieu ! Dieu de sang altéré ,
Ne persécutez point son esprit égaré.
Fuyons d'ici.

S E I D E .

Je sens que mes genoux s'affaissent.

(*il s'affied.*)

Ah ! je revois le jour , et mes forces renaissent.

Quoi ! c'est vous ?

P A L M I R E .

Qu'as-tu fait ?

S E I D E .

(*il se relève.*)

Moi ! je viens d'obéir...

D'un bras désespéré je viens de le saisir.

Par ses cheveux blanchis j'ai traîné ma victime.

O Ciel ! tu l'as voulu ; peux-tu vouloir un crime ?

Tremblant , saisi d'effroi , j'ai plongé dans son flanc

Ce glaive consacré , qui dut verser son sang.

J'ai voulu redoubler ; ce vieillard vénérable
 A jeté dans mes bras un cri si lamentable ;
 La nature a tracé dans ses regards mourans
 Un si grand caractère , et des traits si touchans ! ...
 De tendresse et d'effroi mon ame s'est remplie,
 Et plus mourant que lui , je déteste ma vie.

P A L M I R E .

Fuyons vers Mahomet qui doit nous protéger :
 Près de ce corps sanglant vous êtes en danger.
 Suivez-moi.

S E I D E .

Je ne puis. Je me meurs. Ah Palmire !

P A L M I R E .

Quel trouble épouvantable à mes yeux le déchire ?

S E I D E , *en pleurant.*

Ah ! si tu l'avais vu , le poignard dans le sein ,
 S'attendrir à l'aspect de son lâche assassin !
 Je fuyais. Croirais-tu que sa voix affaiblie ,
 Pour m'appeler encore a ranimé sa vie ?
 Il retirait ce fer de ses flancs malheureux.
 Hélas ! il m'observait d'un regard douloureux.
 Cher Séide , a-t-il dit , infortuné Séide !
 Cette voix , ces regards , ce poignard homicide ,
 Ce vieillard attendri , tout sanglant à mes pieds ,
 Poursuivent devant toi mes regards effrayés.
 Qu'avons-nous fait !

P A L M I R E .

On vient , je tremble pour ta vie.
 Fuis au nom de l'amour et du nœud qui nous lie.

S E I D E.

Va, laisse-moi. Pourquoi cet amour malheureux
M'a-t-il pu commander ce sacrifice affreux ?
Non, cruelle, sans toi, sans ton ordre suprême,
Je n'aurais pu jamais obéir au ciel même.

P A L M I R E.

De quel reproche horrible oses-tu m'accabler ?
Hélas ! plus que le tien mon cœur se sent troubler.
Cher amant, prends pitié de Palmire éperdue !

S E I D E.

Palmire ! quel objet vient effrayer ma vue ?
(*Zopire paraît appuyé sur l'autel, après s'être relevé derrière
cet autel où il a reçu le coup.*)

P A L M I R E.

C'est cet infortuné, luttant contre la mort,
Qui vers nous tout sanglant se traîne avec effort.

S E I D E.

Eh quoi, tu vas à lui ?

P A L M I R E.

De remords dévorée,
Je cède à la pitié dont je suis déchirée.
Je n'y puis résister, elle entraîne mes sens.

Z O P I R E , *avançant et soutenu par elle.*

Hélas, servez de guide à mes pas languissants !
(*il s'assied.*)

Séide, ingrat ! c'est toi qui m'arraches la vie !
Tu pleures ! ta pitié succède à ta furie !

SCÈNE V.

ZOPIRE, SEIDE, PALMIRE, PHANOR.

PHANOR.

CIEL ! quels affreux objets se présentent à moi !

ZOPIRE.

Si je voyais Hercide ! ... Ah, Phanor, est-ce toi ?
Voilà mon assassिन.

PHANOR.

O crime ! affreux mystère !
Assassin malheureux, connaissez votre père.

SEIDE.

Qui ?

PALMIRE.

Lui ?

SEIDE.

Mon père ?

ZOPIRE.

O Ciel !

PHANOR.

Hercide est expirant,

Il me voit, il m'appelle, il s'écrie en mourant :
S'il en est encor temps, prévien un parricide,
Cours arracher ce fer à la main de Séide.
Malheureux confident d'un horrible secret,
Je suis puni, je meurs des mains de Mahomet :
Cours, hâte-toi d'apprendre au malheureux Zopire
Que Séide est son fils, et frère de Palmire.

S E I D E .

Vous !

P A L M I R E .

Mon frère ?

Z O P I R E .

O mes fils ! ô nature ! ô mes Dieux !

Vous ne me trompiez pas, quand vous parliez pour eux.

Vous m'éclairiez, sans doute. Ah malheureux Séide !

Qui t'a pu commander cet affreux homicide ?

S E I D E , *se jetant à genoux.*

L'amour de mon devoir et de ma nation ,

Et ma reconnaissance , et ma religion ,

Tout ce que les humains ont de plus respectable

M'inspira des forfaits le plus abominable.

Rendez , rendez ce fer à ma barbare main.

P A L M I R E , *à genoux, arrêtant le bras de Séide.*

Ah ! mon père , ah ! Seigneur , plongez-le dans mon sein.

J'ai feule à ce grand crime encouragé Séide ;

L'inceste était pour nous le prix du parricide.

S E I D E .

Le ciel n'a point pour nous d'assez grands châtimens.

Frappez vos assassins.

Z O P I R E , *en les embrassant.*

J'embrasse mes enfans.

Le ciel voulut mêler , dans les maux qu'il m'envoie ,

Le comble des horreurs au comble de la joie.

Je bénis mon destin , je meurs ; mais vous vivez.

O vous , qu'en expirant mon cœur a retrouvés ,

Séide , et vous , Palmire , au nom de la nature ,

Par ce reste de fang qui sort de ma blessure ,

Par ce fang paternel , par vous , par mon trépas ,

Vengez-vous , vengez-moi , mais ne vous perdez pas.

L'heure approche, mon fils, où la trêve rompue
Laisse à mes desseins une libre étendue ;
Les dieux de tant de maux ont pris quelque pitié,
Le crime de tes mains n'est commis qu'à moitié.
Le peuple avec le jour en ces lieux va paraître ;
Mon sang va les conduire ; ils vont punir un traître.
Attendons ces momens.

SEIDE.

Ah ! je cours de ce pas
Vous immoler ce monstre, et hâter mon trépas ;
Me punir, vous venger.

SCÈNE VI.

ZOPIRE, SEIDE, PALMIRE, PHANOR,
OMAR, Suite.

OMAR.

QU'ON arrête Séide.
Secourez tous Zopire, enchaînez l'homicide.
Mahomet n'est venu que pour venger les lois.

ZOPIRE.

Ciel, quel comble du crime ! et qu'est-ce que je vois ?

SEIDE.

Mahomet me punir ?

PALMIRE.

Eh quoi ! tyran farouche,
Après ce meurtre horrible ordonné par ta bouche !

OMAR.

On n'a rien ordonné.

S É I D E .

Va, j'ai bien mérité
Cet exécrable prix de ma crédulité.

O M A R .

Soldats, obéissez.

P A L M I R E .

Non. Arrêtez. Perfide !

O M A R .

Madame, obéissez, si vous aimez Séide.
Mahomet vous protège, et son juste courroux,
Prêt à tout foudroyer, peut s'arrêter pour vous.
Auprès de votre roi, Madame, il faut me fuivre.

P A L M I R E .

Grand Dieu, de tant d'horreurs que la mort me délivre !

(on emmène Palmire et Séide.)

Z O P I R E à Phanor.

On les enlève ? O Ciel ! ô père malheureux !
Le coup qui m'affaîne est cent fois moins affreux.

P H A N O R .

Déjà le jour renaît, tout le peuple s'avance ;
On s'arme, on vient à vous, on prend votre défense.

Z O P I R E .

Quoi ! Séide est mon fils !

P H A N O R .

N'en doutez point.

Z O P I R E .

Hélas !

O forfaits ! ô nature ! . . . allons, soutiens mes pas,
Je meurs. Sauvez, grands Dieux, de tant de barbarie
Mes deux enfans que j'aime, et qui m'ôtent la vie. (*d*)

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

MAHOMET, OMAR, Suite dans le fond.

OMAR.

ZOPIRE est expirant, et ce peuple éperdu
Levait déjà son front dans la poudre abattu.
Tes prophètes et moi, que ton esprit inspire,
Nous défavouons tous le meurtre de Zopire.
Ici, nous l'annonçons à ce peuple en fureur,
Comme un coup du Très-Haut qui s'arme en ta faveur.
Là, nous en gémissons, nous promettons vengeance ;
Nous vantons ta justice, ainsi que ta clémence.
Par-tout on nous écoute, on fléchit à ton nom ;
Et ce reste importun de la sédition
N'est qu'un bruit passager de flots après l'orage,
Dont le courroux mourant frappe encor le rivage,
Quand la sérénité règne aux plaines du ciel.

MAHOMET.

Imposons à ces flots un silence éternel.
As-tu fait des remparts approcher mon armée ?

OMAR.

Elle a marché la nuit vers la ville alarmée :
Osman la conduisait par de secrets chemins.

MAHOMET.

Faut-il toujours combattre, ou tromper les humains !

Séide ne fait point qu'aveugle en sa furie ,
Il vient d'ouvrir le flanc dont il reçut la vie.

O M A R.

Qui pourrait l'en instruire ? Un éternel oubli
Tient avec ce secret Hercide enseveli :
Séide va le fuivre , et son trépas commence.
J'ai détruit l'instrument qu'employa ta vengeance.
Tu fais que dans son sang ses mains ont fait couler
Le poison qu'en sa coupe on avait su mêler.
Le châtement sur lui tombait avant le crime ;
Et tandis qu'à l'autel il traînait sa victime ,
Tandis qu'au sein d'un père il enfonçait son bras ,
Dans ses veines , lui-même , il portait son trépas.
Il est dans la prison , et bientôt il expire :
Cependant en ces lieux j'ai fait garder Palmire.
Palmire à tes desseins va même encor servir ;
Croyant sauver Séide , elle va t'obéir.
Je lui fais espérer la grâce de Séide.
Le silence est encor sur sa bouche timide :
Son cœur toujours docile , et fait pour t'adorer ,
En secret seulement n'osera murmurer.
Législateur , prophète , et roi dans ta patrie ,
Palmire achèvera le bonheur de ta vie.
Tremblante , inanimée , on l'amène à tes yeux.

M A H O M E T.

Va rassembler mes chefs , et revole en ces lieux.

SCÈNE II.

MAHOMET, PALMIRE, Suite de Palmire
et de Mahomet.

PALMIRE.

CIEL, où suis-je ! ah grand Dieu !

MAHOMET.

Soyez moins confernée ;

J'ai du peuple et de vous pesé la destinée.
Le grand événement qui vous remplit d'effroi,
Palmire, est un mystère entre le ciel et moi.
De vos indignes fers à jamais dégagée,
Vous êtes en ces lieux, libre, heureuse et vengée.
Ne pleurez point Séide, et laissez à mes mains
Le soin de balancer le destin des humains.
Ne songez plus qu'au vôtre : et si vous m'êtes chère,
Si Mahomet sur vous jeta des yeux de père,
Sachez qu'un fort plus noble, un titre encor plus grand,
Si vous le méritez, peut-être vous attend.
Portez vos vœux hardis au faite de la gloire ;
De Séide et du reste étouffez la mémoire :
Vos premiers sentimens doivent tous s'effacer
A l'aspect des grandeurs où vous n'osiez penser.
Il faut que votre cœur à mes bontés réponde,
Et suive en tout mes lois, lorsque j'en donne au monde.

PALMIRE.

Qu'entends-je ? quelles lois, ô Ciel ! et quels bienfaits !
Impositeur teint de sang, que j'abjure à jamais,

Bourreau de tous les miens , va ; ce dernier outrage
 Manquait à ma misère , et manquait à ta rage.
 Le voilà donc , grand Dieu ! ce prophète sacré ,
 Ce roi que je servis , ce dieu que j'adorai !
 Montre , dont les fureurs et les complots perfides
 De deux cœurs innocens ont fait deux parricides ;
 De ma faible jeunesse infame séducteur ,
 Tout fouillé de mon sang , tu prétends à mon cœur !
 Mais tu n'as pas encore assuré ta conquête ;
 Le voile est déchiré ; la vengeance s'apprête.
 Entends-tu ces clameurs ? entends-tu ces éclats ?
 Mon père te poursuit des ombres du trépas.
 Le peuple se soulève ; on s'arme en ma défense ;
 Leurs bras vont à ta rage arracher l'innocence.
 Puissé-je de mes mains te déchirer le flanc ,
 Voir mourir tous les tiens , et nager dans leur sang !
 Puissent la Mecque ensemble , et Médine , et l'Asie ,
 Punir tant de fureur et tant d'hypocrisie !
 Que le monde , par toi séduit et ravagé ,
 Rougisse de ses fers , les brise et soit vengé !
 Que ta religion , que fonda l'imposture ,
 Soit l'éternel mépris de la race future !
 Que l'enfer , dont tes cris menaçaient tant de fois
 Quiconque osait douter de tes indignes lois ,
 Que l'enfer , que ces lieux de douleur et de rage ,
 Pour toi seul préparés , soient ton juste partage !
 Voilà les sentimens qu'on doit à tes bienfaits ,
 L'hommage , les sermens , et les vœux que je fais.

M A H O M E T.

Je vois qu'on m'a trahi ; mais quoi qu'il en puisse être ,
 Et qui que vous soyez , fléchissez sous un maître.
 Apprenez que mon cœur . . .

SCÈNE III.

MAHOMET, PALMIRE, OMAR, ALI, Suite.

OMAR.

ON fait tout, Mahomet :
 Hercide en expirant révéla ton secret.
 Le peuple en est instruit ; la prison est forcée ;
 Tout s'arme , tout s'émeut ; une foule insensée ,
 Elevant contre toi ses hurlemens affreux ,
 Porte le corps sanglant de son chef malheureux.
 Séide est à leur tête , et d'une voix funeste ,
 Les excite à venger ce déplorable reste.
 Ce corps , souillé de sang , est l'horrible signal
 Qui fait courir le peuple à ce combat fatal.
 Il s'écrie en pleurant , je suis un parricide ;
 La douleur le ranime , et la rage le guide.
 Il semble respirer pour se venger de toi ;
 On déteste ton dieu , tes prophètes , ta loi.
 Ceux même qui devaient , dans la Mecque alarmée ,
 Faire ouvrir , cette nuit , la porte à ton armée ,
 De la fureur commune avec zèle enivrés ,
 Viennent lever sur toi leurs bras désespérés.
 On n'entend que les cris de mort et de vengeance.

PALMIRE.

Achève, juste Ciel! et soutiens l'innocence.
 Frappe.

MAHOMET à Omar.

Eh bien , que crains-tu ?

O M A R.

Tu vois quelques amis,
 Qui contre les dangers comme moi raffermiss,
 Mais vainement armés contre un pareil orage,
 Viennent tous à tes pieds mourir avec courage.

M A H O M E T.

Seul je les défendrai. Rangez-vous près de moi,
 Et connaissez enfin qui vous avez pour roi.

S C E N E I V et dernière.

MAHOMET, OMAR, *fa Suite d'un côté*; SEIDE,
et le Peuple de l'autre; PALMIRE *au milieu*.

SEIDE, *un poignard à la main, mais déjà affaibli par
 le poison.*

PEUPLE, vengez mon père, et courez à ce traître.

M A H O M E T.

Peuple, né pour me fuivre, écoutez votre maître.

S E I D E.

N'écoutez point ce monstre, et suivez-moi... Grands Dieux!
 Quel nuage épaissi se répand sur mes yeux!

(il avance, il chancelle.)

Frappons... Ciel! je me meurs.

M A H O M E T.

Je triomphe.

P A L M I R E, *courant à lui.*

Ah! mon frère,
 N'auras-tu pu verser que le fang de ton père?

S E I D E.

SÉIDE.

Avançons. Je ne puis... Quel dieu vient m'accabler!

(*il tombe entre les bras des fiens.*)

M A H O M E T.

Ainsi tout téméraire à mes yeux doit trembler.
 Incrédules esprits, qu'un zèle aveugle inspire,
 Qui m'osez blasphémer, et qui vengez Zopire,
 Ce seul bras que la terre apprit à redouter,
 Ce bras peut vous punir d'avoir osé douter.
 Dieu qui m'a confié sa parole et sa foudre,
 Si je me veux venger, va vous réduire en poudre.
 Malheureux ! connaissez son prophète et sa loi ;
 Et que ce dieu soit juge entre Séide et moi.
 De nous deux, à l'instant, que le coupable expire !

P A L M I R E.

Mon frère ! eh quoi ! sur eux ce monstre a tant d'empire !
 Ils demeurent glacés, ils tremblent à sa voix.
 Mahomet, comme un dieu, leur dicte encor ses lois.
 Et toi, Séide, aussi !

SÉIDE, *entre les bras des fiens.*

Le ciel punit ton frère.

Mon crime était horrible, autant qu'involontaire.
 En vain la vertu même habitait dans mon cœur.
 Toi, tremble, scélérat, si Dieu punit l'erreur.
 Vois quel foudre il prépare aux artisans des crimes :
 Tremble ; son bras s'effaye à frapper ses victimes.
 Détournez d'elle, ô Dieu, cette mort qui me fuit !

P A L M I R E.

Non, peuple, ce n'est point un dieu qui le poursuit :
 Non ; le poison, sans doute. ...

MAHOMET, *en l'interrompant, et s'adressant au peuple.*

Apprenez, infidelles,

A former contre moi des trames criminelles :
 Aux vengeances des cieus reconnaissez mes droits.
 La nature et la mort ont entendu ma voix.
 La mort qui m'obéit, qui, prenant ma défense,
 Sur ce front pâlisant a tracé ma vengeance,
 La mort est à vos yeux, prête à fondre sur vous.
 Ainsi mes ennemis sentiront mon courroux ;
 Ainsi je punirai les erreurs insensées,
 Les révoltes du cœur, et les moindres pensées.
 Si ce jour luit pour vous, ingrats, si vous vivez,
 Rendez grâce au pontife, à qui vous le devez.
 Fuyez, courez au temple apaiser ma colère.

(*le peuple se retire.*)

P A L M I R E, *revenant à elle.*

Arrêtez. Le barbare empoisonna mon frère.
 Montre, ainsi son trépas t'aura justifié ;
 A force de forfaits tu t'es déifié.
 Malheureux assassin de ma famille entière,
 Ote-moi de tes mains ce reste de lumière.
 O frère ! ô triste objet d'un amour plein d'horreurs !
 Que je te fuive au moins.

(*elle se jette sur le poignard de son frère.*)

M A H O M E T.

Qu'on l'arrête.

P A L M I R E.

Je meurs.

Je cesse de te voir, imposteur exécration.
 Je me flatte, en mourant, qu'un dieu plus équitable
 Réserve un avenir pour les cœurs innocens.
 Tu dois régner ; le monde est fait pour les tyrans.

M A H O M E T.

Elle m'est enlevée.... Ah! trop chère victime!
 Je me vois arracher le seul prix de mon crime.
 De ses jours pleins d'appas détestable ennemi,
 Vainqueur et tout-puissant, c'est moi qui suis puni.
 Il est donc des remords! ô fureur! ô justice!
 Mes forfaits dans mon cœur ont donc mis mon supplice!
 Dieu, que j'ai fait servir au malheur des humains,
 Adorable instrument de mes affreux desseins,
 Toi que j'ai blasphémé, mais que je crains encore,
 Je me sens condamné, quand l'univers m'adore.
 Je brave en vain les traits dont je me sens frapper.
 J'ai trompé les mortels, et ne puis me tromper.
 Père, enfans malheureux, immolés à ma rage,
 Vengez la terre et vous, et le ciel que j'outrage.
 Arrachez-moi ce jour, et ce perfide cœur,
 Ce cœur né pour haïr, qui brûle avec fureur.
 Et toi, de tant de honte étouffe la mémoire;
 Cache au moins ma faiblesse, et fauve encor ma gloire:
 Je dois régir en dieu l'univers prévenu;
 Mon empire est détruit si l'homme est reconnu.

Fin du cinquième et dernier acte.

V A R I A N T E S

D E M A H O M E T.

(a) **P**REMIÈRES éditions :

* On périt avec gloire. . . .

(b) Edition de 1752 :

* Vous fait si près du port exposer au naufrage.

(c) *Ibidem.*

* Ce jour tant souhaité me semble un jour d'horreur.

(d) *Ibid.*

P H A N O R.

.
* On s'arme, on vient à vous, on prend votre défense.

Z O P I R E.

* Soutiens mes pas, allons; j'espère encor punir
* L'hypocrite assassin qui m'ose secourir;
* Ou du moins, en mourant, sauver de sa furie
* Ces deux enfans que j'aime, et qui m'ôtent la vie.

N O T E S.

(1) C'EST le mot de la maréchale d'Ancre à un de ses juges, qui lui demandait de quel charme elle s'était servie pour captiver l'esprit de la reine : *de l'ascendant que les ames fortes ont sur les esprits faibles.*

(2) Les Mufulmans croyaient avoir à la Mecque le tombeau d'Abraham. Le sacrifice d'Isaac est le premier assassinat ordonné par DIEU, dans nos livres.

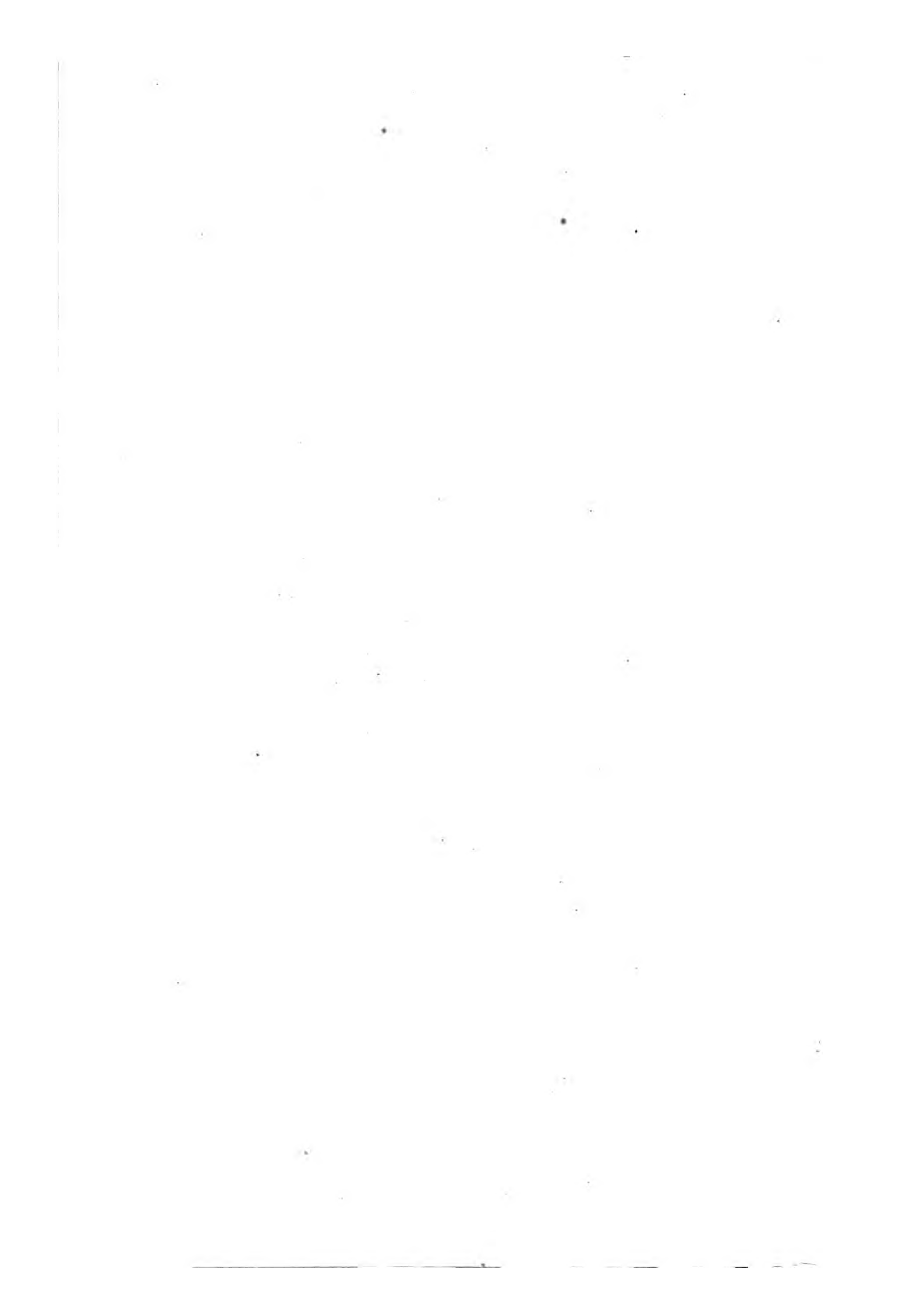
On se contenta de la bonne volonté pour cette seule fois ; mais c'était le premier pas, et cette tradition, une fois établie, donna aux fanatiques un prétexte pour obtenir davantage. Ils savaient bien que lorsqu'ils auraient déterminé un furieux à lever le poignard, un ange ne viendrait pas lui arrêter le bras.

(3) On trouve dans le quatrième acte :

» Mes pleurs baignent tes mains faiblement homicides.

Cette expression est de Racine : *De leurs plus chers parens saintement homicides*, dit-il, en parlant de vingt mille juifs égorgés pour un veau, par la main des lévites. Mais Racine, dans Athalie, employait son génie à consacrer ces saintes horreurs.

(4) C'est la seule bonne réponse à tous ceux qui croient, ou font semblant de croire qu'il n'y a de vertu que parmi les hommes qui pensent comme eux. Ce vers renferme un sens profond. Un homme, en effet, qui pense que pour avoir de la justice, de l'humanité, de la générosité, il faut croire une telle opinion spéculative, imaginer que dans un autre monde on sera payé de cette action, savoir même précisément comment on sera payé ; un tel homme regarde nécessairement la vertu comme une chose peu naturelle à l'espèce humaine, ne connaît pas les véritables motifs qui inspirent les actions vertueuses aux ames nées pour la vertu. Enfin, les bonnes actions qu'il a pu faire n'ont été inspirées que par des motifs étrangers, ou bien il n'a pas su démêler le principe de ses propres actions. Tel est le sens de ce vers, le plus philosophique peut-être, et le plus vrai de la pièce.



M E R O P E ,

T R A G E D I E .

Représentée , pour la première fois , le
20 février 1743.

L E T T R E
DU PERE DE TOURNEMINE,

J E S U I T E ,

A U P E R E B R U M O Y ,

sur la tragédie de Mérope.

JE vous renvoie , mon révérend Père , Mérope , ce matin à huit heures. Vous vouliez l'avoir dès hier au soir ; j'ai pris le temps de la lire avec attention. Quelque succès que lui donne le goût inconstant de Paris , elle passera jusqu'à la postérité comme une de nos tragédies les plus parfaites , comme un modèle de tragédie. *Aristote* , ce sage législateur du théâtre , a mis ce sujet au premier rang des sujets tragiques. *Euripide* l'avait traité ; et nous apprenons d'*Aristote* que toutes les fois qu'on représentait sur le théâtre de l'ingénieuse Athènes le Cresphonte d'*Euripide* , ce peuple accoutumé aux chefs-d'œuvre tragiques était frappé , faisi , transporté d'une émotion extraordinaire. Si le goût de Paris ne s'accorde pas avec celui d'Athènes , Paris aura tort sans doute. Le Cresphonte d'*Euripide* est perdu : M. de *Voltaire* nous le rend. Vous , mon Père , qui nous avez donné en français *Euripide* , tel qu'il charma la Grèce , avez reconnu dans la Mérope de notre illustre ami , la simplicité , le naturel , le

pathétique d'*Euripide*. M. de *Voltaire* a conservé la simplicité du sujet; il l'a débarrassé non-seulement d'épisodes superflus, mais encore de scènes inutiles. Le péril d'*Egislthe* occupe seul le théâtre. L'intérêt croît de scène en scène jusqu'au dénouement, dont la surprise est ménagée, préparée avec beaucoup d'art. On l'attend du petit-fils d'*Alcide*. Tout se passe sur le théâtre comme il se passa dans Mésène. Les coups de théâtre ne sont point des situations forcées, dont le merveilleux choque la vraisemblance : ils naissent du sujet ; c'est l'événement historique vivement représenté. Peut-on n'être pas touché, enlevé, dans la scène où *Narbas* arrive au moment que *Méropé* va immoler son fils qu'elle croit venger ? dans la scène où elle ne peut sauver son fils d'une mort inévitable qu'en le faisant connaître au tyran ? Le cinquième acte égale ou surpasse le peu de cinquièmes actes excellens qu'on a vus sur le théâtre. Tout se passe hors du théâtre ; et l'auteur a transporté, ce semble, toute l'action sur le théâtre avec un art admirable. La narration d'*Isménie* n'est pas de ces narrations étudiées, hors d'œuvre, où l'esprit brille à contre-temps, qui ralentissent l'action, qui dégèrent en fadeur ; elle est toute action. Le trouble d'*Isménie* peint le tumulte qu'elle raconte. Je ne parle point de la versification ; le poète, admirable versificateur, s'est surpassé ; jamais sa versification ne fut plus belle et plus claire. Tous ceux qu'un zèle raisonnable anime contre la corruption des mœurs, qui souhaitent la réformation du théâtre, qui voudraient qu'imitateurs exacts des Grecs, que nous avons surpassés dans plusieurs

perfections de la poésie dramatique , nous eussions plus de soin d'atteindre à sa véritable fin , de rendre le théâtre , comme il peut l'être , une école des mœurs : tous ceux qui pensent si raisonnablement doivent être charmés de voir un aussi grand poète , un poète aussi accrédité que le fameux *Voltaire* , donner une tragédie sans amour. (*)

Il n'a point hasardé imprudemment une entreprise si utile ; aux sentimens de l'amour il substitue des sentimens vertueux qui n'ont pas moins de force. Quelque prévenu qu'on soit pour les tragédies dont l'amour forme l'intrigue , il est cependant vrai (et nous l'avons souvent remarqué) que les tragédies qui ont le plus réussi ne doivent pas leurs succès aux scènes amoureuses. Au contraire , tous les connaisseurs habiles soutiennent que la galanterie romanesque a dégradé notre théâtre , et aussi nos meilleurs poètes. Le grand *Corneille* l'a senti , il souffrait avec peine la servitude où le réduisait le mauvais goût dominant : n'osant encore bannir du théâtre l'amour , il en a banni l'amour heureux ; il ne lui a permis ni bassesse ni faiblesse ; il l'a élevé jusqu'à l'héroïsme , aimant mieux passer le naturel , que de s'abaisser à un naturel trop tendre et contagieux.

Voilà , mon révérend Père , le jugement que votre illustre ami demande ; je l'ai écrit à la hâte , c'est une preuve de ma déférence ; mais l'amitié

(*) La première édition avait pour épigraphe :

Legite hoc , austeri ; crimen amoris abest.

220 LETTRE DU PERE TOURNEMINE, &c.

paternelle qui m'attache à lui depuis son enfance, ne m'a point aveuglé. J'ai l'honneur d'être avec les sentimens que vous connaissez, mon cher ami, mon cher fils, la gloire de votre père, entièrement à vous,

TOURNEMINE, *jésuite.*

Ce 23 décembre 1738.

L E T T R E

A MONSIEUR LE MARQUIS

SCIPION MAFFEI,

*Auteur de la Mérope italienne , et de beaucoup
d'autres ouvrages célèbres.*

MONSIEUR,

Ceux dont les Italiens modernes , et les autres peuples ont presque tout appris , les Grecs et les Romains , adressaient leurs ouvrages , sans la vaine formule d'un compliment , à leurs amis , et aux maîtres de l'art. C'est à ces titres que je vous dois l'hommage de la Mérope française.

Les Italiens qui ont été les restaurateurs de presque tous les beaux arts , et les inventeurs de quelques-uns , furent les premiers qui sous les yeux de *Léon X* firent renaître la tragédie ; et vous êtes le premier , Monsieur , qui dans ce siècle où l'art des *Sophocles* commençait à être amolli par des intrigues d'amour , souvent étrangères au sujet , ou avili par d'indignes bouffonneries qui déshonoraient le goût de votre ingénieuse nation ; vous êtes le premier , dis-je , qui avez eu le courage et le talent de donner une tragédie sans galanterie , une tragédie digne des beaux jours d'Athènes , dans laquelle l'amour d'une mère fait

toute l'intrigue, et où le plus tendre intérêt naît de la vertu la plus pure.

La France se glorifie d'Athalie : c'est le chef-d'œuvre de notre théâtre ; c'est celui de la poésie, c'est de toutes les pièces qu'on joue la seule où l'amour ne soit pas introduit ; mais aussi elle est soutenue par la pompe de la religion, et par cette majesté de l'éloquence des prophètes. Vous n'avez point eu cette ressource, et cependant vous avez fourni cette longue carrière de cinq actes, qui est si prodigieusement difficile à remplir sans épisodes.

J'avoue que votre sujet me paraît beaucoup plus intéressant et plus tragique que celui d'Athalie ; et si notre admirable *Racine* a mis plus d'art, de poésie et de grandeur dans son chef-d'œuvre, je ne doute pas que le vôtre n'ait fait couler beaucoup plus de larmes.

Le précepteur d'*Alexandre*, (et il faut de tels précepteurs aux rois) *Aristote*, cet esprit si étendu, si juste et si éclairé dans les choses qui étaient alors à la portée de l'esprit humain, *Aristote*, dans sa Poétique immortelle, ne balance pas à dire que la reconnaissance de *Méropé* et de son fils étaient le moment le plus intéressant de toute la scène grecque. Il donnait à ce coup de théâtre la préférence sur tous les autres. *Plutarque* dit que les Grecs, ce peuple si sensible, frémissaient de crainte que le vieillard qui devait arrêter le bras de *Méropé* n'arrivât pas assez tôt. Cette pièce qu'on jouait de son temps, et dont il nous reste très-peu de fragmens, lui paraissait la plus touchante de toutes les tragédies d'*Euripide* ; mais ce n'était pas seulement le choix du sujet qui fit le grand

succès d'*Euripide*, quoiqu'en tout genre le choix soit beaucoup.

Il a été traité plusieurs fois en France , mais sans succès ; peut-être les auteurs voulurent charger ce sujet si simple d'ornemens étrangers. C'était la *Vénus* toute nue de *Praxitèles* , qu'ils cherchaient à couvrir de clinquant. Il faut toujours beaucoup de temps aux hommes pour leur apprendre qu'en tout ce qui est grand on doit revenir au naturel et au simple.

En 1641 , lorsque le théâtre commençait à fleurir en France , et à s'élever même fort au-dessus de celui de la Grèce , par le génie de *P. Corneille* , le cardinal de *Richelieu* qui recherchait toute sorte de gloire , et qui avait fait bâtir la salle des spectacles du Palais-royal , pour y représenter des pièces dont il avait fourni le dessein , y fit jouer une *Méropé* sous le nom de *Téléphonte*. Le plan est , à ce qu'on croit , entièrement de lui. Il y avait une centaine de vers de sa façon ; le reste était de *Colletet* , de *Bois-Robert* , de *Desmarêts* et de *Chapelain* ; mais toute la puissance du cardinal de *Richelieu* ne pouvait donner à ces écrivains le génie qui leur manquait. Il n'avait peut-être pas lui-même celui du théâtre , quoiqu'il en eût le goût ; et tout ce qu'il pouvait et devait faire , c'était d'encourager le grand *Corneille*.

M. Gilbert , résident de la célèbre reine *Christine* , donna en 1643 sa *Méropé* , aujourd'hui non moins connue que l'autre. *Jean de la Chapelle* , de l'académie française , auteur d'une *Cléopâtre* , jouée avec quelque succès , fit représenter sa *Méropé* en 1683. Il ne manqua pas de remplir sa pièce d'un épisode d'amour. Il se plaint d'ailleurs , dans la préface , de ce qu'on

lui reprochait trop de merveilleux. Il se trompait ; ce n'était pas ce merveilleux qui avait fait tomber son ouvrage , c'était en effet le défaut de génie , et la froideur de la versification ; car voilà le grand point , voilà le vice capital qui fait périr tant de poèmes. L'art d'être éloquent en vers est de tous les arts le plus difficile et le plus rare. On trouvera mille génies qui sauront arranger un ouvrage, et le versifier d'une manière commune ; mais le traiter en vrais poètes , c'est un talent qui est donné à trois ou quatre hommes sur la terre.

Au mois de décembre 1701 , M. de *la Grange* fit jouer son *Amasis*, qui n'est autre chose que le sujet de *Méropé*, sous d'autres noms : la galanterie règne aussi dans cette pièce , et il y a beaucoup plus d'incidens merveilleux que dans celle de *la Chapelle* ; mais aussi elle est conduite avec plus d'art, plus de génie , plus d'intérêt ; elle est écrite avec plus de chaleur et de force : cependant elle n'eut pas d'abord un succès éclatant , *et habent sua fata libelli*. Mais depuis elle a été rejouée avec de très-grands applaudissemens , et c'est une des pièces dont la représentation a fait le plus de plaisir au public.

Avant et après *Amasis*, nous avons eu beaucoup de tragédies sur des sujets à peu - près semblables , dans lesquels une mère va venger la mort de son fils sur son propre fils même , et le reconnaît dans l'infant qu'elle va le tuer. Nous étions même accoutumés à voir sur notre théâtre cette situation frappante , mais rarement vraisemblable , dans laquelle un personnage vient un poignard à la main pour tuer son ennemi , tandis qu'un autre personnage arrive dans

l'instant

l'instant même, et lui arrache le poignard. Ce coup de théâtre avait fait réussir, du moins pour un temps, le Camma de *Thomas Corneille*.

Mais de toutes les pièces dont je vous parle, il n'y en a aucune qui ne soit chargée d'un petit épisode d'amour, ou plutôt de galanterie; car il faut que tout se plie au goût dominant. Et ne croyez pas, Monsieur, que cette malheureuse coutume d'accabler nos tragédies d'un épisode inutile de galanterie soit due à *Racine*, comme on le lui reproche en Italie; c'est lui, au contraire, qui a fait ce qu'il a pu pour réformer en cela le goût de la nation. Jamais chez lui la passion de l'amour n'est épisodique; elle est le fondement de toutes ses pièces, elle en forme le principal intérêt. C'est la passion la plus théâtrale de toutes, la plus fertile en sentimens, la plus variée: elle doit être l'ame d'un ouvrage de théâtre, ou en être entièrement bannie. Si l'amour n'est pas tragique, il est insipide; et s'il est tragique, il doit régner seul. Il n'est pas fait pour la seconde place; c'est *Rotrou*, c'est le grand *Corneille* même, il le faut avouer, qui, en créant notre théâtre, l'ont presque toujours défiguré par ces amours de commande, par ces intrigues galantes qui, n'étant point de vraies passions, ne sont point dignes du théâtre; et si vous demandez pourquoi on joue si peu de pièces de *Pierre Corneille*, n'en cherchez point ailleurs la raison; c'est que dans la tragédie d'Othon,

Othon à la princesse a fait un compliment,
Plus en homme d'esprit qu'en véritable amant.

Il fuivait pas à pas un effort de mémoire ,
 Qu'il était plus aisé d'admirer que de croire.
 Camille semblait même assez de cet avis ;
 Elle aurait mieux goûté des discours moins fuivis...
 Dis-moi donc , lorsque Othon s'est offert à Camille ,
 A-t-il été content ? a-t-elle été facile ?

C'est que dans Pompée , l'inutile *Cléopâtre* dit que
César

Lui trace des sounpirs , et d'un slyle plaintif ,
 Dans son champ de victoire il se dit son captif.

C'est que *César* demande à *Antoine*

S'il a vu cette reine adorable ?

Et qu'*Antoine* répond :

Oui , Seigneur , je l'ai vue , elle est incomparable.

C'est que dans Sertorius , le vieux *Sertorius* même est
 amoureux à la fois par politique et par goût , et dit :

J'aime ailleurs ; à mon âge il sied si mal d'aimer ,
 Que je le cache même à qui m'a su charmer ,
 Et que d'un front ridé les replis jaunissans
 Ne sont pas un grand charme à captiver les sens.

C'est que dans Oedipe , *Thésée* débute par dire à
Dirce :

Quelque ravage affreux qu'étale ici la peste ,
 L'absence aux vrais amans est encor plus funeste.

Enfin , c'est que jamais un tel amour ne fait verser de
 larmes ; et quand l'amour n'émeut pas , il refroidit.

Je ne vous dis ici , Monsieur , que ce que tous les connoisseurs, les véritables gens de goût , se disent tous les jours en conversation ; ce que vous avez entendu plusieurs fois chez moi ; enfin ce qu'on pense, et ce que personne n'ose encore imprimer. Car vous savez comment les hommes sont faits ; ils écrivent presque tous contre leur propre sentiment , de peur de choquer le préjugé reçu. Pour moi , qui n'ai jamais mis dans la littérature aucune politique , je vous dis hardiment la vérité , et j'ajoute que je respecte plus *Corneille*, et que je connais mieux le grand mérite de ce père du théâtre , que ceux qui le louent au hasard de ses défauts.

On a donné une *Méropé* sur le théâtre de Londres en 1731. Qui croirait qu'une intrigue d'amour y entrât encore ? Mais depuis le règne de *Charles II*, l'amour s'était emparé du théâtre d'Angleterre, et il faut avouer qu'il n'y a point de nation au monde qui ait peint si mal cette passion. L'amour ridiculement amené, et traité de même, est encore le défaut le moins monstrueux de la *Méropé* anglaise. Le jeune *Egiste*, tiré de sa prison par une fille d'honneur, amoureuse de lui, est conduit devant la reine, qui lui présente une coupe de poison et un poignard, et qui lui dit : « Si tu n'avales le poison, ce poignard va servir à tuer ta maîtresse. » Le jeune homme boit, et on l'emporte mourant. Il revient, au cinquième acte, annoncer froidement à *Méropé*, qu'il est son fils, et qu'il a tué le tyran. *Méropé* lui demande comment ce miracle s'est opéré ? « Une amie de la fille d'honneur, répond-il, avait mis du jus de pavot au lieu de poison dans la coupe. Je n'étais qu'endormi quand on m'a cru mort :

» j'ai appris en m'éveillant que j'étais votre fils, et sur
» le champ j'ai tué le tyran. » Ainsi finit la tragédie.

Elle fut sans doute mal reçue : mais n'est-il pas bien étrange qu'on l'ait représentée ? N'est-ce pas une preuve que le théâtre anglais n'est pas encore épuré ? Il semble que la même cause qui prive les Anglais du génie de la peinture et de la musique leur ôte aussi celui de la tragédie. Cette île, qui a produit les plus grands philosophes de la terre, n'est pas aussi fertile pour les beaux arts ; et si les Anglais ne s'appliquent sérieusement à suivre les préceptes de leurs excellens citoyens, *Adisson* et *Pope*, ils n'approcheront pas des autres peuples en fait de goût et de littérature.

Mais, tandis que le sujet de *Méropé* était ainsi défiguré dans une partie de l'Europe, il y avait long-temps qu'il était traité en Italie selon le goût des anciens. Dans ce seizième siècle, qui sera fameux dans tous les siècles, le comte de *Torelli* avait donné sa *Méropé* avec des chœurs. Il paraît que si M. de *la Chapelle* a outré tous les défauts du théâtre français, qui sont l'air romanesque, l'amour inutile, et les épisodes ; et que si l'auteur anglais a poussé à l'excès la barbarie, l'indécence et l'absurdité, l'auteur italien avait outré les défauts des Grecs, qui sont le vide d'action, et la déclamation. Enfin, Monsieur, vous avez évité tous ces écueils, vous qui avez donné à vos compatriotes des modèles en plus d'un genre ; vous leur avez donné dans votre *Méropé* l'exemple d'une tragédie simple et intéressante.

J'en fus saisi dès que je la lus : mon amour pour ma patrie ne m'a jamais fermé les yeux sur le mérite des étrangers ; au contraire, plus je suis bon citoyen,

plus je cherche à enrichir mon pays des trésors qui ne sont point nés dans son sein. Mon envie de traduire votre *Méropé* redoubla, lorsque j'eus l'honneur de vous connaître à Paris en 1733. Je m'aperçus qu'en aimant l'auteur, je me sentais encore plus d'inclination pour l'ouvrage; mais, quand je voulus y travailler, je vis qu'il était absolument impossible de la faire passer sur notre théâtre français. Notre délicatesse est devenue excessive: nous sommes peut-être des Sybarites plongés dans le luxe, qui ne pouvons supporter cet air naïf et rustique, ces détails de la vie champêtre, que vous avez imités du théâtre grec.

Je craindrais qu'on ne souffrît pas chez nous le jeune *Egislhe*, faisant présent de son anneau à celui qui l'arrête, et qui s'empare de cette bague. Je n'oserais hasarder de faire prendre un héros pour un voleur, quoique la circonstance où il se trouve autorise cette méprise.

Nos usages, qui probablement permettent tant de choses que les vôtres n'admettent point, nous empêcheraient de représenter le tyran de *Méropé*, l'assassin de son époux et de ses fils, feignant d'avoir, après quinze ans, de l'amour pour cette reine; même je n'oserais pas faire dire par *Méropé* au tyran: *Pourquoi donc ne m'avez-vous pas parlé d'amour auparavant, dans le temps que la fleur de la jeunesse ornaît encore mon visage?* Ces entretiens sont naturels; mais notre parterre, quelquefois si indulgent, et d'autres fois si délicat, pourrait les trouver trop familiers, et voir même de la coquetterie où il n'y a au fond que de la raison.

Notre théâtre français ne souffrirait pas non plus que *Méropé* fit lier son fils sur la scène à une colonne,

ni qu'elle courût sur lui deux fois, le javelot et la hache à la main, ni que le jeune homme s'enfuît deux fois devant elle, en demandant la vie à son tyran.

Nos usages permettraient encore moins que la confidente de *Méropé* engageât le jeune *Egislhe* à dormir sur la scène, afin de donner le temps à la reine de venir l'y assassiner. Ce n'est pas, encore une fois, que tout cela ne soit dans la nature; mais il faut que vous pardonniez à notre nation, qui exige que la nature soit toujours présentée avec certains traits de l'art; et ces traits sont bien différens à Paris et à Vérone.

Pour donner une idée sensible de ces différences que le génie des nations cultivées met entre les mêmes arts, permettez-moi, Monsieur, de vous rappeler ici quelques traits de votre célèbre ouvrage, qui me paraissent dictés par la pure nature. Celui qui arrête le jeune *Cresphonte*, et qui lui prend sa bague, lui dit :

*Or dunque in tuo paese i servi
Han di coteste gemme? Un bel paese
Fia questo tuo; nel nostro una tal gemma
Ad un dito regal non sconverrebbe.*

Je vais prendre la liberté de traduire cet endroit en vers blancs, comme votre pièce est écrite; parce que le temps qui me presse ne me permet pas le long travail qu'exige la rime.

- » Les esclaves chez vous portent de tels bijoux!
- » Votre pays doit être un beau pays, sans doute;
- » Chez nous de tels anneaux ornent la main des rois.

Le confident du tyran lui dit , en parlant de la reine , qui refuse d'épouser après vingt ans l'assassin reconnu de sa famille :

La donna , come fai , ricusa e brama.

» La femme , comme on fait , nous refuse et désire.

La suivante de la reine répond au tyran , qui la presse de disposer sa maîtresse au mariage :

. *Dissimulato in vano
Soffre di febre affalto ; alquanti giorni
Donare è forza a rinfrancar suoi spirti.*

» On ne peut vous cacher que la reine a la fièvre ;
» Accordez quelque temps pour lui rendre ses forces.

Dans votre quatrième acte , le vieillard *Polydore* demande à un homme de la cour de *Méropé* , qui il est ? Je suis *Eurises* , le fils de *Nicandre* , répond-il. *Polydore* alors , en parlant de *Nicandre* , s'exprime comme le *Nestor* d'*Homère*.

. *Egli era umano
E liberal ; quando appariva , tutti
Faceangli onor ; io mi ricordo ancora
Di quando ei festeggiò con bella pompa
Le sue nozze con Silvia , ch' era figlia
D'Olimpia e di Glicon fratel d'Ipparco.
Tu dunque sei quel fanciullin che in corte
Silvia condur solea quasi per pompa :
Parmi l'altr' jeri. O quanto siete presti ,
Quanto mai v'affrettate , o giovinetti ,
A farvi adulti , ed a gridar tacendo ,
Che noi diam loco !*

- » Oh ! qu'il était humain ! qu'il était libéral !
 » Que dès qu'il paraissait on lui faisait d'honneurs !
 » Je me souviens encor du festin qu'il donna ,
 » De tout cet appareil, alors qu'il épousa
 » La fille de Glicon et de cette Olimpie,
 » La belle-sœur d'Hipparque. Eurises, c'est donc vous ?
 » Vous, cet aimable enfant, que si souvent Silvie
 » Se faisait un plaisir de conduire à la cour ?
 » Je crois que c'est hier. O que vous êtes prompte !
 » Que vous croissez, jeuneffe ! et que dans vos beaux jours
 » Vous nous avertissez de vous céder la place !

Et dans un autre endroit, le même vieillard, invité d'aller voir la cérémonie du mariage de la reine, répond :

. *Oh curioso*
Punto i' non son : passò stagione : affai
Veduti ho sacrificj, io mi ricordo
Di quello ancora quando il Rè Cresfonte
Incominciò a regnar. Quella fù pompa.
Ora più non si fanno a questi tempi
Di cotai sacrificj. Più di cento
Fur le bestie svenate : i Sacerdoti
Risplendean tutti, e dove ti volgesti
Altro non si vedea che argento ed oro.

- » Je suis sans curiosité.
 » Le temps en est passé, mes yeux ont assez vu
 » De ces apprêts d'hymen, et de ces sacrifices.
 » Je me souviens encor de cette pompe auguste,
 » Qui jadis en ces lieux marqua les premiers jours
 » Du règne de Cresphonte. Ah, le grand appareil !

- » Il n'est plus aujourd'hui de semblables spectacles.
 » Plus de cent animaux y furent immolés :
 » Tous les prêtres brillèrent , et les yeux éblouis
 » Voyaient l'argent et l'or par-tout étinceler.

Tous ces traits sont naïfs : tout y est convenable à ceux que vous introduisez sur la scène , et aux mœurs que vous leur donnez. Ces familiarités naturelles eussent été , à ce que je crois , bien reçues dans Athènes ; mais Paris et notre parterre veulent une autre espèce de simplicité. Notre ville pourrait même se vanter d'avoir un goût plus cultivé qu'on ne l'avait dans Athènes : car enfin , il me semble qu'on ne représentait d'ordinaire des pièces de théâtre , dans cette première ville de la Grèce , que dans quatre fêtes solennelles , et Paris a plus d'un spectacle tous les jours de l'année. On ne comptait dans Athènes que dix mille citoyens , et notre ville est peuplée de près de huit cents mille habitans , parmi lesquels je crois qu'on peut compter trente mille juges des ouvrages dramatiques , et qui jugent presque tous les jours.

Vous avez pu dans votre tragédie traduire cette élégante et simple comparaison de *Virgile* :

*Qualis populea mærens Philomela sub umbra
 Amissos queritur fætus.*

Si je prenais une telle liberté , on me renverrait au poëme épique , tant nous avons affaire à un maître dur , qui est le public.

*Nescis , heu ! nescis nostræ fastidia Romæ :
 Et pueri nasum rhinocerotis habent.*

Les Anglais ont la coutume de finir presque tous leurs actes par une comparaison ; mais nous exigeons , dans une tragédie , que ce soient les héros qui parlent , et non le poète , et notre public pense que dans une grande crise d'affaires , dans un conseil , dans une passion violente , dans un danger pressant , les princes , les ministres ne font point de comparaisons poétiques.

Comment pourrais-je encore faire parler souvent ensemble des personnages subalternes ? ils servent chez vous à préparer des scènes intéressantes entre les principaux acteurs ; ce sont les avenues d'un beau palais ; mais notre public impatient veut entrer tout d'un coup dans le palais. Il faut donc se plier au goût d'une nation d'autant plus difficile qu'elle est depuis long-temps raffinée de chefs-d'œuvre.

Cependant , parmi tant de détails que notre extrême sévérité réproûve , combien de beautés je regrettais ! combien me plaisait la simple nature , quoique sous une forme étrangère pour nous ! Je vous rends compte , Monsieur , d'une partie des raisons qui m'ont empêché de vous suivre , en vous admirant.

Je fus obligé , à regret , d'écrire une *Méropé* nouvelle : je l'ai donc faite différemment , mais je suis bien loin de croire l'avoir mieux faite. Je me regarde avec vous comme un voyageur à qui un roi d'Orient aurait fait présent des plus riches étoffes : ce roi devrait permettre que le voyageur s'en fit habiller à la mode de son pays.

Ma *Méropé* fut achevée au commencement de 1736, à peu-près telle qu'elle est aujourd'hui. D'autres

études m'empêchèrent de la donner au théâtre; mais la raison qui m'en éloignait le plus était la crainte de la faire paraître après d'autres pièces heureuses, dans lesquelles on avait vu depuis peu le même sujet sous des noms différens. Enfin j'ai hasardé ma tragédie, et notre nation a fait connaître qu'elle ne dédaignait pas de voir la même matière différemment traitée. Il est arrivé à notre théâtre ce qu'on voit tous les jours dans une galerie de peinture, où plusieurs tableaux représentent le même sujet. Les connaisseurs se plaisent à remarquer les diverses manières; chacun fait selon son goût le caractère de chaque peintre; c'est une espèce de concours qui sert à la fois à perfectionner l'art, et à augmenter les lumières du public.

Si la Mérope française a eu le même succès que la Mérope italienne, c'est à vous, Monsieur, que je le dois; c'est à cette simplicité dont j'ai toujours été idolâtre, qui dans votre ouvrage m'a servi de modèle. Si j'ai marché dans une route différente, vous m'y avez toujours servi de guide.

J'aurais souhaité pouvoir, à l'exemple des Italiens et des Anglais, employer l'heureuse facilité des vers blancs, et je me suis souvenu plus d'une fois de ce passage du *Rucellai*.

*Tu sai pur che l'imagin della voce
Che risponde da i sassi, dove l'echo alberga,
Sempre nemica fù del nostro regno,
E fù inventrice delle prime rime.*

Mais je me suis aperçu, et j'ai dit, il y a longtemps, qu'une telle tentative n'aurait jamais de succès

en France, et qu'il y aurait beaucoup plus de faiblesse que de force à éluder un joug qu'ont porté les auteurs de tant d'ouvrages qui dureront autant que la nation française. Notre poésie n'a aucune des libertés de la vôtre, et c'est peut-être une des raisons pour lesquelles les Italiens nous ont précédés de plus de trois siècles dans cet art si aimable et si difficile.

Je voudrais, Monsieur, pouvoir vous suivre dans vos autres connaissances, comme j'ai eu le bonheur de vous imiter dans la tragédie. Que n'ai-je pu me former sur votre goût dans la science de l'histoire; non pas dans cette science vague et stérile des faits et des dates, qui se borne à savoir en quel temps mourut un homme inutile ou funeste au monde, science uniquement de dictionnaire, qui chargerait la mémoire sans éclairer l'esprit! Je veux parler de cette histoire de l'esprit humain, qui apprend à connaître les mœurs, qui nous trace, de faute en faute et de préjugé en préjugé, les effets des passions des hommes, qui nous fait voir ce que l'ignorance, ou un savoir mal entendu, ont causé de maux, et qui suit surtout le fil du progrès des arts, à travers ce choc effroyable de tant de puissances, et ce bouleversement de tant d'empires.

C'est par là que l'histoire m'est précieuse, et elle me le devient davantage par la place que vous tiendrez parmi ceux qui ont donné de nouveaux plaisirs et de nouvelles lumières aux hommes. La postérité apprendra avec émulation que votre patrie vous a rendu les honneurs les plus rares, et que Vérone vous a élevé une statue, avec cette inscription : AU MARQUIS SCIPION MAFFEI VIVANT : inscription aussi

belle, en son genre, que celle qu'on lit à Montpellier :
A LOUIS XIV APRÈS SA MORT.

Daignez ajouter, Monsieur, aux hommages de vos concitoyens, celui d'un étranger que sa respectueuse estime vous attache autant que s'il était né à Vérone.

L E T T R E

D E

M. DE LA LINDELLE

A M. DE VOLTAIRE.

MONSIEUR,

VOUS avez eu la politesse de dédier votre tragédie de *Mérope* à M. *Maffei*, et vous avez rendu service aux gens de lettres d'Italie et de France, en remarquant, avec la grande connaissance que vous avez du théâtre, la différence qui se trouve établie entre les bienséances de la scène française, et celles de la scène italienne.

Le goût que vous avez pour l'Italie, et les ménagemens que vous avez eus pour M. *Maffei*, ne vous ont pas permis de remarquer les défauts véritables de cet auteur; mais moi, qui n'ai en vue que la vérité et le progrès des arts, je ne craindrai point de dire ce que pense le public éclairé, et ce que vous ne pouvez vous empêcher de penser vous-même.

L'abbé *des Fontaines* avait déjà relevé quelques fautes palpables de la *Méropé* de M. *Maffei* ; mais, à son ordinaire, avec plus de grossièreté que de justesse ; il avait mêlé les bonnes critiques avec les mauvaises. Ce fatirique décrié n'avait ni assez de connaissance de la langue italienne, ni assez de goût pour porter un jugement sain et exempt d'erreur.

Voici ce que pensent les littérateurs les plus judicieux que j'ai consultés en France et delà les monts. La *Méropé* leur paraît, sans contredit, le sujet le plus touchant et le plus vraiment tragique qui ait jamais été au théâtre ; il est fort au-dessus de celui d'*Athalie*, en ce que la reine *Athalie* ne veut pas assassiner le petit *Joas*, et qu'elle est trompée par le grand-prêtre qui veut venger sur elle des crimes passés ; au lieu que dans la *Méropé* c'est une mère qui, en vengeant son fils, est sur le point d'assassiner ce fils même, son amour et son espérance. L'intérêt de *Méropé* est tout autrement touchant que celui de la tragédie d'*Athalie* ; mais il paraît que M. *Maffei* s'est contenté de ce que présente naturellement son sujet, et qu'il n'y a mis aucun art théâtral.

1. Les scènes souvent ne sont point liées, et le théâtre se trouve vide ; défaut qui ne se pardonne pas aujourd'hui aux moindres poètes.

2. Les acteurs arrivent, et partent souvent sans raison ; défaut non moins essentiel.

3. Nulle vraisemblance, nulle dignité, nulle bienséance, nul art dans le dialogue, et cela dès la première scène, où l'on voit un tyran raisonner paisiblement avec *Méropé* dont il a égorgé le mari

et les enfans, et lui parler d'amour; cela ferait sifflé à Paris par les moins connaisseurs.

4. Tandis que le tyran parle d'amour si ridiculement à cette vieille reine, on annonce qu'on a trouvé un jeune homme coupable d'un meurtre: mais on ne fait point, dans le cours de la pièce, qui ce jeune homme a tué. Il prétend que c'est un voleur qui voulait lui prendre ses habits. Quelle petitesse! quelle bassesse! quelle stérilité! Cela ne serait pas supportable dans une farce de la foire.

5. Le *barigel*, ou le capitaine des gardes, ou le grand prévôt, il n'importe, interroge le meurtrier, qui porte au doigt un bel anneau; ce qui fait une scène du plus bas comique, laquelle est écrite d'une manière digne de la scène.

6. La mère s' imagine d'abord que le voleur qui a été tué, est son fils. Il est pardonnable à une mère de tout craindre; mais il fallait à une reine-mère d'autres indices un peu plus nobles.

7. Au milieu de ces craintes, le tyran *Polyphonte* raisonne de son prétendu amour avec la suivante de *Méropé*. Ces scènes froides et indécentes, qui ne sont imaginées que pour remplir un acte, ne seraient pas souffertes sur un théâtre tragique régulier. Vous vous êtes contenté, Monsieur, de remarquer modestement une de ces scènes, dans laquelle la suivante de *Méropé* prie le tyran de ne pas presser les noces; parce que, dit-elle, sa maîtresse a un *assaut de fièvre*: et moi, Monsieur, je vous dis hardiment, au nom de tous les connaisseurs, qu'un tel dialogue, et une telle réponse, ne sont dignes que du théâtre d'*Arlequin*.

8. J'ajouterai encore que, quand la reine, croyant

son fils mort, dit qu'elle veut arracher le cœur au meurtrier, et le déchirer avec les dents, elle parle en *cannibale* plus encore qu'en mère affligée, et qu'il faut de la décence par-tout.

9. *Egiste*, qui a été annoncé comme un voleur, et qui a dit qu'on l'avait voulu voler lui-même, est encore pris pour un voleur une seconde fois; il est mené devant la reine, malgré le roi, qui pourtant prend sa défense. La reine le lie à une colonne, le veut tuer avec un dard, et avant de le tuer elle l'interroge. *Egiste* lui dit que son père est un vieillard; et à ce mot de vieillard la reine s'attendrit. Ne voilà-t-il pas une bonne raison de changer d'avis, et de soupçonner qu'*Egiste* pourrait bien être son fils? ne voilà-t-il pas un indice bien marqué? Est-il donc si étrange qu'un jeune homme ait un père âgé? *Maffei* a substitué cette faute, et ce manque d'art et de génie, à une autre faute plus grossière qu'il avait faite dans la première édition. *Egiste* disait à la reine : *Ah ! Polydore, mon père.* Et ce *Polydore* était en effet l'homme à qui *Méropé* avait confié *Egiste*. Au nom de *Polydore*, la reine ne devait plus douter qu'*Egiste* ne fût son fils; la pièce était finie. Ce défaut a été ôté; mais on y a substitué un défaut encore plus grand.

10. Quand la reine est ridiculement et sans raison en suspens sur ce mot de *vieillard*, arrive le tyran, qui prend *Egiste* sous sa protection. Le jeune homme, qu'on devait représenter comme un héros, remercie le roi de lui avoir donné la vie, et le remercie avec un avilissement et une bassesse qui fait mal au cœur, et qui dégrade entièrement *Egiste*.

11. Ensuite *Méropé* et le tyran passent leur temps ensemble

ensemble. *Méropé* évapore sa colère en injures qui ne finissent point. Rien n'est plus froid que ces scènes de déclamations qui manquent de nœud, d'embarras, de passion contrastée. Ce sont des scènes d'écolier. Toute scène qui n'est pas une espèce d'action, est inutile.

12. Il y a si peu d'art dans cette pièce, que l'auteur est toujours forcé d'employer des confidentes et des confidens pour remplir son théâtre. Le quatrième acte commence encore par une scène froide et inutile entre le tyran et la suivante : ensuite cette suivante rencontre le jeune *Egislthe*, je ne fais comment, et lui persuade de se reposer dans le vestibule, afin que, quand il sera endormi, la reine puisse le tuer tout à son aise. En effet il s'endort comme il l'a promis. Belle intrigue ! et la reine vient pour la seconde fois, une hache à la main, pour tuer le jeune homme qui dormait exprès. Cette situation répétée deux fois est le comble de la stérilité, comme le sommeil du jeune homme est le comble du ridicule. M. *Maffei* prétend qu'il y a beaucoup de génie et de variété dans cette situation répétée ; parce que la première fois la reine arrive avec un dard, et la seconde fois avec une hache : quel effort de génie !

13. Enfin le vieillard *Polydore* arrive tout à propos, et empêche la reine de faire le coup : on croirait que ce beau moment devrait faire naître mille incidens intéressans entre la mère et le fils, entre eux deux et le tyran. Rien de tout cela : *Egislthe* s'enfuit et ne voit point sa mère ; il n'a aucune scène avec elle, ce qui est encore un défaut de génie insupportable. *Méropé* demande au vieillard quelle récompense il veut ; et

ce vieux fou la prie de le rajeunir. Voilà à quoi passe son temps une reine qui devrait courir après son fils. Tout cela est bas , déplacé et ridicule au dernier point.

14. Dans le cours de la pièce, le tyran veut toujours épouser ; et pour y parvenir, il fait dire à *Méropé* qu'il va faire égorger tous les domestiques et les courtisans de cette princesse, si elle ne lui donne la main. Quelle ridicule idée ! quel extravagant que ce tyran ! M. *Maffei* ne pouvait-il trouver un meilleur prétexte pour sauver l'honneur de la reine , qui a la lâcheté d'épouser le meurtrier de sa famille ?

15. Autre puérité de collègue. Le tyran dit à son confident : *Je fais l'art de régner , je ferai mourir les audacieux , je lâcherai la bride à tous les vices , j'inviterai mes sujets à commettre les plus grands crimes , en pardonnant aux plus coupables ; j'exposerai les gens de bien à la fureur des scélérats , &c.* Quel homme a jamais pensé et prononcé de telles sottises ? Cette déclamation de régent de fixième ne donne-t-elle pas une jolie idée d'un homme qui fait gouverner ?

On a reproché au grand *Racine* d'avoir dans *Athalie* fait dire à *Mathan* trop de mal de lui-même. Encore *Mathan* parle-t-il raisonnablement ; mais ici , c'est le comble de la folie de prétendre que de tout mettre en combustion soit l'art de régner : c'est l'art d'être détrôné ; et on ne peut lire de pareilles absurdités sans rire. M. *Maffei* est un étrange politique.

En un mot, Monsieur, l'ouvrage de *Maffei* est un très-beau sujet, et une très-mauvaise pièce. Tout le monde convient à Paris que la représentation n'en ferait pas achevée, et tous les gens sensés d'Italie en

font très-peu de cas. C'est très-vainement que l'auteur dans ses voyages n'a rien négligé pour engager les plus mauvais écrivains à traduire sa tragédie : il lui était bien plus aisé de payer un traducteur que de rendre sa pièce bonne.

R E P O N S E

D E

M. D E V O L T A I R E

A M. D E L A L I N D E L L E.

LA lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, Monsieur, doit vous valoir le nom d'hypercritique, qu'on donnait à *Scaliger*. Vous me paraissez bien redoutable ; et si vous traitez ainsi *M. Maffei*, que n'ai-je point à craindre de vous ? J'avoue que vous avez trop raison sur bien des points. Vous vous êtes donné la peine de ramasser beaucoup de ronces et d'épines ; mais pourquoi ne vous êtes-vous pas donné le plaisir de cueillir les fleurs ? Il y en a , sans doute, dans la pièce de *M. Maffei*, et que j'ose croire immortelles : telles sont les scènes de la mère et du fils , et le récit de la fin. Il me semble que ces morceaux sont bien touchans et bien pathétiques. Vous prétendez que c'est le sujet seul qui en fait la beauté ; mais, Monsieur , n'était-ce pas le même sujet dans les autres auteurs qui ont traité la *Méropé* ? Pourquoi , avec les

mêmes secours, n'ont-ils pas eu le même succès ? Cette seule raison ne prouve-t-elle pas que M. *Maffei* doit autant à son génie qu'à son sujet ?

Je ne vous le dissimulerai pas. Je trouve que M. *Maffei* a mis plus d'art que moi dans la manière dont il s'y prend pour faire penser à *Méropé* que son fils est l'assassin de son fils même. Je n'ai pu me servir comme lui d'un anneau, parce que depuis l'*anneau royal* dont *Boileau* se moque dans ses *Satires*, cela semblerait trop petit sur notre théâtre. Il faut se plier aux usages de son siècle et de sa nation : mais par cette raison-là même, il ne faut pas condamner légèrement les nations étrangères.

Ni M. *Maffei* ni moi, n'exposons des motifs bien nécessaires pour que le tyran *Polyphonte* veuille absolument épouser *Méropé*. C'est peut-être là un défaut du sujet; mais je vous avoue que je crois qu'un tel défaut est fort léger, quand l'intérêt qu'il produit est considérable. Le grand point est d'émouvoir et de faire verser des larmes. On a pleuré à Vérone et à Paris : voilà une grande réponse aux critiques. On ne peut être parfait ; mais qu'il est beau de toucher avec ses imperfections ! Il est vrai qu'on pardonne beaucoup de choses en Italie qu'on ne passerait pas en France : premièrement, parce que les goûts, les bienfaisances, les théâtres n'y font pas les mêmes ; secondement, parce que les Italiens, n'ayant point de ville où l'on représente tous les jours des pièces dramatiques, ne peuvent être aussi exercés que nous en ce genre. Le beau monstre de l'opéra étouffe chez eux *Melpomène* ; et il y a tant de *castrati*, qu'il n'y a plus de place pour les *Esopus* et les *Roscus*. Mais si

jamais les Italiens avaient un théâtre régulier, je crois qu'ils iraient plus loin que nous. Leurs théâtres sont mieux entendus, leur langue plus maniable, leurs vers blancs plus aisés à faire, leur nation plus sensible. Il leur manque l'encouragement, l'abondance et la paix, &c.

P E R S O N N A G E S .

MEROPE, veuve de *Cresphonte* roi de Mefsène.

EGISTHE, fils de *Méropé*.

POLYPHONTE, tyran de Mefsène.

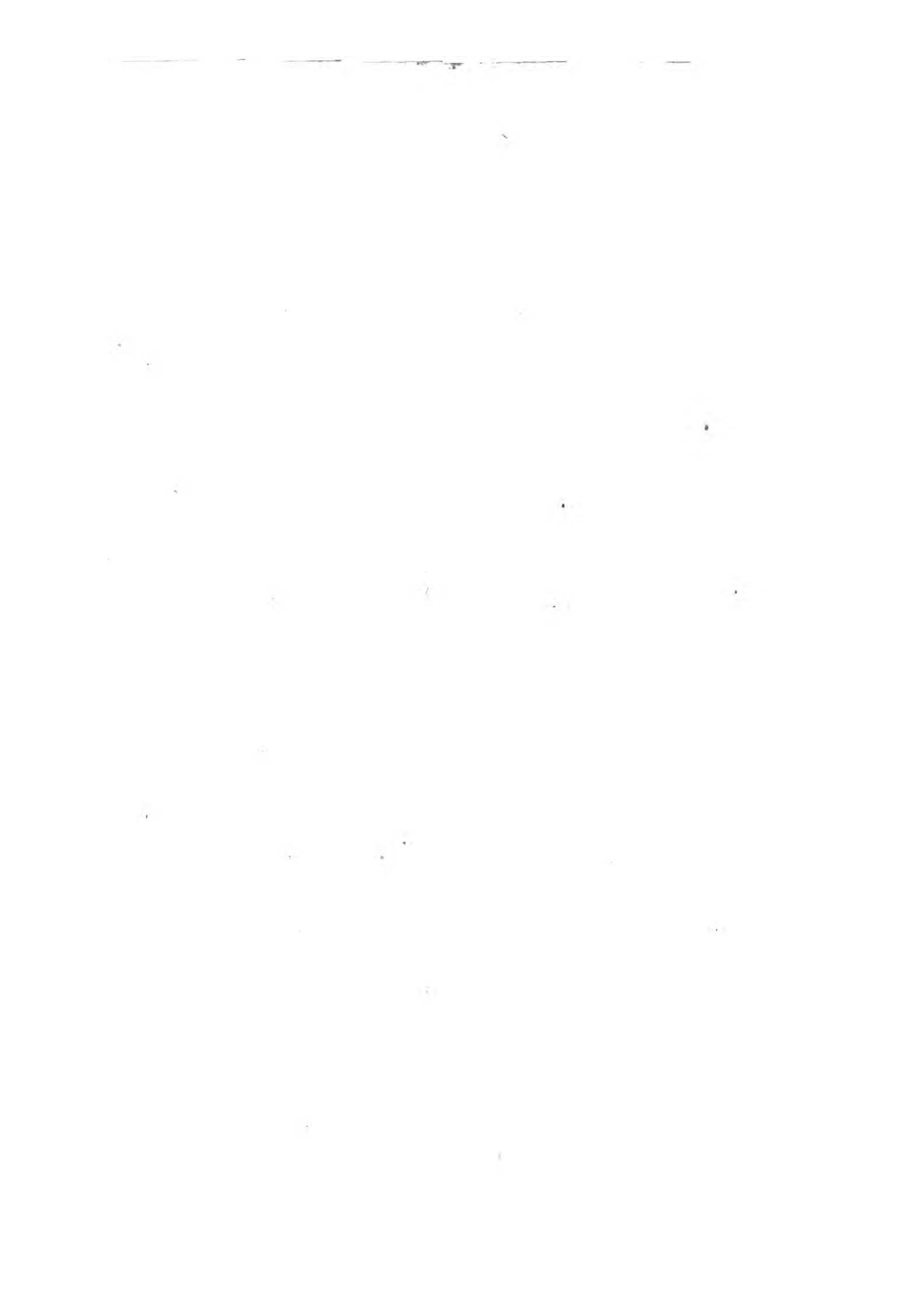
NARBAS, vieillard.

EURYCLÈS, favori de *Méropé*.

EROX, favori de *Polyphonte*.

ISMENIE, confidente de *Méropé*.

La scène est à Mefsène, dans le palais de Méropé.





barbare ! il est mon fils.

Merops Act. 4. Sc. 2.

J. M. Moreau del. inv.

1783

Duclos Sculp.

M E R O P E ,

T R A G E D I E .

A C T E P R E M I E R .

S C E N E P R E M I E R E .

M E R O P E , I S M E N I E .

I S M E N I E .

GRANDE Reine , écartez ces horribles images ;
Goûtez des jours fereins , nés du fein des orages. (a)
Les dieux nous ont donné la victoire et la paix :
Ainfi que leur courroux , reffentez leurs bienfaits.
Mefsène , après quinze ans de guerres inteflines ,
Lève un front moins timide , et fort de fes ruines.
Vos yeux ne verront plus tous ces chefs ennemis ,
Divifés d'intérêts , et pour le crime unis ,
Par les faccagemens , le fang et le ravage ,
Du meilleur de nos rois difputer l'héritage.
Nos chefs , nos citoyens , raffemblés fous vos yeux ,
Les organes des lois , les miniftres des dieux ,
Vont , libres dans leur choix , décerner la couronne.
Sans doute elle eft à vous , fi la vertu la donne.
Vous feule avez fur nous d'irrévocables droits :
Vous , veuve de Crefphonte , et fille de nos rois ,
Vous que tant de conftance , et quinze ans de misère ,
Font encor plus augufte , et nous rendent plus chère ;

Vous pour qui tous les cœurs en secret réunis.....

M E R O P E.

Quoi! Narbàs ne vient point! Réverrai-je mon fils?

I S M E N I E.

Vous pouvez l'espérer : déjà , d'un pas rapide ,
 Vos esclaves en foule ont couru dans l'Elide ;
 La paix a de l'Elide ouvert tous les chemins.
 Vous avez mis , fans doute , en de fidelles mains
 Ce dépôt si sacré , l'objet de tant d'alarmes.

M E R O P E.

Me rendrez-vous mon fils, Dieux, témoins de mes larmes?
 Egisthe est-il vivant? Avez-vous conservé
 Cet enfant malheureux, le seul que j'ai sauvé?
 Ecartez loin de lui la main de l'homicide.
 C'est votre fils, hélas! c'est le pur fang d'Alcide.
 Abandonnerez-vous ce reste précieux
 Du plus juste des rois, et du plus grand des dieux,
 L'image de l'époux dont j'adore la cendre?

I S M E N I E.

Mais quoi! cet intérêt, et si juste, et si tendre,
 De tout autre intérêt peut-il vous détourner?

M E R O P E.

Je suis mère; et tu peux encor t'en étonner?

I S M E N I E.

Du fang dont vous sortez l'auguste caractère
 Sera-t-il effacé par cet amour de mère?
 Son enfance était chère à vos yeux éplorés;
 Mais vous avez peu vu ce fils que vous pleurez.

M E R O P E.

Mon cœur a vu toujours ce fils que je regrette;
 Ses périls nourrissaient ma tendresse inquiète:

Un si juste intérêt s'accrut avec le temps.
 Un mot seul de Narbas, depuis plus de quatre ans,
 Vint dans la solitude où j'étais retenue,
 Porter un nouveau trouble à mon ame éperdue.
 Egisthe, écrivait-il, mérite un meilleur sort :
 Il est digne de vous et des dieux dont il sort :
 En butte à tous les maux, sa vertu les surmonte :
 Espérez tout de lui ; mais craignez Polyphonte.

I S M E N I E.

De Polyphonte au moins prévenez les desseins ;
 Laissez passer l'empire en vos augustes mains.

M E R O P E.

L'empire est à mon fils. Périr la marâtre,
 Périr le cœur dur, de soi-même idolâtre,
 Qui peut goûter en paix, dans le suprême rang,
 Le barbare plaisir d'hériter de son sang !
 Si je n'ai plus de fils, que m'importe un empire ?
 Que m'importe ce ciel, ce jour que je respire ?
 Je dus y renoncer, alors que dans ces lieux
 Mon époux fut trahi des mortels et des dieux.
 O perfidie ! ô crime ! ô jour fatal au monde !
 O mort toujours présente à ma douleur profonde !
 J'entends encor ces voix, ces lamentables cris,
 Ces cris : » Sauvez le roi, son épouse et ses fils. »
 Je vois ces murs sanglans, ces portes embrasées,
 Sous ces lambris fumans ces femmes écrasées,
 Ces esclaves fuyans, le tumulte, l'effroi,
 Les armes, les flambeaux, la mort autour de moi
 Là, nageant dans son sang, et fouillé de poussière,
 Tournant encor vers moi sa mourante paupière,
 Cresphonte en expirant me ferra dans ses bras ;
 Là, deux fils malheureux, condamnés au trépas,

Tendres et premiers fruits d'une union si chère ,
 Sanglans et renversés sur le sein de leur père ,
 A peine soulevaient leurs innocentes mains.
 Hélas ! ils m'imploreraient contre leurs assassins.
 Egisthe échappa seul : un dieu prit sa défense.
 Veille sur lui , grand Dieu , qui sauvas son enfance !
 Qu'il vienne ; que Narbas le ramène à mes yeux
 Du fond de ses déserts au rang de ses aïeux !
 J'ai supporté quinze ans mes fers et son absence ;
 Qu'il règne au lieu de moi : voilà ma récompense.

S C E N E I I.

M E R O P E , I S M E N I E , E U R Y C L È S.

M E R O P E.

E H bien ! Narbas ? mon fils ?

E U R Y C L È S.

Vous me voyez confus ,
 Tant de pas , tant de soins ont été superflus.
 On a couru , Madame , aux rives du Pénée ,
 Dans les champs d'Olympie , aux murs de Salmonée ;
 Narbas est inconnu : le fort dans ces climats
 Dérobe à tous les yeux la trace de ses pas.

M E R O P E.

Hélas ! Narbas n'est plus ; j'ai tout perdu , sans doute.

I S M E N I E.

Vous croyez tous les maux que votre ame redoute :
 Peut-être , sur les bruits de cette heureuse paix ,
 Narbas ramène un fils si cher à nos souhaits.

E U R Y C L È S.

Peut-être sa tendresse, éclairée et discrète,
 A caché son voyage ainsi que sa retraite :
 Il veille sur Egisthe ; il craint ces assassins ,
 Qui du roi votre époux ont tranché les destins.
 De leurs affreux complots il faut tromper la rage.
 Autant que je l'ai pu , j'affure son passage ;
 Et j'ai sur ces chemins de carnage abreuvés
 Des yeux toujours ouverts, et des bras éprouvés.

M E R O P E.

Dans ta fidélité j'ai mis ma confiance.

E U R Y C L È S.

Hélas ! que peut pour vous ma triste vigilance ?
 On va donner son trône ; en vain ma faible voix
 Du sang qui le fit naître a fait parler les droits.
 L'injustice triomphe , et ce peuple , à sa honte ,
 Au mépris de nos lois , penche vers Polyphonte.

M E R O P E.

Et le sort jusque-là pourrait nous avilir ?
 Mon fils dans ses Etats reviendrait pour servir ?
 Il verrait son sujet au rang de ses ancêtres ?
 Le sang de Jupiter aurait ici des maîtres ?
 Je n'ai donc plus d'amis ? Le nom de mon époux,
 Insensibles Sujets , a donc péri pour vous ?
 Vous avez oublié ses bienfaits et sa gloire ?

E U R Y C L È S.

Le nom de votre époux est cher à leur mémoire.
 On regrette Cresphonte , on le pleure , on vous plaint ;
 Mais la force l'emporte , et Polyphonte est craint.

M E R O P E.

Ainsi donc par mon peuple en tout temps accablée,
 Je verrai la justice à la brigue immolée ;

Et le vil intérêt, cet arbitre du fort,
 Vend toujours le plus faible aux crimes du plus fort.
 Allons, et rallumons dans ces ames timides
 Ces regrets mal éteints du sang des Héraclides :
 Flattons leur espérance, excitons leur amour.
 Parlez, et de leur maître annoncez le retour.

E U R Y C L È S.

Je n'ai que trop parlé : Polyphonte en alarmes
 Craint déjà votre fils, et redoute vos larmes.
 La fière ambition dont il est dévoré
 Est inquiète, ardente, et n'a rien de sacré.
 S'il chassa les brigands de Pylos et d'Amphryse,
 S'il a fauvé Mefsène, il croit l'avoir conquise.
 Il agit pour lui seul, il veut tout asservir :
 Il touche à la couronne; et pour mieux la ravir,
 Il n'est point de rempart que sa main ne renverse,
 De lois qu'il ne corrompe, et de sang qu'il ne verse :
 Ceux dont la main cruelle égorgea votre époux,
 Peut-être ne font pas plus à craindre pour vous.

M È R O P E.

Quoi! par-tout sous mes pas le fort creuse un abyme!
 Je vois autour de moi le danger et le crime!
 Polyphonte! un sujet de qui les attentats.....

E U R Y C L È S.

Diffimulez, Madame, il porte ici ses pas.

S C E N E I I I.

M E R O P E , P O L Y P H O N T E , E R O X .

P O L Y P H O N T E .

MADAME, il faut enfin que mon cœur se déploie.
 Ce bras qui vous servit m'ouvre au trône une voie ;
 Et les chefs de l'Etat, tout prêts de prononcer,
 Me font entre nous deux l'honneur de balancer.
 Des partis opposés qui désolaient Mésène,
 Qui versaient tant de sang, qui formaient tant de haine,
 Il ne reste aujourd'hui que le vôtre et le mien.
 Nous devons l'un à l'autre un mutuel soutien :
 Nos ennemis communs, l'amour de la patrie,
 Le devoir, l'intérêt, la raison, tout nous lie ;
 Tout vous dit qu'un guerrier, vengeur de votre époux,
 S'il aspire à régner, peut aspirer à vous.
 Je me connais, je fais que, blanchi sous les armes,
 Ce front triste et sévère a pour vous peu de charmes ;
 Je fais que vos appas, encor dans leur printemps,
 Pourraient s'effaroucher de l'hiver de mes ans ;
 Mais la raison d'Etat connaît peu ces caprices ;
 Et de ce front guerrier les nobles cicatrices
 Ne peuvent se couvrir que du bandeau des rois.
 Je veux le sceptre et vous pour prix de mes exploits.
 N'en croyez pas, Madame, un orgueil téméraire ;
 Vous êtes de nos rois, et la fille, et la mère :
 Mais l'Etat veut un maître, et vous devez songer
 Que pour garder vos droits, il les faut partager.

M E R O P E.

Le ciel, qui m'accabla du poids de sa disgrâce,
 Ne m'a point préparée à ce comble d'audace.
 Sujet de mon époux, vous m'osez proposer
 De trahir sa mémoire et de vous épouser ?
 Moi, j'irais de mon fils, du seul bien qui me reste,
 Déchirer avec vous l'héritage funeste ?
 Je mettrais en vos mains sa mère et son Etat,
 Et le bandeau des rois sur le front d'un soldat ?

P O L Y P H O N T E.

Un soldat tel que moi peut justement prétendre
 A gouverner l'Etat quand il l'a su défendre.
 Le premier qui fut roi fut un soldat heureux.
 Qui sert bien son pays, n'a pas besoin d'aïeux.
 Je n'ai plus rien du sang qui m'a donné la vie :
 Ce sang s'est épuisé, versé pour la patrie :
 Ce sang coula pour vous ; et malgré vos refus,
 Je crois valoir au moins les rois que j'ai vaincus :
 Et je n'offre en un mot à votre ame rebelle
 Que la moitié d'un trône où mon parti m'appelle.

M E R O P E.

Un parti ! Vous, barbare, au mépris de nos lois !
 Est-il d'autre parti que celui de vos rois ?
 Est-ce là cette foi, si pure et si sacrée,
 Qu'à mon époux, à moi, votre bouche a jurée ?
 La foi que vous devez à ses manes trahis,
 A sa veuve éperdue, à son malheureux fils,
 A ces dieux dont il sort, et dont il tient l'empire ?

P O L Y P H O N T E.

Il est encor douteux si votre fils respire.

Mais , quand du fein des morts il viendrait en ces lieux ,
 Redemander fon trône à la face des dieux ,
 Ne vous y trompez pas , Mefsène veut un maître
 Epruvé par le temps , digne en effet de l'être ;
 Un roi qui la défende : et j'ose me flatter
 Que le vengeur du trône a feul droit d'y monter.
 Egifthe jeune encore , et fans expérience ,
 Etalerait en vain l'orgueil de fa naiffance ;
 N'ayant rien fait pour nous , il n'a rien mérité.
 D'un prix bien différent ce trône eft acheté.
 Le droit de commander n'eft plus un avantage ,
 Transmis par la nature , ainfi qu'un héritage ;
 C'eft le fruit des travaux et du fang répandu ;
 C'eft le prix du courage : et je crois qu'il m'eft dû.
 Souvenez - vous du jour où vous fûtes surprife
 Par ces lâches brigands de Pylos et d'Amphryfe ,
 Revoyez votre époux , et vos fils malheureux ,
 Prefque en votre préfence affaffinés par eux ,
 Revoyez - moi , Madame , arrêtant leur furie ,
 Chaffant vos ennemis , défendant la patrie ,
 Voyez ces murs enfin par mon bras délivrés :
 Songez que j'ai vengé l'époux que vous pleurez.
 Voilà mes droits , Madame , et mon rang , et mon titre :
 La valeur fit ces droits , le ciel en eft l'arbitre.
 Que votre fils revienne , il apprendra fous moi
 Les leçons de la gloire , et l'art de vivre en roi :
 Il verra fi mon front foutiendra la couronne.
 Le fang d'Alcide eft beau , mais n'a rien qui m'étonne.
 Je recherche un honneur , et plus noble , et plus grand ;
 Je fonge à reffembler au dieu dont il descend :
 En un mot , c'eft à moi de défendre la mère ,
 Et de fervir au fils , et d'exemple , et de père.

N'affectez point ici des soins si généreux ,
 Et cessez d'insulter à mon fils malheureux.
 Si vous osez marcher sur les traces d'Alcide ,
 Rendez donc l'héritage au fils d'un Héraclide.
 Ce dieu dont vous seriez l'injuste successeur ,
 Vengeur de tant d'Etats , n'en fut point ravisseur.
 Imiter sa justice ainsi que sa vaillance ,
 Défendez votre roi , secourez l'innocence ,
 Découvrez , rendez-moi ce fils que j'ai perdu ,
 Et méritez sa mère à force de vertu ;
 Dans vos murs relevés rappelez votre maître :
 Alors jusques à vous je descendrai peut-être.
 Je pourrais m'abaïffer ; mais je ne puis jamais
 Devenir la complice et le prix des forfaits.

S C E N E I V.

P O L Y P H O N T E , E R O X.

E R O X.

SEIGNEUR , attendez-vous que son ame fléchisse ?
 Ne pouvez-vous régner qu'au gré de son caprice ?
 Vous avez su du trône applanir le chemin ;
 Et pour vous y placer , vous attendez sa main ?

P O L Y P H O N T E.

Entre ce trône et moi je vois un précipice ;
 Il faut que ma fortune y tombe ou le franchisse.
 Mérope attend Egifthe : et le peuple aujourd'hui ,
 Si son fils reparaît , peut se tourner vers lui.
 En vain quand j'immolai son père et ses deux frères ,
 De ce trône sanglant je m'ouvris les barrières :

Et

En vain , dans ce palais , où la fédition
 Remplissait tout d'horreur et de confusion ,
 Ma fortune a permis qu'un voile heureux et sombre
 Couvrit mes attentats du secret de son ombre :
 En vain , du sang des rois , dont je suis l'oppresser ,
 Les peuples abusés m'ont cru le défenseur :
 Nous touchons au moment où mon sort se décide.
 S'il reste un rejeton de la race d'Alcide ,
 Si ce fils , tant pleuré , dans Mésène est produit ,
 De quinze ans de travaux j'ai perdu tout le fruit.
 Crois-moi , ces préjugés de sang et de naissance
 Revivront dans les cœurs , y prendront sa défense.
 Le souvenir du père , et cent rois pour aïeux ,
 Cet honneur prétendu d'être issu de nos dieux ;
 Les cris , le désespoir d'une mère éplorée ,
 Détruiront ma puissance encor mal assurée.
 Egiste est l'ennemi dont il faut triompher.
 Jadis dans son berceau je voulus l'étouffer.
 De Narbas à mes yeux l'adroite diligence
 Aux mains qui me servaient arracha son enfance :
 Narbas , depuis ce temps , errant loin de ces bords ,
 A bravé ma recherche , a trompé mes efforts.
 J'arrêtai ses courriers ; ma juste prévoyance
 De Mérope et de lui rompit l'intelligence.
 Mais je connais le sort , il peut se démentir ;
 De la nuit du silence un secret peut sortir ;
 Et des dieux quelquefois la longue patience
 Fait sur nous à pas lents descendre la vengeance. (1)

E R O X.

Ah ! livrez-vous sans crainte à vos heureux destins.
 La prudence est le dieu qui veille à vos desseins.

Vos ordres font suivis : déjà vos fatellites
 D'Elide et de Mefène occupent les limites.
 Si Narbas reparait, fi jamais à leurs yeux
 Narbas ramène Egifthe, ils périffent tous deux.

P O L Y P H O N T E.

Mais, me réponds-tu bien de leur aveugle zèle ?

E R O X.

Vous les avez guidés par une main fidelle :
 Aucun d'eux ne connaît ce fang qui doit couler,
 Ni le nom de ce roi qu'ils doivent immoler.
 Narbas leur est dépeint comme un traître, un transfuge,
 Un criminel errant, qui demande un refuge ;
 L'autre, comme un efclave, et comme un meurtrier,
 Qu'à la rigueur des lois il faut facrifier.

P O L Y P H O N T E.

Eh bien encor ce crime, il m'est trop néceffaire.
 Mais en perdant le fils, j'ai befoin de la mère ;
 J'ai befoin d'un hymen utile à ma grandeur,
 Qui détourne de moi le nom d'ufurpateur,
 Qui fixe enfin les vœux de ce peuple infidelle,
 Qui m'apporte pour dot l'amour qu'on a pour elle.
 Je lis au fond des cœurs ; à peine ils font à moi :
 Echauffés par l'efpoir, ou glacés par l'effroi,
 L'intérêt me les donne, il les ravit de même.
 Toi, dont le fort dépend de ma grandeur fuprême,
 Appui de mes projets par tes foins dirigés,
 Erox, va réunir les efprits partagés ;
 Que l'avare en fecret te vende fon fuffrage :
 Affure au courtifan ma faveur en partage ;

Du lâche qui balance échauffe les esprits :
Promets , donne , conjure , intimide , éblouis.
Ce fer aux pieds du trône en vain m'a fu conduire ;
C'est encor peu de vaincre , il faut favoir séduire ,
Flatter l'hydre du peuple , au frein l'accoutumer ,
Et pousser l'art enfin jusqu'à m'en faire aimer. (2)

Fin du premier acte.

A C T E I I.

S C E N E P R E M I E R E.

M E R O P E , E U R Y C L È S , I S M E N I E.

M E R O P E.

QUOI ! l'univers se tait sur le destin d'Egiste !
 Je n'entends que trop bien ce silence si triste.
 Aux frontières d'Elide enfin n'a-t-on rien fu ?

E U R Y C L È S.

On n'a rien découvert, et tout ce qu'on a vu,
 C'est un jeune étranger, de qui la main sanglante
 D'un meurtre encor récent paraissait dégouttante ;
 Enchaîné par mon ordre, on l'amène au palais.

M E R O P E.

Un meurtre ! un inconnu ! Qu'a-t-il fait, Euryclès ?
 Quel sang a-t-il versé ? Vous me glacez de crainte.

E U R Y C L È S.

Triste effet de l'amour dont votre ame est atteinte !
 Le moindre événement vous porte un coup mortel ;
 Tout sert à déchirer ce cœur trop maternel ;
 Tout fait parler en vous la voix de la nature.
 Mais de ce meurtrier la commune aventure
 N'a rien dont vos esprits doivent être agités.
 De crimes, de brigands, ces bords sont infectés ;
 C'est le fruit malheureux de nos guerres civiles.
 La justice est sans force ; et nos champs, et nos villes

Redemandent aux dieux, trop long-temps négligés,
Le sang des citoyens l'un par l'autre égorgés.
Ecartez des terreurs dont le poids vous afflige.

M E R O P E.

Quel est cet inconnu ? Répondez-moi, vous dis-je.

E U R Y C L È S.

C'est un de ces mortels du fort abandonnés,
Nourris dans la baffe, aux travaux condamnés ;
Un malheureux sans nom, si l'on croit l'apparence.

M E R O P E.

N'importe, quel qu'il soit, qu'il vienne en ma présence.
Le témoin le plus vil et les moindres clartés
Nous montrent quelquefois de grandes vérités.
Peut-être j'en crois trop le trouble qui me presse ;
Mais ayez-en pitié, respectez ma faiblesse :
Mon cœur a tout à craindre, et rien à négliger.
Qu'il vienne, je le veux, je veux l'interroger.

E U R Y C L È S.

(à *Isménie.*)

Vous serez obéie. Allez, et qu'on l'amène.
Qu'il paraisse à l'instant aux regards de la reine.

M E R O P E.

Je sens que je vais prendre un inutile soin.
Mon désespoir m'aveugle, il m'emporte trop loin :
Vous savez s'il est juste. On comble ma misère ;
On détrône le fils, on outrage la mère.
Polyphonte, abusant de mon triste destin,
Ose enfin s'oublier jusqu'à m'offrir sa main.

E U R Y C L È S.

Vos malheurs sont plus grands que vous ne pouvez croire.
Je fais que cet hymen offense votre gloire :

Mais je vois qu'on l'exige ; et le fort irrité
 Vous fait de cet opprobre une nécessité.
 C'est un cruel parti ; mais c'est le seul , peut-être ,
 Qui pourrait conserver le trône à son vrai maître.
 Tel est le sentiment des chefs et des soldats ;
 Et l'on croit

M E R O P E.

Non , mon fils ne le souffrirait pas.
 L'exil , où son enfance a languï condamnée ,
 Lui ferait moins affreux que ce lâche hymenée.

E U R Y C L È S.

Il le condamnerait , si , paisible en son rang ,
 Il n'en croyait ici que les droits de son sang ;
 Mais si par les malheurs son ame était instruite ,
 Sur ses vrais intérêts s'il réglait sa conduite ,
 De ses tristes amis s'il consultait la voix
 Et la nécessité souveraine des lois ,
 Il verrait que jamais sa malheureuse mère
 Ne lui donna d'amour une marque plus chère.

M E R O P E.

Ah ! que me dites-vous ?

E U R Y C L È S.

De dures vérités ,
 Que m'arrachent mon zèle et vos calamités.

M E R O P E.

Quoi ! vous me demandez que l'intérêt surmonte
 Cette invincible horreur que j'ai pour Polyphonte !
 Vous , qui me l'avez peint de si noires couleurs !

E U R Y C L È S.

Je l'ai peint dangereux , je connais ses fureurs ;
 Mais il est tout-puissant ; mais rien ne lui résiste :
 Il est sans héritier , et vous aimez Egisthe.

M E R O P E.

Ah! c'est ce même amour, à mon cœur précieux,
 Qui me rend Polyphonte encor plus odieux.
 Que parlez-vous toujours, et d'hymen, et d'empire?
 Parlez-moi de mon fils, dites-moi s'il respire.
 Cruel! apprenez-moi....

E U R Y C L È S.

Voici cet étranger,
 Que vos tristes soupçons brûlaient d'interroger.

S C E N E I I.

MEROPE, EURYCLÈS, EGISTHE *enchaîné*,
 ISMENIE, Gardes.

EGISTHE *dans le fond du théâtre, à Isménie.*

EST-CE là cette reine auguste et malheureuse,
 Celle de qui la gloire, et l'infortune affreuse,
 Retentit jusqu'à moi dans le fond des déserts?

I S M E N I E.

Raffurez-vous, c'est elle. *(elle sort.)*

E G I S T H E.

O Dieu de l'univers!
 Dieu, qui formas ses traits, veille sur ton image:
 La vertu sur le trône est ton plus digne ouvrage.

M E R O P E.

C'est-là ce meurtrier? Se peut-il qu'un mortel
 Sous des dehors si doux ait un cœur si cruel?
 Approche, malheureux, et dissipe tes craintes.
 Réponds-moi: de quel sang tes mains font-elles teintes?

E G I S T H E.

O Reine! pardonnez. Le trouble, le respect,
Glacent ma triste voix tremblante à votre aspect.

(à *Euryclys.*)

Mon ame, en sa présence, étonnée, attendrie. . .

M E R O P E.

Parle. De qui ton bras a-t-il tranché la vie ?

E G I S T H E.

D'un jeune audacieux, que les arrêts du fort
Et ses propres fureurs ont conduit à la mort.

M E R O P E.

D'un jeune homme ! Mon sang s'est glacé dans mes veines.
Ah ! . . . T'était-il connu ?

E G I S T H E.

Non : les champs de Mésène,
Ses murs, leurs citoyens, tout est nouveau pour moi.

M E R O P E.

Quoi ! ce jeune inconnu s'est armé contre toi ?
Tu n'aurais employé qu'une juste défense ?

E G I S T H E.

J'en atteste le ciel ; il fait mon innocence.
Aux bords de la Pamise, en un temple sacré,
Où l'un de vos aïeux, Hercule, est adoré,
J'osais prier pour vous ce dieu vengeur des crimes :
Je ne pouvais offrir ni présens ni victimes ;
Né dans la pauvreté, j'offrais de simples vœux,
Un cœur pur et soumis, présent des malheureux.
Il semblait que le dieu, touché de mon hommage,
Au-dessus de moi-même élevât mon courage.

Deux inconnus armés m'ont abordé soudain,
 L'un dans la fleur des ans, l'autre vers son déclin.
 Quel est donc, m'ont-ils dit, le dessein qui te guide ?
 Et quels vœux formes-tu pour la race d'Alcide ?
 L'un et l'autre à ces mots ont levé le poignard ;
 Le ciel m'a secouru dans ce triste hasard.
 Cette main du plus jeune a puni la furie ;
 Percé de coups, Madame, il est tombé sans vie :
 L'autre a fui lâchement, tel qu'un vil assassin.
 Et moi, je l'avoûrai, de mon sort incertain,
 Ignorant de quel sang j'avais rougi la terre,
 Craignant d'être puni d'un meurtre involontaire,
 J'ai traîné dans les flots ce corps enfanglanté.
 Je fuyais ; vos soldats m'ont bientôt arrêté :
 Ils ont nommé Mérope, et j'ai rendu les armes.

E U R Y C L È S.

Eh ! Madame, d'où vient que vous versez des larmes ?

M E R O P E.

Te le dirai-je ? Hélas ! tandis qu'il m'a parlé,
 Sa voix m'attendrissait, tout mon cœur s'est troublé.
 Cresphonte, ô Ciel !... j'ai cru... Que j'en rougis de honte !
 Oui, j'ai cru démêler quelques traits de Cresphonte.
 Jeux cruels du hasard, en qui me montrez-vous
 Une si fautive image et des rapports si doux ?
 Affreux ressouvenir, quel vain songe m'abuse !

E U R Y C L È S.

Rejetez donc, Madame, un soupçon qui l'accuse ;
 Il n'a rien d'un barbare, et rien d'un imposteur.

M E R O P E.

Les dieux ont sur son front imprimé la candeur.

Demeurez : en quel lieu le ciel vous fit-il naître ?

E G I S T H E.

En Elide.

M E R O P E.

Qu'entends-je ! en Elide ! Ah ! peut-être....

L'Elide. . . répondez. . . Narbas vous est connu ?

Le nom d'Egiste au moins jusqu'à vous est venu ?

Quel était votre état , votre rang , votre père ?

E G I S T H E.

Mon père est un vieillard accablé de misère ;

Polyclète est son nom ; mais Egiste , Narbas ,

Ceux dont vous me parlez , je ne les connais pas.

M E R O P E.

O Dieux ! vous vous jouez d'une triste mortelle !

J'avais de quelque espoir une faible étincelle :

J'entrevois le jour , et mes yeux affligés

Dans la profonde nuit sont déjà replongés.

Et quel rang vos parens tiennent-ils dans la Grèce ?

E G I S T H E.

Si la vertu suffit pour faire la noblesse ,

Ceux dont je tiens le jour , Polyclète , Sirris ,

Ne sont point des mortels dignes de vos mépris :

Leur sort les avilit ; mais leur sage constance

Fait respecter en eux l'honorable indigence.

Sous ses rustiques toits mon père vertueux

Fait le bien , suit les lois , et ne craint que les dieux.

M E R O P E.

Chaque mot qu'il me dit est plein de nouveaux charmes :

Pourquoi donc le quitter , pourquoi causer ses larmes ?

Sans doute il est affreux d'être privé d'un fils.

E G I S T H E.

Un vain désir de gloire a séduit mes esprits.

On me parlait souvent des troubles de Mefsène,
 Des malheurs dont le ciel avait frappé la reine,
 Surtout de ses vertus, dignes d'un autre prix :
 Je me sentais ému par ces tristes récits.
 De l'Elide en secret dédaignant la mollesse,
 J'ai voulu dans la guerre exercer ma jeunesse,
 Servir sous vos drapeaux, et vous offrir mon bras ;
 Voilà le seul dessein qui conduisit mes pas.
 Ce faux instinct de gloire égara mon courage :
 A mes parens, flétris sous les rides de l'âge,
 J'ai de mes jeunes ans dérobé les secours :
 C'est ma première faute, elle a troublé mes jours.
 Le ciel m'en a puni : le ciel inexorable
 M'a conduit dans le piège, et m'a rendu coupable.

M E R O P E.

Il ne l'est point ; j'en crois son ingénuité ;
 Le mensonge n'a point cette simplicité.
 Tendons à sa jeunesse une main bienfaisante ;
 C'est un infortuné que le ciel me présente.
 Il suffit qu'il soit homme, et qu'il soit malheureux.
 Mon fils peut éprouver un sort plus rigoureux.
 Il me rappelle Egisthe ; Egisthe est de son âge :
 Peut-être, comme lui, de rivage en rivage,
 Inconnu, fugitif, et par-tout rebuté,
 Il souffre le mépris qui fuit la pauvreté. (3)
 L'opprobre avilit l'ame, et flétrit le courage.
 Pour le sang de nos dieux quel horrible partage !
 Si du moins....

S C E N E I I I.

MEROPE, EGISTHE, EURYCLÈS, ISMENIE.

I S M E N I E.

AH ! Madame , entendez-vous ces cris ?
 Savez - vous bien . . .

M E R O P E.

Quel trouble alarme tes esprits ?

I S M E N I E.

Polyphonte l'emporte, et nos peuples volages
 A son ambition prodiguent leurs suffrages.
 Il est roi, c'en est fait.

E G I S T H E.

J'avais cru que les dieux
 Auraient placé Mérope au rang de ses aïeux.
 Dieux ! que plus on est grand, plus vos coups sont à craindre !
 Errant, abandonné, je suis le moins à plaindre.
 Tout homme a ses malheurs.

(on emmène Egisthe.)

E U R Y C L È S à Mérope.

Je vous l'avais prédit :
 Vous avez trop bravé son offre et son crédit.

M E R O P E.

Je vois toute l'horreur de l'abyme où nous sommes.
 J'ai mal connu les dieux, j'ai mal connu les hommes.
 J'en attendais justice ; ils la refusent tous.

E U R Y C L È S.

Permettez que du moins j'assemble autour de vous

Ce peu de nos amis, qui dans un tel orage
Pourraient encor sauver les débris du naufrage,
Et vous mettre à l'abri des nouveaux attentats
D'un maître dangereux, et d'un peuple d'ingrats.

S C E N E I V.

M É R O P E , I S M E N I E .

I S M E N I E .

L'ÉTAT n'est point ingrat ; non, Madame, on vous aime ;
On vous confève encor l'honneur du diadème :
On veut que Polyphonte, en vous donnant la main ,
Semble tenir de vous le pouvoir souverain.

M É R O P E .

On ose me donner un tyran qui me brave ;
On a trahi le fils , on fait la mère esclave.

I S M E N I E .

Le peuple vous rappelle au rang de vos aïeux ;
Suivez sa voix , Madame ; elle est la voix des dieux.

M É R O P E .

Inhumaine , tu veux que Mérope avilie
Rachète un vain honneur à force d'infamie !

S C E N E V.

M E R O P E , E U R Y C L È S , I S M E N I E.

E U R Y C L È S.

MADAME, je reviens en tremblant devant vous :
 Préparez ce grand cœur aux plus terribles coups ;
 Rappelez votre force à ce dernier outrage.

M E R O P E.

Je n'en ai plus ; les maux ont lassé mon courage :
 Mais, n'importe ; parlez.

E U R Y C L È S.

C'en est fait ; et le fort...

Je ne puis achever.

M E R O P E.

Quoi ! mon fils !

E U R Y C L È S.

Il est mort.

Il est trop vrai : déjà cette horrible nouvelle
 Conterne vos amis, et glace tout leur zèle.

M E R O P E.

Mon fils est mort !

I S M E N I E.

O Dieux !

E U R Y C L È S.

D'indignes assassins

Des pièges de la mort ont semé les chemins.
 Le crime est consommé.

M E R O P E.

Quoi! ce jour que j'abhorre,
Ce soleil luit pour moi! Mérope vit encore!
Il n'est plus! Quelles mains ont déchiré son flanc?
Quel monstre a répandu les restes de mon sang?

E U R Y C L È S.

Hélas! cet étranger, ce séducteur impie,
Dont vous-même admiriez la vertu poursuivie,
Pour qui tant de pitié naissait dans votre sein,
Lui que vous protégez!

M E R O P E.

Ce monstre est l'affassin?

E U R Y C L È S.

Oui, Madame: on en a des preuves trop certaines;
On vient de découvrir, de mettre dans les chaînes
Deux de ses compagnons, qui, cachés parmi nous,
Cherchaient encor Narbas échappé de leurs coups.
Celui qui sur Egisthe a mis ses mains hardies
A pris de votre fils les dépouilles chéries,
L'armure que Narbas emporta de ces lieux:

(on apporte cette armure dans le fond du théâtre.)

Le traître avait jeté ces gages précieux,
Pour n'être point connu par ces marques sanglantes.

M E R O P E.

Ah! que me dites-vous? Mes mains, ces mains tremblantes
En armèrent Cresphonte, alors que de mes bras
Pour la première fois il courut aux combats.
O dépouille trop chère, en quelles mains livrée!
Quoi, ce monstre avait pris cette armure sacrée?

M E R O P E.

E U R Y C L È S.

Celle qu'Egiste même apportait en ces lieux.

M E R O P E.

Et teinte de son sang on la montre à mes yeux !
Ce vieillard qu'on a vu dans le temple d'Alcide...

E U R Y C L È S.

C'était Narbas, c'était son déplorable guide ;
Polyphonte l'avoue.

M E R O P E.

Affreuse vérité !

Hélas ! de l'affassin le bras ensanglanté,
Pour dérober aux yeux son crime et son parjure,
Donne à mon fils sanglant les flots pour sépulture !
Je vois tout. O mon fils, quel horrible destin !

E U R Y C L È S.

Voulez-vous tout savoir de ce lâche affassin ?

S C E N E V I.

MEROPE, EURYCLÈS, ISMENIE, EROX,
Gardes de Polyphonte.

E R O X.

MADAME, par ma voix, permettez que mon maître,
Trop dédaigné de vous, trop méconnu peut-être,
Dans ces cruels momens vous offre son secours.
Il a su que d'Egiste on a tranché les jours ;
Et cette part qu'il prend aux malheurs de la reine...

M E R O P E.

Il y prend part, Erox, et je le crois sans peine ;

Il en jouit du moins , et les destins l'ont mis
 Au trône de Cresphonte , au trône de mon fils.

E R O X.

Il vous offre ce trône ; agréez qu'il partage
 De ce fils , qui n'est plus , le sanglant héritage ;
 Et que dans vos malheurs il mette à vos genoux
 Un front que la couronne a fait digne de vous.
 Mais il faut dans mes mains remettre le coupable ;
 Le droit de le punir est un droit respectable :
 C'est le devoir des rois , le glaive de Thémis ,
 Ce grand soutien du trône , à lui seul est commis :
 A vous , comme à son peuple , il veut rendre justice.
 Le sang des assassins est le vrai sacrifice
 Qui doit de votre hymen ensanglanter l'autel.

M E R O P E.

Non , je veux que ma main porte le coup mortel.
 Si Polyphonte est roi , je veux que sa puissance
 Laisse à mon désespoir le soin de ma vengeance.
 Qu'il règne , qu'il possède , et mes biens , et mon rang ;
 Tout l'honneur que je veux , c'est de venger mon sang.
 Ma main est à ce prix ; allez , qu'il s'y prépare :
 Je la retirerai du sein de ce barbare ,
 Pour la porter fumante aux autels de nos dieux.

E R O X.

Le roi , n'en doutez point , va remplir tous vos vœux.
 Croyez qu'à vos regrets son cœur sera sensible.

S C E N E V I I.

MEROPE, EURYCLÈS, ISMENIE.

M E R O P E.

NON, ne m'en croyez point; non, cet hymen horrible,
 Cet hymen que je crains, ne s'accomplira pas.
 Au sein du meurtrier j'enfoncerai mon bras;
 Mais ce bras à l'infant m'arrachera la vie.

E U R Y C L È S.

Madame, au nom des dieux....

M E R O P E.

Ils m'ont trop pourfuivie.

Irai-je à leurs autels, objet de leur courroux,
 Quand ils m'ôtent un fils, demander un époux,
 Joindre un sceptre étranger au sceptre de mes pères,
 Et les flambeaux d'hymen aux flambeaux funéraires?
 Moi, vivre! moi, lever mes regards éperdus
 Vers ce ciel outragé que mon fils ne voit plus!
 Sous un maître odieux dévorant ma tristesse,
 Attendre dans les pleurs une affreuse vieillesse!
 Quand on a tout perdu, quand on n'a plus d'espoir,
 La vie est un opprobre, et la mort un devoir.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

NARBAS *seul.*

O douleur ! ô regrets ! ô vieilleffe pesante !
 Je n'ai pu retenir cette fougue imprudente ,
 Cette ardeur d'un héros , ce courage emporté ,
 S'indignant dans mes bras de son obscurité.
 Je l'ai perdu ; la mort me l'a ravi peut-être.
 De quel front aborder la mère de mon maître ?
 Quels maux font en ces lieux accumulés sur moi !
 Je reviens sans Egisthe ; et Polyphonte est roi !
 Cet heureux artisan de fraudes et de crimes ,
 Cet affassin farouche , entouré de victimes ,
 Qui , nous persécutant de climats en climats ,
 Sema par-tout la mort , attachée à nos pas :
 Il règne , il affermit le trône qu'il profane ;
 Il y jouit en paix du ciel qui le condamne ! (4)
 Dieux ! cachez mon retour à ses yeux pénétrants.
 Dieux ! dérobez Egisthe au fer de ses tyrans.
 Guidez-moi vers sa mère , et qu'à ses pieds je meure.
 Je vois , je reconnais cette triste demeure ,
 Où le meilleur des rois a reçu le trépas ,
 Où son fils tout sanglant fut sauvé dans mes bras.
 Hélas ! après quinze ans d'exil et de misère ,
 Je viens coûter encor des larmes à sa mère.
 A qui me déclarer ? je cherche dans ces lieux
 Quelque ami , dont la main me conduise à ses yeux ;

Aucun ne se présente à ma débile vue.
 Je vois près d'une tombe une foule éperdue ;
 J'entends des cris plaintifs. Hélas ! dans ce palais
 Un dieu persécuteur habite pour jamais.

S C E N E I I.

NARBAS, ISMENIE dans le fond du théâtre,
 où l'on découvre le tombeau de Cresphonte.

I S M E N I E.

QUEL est cet inconnu , dont la vue indiscrete
 Ose troubler la reine, et percer sa retraite ?
 Est-ce de nos tyrans quelque ministre affreux,
 Dont l'œil vient épier les pleurs des malheureux ?

N A R B A S.

Oh ! qui que vous soyez , excusez mon audace :
 C'est un infortuné qui demande une grâce.
 Il peut servir Mérope ; il voudrait lui parler.

I S M E N I E.

Ah ! quel temps prenez-vous pour oser la troubler ?
 Respectez la douleur d'une mère éperdue ;
 Malheureux étranger , n'offensez point sa vue ;
 Eloignez-vous.

N A R B A S.

Hélas ! au nom des dieux vengeurs ,
 Accordez cette grâce à mon âge , à mes pleurs.
 Je ne suis point , Madame , étranger dans Mésène.
 Croyez , si vous servez , si vous aimez la reine ,
 Que mon cœur , à son sort attaché comme vous ,
 De sa longue infortune a senti tous les coups.

Quelle est donc cette tombe en ces lieux élevée,
Que j'ai vu de vos pleurs en ce moment lavée?

I S M E N I E.

C'est la tombe d'un roi, des dieux abandonné,
D'un héros, d'un époux, d'un père infortuné,
De Cresphonte.

N A R B A S, *allant vers le tombeau.*

O mon maître ! ô cendres que j'adore !

I S M E N I E.

L'épouse de Cresphonte est plus à plaindre encore.

N A R B A S.

Quels coups auraient comblé ses malheurs inouis ?

I S M E N I E.

Le coup le plus terrible ; on a tué son fils.

N A R B A S.

Son fils, Egisthe, ô Dieux ! le malheureux Egisthe !

I S M E N I E.

Nul mortel en ces lieux n'ignore un sort si triste.

N A R B A S.

Son fils ne ferait plus ?

I S M E N I E.

Un barbare affassin

Aux portes de Mésène a déchiré son sein.

N A R B A S.

O désespoir ! ô mort que ma crainte a prédite !

Il est affassiné ? Mérope en est instruite ?

Ne vous trompez-vous pas ?

I S M E N I E.

Des signes trop certains

Ont éclairé nos yeux sur ses affreux destins.

C'est vous en dire assez ; sa perte est assurée.

N A R B A S.

Quel fruit de tant de soins !

I S M E N I E.

Au désespoir livrée

Méropé va mourir ; son courage est vaincu :
 Pour son fils seulement Méropé avait vécu :
 Des nœuds qui l'arrêtaient sa vie est dégagée ;
 Mais avant de mourir elle fera vengeance :
 Le sang de l'assassin par sa main doit couler ;
 Au tombeau de Cresphonte elle va l'immoler.
 Le roi qui l'a permis cherche à flatter sa peine ;
 Un des siens en ces lieux doit aux pieds de la reine
 Amener à l'instant ce lâche meurtrier,
 Qu'au sang d'un fils si cher on va sacrifier.
 Méropé cependant , dans sa douleur profonde,
 Veut de ce lieu funeste écarter tout le monde.

N A R B A S, *s'en allant.*

Hélas ! s'il est ainsi , pourquoi me découvrir ?
 Aux pieds de ce tombeau je n'ai plus qu'à mourir.

S C E N E I I I.

I S M E N I E *seule.*

C E vieillard est sans doute un citoyen fidèle ;
 Il pleure , il ne craint point de marquer un vrai zèle :
 Il pleure : et tout le reste , esclave des tyrans,
 Détourne loin de nous des yeux indifférens.
 Quel si grand intérêt prend-il à nos alarmes ?
 La tranquille pitié fait verser moins de larmes.
 Il montrait pour Egisthe un cœur trop paternel !
 Hélas ! courons à lui. . . . Mais quel objet cruel !

S C E N E I V.

MEROPE, ISMENIE, EURYCLÈS,
EGISTHE *enchaîné*, Gardes, Sacrificateurs.

M E R O P E.

Q U'ON amène à mes yeux cette horrible victime.
Inventons des tourmens qui soient égaux au crime ;
Ils ne pourront jamais égaler ma douleur.

E G I S T H E.

On m'a vendu bien cher un infant de faveur.
Secourez - moi , grands Dieux , à l'innocent propices.

E U R Y C L È S.

Avant que d'expirer , qu'il nomme ses complices.

M E R O P E , *avançant*.

Oui, sans doute, il le faut. Montre ! qui t'a porté
A ce comble de crime , à tant de cruauté ?
Que t'ai - je fait ?

E G I S T H E.

Les dieux, qui vengent le parjure,
Sont témoins si ma bouche a connu l'imposture.
J'avais dit à vos pieds la simple vérité ;
J'avais déjà fléchi votre cœur irrité ;
Vous étendiez sur moi votre main protectrice ;
Qui peut avoir si tôt lassé votre justice ?
Et quel est donc ce sang qu'a versé mon erreur ?
Quel nouvel intérêt vous parle en sa faveur ?

M E R O P E.

Quel intérêt ? barbare !

Hélas ! sur son visage
 J'entrevois de la mort la douloureuse image :
 Que j'en suis attendri ! j'aurais voulu cent fois
 Racheter de mon sang l'état où je la vois.

M E R O P E.

Le cruel ! à quel point on l'instruisit à feindre !
 Il m'arrache la vie , et semble encor me plaindre.

(*elle se jette dans les bras d'Isménie.*)

E U R Y C L È S.

Madame , vengez-vous , et vengez à la fois
 Les lois et la nature , et le sang de nos rois.

E G I S T H E.

A la cour de ces rois telle est donc la justice ?
 On m'accueille , on me flatte , on résout mon supplice.
 Quel destin m'arrachait à mes tristes forêts ?
 Vieillard infortuné , quels seront vos regrets !
 Mère trop malheureuse , et dont la voix si chère
 M'avait prédit. . . .

M E R O P E.

Barbare ! il te reste une mère. (5)
 Je ferais mère encor sans toi , sans ta fureur.
 Tu m'as ravi mon fils.

E G I S T H E.

Si tel est mon malheur ,
 S'il était votre fils , je suis trop condamnable.
 Mon cœur est innocent , mais ma main est coupable.
 Que je suis malheureux ! Le ciel fait qu'aujourd'hui
 J'aurais donné ma vie , et pour vous , et pour lui.

ACTE TROISIEME. 281

M E R O P E.

Quoi, traître! quand ta main lui ravit cette armure....

E G I S T H E.

Elle est à moi.

M E R O P E.

Comment? que dis-tu?

E G I S T H E.

Je vous jure,
Par vous, par ce cher fils, par vos divins aïeux,
Que mon père en mes mains mit ce don précieux.

M E R O P E.

Qui? ton père? en Elide? En quel trouble il me jette!
Son nom? parle: réponds.

E G I S T H E.

Son nom est Polyclète:

Je vous l'ai déjà dit.

M E R O P E.

Tu m'arraches le cœur.

Quelle indigne pitié suspendait ma fureur!
C'en est trop; fecondes la rage qui me guide.
Qu'on traîne à ce tombeau ce monstre, ce perfide.
(*levant le poignard.*)

Manes de mon cher fils, mes bras ensanglantés....

N A R B A S, *paraissant avec précipitation.*

Qu'allez-vous faire? ô Dieux!

M E R O P E.

Qui m'appelle?

N A R B A S.

Arrêtez.

Hélas! il est perdu, si je nomme sa mère,
S'il est connu.

M E R O P E.

Meurs, traître.

N A R B A S.

Arrêtez.

E G I S T H E, *tournant les yeux vers Narbas.*

O mon père!

M E R O P E.

Son père!

E G I S T H E *à Narbas.*

Hélas! que vois-je? où portez-vous vos pas?
Venez-vous être ici témoin de mon trépas?

N A R B A S.

Ah! Madame, empêchez qu'on achève le crime.
Euryclès, écoutez, écarterez la victime;
Que je vous parle.

E U R Y C L È S *emmène Egisthe, et ferme le fond du théâtre.*

O Ciel!

M E R O P E, *s'avançant.*

Vous me faites trembler:

J'allais venger mon fils.

N A R B A S, *se jetant à genoux.*

Vous alliez l'immoler.

Egisthe...

M E R O P E, *laissant tomber le poignard.*

Eh bien, Egisthe?

N A R B A S.

O Reine infortunée!

Celui dont votre main tranchait la destinée,
C'est Egisthe....

ACTE TROISIEME. 283

M E R O P E.

Il vivrait?

N A R B A S.

C'est lui, c'est votre fils.

M E R O P E , *tombant dans les bras d'Isménie.*

Je me meurs !

I S M E N I E.

Dieux puissans !

N A R B A S *à Isménie.*

Rappelez les esprits.

Hélas ! ce juste excès de joie et de tendresse ,
Ce trouble si soudain , ce remords qui la presse ,
Vont consumer ses jours usés par la douleur.

M E R O P E , *revenant à elle.*

Ah ! Narbas ! est-ce vous ? est-ce un songe trompeur ?
Quoi ! c'est vous ? c'est mon fils ? qu'il vienne , qu'il paraisse.

N A R B A S.

Redoutez , renfermez cette juste tendresse.

(*à Isménie.*)

Vous , cachez à jamais ce secret important ,
Le salut de la reine et d'Egiste en dépend.

M E R O P E.

Ah ! quel nouveau danger empoisonne ma joie ?
Cher Egiste ! quel dieu défend que je te voie ?
Ne m'est-il donc rendu que pour mieux m'affliger ?

N A R B A S.

Ne le connaissant pas , vous alliez l'égorger ;
Et si son arrivée est ici découverte ,
En le reconnaissant vous assurez sa perte.
Malgré la voix du sang , feignez , dissimulez ;
Le crime est sur le trône , on vous poursuit , tremblez.

S C E N E V.

MEROPE, EURYCLÈS, NABARS, ISMENIE.

E U R Y C L È S.

AH ! Madame, le roi commande qu'on saisisse....

M E R O P E.

Qui ?

E U R Y C L È S.

Ce jeune étranger qu'on destine au supplice.

M E R O P E , *avec transport.*Eh bien, cet étranger, c'est mon fils, c'est mon sang.
Narbas, on va plonger le couteau dans son flanc !
Courons tous.

N A R B A S.

Demeurez.

M E R O P E.

C'est mon fils qu'on entraîne.

Pourquoi ? quelle entreprise exécrationnelle et foudaine !
Pourquoi m'ôter Egisthe ?

E U R Y C L È S.

Avant de vous venger,
Polyphonte, dit-il, prétend l'interroger.

M E R O P E.

L'interroger ! qui ? lui ? fait-il quelle est sa mère ?

E U R Y C L È S.

Nul ne soupçonne encor ce terrible mystère.

M E R O P E .

Courons à Polyphonte , implorons son appui.

N A R B A S .

N'implorez que les dieux , et ne craignez que lui.

E U R Y C L È S .

Si les droits de ce fils font au roi quelque ombrage ,
De son salut au moins votre hymen est le gage.
Prêt à s'unir à vous d'un éternel lien ,
Votre fils aux autels va devenir le sien.
Et dût sa politique en être encor jalouse ,
Il faut qu'il serve Egisthe , alors qu'il vous épouse.

N A R B A S .

Il vous épouse ! lui ? quel coup de foudre ! ô Ciel !

M E R O P E .

C'est mourir trop long-temps dans ce trouble cruel.
Je vais.....

N A R B A S .

Vous n'irez point , ô mère déplorable !
Vous n'accomplirez point cet hymen exécrationnel.

E U R Y C L È S .

Narbas , elle est forcée à lui donner la main.
Il peut venger Cresphonte.

N A R B A S .

Il en est l'affassin.

M E R O P E .

Lui ? ce traître !

N A R B A S .

Oui , lui-même ; oui , ses mains sanguinaires
Ont égorgé d'Egisthe , et le père , et les frères :

Je l'ai vu sur mon roi, j'ai vu porter les coups,
Je l'ai vu tout couvert du sang de votre époux.

M E R O P E.

Ah Dieux!

N A R B A S.

J'ai vu ce monstre entouré de victimes :

Je l'ai vu contre vous accumuler les crimes.
Il déguisa sa rage à force de forfaits ;
Lui-même aux ennemis il ouvrit ce palais :
Il y porta la flamme ; et parmi le carnage,
Parmi les traits , les feux , le trouble , le pillage ,
Teint du sang de vos fils , mais des brigands vainqueur ,
Affassin de son prince , il parut son vengeur.
D'ennemis , de mourans , vous étiez entourée ;
Et moi , perçant à peine une foule égarée ,
J'emportai votre fils dans mes bras languissans.
Les dieux ont pris pitié de ses jours innocens ;
Je l'ai conduit seize ans de retraite en retraite ,
J'ai pris pour le cacher le nom de Polyclète ;
Et lorsqu'en arrivant je l'arrache à vos coups ,
Polyphonte est son maître , et devient votre époux! (b)

M E R O P E.

Ah ! tout mon sang se glace à ce récit horrible.

E U R Y C L È S.

On vient : c'est Polyphonte.

M E R O P E.

O Dieux! est-il possible?

(à *Narbas.*)

Va , dérobe surtout ta vue à sa fureur.

N A R B A S.

Hélas! si votre fils est cher à votre cœur ,

ACTE TROISIEME. 287

Avec son affassin dissimulez, Madame.

E U R Y C L È S.

Renfermons ce secret dans le fond de notre ame.
Un seul mot peut le perdre.

M E R O P E à *Eurclès*.

Ah! cours; et que tes yeux
Veillent sur ce dépôt si cher, si précieux.

E U R Y C L È S.

N'en doutez point.

M E R O P E.

Hélas! j'espère en ta prudence :
C'est mon fils, c'est ton roi. Dieux! ce monstre s'avance.

S C E N E V I.

MEROPE, POLYPHONTE, EROX, ISMENIE, Suite.

P O L Y P H O N T E.

LE trône vous attend, et les autels sont prêts;
L'hymen qui va nous joindre unit nos intérêts.
Comme roi, comme époux, le devoir me commande
Que je venge le meurtre, et que je vous défende.
Deux complices, déjà par mon ordre faisis,
Vont payer de leur sang le sang de votre fils.
Mais, malgré tous mes soins, votre lente vengeance
A bien mal secondé ma prompte vigilance.
J'avais à votre bras remis cet affassin;
Vous-même, disiez-vous, deviez percer son sein.

M E R O P E.

Plût aux dieux que mon bras fût le vengeur du crime!

P O L Y P H O N T E.

C'est le devoir des rois, c'est le foin qui m'anime.

M E R O P E.

Vous?

P O L Y P H O N T E.

Pourquoi donc, Madame, avez-vous différé?
Votre amour pour un fils ferait-il altéré?

M E R O P E.

Puissent ses ennemis périr dans les supplices!
Mais si ce meurtrier, Seigneur, a des complices;
Si je pouvais par lui reconnaître le bras,
Le bras dont mon époux a reçu le trépas. . . .
Ceux dont la race impie a massacré le père,
Pourfuiront à jamais, et le fils, et la mère.
Si l'on pouvait. . . .

P O L Y P H O N T E.

C'est-là ce que je veux savoir;
Et déjà le coupable est mis en mon pouvoir.

M E R O P E.

Il est entre vos mains?

P O L Y P H O N T E.

Oui, Madame, et j'espère
Percer en lui parlant ce ténébreux mystère.

M E R O P E.

Ah! barbare! . . . A moi seule il faut qu'il soit remis.
Rendez-moi. . . Vous savez que vous l'avez promis.

(à part.)

A C T E T R O I S I E M E. 289

(à part.)

O mon sang ! ô mon fils ! quel sort on vous prépare !

(à Polyphonte.)

Seigneur, ayez pitié. ...

P O L Y P H O N T E.

Quel transport vous égare ?

Il mourra.

M E R O P E.

Lui ?

P O L Y P H O N T E.

Sa mort pourra vous consoler.

M E R O P E.

Ah ! je veux à l'instant le voir et lui parler.

P O L Y P H O N T E.

Ce mélange inoui d'horreur et de tendresse,
Ces transports dont votre ame à peine est la maîtresse,
Ces discours commencés, ce visage interdit,
Pourraient de quelque ombrage alarmer mon esprit.
Mais puis-je m'expliquer avec moins de contrainte ?
D'un déplaisir nouveau votre ame semble atteinte.
Qu'a donc dit ce vieillard que l'on vient d'amener ?
Pourquoi fuit-il mes yeux ? que dois-je en soupçonner ?
Quel est-il ?

M E R O P E.

Eh ! Seigneur, à peine sur le trône,
La crainte, le soupçon déjà vous environne ?

P O L Y P H O N T E.

Partagez donc ce trône : et, sûr de mon bonheur,
Je verrai les soupçons exilés de mon cœur.

Théâtre. Tome III.

T

L'autel attend déjà Mérope et Polyphonte.

M E R O P E , *en pleurant.*

Les dieux vous ont donné le trône de Cresphonte ;
Il y manquait sa femme , et ce comble d'horreur ,
Ce crime épouvantable.....

I S M E N I E .

Eh , Madame !

M E R O P E .

Ah ! Seigneur ,

Pardonnez . . . Vous voyez une mère éperdue.
Les dieux m'ont tout ravi , les dieux m'ont confondue.
Pardonnez . . . De mon fils rendez-moi l'affain.

P O L Y P H O N T E .

Tout son sang , s'il le faut , va couler sous ma main.
Venez , Madame.

M E R O P E .

O Dieux ! dans l'horreur qui me presse,
Secourez une mère , et cachez sa faiblesse.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

POLYPHONTE, EROX.

POLYPHONTE.

A ses emportemens, je croirais qu'à la fin
Elle a de son époux reconnu l'affassin ;
Je croirais que ses yeux ont éclairé l'abyme
Où dans l'impunité s'était caché mon crime.
Son cœur avec effroi se refuse à mes vœux ;
Mais ce n'est pas son cœur, c'est sa main que je veux :
Telle est la loi du peuple ; il le faut satisfaire.
Cet hymen m'affervit, et le fils, et la mère ;
Et par ce nœud sacré qui la met dans mes mains,
Je n'en fais qu'une esclave utile à mes desseins.
Qu'elle écoute à son gré son impuissante haine ;
Au char de ma fortune il est temps qu'on l'enchaîne.
Mais vous, au meurtrier vous venez de parler ?
Que pensez-vous de lui ?

EROX.

Rien ne peut le troubler.
Simple dans ses discours, mais ferme, invariable,
La mort ne fléchit point cette ame impénétrable.
J'en suis frappé, Seigneur, et je n'attendais pas
Un courage aussi grand dans un rang aussi bas.

J'avoûrai qu'en secret moi-même je l'admire.

P O L Y P H O N T E.

Quel est-il , en un mot ?

E R O X.

Ce que j'ose vous dire ,
C'est qu'il n'est point , sans doute , un de ces assassins
Disposés en secret pour servir vos desseins.

P O L Y P H O N T E.

Pouvez-vous en parler avec tant d'assurance ?
Leur conducteur n'est plus. Ma juste défiance
A pris soin d'effacer , dans son sang dangereux ,
De ce secret d'Etat les vestiges honteux ;
Mais ce jeune inconnu me tourmente et m'attriste.
Me répondez-vous bien qu'il m'ait défait d'Egippe ?
Croirai-je que toujours soigneux de m'obéir ,
Le fort jusqu'à ce point m'ait voulu prévenir ?

E R O X.

Méropé , dans les pleurs mourant désespérée ,
Est de votre bonheur une preuve assurée ;
Et tout ce que je vois le confirme en effet.
Plus fort que tous nos soins , le hasard a tout fait.

P O L Y P H O N T E.

Le hasard va souvent plus loin que la prudence ;
Mais j'ai trop d'ennemis , et trop d'expérience ,
Pour laisser le hasard arbitre de mon sort.
Quel que soit l'étranger , il faut hâter sa mort.
Sa mort sera le prix de cet hymen auguste ;
Elle affermit mon trône : il suffit , elle est juste.
Le peuple , sous mes lois pour jamais engagé ,
Croira son prince mort , et le croira vengé. (c)

Mais répondez : Quel est ce vieillard téméraire,
Qu'on dérobe à ma vue avec tant de mystère ?
Mérope allait verser le sang de l'assassin :
Ce vieillard, dites - vous, a retenu sa main ?
Que voulait-il ?

EROX.

Seigneur , chargé de sa misère,
De ce jeune étranger ce vieillard est le père :
Il venait implorer la grâce de son fils.

POLYPHONTE.

Sa grâce ? Devant moi je veux qu'il soit admis.
Ce vieillard me trahit , crois-moi , puisqu'il se cache.
Ce secret m'importune , il faut que je l'arrache.
Le meurtrier surtout excite mes soupçons.
Pourquoi , par quel caprice , et par quelles raisons
La reine , qui tantôt pressait tant son supplice,
N'ose-t-elle achever ce juste sacrifice ?
La pitié paraissait adoucir ses fureurs ;
Sa joie éclatait même à travers ses douleurs.

EROX.

Qu'importe sa pitié , sa joie et sa vengeance ?

POLYPHONTE.

Tout m'importe , et de tout je suis en défiance.
Elle vient : qu'on m'amène ici cet étranger.

S C E N E I I.

POLYPHONTE, EROX, EGISTHE, EURYCLÈS,
MEROPE, ISMENIE, Gardes.

M E R O P E.

REMPLISSEZ vos fermens, songez à me venger :
Qu'à mes mains, à moi seule, on laisse la victime.

P O L Y P H O N T E.

La voici devant vous. Votre intérêt m'anime.
Vengez-vous, baignez-vous au fang du criminel ;
Et sur son corps sanglant je vous mène à l'autel.

M E R O P E.

Ah Dieux !

E G I S T H E à *Polyphonte.*

Tu vends mon fang à l'hymen de la reine ;
Ma vie est peu de chose, et je mourrai sans peine :
Mais je suis malheureux, innocent, étranger ;
Si le ciel t'a fait roi, c'est pour me protéger.
J'ai tué justement un injuste adversaire.
Mérope veut ma mort ; je l'excuse, elle est mère :
Je bénirai ses coups prêts à tomber sur moi ;
Et je n'accuse ici qu'un tyran tel que toi.

P O L Y P H O N T E.

Malheureux, oses-tu, dans ta rage insolente....

M E R O P E.

Eh ! Seigneur, excusez sa jeunesse imprudente.
Elevé loin des cours, et nourri dans les bois,
Il ne fait pas encor ce qu'on doit à des rois.

ACTE QUATRIÈME. 295

POLYPHONTE.

Qu'entends-je ! quel discours ! quelle surprise extrême !
Vous, le justifier !

MEROPÉ.

Qui moi, Seigneur ?

POLYPHONTE.

Vous-même.

De cet égarement fortirez-vous enfin ?
De votre fils, Madame, est-ce ici l'affassin ?

MEROPÉ.

Mon fils, de tant de rois le déplorable reste,
Mon fils enveloppé dans un piège funeste,
Sous les coups d'un barbare...

ISMÉNIE.

O Ciel ! que faites-vous ?

POLYPHONTE.

Quoi ! vos regards sur lui se tournent sans courroux ?
Vous tremblez à sa vue, et vos yeux s'attendrissent ?
Vous voulez me cacher les pleurs qui les remplissent ?

MEROPÉ.

Je ne les cache point ; ils paraissent assez :
La cause en est trop juste, et vous la connaissez.

POLYPHONTE.

Pour en tarir la source, il est temps qu'il expire.
Qu'on l'immole, Soldats.

MEROPÉ, *s'avancant.*

Cruel ! qu'osez-vous dire ?

E G I S T H E.

Quoi ! de pitié pour moi tous vos sens sont saisis !

P O L Y P H O N T E.

Qu'il meure.

M E R O P E.

Il est....

P O L Y P H O N T E.

Frappez.

M E R O P E, *se jetant entre Egisthe et les soldats.*

Barbare ! il est mon fils.

E G I S T H E.

Moi ! votre fils ?

M E R O P E, *en l'embrassant.*

Tu l'es : et ce ciel que j'atteste,

Ce ciel qui t'a formé dans un sein si funeste,

Et qui trop tard, hélas ! a défilé mes yeux,

Te remet dans mes bras pour nous perdre tous deux.

E G I S T H E.

Quel miracle, grands Dieux ! que je ne puis comprendre !

P O L Y P H O N T E.

Une telle imposture a de quoi me surprendre.

Vous, sa mère ? Qui ? vous, qui demandiez sa mort ?

E G I S T H E.

Ah ! si je meurs son fils, je rends grâce à mon sort.

M E R O P E.

Je suis sa mère. Hélas ! mon amour m'a trahie.

Oui, tu tiens dans tes mains le secret de ma vie,

Tu tiens le fils des dieux enchaîné devant toi,

L'héritier de Cresphonte, et ton maître, et ton roi,

Tu peux si tu le veux m'accuser d'imposture :

Ce n'est pas aux tyrans à sentir la nature.

Ton cœur nourri de sang n'en peut être frappé.
 Oui, c'est mon fils, te dis-je, au carnage échappé.

P O L Y P H O N T E.

Que prétendez-vous dire, et sur quelles alarmes?

E G I S T H E.

Va, je me crois son fils; mes preuves font ses larmes,
 Mes sentimens, mon cœur, par la gloire animé,
 Mon bras qui t'eût puni, s'il n'était défarmé.

P O L Y P H O N T E.

Ta rage auparavant fera seule punie.
 C'est trop.

M É R O P E, *se jetant à ses genoux.*

Commencez donc par m'arracher la vie :
 Ayez pitié des pleurs dont mes yeux sont noyés.
 Que vous faut-il de plus? Mérope est à vos pieds :
 Mérope les embrasse et craint votre colère.
 A cet effort affreux, jugez si je suis mère,
 Jugez de mes tourmens : ma détestable erreur
 Ce matin de mon fils allait percer le cœur.
 Je pleure à vos genoux mon crime involontaire.
 Cruel! vous qui vouliez lui tenir lieu de père,
 Qui deviez protéger ses jours infortunés,
 Le voilà devant vous, et vous l'affaînez.
 Son père est mort, hélas! par un crime funeste ;
 Sauvez le fils : je puis oublier tout le reste :
 Sauvez le sang des dieux, et de vos souverains :
 Il est seul, sans défense, il est entre vos mains.
 Qu'il vive, et c'est assez. Heureuse en mes misères,
 Lui seul il me rendra mon époux, et ses frères.

Vous voyez avec moi les aïeux à genoux,
Votre roi dans les fers.

E G I S T H E.

O Reine, levez-vous,
Et daignez me prouver que Cresphonte est mon père,
En cessant d'avilir, et sa veuve, et ma mère.
Je fais peu de mes droits quelle est la dignité ;
Mais le ciel m'a fait naître avec trop de fierté,
Avec un cœur trop haut, pour qu'un tyran l'abaisse.
De mon premier état j'ai bravé la bassesse,
Et mes yeux du présent ne sont point éblouis.
Je me sens né des rois, je me sens votre fils. (d)
Hercule, ainsi que moi, commença sa carrière ;
Il sentit l'infortune en ouvrant la paupière ;
Et les dieux l'ont conduit à l'immortalité,
Pour avoir, comme moi, vaincu l'adversité.
S'il m'a transmis son sang, j'en aurai le courage.
Mourir digne de vous, voilà mon héritage.
Cessez de le prier, cessez de démentir
Le sang des demi-dieux dont on me fait sortir.

P O L Y P H O N T E à *Méropé*.

Eh bien, il faut ici nous expliquer sans feinte.
Je prends part aux douleurs dont vous êtes atteinte :
Son courage me plaît ; je l'estime, et je crois
Qu'il mérite en effet d'être du sang des rois.
Mais une vérité d'une telle importance
N'est pas de ces secrets qu'on croit sans évidence.
Je le prends sous ma garde, il m'est déjà remis ;
Et s'il est né de vous, je l'adopte pour fils.

E G I S T H E.

Vous, m'adopter ?

ACTE QUATRIÈME. 299

M E R O P E.

Hélas !

P O L Y P H O N T E.

Réglez sa destinée.

Vous achetiez sa mort avec mon hymenée.

La vengeance à ce point a pu vous captiver.

L'amour fera-t-il moins, quand il faut le sauver ?

M E R O P E.

Quoi, barbare !

P O L Y P H O N T E.

Madame, il y va de sa vie.

Votre ame en sa faveur paraît trop attendrie,

Pour vouloir exposer à mes justes rigueurs,

Par d'imprudens refus, l'objet de tant de pleurs.

M E R O P E.

Seigneur, que de son fort il soit du moins le maître.

Daignez...

P O L Y P H O N T E.

C'est votre fils, Madame, ou c'est un traître.

Je dois m'unir à vous pour lui servir d'appui,

Ou je dois me venger, et de vous, et de lui.

C'est à vous d'ordonner sa grâce ou son supplice.

Vous êtes en un mot sa mère ou sa complice.

Choisissez : mais fachez qu'au sortir de ces lieux,

Je ne vous en croirai qu'en présence des dieux.

Vous, Soldats, qu'on le garde, et vous, que l'on me suive.

(à Mérope.)

Je vous attends : voyez si vous voulez qu'il vive.

Déterminez d'un mot mon esprit incertain ;

Confirmez sa naissance, en me donnant la main.

Votre seule réponse, ou le fauve, ou l'opprime.
Voilà mon fils, Madame, ou voilà ma victime.
Adieu.

M E R O P E.

Ne m'ôtez pas la douceur de le voir ;
Rendez-le à mon amour, à mon vain désespoir.

P O L Y P H O N T E.

Vous le verrez au temple.

E G I S T H E, *que les soldats emmènent.*

O Reine auguste et chère !

O vous que j'ose à peine encor nommer ma mère !
Ne faites rien d'indigne, et de vous, et de moi :
Si je suis votre fils, je fais mourir en roi.

S C E N E I I I.

M E R O P E *seule.*

CRUELS, vous l'enlevez, en vain je vous implore :
Je ne l'ai donc revu que pour le perdre encore ?
Pourquoi m'exauciez-vous, ô Dieu trop imploré ?
Pourquoi rendre à mes vœux ce fils tant désiré ?
Vous l'avez arraché d'une terre étrangère,
Victime réservée au bourreau de son père.
Ah ! privez-moi de lui, cachez ses pas errans
Dans le fond des déserts, à l'abri des tyrans.

S C E N E I V.

MEROPE, NARBAS, EURYCLÈS.

M E R O P E.

S AIS-TU l'excès d'horreur où je me vois livrée?

N A R B A S.

Je fais que de mon roi la perte est assurée,
Que déjà dans les fers Egisthe est retenu,
Qu'on observe mes pas.

M E R O P E.

C'est moi qui l'ai perdu.

N A R B A S.

Vous!

M E R O P E.

J'ai tout révélé. Mais, Narbas, quelle mère,
Prête à perdre son fils, peut le voir et se taire?
J'ai parlé, c'en est fait : et je dois désormais
Réparer ma faiblesse à force de forfaits.

N A R B A S.

Quels forfaits dites-vous?

S C E N E V.

MEROPE, NARBAS, EURYCLÈS, ISMENIE.

I S M E N I E.

V O I C I l'heure, Madame,
Qu'il vous faut rassembler les forces de votre ame.
Un vain peuple, qui vole après la nouveauté,
Attend votre hymenée avec avidité.

Le tyran règle tout ; il semble qu'il apprête
 L'appareil du carnage , et non pas d'une fête.
 Par l'or de ce tyran le grand-prêtre inspiré
 A fait parler le dieu dans son temple adoré.
 Au nom de vos aïeux et du dieu qu'il atteste ,
 Il vient de déclarer cette union funeste.
 Polyphonte, dit-il , a reçu vos sermens ;
 Mésène en est témoin , les dieux en sont garans.
 Le peuple a répondu par des cris d'allégresse ;
 Et ne soupçonnant pas le chagrin qui vous presse ,
 Il célèbre à genoux cet hymen plein d'horreur :
 Il bénit le tyran qui vous perce le cœur.

M E R O P E.

Et mes malheurs encor font la publique joie ?

N A R B A S.

Pour sauver votre fils quelle funeste voie !

M E R O P E.

C'est un crime effroyable , et déjà tu frémis.

N A R B A S.

Mais c'en est un plus grand de perdre votre fils.

M E R O P E.

Eh bien , le désespoir m'a rendu mon courage.
 Courons tous vers le temple où m'attend mon outrage.
 Montrons mon fils au peuple , et plaçons-le à leurs yeux ,
 Entre l'autel et moi , sous la garde des dieux.
 Il est né de leur sang , ils prendront sa défense ;
 Ils ont assez long-temps trahi son innocence.
 De son lâche assassin je peindrai les fureurs :
 L'horreur et la vengeance empliront tous les cœurs.

A C T E. Q U A T R I E M E. 303

Tyrans , craignez les cris et les pleurs d'une mère.
On vient. Ah! je frissonne. Ah! tout me défespère.
On m'appelle , et mon fils est au bord du cercueil ;
Le tyran peut encor l'y plonger d'un coup d'œil

(*aux sacrificateurs.*)

Ministres rigoureux du monstre qui m'opprime ,
Vous venez à l'autel entraîner la victime.
O vengeance! ô tendresse! ô nature! ô devoir!
Qu'allez-vous ordonner d'un cœur au défespoir?

Fin du quatrième acte.

A C T E V.

S C È N E P R E M I È R E.

E G I S T H E , N A R B A S , E U R Y C L È S.

N A R B A S.

LE tyran nous retient au palais de la reine,
 Et notre destinée est encore incertaine.
 Je tremble pour vous seul. Ah, mon prince ! ah, mon fils !
 Souffrez qu'un nom si doux me soit encor permis,
 Ah ! vivez. D'un tyran défarmez la colère,
 Conservez une tête, hélas ! si nécessaire,
 Si long-temps menacée, et qui m'a tant coûté.

E U R Y C L È S.

Songez que pour vous seul abaissant sa fierté,
 Mérope de ses pleurs daigne arroser encore
 Les parricides mains d'un tyran qu'elle abhorre.

E G I S T H E.

D'un long étonnement à peine revenu,
 Je crois renaître ici dans un monde inconnu.
 Un nouveau sang m'anime, un nouveau jour m'éclaire.
 Qui, moi, né de Mérope ? et Cresphonte est mon père !
 Son assassin triomphe ; il commande, et je fers !
 Je suis le sang d'Hercule, et je suis dans les fers ?

N A R B A S.

Plût aux dieux qu'avec moi le petit-fils d'Alcide
 Fût encore inconnu dans les champs de l'Elide !

E G I S T H E.

Eh quoi ! tous les malheurs aux humains réservés,
 Faut-il si jeune encor les avoir éprouvés ?

Les

Les ravages, l'exil, la mort, l'ignominie,
 Dès ma première aurore ont affligé ma vie.
 De déserts en déserts errant, persécuté,
 J'ai languï dans l'opprobre et dans l'obscurité.
 Le ciel fait cependant si parmi tant d'injures,
 J'ai permis à ma voix d'éclater en murmures.
 Malgré l'ambition qui dévorait mon cœur,
 J'em brassai les vertus qu'exigeait mon malheur.
 Je respectai, j'aimai jusqu'à votre misère;
 Je n'aurais point aux dieux demandé d'autre père:
 Ils m'en donnent un autre, et c'est pour m'outrager.
 Je suis fils de Cresphonte, et ne puis le venger.
 Je retrouve une mère, un tyran me l'arrache:
 Un détestable hymen à ce monstre l'attache.
 Je maudis dans vos bras le jour où je suis né;
 Je maudis le secours que vous m'avez donné.
 Ah! mon père! ah! pourquoi d'une mère égarée
 Retenez-vous tantôt la main désespérée?
 Mes malheurs finissaient, mon fort était rempli.

N A R B A S.

Ah! vous êtes perdu: le tyran vient ici.

S C E N E I I.

POLYPHONTE, EGISTHE, NARBAS,
 EURYCLÈS, Gardes.

P O L Y P H O N T E.

RETIREZ-VOUS (*); et toi dont l'aveugle jeunesse
 Inspire une pitié qu'on doit à la faiblesse,
 Ton roi veut bien encor, pour la dernière fois,
 Permettre à tes destins de changer à ton choix.

(*) *Narbas et Eurycles s'éloignent un peu.*

Le présent, l'avenir, et jusqu'à ta naissance,
 Tout ton être, en un mot, est dans ma dépendance.
 Je puis au plus haut rang d'un seul mot t'élever,
 Te laisser dans les fers, te perdre ou te sauver.
 Elevé loin des cours, et sans expérience,
 Laisse-moi gouverner ta farouche imprudence.
 Crois-moi, n'affecte point, dans ton fort abattu,
 Cet orgueil dangereux que tu prends pour vertu :
 Si dans un rang obscur le destin t'a fait naître,
 Conforme à ton état, sois humble avec ton maître.
 Si le hasard heureux t'a fait naître d'un roi,
 Rends-toi digne de l'être, en servant près de moi.
 Une reine en ces lieux te donne un grand exemple ;
 Elle a subi mes lois, et marche vers le temple.
 Suis ses pas et les miens, viens aux pieds de l'autel
 Me jurer à genoux un hommage éternel.
 Puisque tu crains les dieux, atteste leur puissance,
 Prends-les tous à témoin de ton obéissance.
 La porte des grandeurs est ouverte pour toi.
 Un refus te perdra ; choisis, et réponds-moi.

E G I S T H E.

Tu me vois défarmé, comment puis-je répondre ?
 Tes discours, je l'avoue, ont de quoi me confondre ;
 Mais rends-moi seulement ce glaive que tu crains,
 Ce fer que ta prudence écarte de mes mains :
 Je répondrai pour lors, et tu pourras connaître
 Qui de nous deux, perfide, est l'esclave ou le maître ;
 Si c'est à Polyphonte à régler mes destins,
 Et si le fils des rois punit les assassins.

P O L Y P H O N T E.

Faible et fier ennemi, ma bonté t'encourage :
 Tu me crois assez grand pour oublier l'outrage,

Pour ne m'avilir pas jusqu'à punir en toi
 Un esclave inconnu qui s'attaque à son roi.
 Eh bien , cette bonté qui s'indigne et se lasse,
 Te donne un seul moment pour obtenir ta grâce.
 Je t'attends aux autels , et tu peux y venir.
 Viens recevoir la mort , ou jurer d'obéir.
 Gardes , auprès de moi vous pourrez l'introduire ;
 Qu'aucun autre ne sorte , et n'ose le conduire.
 Vous , Narbas , Euryclès , jè le laisse en vos mains.
 Tremblez , vous répondrez de ses caprices vains.
 Je connais votre haine , et j'en fais l'impuissance ;
 Mais je me fie au moins à votre expérience.
 Qu'il soit né de Mérope , ou qu'il soit votre fils ,
 D'un conseil imprudent sa mort sera le prix.

S C E N E I I I.

EGISTHE , NARBAS , EURYCLÈS.

E G I S T H E.

AH ! je n'en recevrai que du sang qui m'anime.
 Hercule ! instruis mon bras à me venger du crime :
 Eclaire mon esprit du sein des immortels !
 Polyphonte m'appelle aux pieds de tes autels ;
 Et j'y cours.

N A R B A S.

Ah ! mon Prince , êtes-vous las de vivre ?

E U R Y C L È S.

Dans ce péril , du moins , si nous pouvions vous suivre !
 Mais laissez-nous le temps d'éveiller un parti ,
 Qui , tout faible qu'il est , n'est point anéanti.
 Souffrez . . .

E G I S T H E.

En d'autres temps mon courage tranquille
 Au frein de vos leçons ferait souple et docile ;
 Je vous croirais tous deux : mais dans un tel malheur ,
 Il ne faut consulter que le ciel et son cœur.
 Qui ne peut se résoudre , aux conseils s'abandonne ;
 Mais le sang des héros ne croit ici personne.
 Le sort en est jeté... Ciel ! qu'est-ce que je voi ?
 Mérope !

S C E N E I V.

MEROPE, EGISTHE, NARBAS, EURYCLÈS, Suite.

M E R O P E.

LE tyran m'ose envoyer vers toi :
 Ne crois pas que je vive après cet hymenée ;
 Mais cette honte horrible où je suis entraînée ,
 Je la subis pour toi , je me fais cet effort :
 Fais-toi celui de vivre , et commande à ton fort.
 Cher objet des terreurs dont mon ame est atteinte ,
 Toi pour qui je connais , et la honte , et la crainte ,
 Fils des rois et des dieux , mon fils , il faut servir.
 Pour savoir se venger , il faut savoir souffrir.
 Je sens que ma faiblesse , et t'indigne , et t'outrage ;
 Je t'en aime encor plus , et je crains davantage.
 Mon fils...

E G I S T H E.

Osez me suivre.

M E R O P E.

Arrête. Que fais-tu ?
 Dieux ! je me plains à vous de son trop de vertu.

E G I S T H E.

Voyez-vous en ces lieux le tombeau de mon père?
Entendez-vous sa voix? Etes-vous reine et mère?
Si vous l'êtes, venez.

M E R O P E.

Il semble que le ciel
T'élève en ce moment au-dessus d'un mortel.
Je respecte mon sang, je vois le sang d'Alcide.
Ah! parle: remplis-moi de ce dieu qui te guide.
Il te presse, il t'inspire. O mon fils! mon cher fils!
Achève, et rends la force à mes faibles esprits.

E G I S T H E.

Auriez-vous des amis dans ce temple funeste?

M E R O P E.

J'en eus quand j'étais reine, et le peu qui m'en reste
Sous un joug étranger baïsse un front abattu;
Le poids de mes malheurs accable leur vertu:
Polyphonte est haï; mais c'est lui qu'on couronne:
On m'aime, et l'on me fuit.

E G I S T H E.

Quoi! tout vous abandonne!
Ce monstre est à l'autel?

M E R O P E.

Il m'attend.

E G I S T H E.

Ses foldats

A cet autel horrible accompagnent ses pas?

M E R O P E.

Non: la porte est livrée à leur troupe cruelle;
Il est environné de la foule infidelle
Des mêmes courtisans que j'ai vus autrefois
S'empresse à ma fuite, et ramper sous mes lois.

Et moi, de tous les fiens à l'autel entourée,
De ces lieux à toi seul je puis ouvrir l'entrée.

E G I S T H E.

Seul je vous y suivrai ; j'y trouverai des dieux,
Qui punissent le meurtre, et qui font mes aïeux.

M E R O P E.

Ils t'ont trahi quinze ans.

E G I S T H E.

Ils m'éprouvaient, fans doute.

M E R O P E.

Eh ! quel est ton dessein ?

E G I S T H E.

Marchons, quoi qu'il en coûte.

Adieu, tristes amis, vous connaîtrez du moins
Que le fils de Mérope a mérité vos soins.

(à Narbas, en l'embrassant.)

Tu ne rougiras point, crois-moi, de ton ouvrage ;
Au fang qui m'a formé tu rendras témoignage.

S C E N E V.

N A R B A S, E U R Y C L È S.

N A R B A S.

QUE va-t-il faire ? Hélas ! tous mes soins sont trahis ;
Les habiles tyrans ne sont jamais punis.
J'espérais que du temps la main tardive et sûre
Justifierait les dieux en vengeant leur injure ;
Qu'Egisthe reprendrait son empire usurpé :
Mais le crime l'emporte, et je meurs détrompé.
Egisthe va se perdre à force de courage :
Il défobéira, la mort est son partage. (e)

E U R Y C L È S.

Entendez-vous ces cris, dans les airs élancés?

N A R B A S.

C'est le signal du crime.

E U R Y C L È S.

Écoutons.

N A R B A S.

Frémissez.

E U R Y C L È S.

Sans doute qu'au moment d'épouser Polyphonte,
La reine en expirant a prévenu sa honte.
Tel était son dessein dans son mortel ennui.

N A R B A S.

Ah! son fils n'est donc plus. Elle eût vécu pour lui.

E U R Y C L È S.

Le bruit croît, il redouble, il vient comme un tonnerre
Qui s'approche en grondant, et qui fond sur la terre.

N A R B A S.

J'entends de tous côtés les cris des combattans,
Les sons de la trompette, et les voix des mourans.
Du palais de Mérope on enfonce la porte.

E U R Y C L È S.

Ah! ne voyez-vous pas cette cruelle escorte,
Qui court, qui se dissipe, et qui va loin de nous?

N A R B A S.

Va-t-elle du tyran servir l'affreux courroux?

E U R Y C L È S.

Autant que mes regards au loin peuvent s'étendre,
On se mêle, on combat.

N A R B A S.

Quel sang va-t-on répandre?

De Mérope et du roi le nom remplit les airs.

E U R Y C L È S.

Grâces aux immortels! les chemins sont ouverts.
Allons voir à l'instant s'il faut mourir ou vivre.

(*il sort.*)

N A R B A S.

Allons. D'un pas égal que ne puis-je vous fuivre!
O Dieux! rendez la force à ces bras énervés,
Pour le sang de mes rois autrefois éprouvés:
Que je donne du moins les restes de ma vie.
Hâtons-nous.

S C E N E V I.

N A R B A S, I S M E N I E, Peuple.

N A R B A S.

QU'EL spectacle! Est-ce vous, Isménie?
Sanglante, inanimée, est-ce vous que je vois?

I S M E N I E.

Ah! laissez-moi reprendre, et la vie, et la voix.

N A R B A S.

Mon fils est-il vivant? Que devient notre reine?

I S M E N I E.

De mon faiblissement je reviens avec peine;
Par les flots de ce peuple entraînée en ces lieux...

N A R B A S.

Que fait Egifthe?

I S M E N I E.

Il est... le digne fils des dieux;

Egiste ! Il a frappé le coup le plus terrible.
 Non, d'Alcide jamais la valeur invincible
 N'a d'un exploit si rare étonné les humains.

N A R B A S.

O mon fils ! ô mon roi , qu'ont élevé mes mains !

I S M E N I E.

La victime était prête , et de fleurs couronnée ; (6)
 L'autel étincelait des flambeaux d'hyménée ;
 Polyphonte , l'œil fixe , et d'un front inhumain ,
 Présentait à Mérope une odieuse main ;
 Le prêtre prononçait les paroles sacrées ;
 Et la reine au milieu des femmes éplorées ,
 S'avancant tristement , tremblante entre mes bras ,
 Au lieu de l'hyménée invoquait le trépas :
 Le peuple observait tout dans un profond silence.
 Dans l'enceinte sacrée en ce moment s'avance
 Un jeune homme , un héros , semblable aux immortels :
 Il court , c'était Egiste ; il s'élançe aux autels ;
 Il monte , il y fait d'une main assurée
 Pour les fêtes des dieux la hache préparée.
 Les éclairs sont moins prompts ; je l'ai vu de mes yeux ,
 Je l'ai vu qui frappait ce monstre audacieux.
 Meurs , tyran , difait-il ; Dieux , prenez vos victimes.
 Erox , qui de son maître a servi tous les crimes ,
 Erox , qui dans son sang voit ce monstre nager ,
 Lève une main hardie , et pense le venger.
 Egiste se retourne , enflammé de furie ;
 A côté de son maître il le jette sans vie.
 Le tyran se relève , il blesse le héros ;
 De leur sang confondu j'ai vu couler les flots.

Déjà la garde accourt avec des cris de rage.
Sa mère . . . Ah ! que l'amour inspire de courage !
Quel transport animait ses efforts et ses pas !
Sa mère . . . Elle s'élançe au milieu des soldats.
C'est mon fils , arrêtez , cessez , troupe inhumaine ;
C'est mon fils ; déchirez sa mère , et votre reine ,
Ce sein qui l'a nourri , ces flancs qui l'ont porté.
A ces cris douloureux le peuple est agité ;
Une foule d'amis , que son danger excite ,
Entre elle et ces soldats vole et se précipite.
Vous eussiez vu soudain les autels renversés ,
Dans des ruisseaux de sang leurs débris dispersés ;
Les enfans écrasés dans les bras de leurs mères ;
Les frères méconnus , immolés par leurs frères ;
Soldats , prêtres , amis , l'un sur l'autre expirans ;
On marche , on est porté sur les corps des mourans ;
On veut fuir ; on revient , et la foule pressée ,
D'un bout du temple à l'autre est vingt fois repoussée.
De ces flots confondus le flux impétueux
Roule et dérobe Egisthe et la reine à mes yeux.
Parmi les combattans je vole ensanglantée ;
J'interroge à grands cris la foule épouvantée.
Tout ce qu'on me répond redouble mon horreur.
On s'écrie : il est mort , il tombe , il est vainqueur.
Je cours , je me consume , et le peuple m'entraîne ,
Me jette en ce palais , éplorée , incertaine ,
Au milieu des mourans , des morts et des débris.
Venez , suivez mes pas , joignez-vous à mes cris :
Venez. J'ignore encor si la reine est sauvée ,
Si de son digne fils la vie est conservée ,
Si le tyran n'est plus. Le trouble , la terreur,
Tout ce désordre horrible est encor dans mon cœur. (f)

N A R B A S.

Arbitre des humains, divine Providence,
 Achève ton ouvrage, et soutiens l'innocence :
 A nos malheurs passés mesure tes bienfaits.
 O Ciel ! conserve Egisthe, et que je meure en paix.
 Ah ! parmi ces soldats ne vois-je point la reine ?

S C E N E V I I.

MEROPE, ISMENIE, NARBAS, Peuple, Soldats.

(On voit dans le fond du théâtre le corps de Polyphonte
 couvert d'une robe sanglante.)

M E R O P E.

GUERRIERS, prêtres, amis, citoyens de Mésène,
 Au nom des dieux vengeurs, Peuples, écoutez-moi.
 Je vous le jure encore, Egisthe est votre roi :
 Il a puni le crime, il a vengé son père.
 Celui que vous voyez traîné sur la pouffière,
 C'est un monstre ennemi des dieux et des humains :
 Dans le sein de Cresphonte il enfonça ses mains.
 Cresphonte mon époux, mon appui, votre maître,
 Mes deux fils sont tombés sous les coups de ce traître.
 Il opprimait Mésène, il usurpait mon rang ;
 Il m'offrait une main fumante de mon sang.
 (en courant vers Egisthe qui arrive la hache à la main.)
 Celui que vous voyez, vainqueur de Polyphonte,
 C'est le fils de vos rois, c'est le sang de Cresphonte ;
 C'est le mien, c'est le seul qui reste à ma douleur.
 Quels témoins voulez-vous plus certains que mon cœur ?

Regardez ce vieillard, c'est lui dont la prudence
Aux mains de Polyphonte arracha son enfance.
Les dieux ont fait le reste.

N A R B A S.

Oui, j'atteste ces dieux
Que c'est-là votre roi qui combattait pour eux.

E G I S T H E.

Amis, pouvez-vous bien méconnaître une mère?
Un fils qu'elle défend? un fils qui venge un père?
Un roi vengeur du crime?

M E R O P E.

Et si vous en doutez,
Reconnaissez mon fils aux coups qu'il a portés ;
A votre délivrance, à son ame intrépide.
Eh! quel autre jamais qu'un descendant d'Alcide,
Nourri dans la misère, à peine en son printemps,
Eût pu venger Mefsène, et punir les tyrans ?
Il soutiendra son peuple, il vengera la terre.
Ecoutez: le ciel parle; entendez son tonnerre.
Sa voix qui se déclare et se joint à mes cris,
Sa voix rend témoignage, et dit qu'il est mon fils.

S C E N E V I I I et dernière.

MEROPE, EGISTHE, ISMENIE, NARBAS,
EURYCLÈS, Peuple.

E U R Y C L È S.

AH! montrez-vous, Madame, à la ville calmée;
Du retour de son roi la nouvelle semée,
Volant de bouche en bouche, a changé les esprits.
Nos amis ont parlé, les cœurs sont attendris:

Le peuple impatient verse des pleurs de joie ;
Il adore le roi que le ciel lui renvoie ,
Il bénit votre fils , il bénit votre amour ,
Il consacre à jamais ce redoutable jour.
Chacun veut contempler son auguste visage ;
On veut revoir Narbas ; on veut vous rendre hommage.
Le nom de Polyphonte est par-tout abhorré ;
Celui de votre fils , le vôtre est adoré.
O roi ! venez jouir du prix de la victoire.
Ce prix est notre amour , il vaut mieux que la gloire.

E G I S T H E.

Elle n'est point à moi ; cette gloire est aux dieux :
Ainsi que le bonheur , la vertu nous vient d'eux.
Allons monter au trône , en y plaçant ma mère ;
Et vous , mon cher Narbas , foyez toujours mon père.

Fin du cinquième et dernier acte.

V A R I A N T E S

D E M E R O P E.

(a) **E**DITION de 1744.

Grande Reine , écarter ces images funèbres :
Goûtez des jours sereins , nés du fein des ténèbres :

(b) N A R B A S.

* J'ai vu ce monstre , entouré de victimes ,
Massacrer nos amis , les témoins de ses crimes :

.

* Assassin de son prince , il parut son vengeur.
Blessé , demeuré seul en ce péril funeste ,
Je tenais de vos fils le déplorable reste.
Vous parûtes alors , vos yeux furent témoins
Des marques du carnage et de mes tristes soins.

.

* J'ai pris pour me cacher le nom de Polyclète ;
Il vit , je le retrouve , il était sous vos yeux.
J'ai revu votre fils , mais dans quel temps , ô Dieux !
Mérope abandonnée à son erreur cruelle
Allait verser son sang de sa main maternelle !

* Polyphonte est son maître et devient votre époux.

(c) Mérope ainsi l'ordonne

. Et c'est un vil mortel
Que j'écrase en passant quand je cours à l'autel.

(d) Dans les premières éditions :

Et sans être ébloui du rang où je me voi ,
Devenu votre fils , j'ose penser en roi.

(e) N A R B A S.

* Qu'ira-t-il faire ? Hélas ! tous mes soins sont trahis.

* Les habiles tyrans ne sont jamais punis.

- * J'espérais que du temps la main tardive et sûre
De la race des rois viendrait venger l'injure ;
- * Qu'Egiste reprendrait son empire usurpé.
- * Mais le crime l'emporte , et je meurs détrompé.
Ciel ! ainsi des méchans protégez-vous la rage ?
Gardez un avenir , ce monde est leur partage.
- (f) * De ces flots confondus le flux impétueux
* Roule et dérobe Egiste et la reine à mes yeux.
On fuit , et cependant le reste de Mésène
Accourait , se pressait dans la place prochaine.
Le nombre qui redouble augmente encor l'horreur.
L'un croit Egiste mort , l'autre le croit vainqueur.
On dit que l'ennemi vient surprendre la porte :
On court à ce palais , la foule m'y transporte ;
J'y suis , vous m'y voyez semblable aux malheureux
Rejetés par les flots dans un orage affreux.
Je me meurs , je ne fais si la reine est sauvée ,
- * Si de son digne fils la vie est conservée.
Je ne fais où je vais , le trouble et la terreur ,
- * Tout ce désordre horrible est encor dans mon cœur.

Fin des Variantes.

N O T E S.

(1) I M I T A T I O N ennoblie de cette pensée d'*Horace* :

Persequitur pede pœna claudo.

On en retrouve une autre dans *Oreste* :

La peine fuit le crime , elle arrive à pas lents.

(2) Voyez la Mort de *César* , acte premier , où l'on retrouve le même fonds d'idées , mais avec les nuances qui conviennent à la différence des caractères. L'un parle en tyran ambitieux , l'autre en scélérat.

(3) Imitation de *Maffei*.

(4) Imitation de *Juvénal* : *Et fruitur diis iratis*

(5) Ce beau mouvement est imité de *Maffei*.

(6) Ce récit et le discours de *Mérope* sont une imitation très-embellie de *Maffei*. *M. de Voltaire* ne s'était d'abord proposé que de traduire la *Mérope* italienne : il avait même commencé cette traduction , dont voici les premiers vers :

Sortez , il en est temps , du sein de ces ténèbres :
Montrez-vous , dépouillez ces vêtemens funèbres ,
Ces tristes monumens , l'appareil des douleurs :
Que le bandeau des rois puisse essuyer vos pleurs ,
Que dans ce jour heureux les peuples de *Mésène*
Reconnaissent dans vous mon épouse et leur reine.
Oubliez tout le reste , et daignez accepter
Et le sceptre et la main qu'on vient vous présenter.

Mais on trouve dans la lettre de *M. de la Lindelle* , les raisons qui ont détourné *M. de Voltaire* de cette entreprise.

SEMIRAMIS ,

SEMIRAMIS,

TRAGÉDIE.

Représentée , pour la première fois , le
29 août 1748.

DISSERTATION
SUR
LA TRAGÉDIE
ANCIENNE ET MODERNE.

A SON ÉMINENCE MONSIEUR
LE CARDINAL QUIRINI,
NOBLE VENITIEN, EVEQUE DE
BRESCIA, BIBLIOTHECAIRE DU
VATICAN.

MONSIEUR,

IL était digne d'un génie tel que le vôtre, et d'un homme qui est à la tête de la plus ancienne bibliothèque du monde, de vous donner tout entier aux lettres. On doit voir de tels princes de l'Eglise sous un pontife qui a éclairé le monde chrétien avant de le gouverner. Mais si tous les lettrés vous doivent de la reconnaissance, je vous en dois plus que personne, après l'honneur que vous m'avez fait de traduire en si beaux vers la Henriade et le Poème de Fontenoy. Les deux héros vertueux que j'ai célébrés

font devenus les vôtres. Vous avez daigné m'embellir, pour rendre encore plus respectables aux nations les noms de *Henri IV* et de *Louis XV*, et pour étendre de plus en plus dans l'Europe le goût des arts.

Parmi les obligations que toutes les nations modernes ont aux Italiens, et surtout aux premiers pontifes et à leurs ministres, il faut compter la culture des belles-lettres, par qui furent adoucies peu à peu les mœurs féroces et grossières de nos peuples septentrionaux, et auxquelles nous devons aujourd'hui notre politesse, nos délices et notre gloire.

C'est sous le grand *Léon X* que le théâtre grec renaquit, ainsi que l'éloquence. La *Sophonisbe* du célèbre prélat *Trifino*, nonce du pape, est la première tragédie régulière que l'Europe ait vue après tant de siècles de barbarie, comme la *Calandra* du cardinal *Bibienna* avait été auparavant la première comédie dans l'Italie moderne.

Vous fûtes les premiers qui élevâtes de grands théâtres, et qui donnâtes au monde quelque idée de cette splendeur de l'ancienne Grèce, qui attirait les nations étrangères, à ses solennités, et qui fut le modèle des peuples en tous les genres.

Si votre nation n'a pas toujours égalé les anciens dans le tragique, ce n'est pas que votre langue harmonieuse, féconde et flexible, ne soit propre à tous les sujets; mais il y a grande apparence que les progrès que vous avez faits dans la musique ont nuï enfin à ceux de la véritable tragédie. C'est un talent qui a fait tort à un autre.

Permettez que j'entre avec votre éminence dans une discussion littéraire. Quelques personnes, accoutumées au style des épîtres dédicatoires, s'étonneront que je me borne ici à comparer les usages des Grecs avec les modernes, au lieu de comparer les grands hommes de l'antiquité avec ceux de votre maison ; mais je parle à un savant, à un sage, à celui dont les lumières doivent m'éclairer, et dont j'ai l'honneur d'être le confrère dans la plus ancienne académie de l'Europe, dont les membres s'occupent souvent de semblables recherches : je parle enfin à celui qui aime mieux me donner des instructions que de recevoir des éloges.

P R E M I E R E P A R T I E.

Des tragédies grecques imitées par quelques opéras italiens et français.

UN célèbre auteur de votre nation dit que depuis les beaux jours d'Athènes, la tragédie errante et abandonnée cherche de contrée en contrée quelqu'un qui lui donne la main, et qui lui rende ses premiers honneurs, mais qu'elle n'a pu le trouver.

S'il entend qu'aucune nation n'a de théâtres où des chœurs occupent presque toujours la scène, et chantent des strophes, des épodes et des antistrophes accompagnées d'une danse grave ; qu'aucune nation ne fait paraître ses acteurs sur des espèces d'échafes, le visage couvert d'un masque qui exprime la douleur d'un côté et la joie de l'autre ; que la déclamation

de nos tragédies n'est point notée et soutenue par des flûtes ; il a sans doute raison : je ne fais si c'est à notre désavantage. J'ignore si la forme de nos tragédies , plus rapprochée de la nature , ne vaut pas celle des Grecs , qui avait un appareil plus imposant.

Si cet auteur veut dire qu'en général ce grand art n'est pas aussi considéré depuis la renaissance des lettres , qu'il l'était autrefois ; qu'il y a en Europe des nations qui ont quelquefois usé d'ingratitude envers les successeurs des *Sophocle* et des *Euripide* ; que nos théâtres ne sont point de ces édifices superbes dans lesquels les Athéniens mettaient leur gloire ; que nous ne prenons pas les mêmes soins qu'eux de ces spectacles devenus si nécessaires dans nos villes immenses : on doit être entièrement de son opinion.

Et sapit , et mecum facit , et Jove judicat æquo.

Où trouver un spectacle qui nous donne une image de la scène grecque ? c'est peut-être dans vos tragédies , nommées opéra , que cette image subsiste. Quoi , me dira-t-on , un opéra italien aurait quelque ressemblance avec le théâtre d'Athènes ? oui. Le récitatif italien est précisément la mélopée des anciens ; c'est cette déclamation notée et soutenue par des instrumens de musique. Cette mélopée , qui n'est ennuyeuse que dans vos mauvaises tragédies-opéra , est admirable dans vos bonnes pièces. Les chœurs que vous y avez ajoutés depuis quelques années , et qui sont liés essentiellement au sujet , approchent d'autant plus des chœurs des anciens , qu'ils sont exprimés avec une musique différente du récitatif , comme la strophe , l'épode et l'antistrophe étaient chantées chez

les Grecs tout autrement que la mélodie des scènes. Ajoutez à ces ressemblances, que dans plusieurs tragédies-opéra du célèbre abbé *Metastasio*, l'unité de lieu, d'action et de temps est observée : ajoutez que ces pièces sont pleines de cette poésie d'expression, et de cette élégance continue, qui embellissent le naturel sans jamais le charger, talent que, depuis les Grecs, le seul *Racine* a possédé parmi nous, et le seul *Addison* chez les Anglais.

Je fais que les tragédies si imposantes par les charmes de la musique, et par la magnificence du spectacle, ont un défaut que les Grecs ont toujours évité ; je fais que ce défaut a fait des monstres des pièces les plus belles, et d'ailleurs les plus régulières : il consiste à mettre dans toutes les scènes de ces petits airs coupés, de ces ariettes détachées, qui interrompent l'action, et qui font valoir les fredons d'une voix efféminée, mais brillante, aux dépens de l'intérêt et du bon sens. Le grand auteur que j'ai déjà cité, et qui a tiré beaucoup de ses pièces de notre théâtre tragique, a remédié, à force de génie, à ce défaut qui est devenu une nécessité. Les paroles de ses airs détachés sont souvent des embellissemens du sujet même : elles sont passionnées, elles sont quelquefois comparables aux plus beaux morceaux des odes d'*Horace* ; j'en apporterai pour preuve cette strophe touchante que chante *Arbace* accusé et innocent :

*Vo solcando un mar crudele ,
Senza vele ,
E senza farte :*

*Freme l'onda , il ciel s'imbruna ,
 Cresce il vento , e manca l'arte ,
 E il voler della fortuna
 Son costretto a seguitar.
 Infelice , in questo stato ,
 Son da tutti abbandonato :
 Meco sola è l'innocenza
 Che mi porta a naufragar.*

J'y ajouterai encore cette autre ariette sublime que débite le roi des Parthes vaincu par *Adrien*, quand il veut faire servir sa défaite même à sa vengeance :

*Sprezza il furor del vento
 Robusta quercia , avvezza
 Di cento verni , e cento
 L'ingiurie a tolerar.
 E se pur cade al suolo ,
 Spiega per l'onde il volo ,
 E con quel vento istesso
 Va contrastando il mar.*

Il y en a beaucoup de cette espèce; mais que font des beautés hors de place ? et qu'aurait-on dit dans Athènes, si *Oedipe* et *Oreste* avaient, au moment de la reconnaissance, chanté de petits airs fredonnés, et débité des comparaisons à *Jocaste* et à *Electre* ? Il faut donc avouer que l'opéra, en séduisant les Italiens par les agrémens de la musique, a détruit d'un côté la véritable tragédie grecque qu'il faisait renaître de l'autre.

Notre opéra français nous devait faire encore plus de tort; notre mélodie rentre bien moins que la

vôtre dans la déclamation naturelle; elle est plus languissante; elle ne permet jamais que les scènes aient leur juste étendue; elle exige des dialogues courts en petites maximes coupées, dont chacune produit une espèce de chanson.

Que ceux qui font au fait de la vraie littérature des autres nations, et qui ne bornent pas leur science aux airs de nos ballets, songent à cette admirable scène dans la *Clemenza di Tito*, entre *Titus* et son favori qui a conspiré contre lui; je veux parler de cette scène où *Titus* dit à *Seftus* ces paroles :

*Siam foli : il tuo Sovrano
Non è presente ; apri il tuo core a Tito :
Confidati all' amico. Io ti prometto ,
Che Augusto nol saprà.*

Qu'ils relisent le monologue suivant, où *Titus* dit ces autres paroles, qui doivent être l'éternelle leçon de tous les rois, et le charme de tous les hommes.

*. . . . Il torre altrui la vita
E facoltà comune
Al più vil della terra : il darla è solo
De' numi , e de' regnanti.*

Ces deux scènes comparables à tout ce que la Grèce a eu de plus beau, si elles ne sont pas supérieures; ces deux scènes dignes de *Corneille* quand il n'est pas déclamateur, et de *Racine* quand il n'est pas faible; ces deux scènes, qui ne sont pas fondées sur un amour d'opéra, mais sur les nobles sentimens du cœur humain, ont une durée trois fois plus longue

au moins que les scènes les plus étendues de nos tragédies en musique. De pareils morceaux ne seraient pas supportés sur notre théâtre lyrique, qui ne se soutient guère que par des maximes de galanterie, et par des passions manquées, à l'exception d'*Armide*, et des belles scènes d'*Iphigénie*, ouvrages plus admirables qu'imités.

Parmi nos défauts nous avons, comme vous, dans nos opéra les plus tragiques une infinité d'airs détachés, mais qui sont plus défectueux que les vôtres, parce qu'ils sont moins liés au sujet. Les paroles y sont presque toujours asservies aux musiciens, qui, ne pouvant exprimer dans leurs petites chansons les termes mâles et énergiques de notre langue, exigent des paroles efféminées, oisives, vagues, étrangères à l'action, et ajustées comme on peut à de petits airs mesurés, semblables à ceux qu'on appelle à Venise *Barcarole*. Quel rapport, par exemple, entre *Thésée*, reconnu par son père sur le point d'être emprisonné par lui, et ces ridicules paroles :

Le plus sage
S'enflamme et s'engage,
Sans savoir comment.

Malgré ces défauts, j'ose encore penser que nos bonnes tragédies-opéra, telles qu'*Atis*, *Armide*, *Thésée*, étaient ce qui pouvait donner parmi nous quelque idée du théâtre d'Athènes, parce que ces tragédies sont chantées comme celles des Grecs; parce que le chœur, tout vicieux qu'on l'a rendu, tout fade panégyriste qu'on l'a fait de la morale amoureuse,

ressemble pourtant à celui des Grecs, en ce qu'il occupe souvent la scène. Il ne dit pas ce qu'il doit dire, il n'enseigne pas la vertu, *et regat iratos, et amet peccare timentes*; mais enfin il faut avouer que la forme des tragédies-opéra nous retrace la forme de la tragédie grecque à quelques égards. Il m'a donc paru en général, en consultant les gens de lettres qui connaissent l'antiquité, que ces tragédies-opéra font la copie et la ruine de la tragédie d'Athènes. Elles en font la copie, en ce qu'elles admettent la mélopée, les chœurs, les machines, les divinités : elles en font la destruction, parce qu'elles ont accoutumé les jeunes gens à se connaître en sons plus qu'en esprit, à préférer leurs oreilles à leur ame, les roulades à des pensées sublimes, à faire valoir quelquefois les ouvrages les plus infipides et les plus mal écrits, quand ils sont soutenus par quelques airs qui nous plaisent. Mais, malgré tous ces défauts, l'enchantement qui résulte de ce mélange heureux de scènes, de chœurs, de danses, de symphonies, et de cette variété de décorations, subjugué jusqu'au critique même; et la meilleure comédie, la meilleure tragédie, n'est jamais fréquentée par les mêmes personnes aussi assidument qu'un opéra médiocre. Les beautés régulières, nobles, sévères, ne sont pas les plus recherchées par le vulgaire : si on représente une ou deux fois Cinna, on joue trois mois les Fêtes Vénitiennes : un poème épique est moins lu que des épigrammes licencieuses : un petit roman sera mieux débité que l'histoire du président de *Thou*. Peu de particuliers font travailler de grands peintres ; mais on se dispute des figures estropiées qui viennent de la Chine, et des ornemens

fragiles. On dore, on vernit des cabinets, on néglige la noble architecture; enfin, dans tous les genres, les petits agrémens l'emportent sur le vrai mérite.

S E C O N D E P A R T I E.

De la tragédie française comparée à la tragédie grecque.

HEUREUSEMENT la bonne et vraie tragédie parut en France avant que nous eussions ces opéra, qui auraient pu l'étouffer. Un auteur, nommé *Mairet*, fut le premier qui, en imitant la *Sophonisbe* du *Trifino*, introduisit la règle des trois unités que vous aviez prise des Grecs. Peu à peu notre scène s'épura et se défit de l'indécence et de la barbarie qui déshonoraient alors tant de théâtres, et qui servaient d'excuse à ceux dont la sévérité peu éclairée condamnait tous les spectacles.

Les acteurs ne parurent pas élevés, comme dans Athènes, sur des cothurnes qui étaient de véritables échasses; leur visage ne fut pas caché sous de grands masques, dans lesquels des tuyaux d'airain rendaient les sons de la voix plus frappans et plus terribles. Nous ne pûmes avoir la mélopée des Grecs. Nous nous réduisîmes à la simple déclamation harmonieuse, ainsi que vous en aviez d'abord usé. Enfin nos tragédies devinrent une imitation plus vraie de la nature. Nous substituâmes l'histoire à la fable grecque. La politique, l'ambition, la jalousie, les fureurs de l'amour régnèrent sur nos théâtres. *Auguste*, *Cinna*, *César*, *Cornélie*, plus respectables que des héros

fabuleux, parlèrent souvent sur notre scène, comme ils auraient parlé dans l'ancienne Rome.

Je ne prétends pas que la scène française l'ait emporté en tout sur celle des Grecs, et doive la faire oublier. Les inventeurs ont toujours la première place dans la mémoire des hommes ; mais quelque respect qu'on ait pour ces premiers génies, cela n'empêche pas que ceux qui les ont suivis ne fassent souvent beaucoup plus de plaisir. On respecte *Homère*, mais on lit le *Tasse* ; on trouve dans lui beaucoup de beautés qu'*Homère* n'a point connues. On admire *Sophocle* ; mais combien de nos bons auteurs tragiques ont-ils de traits de maître que *Sophocle* eût fait gloire d'imiter, s'il fût venu après eux ? Les Grecs auraient appris de nos grands modernes à faire des expositions plus adroites, à lier les scènes les unes aux autres par cet art imperceptible qui ne laisse jamais le théâtre vide, et qui fait venir et fortir avec raison les personnages. C'est à quoi les anciens ont souvent manqué, et c'est en quoi le *Trifino* les a malheureusement imités. Je maintiens, par exemple, que *Sophocle* et *Euripide* eussent regardé la première scène de *Bajazet* comme une école où ils auraient profité, en voyant un vieux général d'armée annoncer, par les questions qu'il fait, qu'il médite une grande entreprise.

Que fesaient cependant nos braves janissaires ?

Rendent-ils au sultan des hommages sincères ?

Dans le secret des cœurs, Osmin, n'as-tu rien lu ?

Et le moment d'après :

Crois-tu qu'ils me suivraient encore avec plaisir,

Et qu'ils reconnaîtraient la voix de leur vifir ?

Ils auraient admiré comme ce conjuré développe ensuite ses desseins , et rend compte de ses actions. Ce grand mérite de l'art n'était point connu aux inventeurs de l'art. Le choc des passions, ces combats de sentimens opposés, ces discours animés de rivaux et de rivales, ces contestations intéressantes, où l'on dit ce que l'on doit dire, ces situations si bien ménagées, les auraient étonnés. Ils eussent trouvé mauvais peut-être qu'*Hippolyte* soit amoureux assez froidement d'*Aricie*, et que son gouverneur lui fasse des leçons de galanterie ; qu'il dise :

Vous-même, où seriez-vous,
Si toujours votre mère, à l'amour opposée,
D'une pudique ardeur n'eût brûlé pour Thésée ?

Paroles tirées du *Pastor fido*, et bien plus convenables à un berger qu'au gouverneur d'un prince : mais ils eussent été ravis en admiration en entendant *Phèdre* s'écrier :

Oenone, qui l'eût cru ? j'avais une rivale.
. Hippolyte aime, et je n'en puis douter.
Ce farouche ennemi, qu'on ne pouvait dompter,
Qu'offensait le respect, qu'importunait la plainte ;
Ce tigre que jamais je n'abordai sans crainte,
Soumis, apprivoisé, reconnaît un vainqueur.

Ce désespoir de *Phèdre*, en découvrant sa rivale, vaut certainement un peu mieux que la satire des femmes que fait si longuement et si mal à propos l'*Hippolyte* d'*Euripide*, qui devient là un mauvais personnage de comédie. Les Grecs auraient surtout été surpris de

cette foule de traits sublimes qui étincellent de toutes parts dans nos modernes. Quel effet ne ferait point sur eux ce vers :

Que vouliez-vous qu'il fit contre trois?... Qu'il mourût.

Et cette réponse , peut-être encore plus belle et plus passionnée , que fait *Hermione* à *Oreste* lorsqu'après avoir exigé de lui la mort de *Pyrrhus* qu'elle aime , elle apprend malheureusement qu'elle est obéie; elle s'écrie alors :

Pourquoi l'affaffiner? qu'a-t-il fait? à quel titre?
Qui te l'a dit?

O R E S T E.

O Dieux! quoi ne m'avez-vous pas
Vous-même, ici, tantôt, ordonné son trépas?

H E R M I O N E.

Ah! fallait-il en croire une amante insensée?

Je citerai encore ici ce que dit *César*, quand on lui présente l'urne qui renferme les cendres de *Pompée*.

Restes d'un demi-dieu, dont à peine je puis
Egaler le grand nom, tout vainqueur que j'en suis.

Les Grecs ont d'autres beautés; mais, je m'en rapporte à vous, Monseigneur, ils n'en ont aucune de ce caractère.

Je vais plus loin, et je dis que ces hommes, qui étaient si passionnés pour la liberté, et qui ont dit si souvent qu'on ne peut penser avec hauteur que dans les républiques, apprendraient à parler dignement de la liberté même dans quelques-unes de nos

pièces, tout écrites qu'elles sont dans le sein d'une monarchie.

Les modernes ont encore, plus fréquemment que les Grecs, imaginé des sujets de pure invention. Nous eûmes beaucoup de ces ouvrages, du temps du cardinal de *Richelieu* ; c'était son goût, ainsi que celui des Espagnols : il aimait qu'on cherchât d'abord à peindre des mœurs et à arranger une intrigue, et qu'ensuite on donnât des noms aux personnages, comme on en use dans la comédie ; c'est ainsi qu'il travaillait lui-même, quand il voulait se délasser du poids du ministère. Le *Venceslas* de *Rotrou* est entièrement dans ce goût, et toute cette histoire est fabuleuse. Mais l'auteur voulut peindre un jeune homme fougueux dans ses passions, avec un mélange de bonnes et de mauvaises qualités ; un père tendre et faible ; et il a réussi dans quelques parties de son ouvrage. Le *Cid* et *Héraclius*, tirés des Espagnols, sont encore des sujets feints : il est bien vrai qu'il y a eu un empereur nommé *Héraclius*, un capitaine espagnol qui eut le nom de *Cid* ; mais presque aucune des aventures qu'on leur attribue n'est véritable. Dans *Zaïre* et dans *Alzire*, si j'ose en parler, et je n'en parle que pour donner des exemples connus, tout est feint jusqu'aux noms. Je ne conçois pas, après cela, comment le père *Brumoy* a pu dire dans son *Théâtre des Grecs* que la tragédie ne peut souffrir de sujets feints, et que jamais on ne prit cette liberté dans Athènes. Il s'épuise à chercher la raison d'une chose qui n'est pas. » Je crois en trouver une raison, » dit-il, dans la nature de l'esprit humain : il n'y a » que la vraisemblance dont il puisse être touché.

» Or

» Or il n'est pas vraisemblable que des faits aussi
 » grands que ceux de la tragédie soient absolument
 » inconnus ; si donc le poète invente tout le sujet ,
 » jusqu'aux noms , le spectateur se révolte , tout lui
 » paraît incroyable , et la pièce manque son effet
 » faute de vraisemblance. »

Premièrement , il est faux que les Grecs se soient interdit cette espèce de tragédie. *Aristote* dit expressément qu'*Agathon* s'était rendu très-célèbre dans ce genre. Secondement , il est faux que ces sujets ne réussissent point ; l'expérience du contraire dépose contre le père *Brumoy*. En troisième lieu , la raison qu'il donne du peu d'effet que ce genre de tragédie peut faire , est encore très-fausse ; c'est assurément ne pas connaître le cœur humain, que de penser qu'on ne peut le remuer par des fictions. En quatrième lieu , un sujet de pure invention , et un sujet vrai , mais ignoré , sont absolument la même chose pour les spectateurs ; et comme notre scène embrasse des sujets de tous les temps et de tous les pays , il faudrait qu'un spectateur allât consulter tous les livres avant qu'il sût si ce qu'on lui représente est fabuleux ou historique. Il ne prend pas assurément cette peine ; il se laisse attendrir quand la pièce est touchante , et il ne s'avise pas de dire , en voyant *Polyeucte* . je n'ai jamais entendu parler de *Sévère* et de *Pauline* , ces gens-là ne doivent pas me toucher. Le père *Brumoy* devait seulement remarquer que les pièces de ce genre sont beaucoup plus difficiles à faire que les autres. Tout le caractère de *Phèdre* était déjà dans *Euripide* , sa déclaration d'amour dans *Séneque* le tragique , toute la scène d'*Auguste* et de *Cinna* dans

Sénèque le philosophe ; mais il fallait tirer *Sévère* et *Pauline* de son propre fonds. Au reste , si le père *Brumoy* s'est trompé dans cet endroit et dans quelques autres , son livre est d'ailleurs un des meilleurs et des plus utiles que nous ayons ; et je ne combats son erreur qu'en estimant son travail et son goût.

Je reviens , et je dis que ce ferait manquer d'ame et de jugement , que de ne pas avouer combien la scène française est au-dessus de la scène grecque , par l'art de la conduite , par l'invention , par les beautés de détail , qui sont sans nombre. Mais aussi on ferait bien partial et bien injuste , de ne pas tomber d'accord que la galanterie a presque par-tout affaibli tous les avantages que nous avons d'ailleurs. Il faut convenir que , d'environ quatre cents tragédies qu'on a données au théâtre , depuis qu'il est en possession de quelque gloire en France , il n'y en a pas dix ou douze qui ne soient fondées sur une intrigue d'amour , plus propre à la comédie qu'au genre tragique. C'est presque toujours la même pièce , le même nœud , formé par une jalousie et une rupture , et dénoué par un mariage : c'est une coquetterie continuelle , une simple comédie où des princes sont acteurs , et dans laquelle il y a quelquefois du sang répandu pour la forme.

La plupart de ces pièces ressemblent si fort à des comédies , que les acteurs étaient parvenus depuis quelque temps à les réciter du ton dont ils jouent les pièces qu'on appelle du haut comique ; ils ont par là contribué à dégrader encore la tragédie : la pompe et la magnificence de la déclamation ont été mises

en oubli. On s'est piqué de réciter des vers comme de la prose : on n'a pas considéré qu'un langage au-dessus du langage ordinaire doit être débité d'un ton au-dessus du ton familier. Et si quelques acteurs ne s'étaient heureusement corrigés de ces défauts, la tragédie ne ferait bientôt parmi nous qu'une suite de conversations galantes, froidement récitées : aussi n'y a-t-il pas encore long-temps que, parmi les acteurs de toutes les troupes, les principaux rôles dans la tragédie n'étaient connus que sous le nom de *l'Amoureux* et de *l'Amoureuse*. Si un étranger avait demandé dans Athènes : Quel est votre meilleur acteur pour les amoureux dans Iphigénie, dans Hécube, dans les Héraclides, dans Oedipe, et dans Electre ? on n'aurait pas même compris le sens d'une telle demande. La scène française s'est lavée de ce reproche par quelques tragédies où l'amour est une passion furieuse et terrible, et vraiment digne du théâtre ; et par d'autres où le nom d'amour n'est pas même prononcé. Jamais l'amour n'a fait verser tant de larmes que la nature. Le cœur n'est qu'effleuré, pour l'ordinaire, des plaintes d'une amante ; mais il est profondément attendri de la douloureuse situation d'une mère, prête de perdre son fils ; c'est donc assurément par condescendance pour son ami, que *Despréaux* disait :

. De l'amour la sensible peinture
Est pour aller au cœur la route la plus sûre.

La route de la nature est cent fois plus sûre, comme plus noble ; les morceaux les plus frappans d'Iphigénie, sont ceux où *Clytemnestre* défend sa fille, et non pas ceux où *Achille* défend son amante.

On a voulu donner dans *Sémiramis* un spectacle encore plus pathétique que dans *Méropé* ; on y a déployé tout l'appareil de l'ancien théâtre grec. Il ferait triste, après que nos grands maîtres ont surpassé les Grecs en tant de choses dans la tragédie, que notre nation ne pût les égaler dans la dignité de leurs représentations. Un des plus grands obstacles qui s'opposent sur notre théâtre à toute action grande et pathétique est la foule des spectateurs, confondue sur la scène avec les acteurs : cette indécence se fit sentir particulièrement à la première représentation de *Sémiramis*. La principale actrice de Londres, qui était présente à ce spectacle, ne revenait point de son étonnement : elle ne pouvait concevoir comment il y avait des hommes assez ennemis de leurs plaisirs, pour gâter ainsi le spectacle sans en jouir. Cet abus a été corrigé dans la suite aux représentations de *Sémiramis*, et il pourrait aisément être supprimé pour jamais. Il ne faut pas s'y méprendre ; un inconvénient, tel que celui-là seul, a suffi pour priver la France de beaucoup de chefs-d'œuvre qu'on aurait sans doute hasardés, si on avait eu un théâtre libre, propre pour l'action, et tel qu'il est chez toutes les autres nations de l'Europe.

Mais ce grand défaut n'est pas assurément le seul qui doive être corrigé. Je ne puis assez m'étonner ni me plaindre du peu de soin qu'on a en France de rendre les théâtres dignes des excellens ouvrages qu'on y représente, et de la nation qui en fait ses délices. *Cinna*, *Athalie* méritaient d'être représentés ailleurs que dans un jeu de paume, au bout duquel on a élevé quelques décorations du plus mauvais

goût, et dans lequel les spectateurs sont placés, contre tout ordre et contre toute raison, les uns debout sur le théâtre même, les autres debout dans ce qu'on appelle *parterre*, où ils sont gênés et pressés indécemment, et où ils se précipitent quelquefois en tumulte les uns sur les autres, comme dans une sédition populaire. On représente au fond du Nord nos ouvrages dramatiques dans des salles mille fois plus magnifiques, mieux entendues, et avec beaucoup plus de décence.

Que nous sommes loin surtout de l'intelligence et du bon goût qui règnent en ce genre dans presque toutes vos villes d'Italie ! Il est honteux de laisser subsister encore ces restes de barbarie dans une ville si grande, si peuplée, si opulente et si polie. La dixième partie de ce que nous dépensons tous les jours en bagatelles, aussi magnifiques qu'inutiles et peu durables, suffirait pour élever des monumens publics en tous les genres, pour rendre Paris aussi magnifique qu'il est riche et peuplé, et pour l'égalier un jour à Rome, qui est notre modèle en tant de choses. C'était un des projets de l'immortel *Colbert*. J'ose me flatter qu'on pardonnera cette petite digression à mon amour pour les arts et pour ma patrie ; et que peut-être même un jour elle inspirera aux magistrats qui sont à la tête de cette ville la noble envie d'imiter les magistrats d'Athènes et de Rome, et ceux de l'Italie moderne.

Un théâtre construit selon les règles doit être très-vaste ; il doit représenter une partie d'une place publique, le péristyle d'un palais, l'entrée d'un temple. Il doit être fait de sorte qu'un personnage,

vu par les spectateurs , puisse ne l'être point par les autres personnages, selon le besoin. Il doit en imposer aux yeux, qu'il faut toujours séduire les premiers. Il doit être susceptible de la pompe la plus majestueuse. Tous les spectateurs doivent voir et entendre également, en quelque endroit qu'ils soient placés. Comment cela peut-il s'exécuter sur une scène étroite, au milieu d'une foule de jeunes gens qui laissent à peine dix pieds de place aux acteurs ? De là vient que la plupart des pièces ne sont que de longues conversations ; toute action théâtrale est souvent manquée et ridicule. Cet abus subsiste, comme tant d'autres, par la raison qu'il est établi, et parce qu'on jette rarement sa maison par terre, quoiqu'on sache qu'elle est mal tournée. Un abus public n'est jamais corrigé qu'à la dernière extrémité. Au reste, quand je parle d'une action théâtrale, je parle d'un appareil, d'une cérémonie, d'une assemblée, d'un événement nécessaire à la pièce, et non pas de ces vains spectacles plus puérils que pompeux, de ces ressources du décorateur qui suppléent à la stérilité du poète, et qui amusent les yeux, quand on ne fait pas parler aux oreilles et à l'ame. J'ai vu à Londres une pièce où l'on représentait le couronnement du roi d'Angleterre, dans toute l'exactitude possible. Un chevalier armé de toutes pièces entra à cheval sur le théâtre. J'ai quelquefois entendu dire à des étrangers : *Ah ! le bel opéra que nous avons eu ! on y voyait passer au galop plus de deux cents gardes.* Ces gens-là ne savaient pas que quatre beaux vers valent mieux dans une pièce qu'un régiment de cavalerie. Nous avons à Paris une troupe comique étrangère qui, ayant

rarement de bons ouvrages à représenter, donne sur le théâtre des feux d'artifice. Il y a long-temps qu'*Horace*, l'homme de l'antiquité qui avait le plus de goût, a condamné ces sottises qui leurent le peuple.

*Effeda festinant, pilenta, petorrta, naves ;
Captivum portatur ebur, captiva Corinthus.
Si foret in terris, rideret Democritus ;
Spectaret populum ludis attentius ipsi.*

T R O I S I E M E P A R T I E.

De Sémiramis.

PAR tout ce que je viens d'avoir l'honneur de vous dire, Monseigneur, vous voyez que c'était une entreprise assez hardie de représenter *Sémiramis* assemblant les ordres de l'Etat pour leur annoncer son mariage; l'ombre de *Ninus* sortant de son tombeau, pour prévenir un inceste, et pour venger sa mort; *Sémiramis* entrant dans ce mausolée, et en sortant expirante, et percée de la main de son fils. Il était à craindre que ce spectacle ne révoltât : et d'abord, en effet, la plupart de ceux qui fréquentent les spectacles, accoutumés à des élégies amoureuses, se ligèrent contre ce nouveau genre de tragédie. On dit qu'autrefois, dans une ville de la grande Grèce, on proposait des prix pour ceux qui inventeraient des plaisirs nouveaux. Ce fut ici tout le contraire. Mais quelques efforts qu'on ait faits pour faire tomber cette espèce de drame, vraiment terrible et tragique, on n'a pu y réussir; on disait et on écrivait de tous

côtés que l'on ne croit plus aux revenans , et que les apparitions des morts ne peuvent être que puérides aux yeux d'une nation éclairée. Quoi ! toute l'antiquité aura cru ces prodiges , et il ne fera pas permis de se conformer à l'antiquité ? Quoi ! notre religion aura consacré ces coups extraordinaires de la Providence , et il ferait ridicule de les renouveler ?

Les Romains philosophes ne croyaient pas aux revenans du temps des empereurs , et cependant le jeune *Pompée* évoque une ombre dans la *Pharfale*. Les Anglais ne croient pas assurément plus que les Romains aux revenans ; cependant ils voient tous les jours avec plaisir , dans la tragédie d'*Hamlet* , l'ombre d'un roi qui paraît sur le théâtre dans une occasion à peu-près semblable à celle où l'on a vu à Paris le spectre de *Ninus*. Je suis bien loin assurément de justifier en tout la tragédie d'*Hamlet* ; c'est une pièce grossière et barbare , qui ne serait pas supportée par la plus vile populace de la France et de l'Italie. *Hamlet* y devient fou au second acte , et sa maîtresse devient folle au troisième , le prince tue le père de sa maîtresse feignant de tuer un rat , et l'héroïne se jette dans la rivière. On fait sa fosse sur le théâtre ; des fossoyeurs disent des quolibets dignes d'eux , en tenant dans leurs mains des têtes de morts ; le prince *Hamlet* répond à leurs grossièretés abominables par des folies non moins dégoûtantes. Pendant ce temps-là , un des acteurs fait la conquête de la Pologne. *Hamlet* , sa mère et son beau-père boivent ensemble sur le théâtre : on chante à table , on s'y querelle , on se bat , on se tue ; on croirait que cet ouvrage est le fruit de l'imagination d'un sauvage ivre. Mais parmi ces

irrégularités grossières, qui rendent encore aujourd'hui le théâtre anglais si absurde et si barbare, on trouve dans *Hamlet*, par une bizarrerie encore plus grande, des traits sublimes, dignes des plus grands génies. Il semble que la nature se soit plu à rassembler dans la tête de *Shakespeare* ce qu'on peut imaginer de plus fort et de plus grand, avec ce que la grossièreté sans esprit peut avoir de plus bas et de plus détestable.

Il faut avouer que, parmi les beautés qui étincellent au milieu de ces terribles extravagances, l'ombre du père d'*Hamlet* est un des coups de théâtre les plus frappans. Il fait toujours un grand effet sur les Anglais, je dis sur ceux qui sont le plus instruits, et qui sentent le mieux toute l'irrégularité de leur ancien théâtre. Cette ombre inspire plus de terreur à la seule lecture, que n'en fait naître l'apparition de *Darius* dans la tragédie d'*Eschyle* intitulée *les Perses*. Pourquoi? parce que *Darius*, dans *Eschyle*, ne paraît que pour annoncer les malheurs de sa famille, au lieu que dans *Shakespeare*, l'ombre du père d'*Hamlet* vient demander vengeance, vient révéler des crimes secrets : elle n'est ni inutile, ni amenée par force; elle sert à convaincre qu'il y a un pouvoir invisible, qui est le maître de la nature. Les hommes, qui ont tous un fonds de justice dans le cœur, souhaitent naturellement que le ciel s'intéresse à venger l'innocence : on verra avec plaisir, en tout temps et en tout pays, qu'un Être suprême s'occupe à punir les crimes de ceux que les hommes ne peuvent appeler en jugement ; c'est une consolation pour le faible, c'est un frein pour le pervers qui est puissant.

Du ciel, quand il le faut, la justice suprême
Suspend l'ordre éternel établi par lui-même :
Il permet à la mort d'interrompre ses lois,
Pour l'effroi de la terre, et l'exemple des rois.

Voilà ce que dit à *Sémiramis* le pontife de Babylone, et ce que le successeur de *Samuel* aurait pu dire à *Saül*, quand l'ombre de *Samuel* vint lui annoncer sa condamnation.

Je vais plus avant, et j'ose affirmer que lorsqu'un tel prodige est annoncé dans le commencement d'une tragédie, quand il est préparé, quand on est parvenu enfin jusqu'au point de le rendre nécessaire, de le faire désirer, même par les spectateurs, il se place alors au rang des choses naturelles.

On fait bien que ces grands artifices ne doivent pas être prodigués.

Nec Deus interfit, nisi dignus vindice nodus.

Je ne voudrais pas assurément, à l'imitation d'*Euripide*, faire descendre *Diane* à la fin de la tragédie de *Phèdre*, ni *Minerve* dans l'*Iphigénie en Tauride*. Je ne voudrais pas, comme *Shakespeare*, faire apparaître à *Brutus* son mauvais génie. Je voudrais que de telles hardiesses ne fussent employées que quand elles servent à la fois à mettre dans la pièce de l'intrigue et de la terreur : et je voudrais, surtout, que l'intervention de ces êtres surnaturels ne parût pas absolument nécessaire. Je m'explique : si le nœud d'un poëme tragique est tellement embrouillé, qu'on ne puisse se tirer d'embarras que par le secours d'un prodige, le

spectateur sent la gêne où l'auteur s'est mis , et la faiblesse de la ressource. Il ne voit qu'un écrivain qui se tire mal-adroitement d'un mauvais pas. Plus d'illusion, plus d'intérêt.

Quodcumque ostendis mihi sic , incredulus odi.

Mais je suppose que l'auteur d'une tragédie se fût proposé pour but d'avertir les hommes que DIEU punit quelquefois de grands crimes par des voies extraordinaires ; je suppose que la pièce fût conduite avec un tel art , que le spectateur attendît à tout moment l'ombre d'un prince assassiné , qui demande vengeance , sans que cette apparition fût une ressource absolument nécessaire à une intrigue embarrassée : je dis qu'alors ce prodige , bien ménagé , ferait un très-grand effet. en toute langue , en tout temps et en tout pays.

Tel est , à peu-près , l'artifice de la tragédie de *Sémiramis* (aux beautés près , dont je n'ai pu l'orner). On voit dès la première scène que tout doit se faire par le ministère céleste ; tout roule d'acte en acte sur cette idée. C'est un dieu vengeur , qui inspire à *Sémiramis* des remords qu'elle n'eût point eus dans ses prospérités , si les cris de *Ninus* même ne fussent venus l'épouvanter au milieu de sa gloire. C'est ce dieu qui se sert de ces remords mêmes qu'il lui donne , pour préparer son châtement ; et c'est de là même que résulte l'instruction qu'on peut tirer de la pièce. Les anciens avaient souvent dans leurs ouvrages le but d'établir quelque grande maxime ; ainsi *Sophocle* finit son *Oedipe* en disant qu'il ne faut jamais

appeler un homme heureux avant sa mort : ici toute la morale de la pièce est renfermée dans ces vers :

. Il est donc des forfaits
Que le courroux des dieux ne pardonne jamais.

maxime bien autrement importante que celle de *Sophocle*. Mais quelle instruction, dira-t-on, le commun des hommes peut-il tirer d'un crime si rare, et d'une punition plus rare encore ? J'avoue que la catastrophe de *Sémiramis* n'arrivera pas souvent ; mais ce qui arrive tous les jours se trouve dans les derniers vers de la pièce :

. Apprenez tous, du moins,
Que les crimes secrets ont les dieux pour témoins.

Il y a peu de familles sur la terre où l'on ne puisse quelquefois s'appliquer ces vers ; c'est par là que les sujets tragiques, les plus au-dessus des fortunes communes, ont les rapports les plus vrais avec les mœurs de tous les hommes.

Je pourrais surtout appliquer à la tragédie de *Sémiramis* la morale par laquelle *Euripide* finit son *Alceste*, pièce dans laquelle le merveilleux règne bien davantage : *Que les dieux emploient des moyens étonnans pour exécuter leurs éternels décrets ! Que les grands évènements qu'ils ménagent surpassent les idées des mortels !*

Enfin, Monseigneur, c'est uniquement parce que cet ouvrage respire la morale la plus pure, et même la plus sévère, que je le présente à votre Eminence. La véritable tragédie est l'école de la vertu ; et la seule

différence qui soit entre le théâtre épuré et les livres de morale, c'est que l'instruction se trouve dans la tragédie toute en action, c'est qu'elle y est intéressante, et qu'elle se montre relevée des charmes d'un art qui ne fut inventé autrefois que pour instruire la terre, et pour bénir le ciel, et qui, par cette raison, fut appelé le langage des dieux. Vous qui joignez ce grand art à tant d'autres, vous me pardonnez, sans doute, le long détail où je suis entré sur des choses qui n'avaient pas peut-être été encore tout-à-fait éclaircies, et qui le seraient si votre Eminence daignait me communiquer ses lumières sur l'antiquité, dont elle a une si profonde connaissance.

AVERTISSEMENT.

CETTE tragédie d'une espèce particulière, et qui demande un appareil peu commun sur le théâtre de Paris, avait été demandée par l'Infante d'Espagne, dauphine de France, qui, remplie de la lecture des anciens, aimait les ouvrages de ce caractère. Si elle eût vécu, elle eût protégé les arts, et donné au théâtre plus de pompe et de dignité.

S E M I R A M I S,

T R A G E D I E.

P E R S O N N A G E S .

SEMIRAMIS , reine de Babylone.

ARZACE ou NINIAS , fils de *Sémiramis*.

AZEMA , princesse du sang de *Bélus*.

A S S U R , prince du sang de *Bélus*.

OROÈS , grand-prêtre.

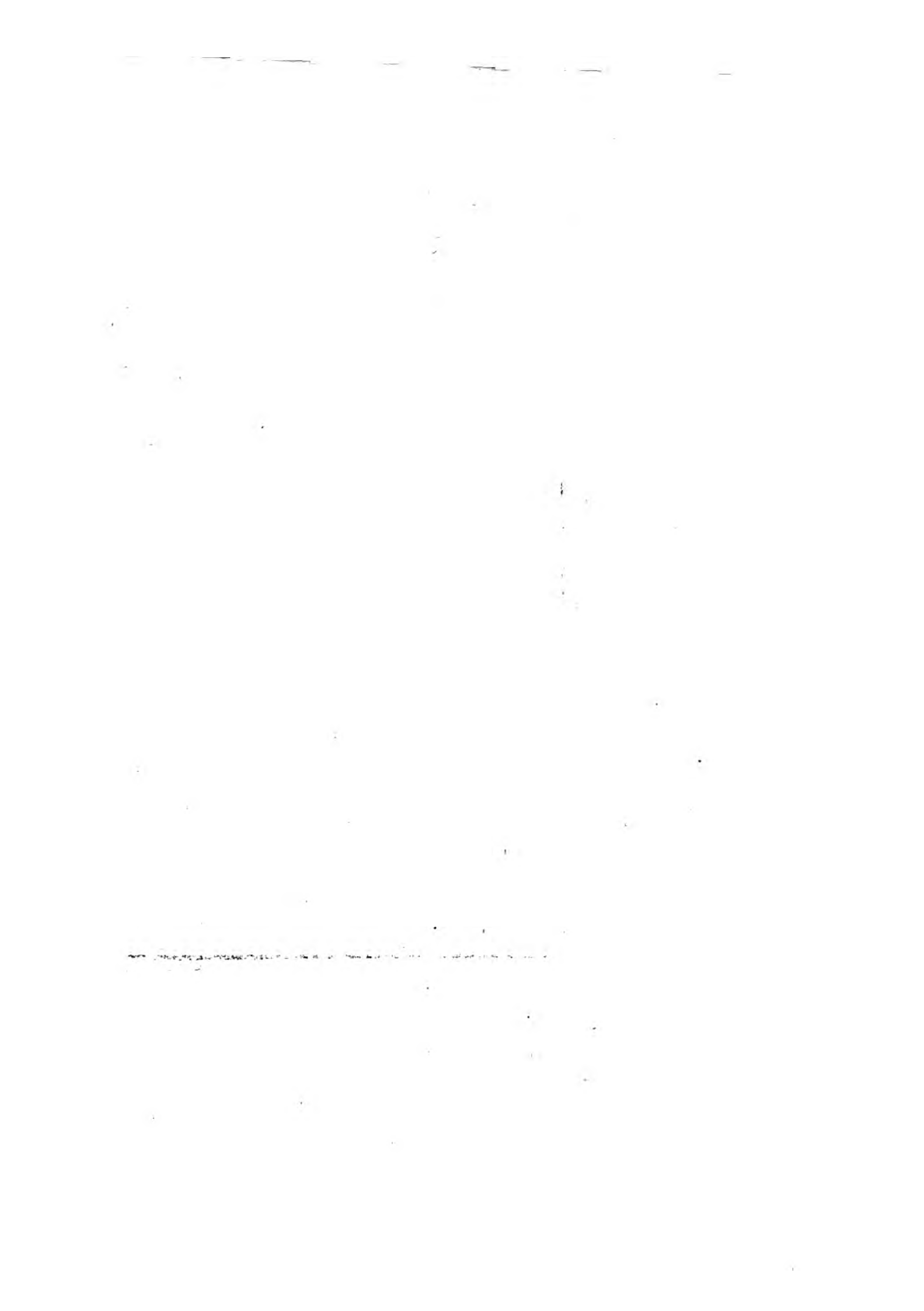
OTANE , ministre attaché à *Sémiramis*.

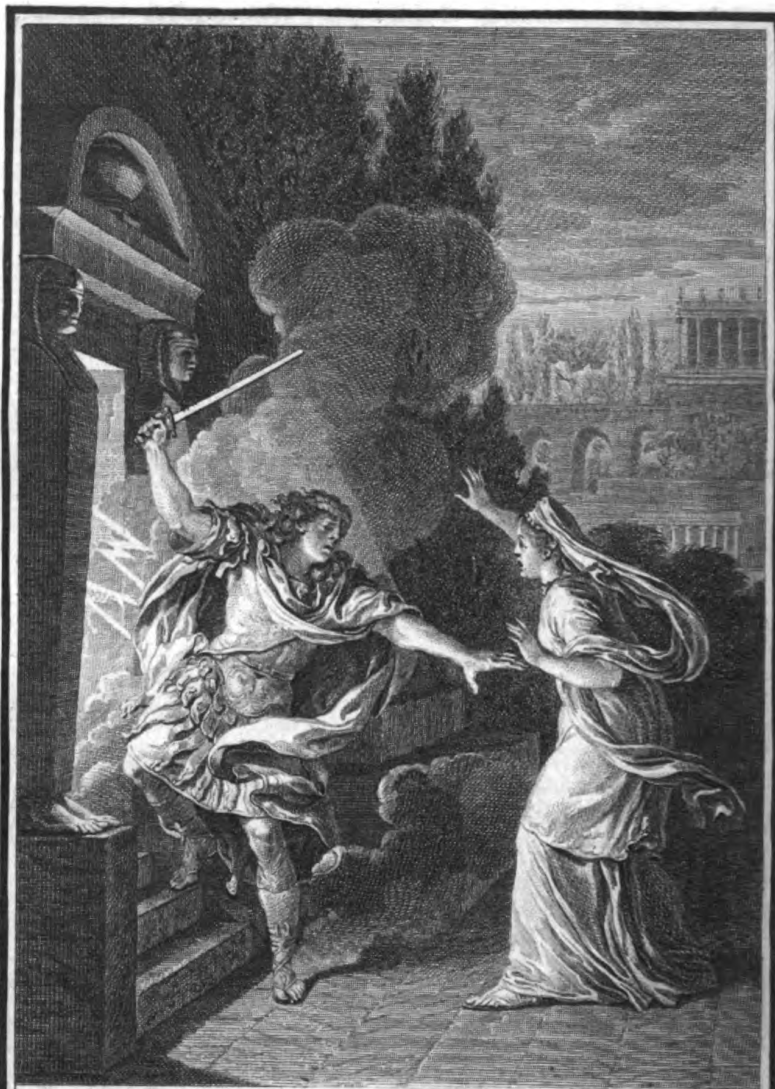
MITRANE , ami d'*Arzace*.

C E D A R , attaché à *Affur*.

Gardes , Mages , Esclaves , Suite.

SEMIRAMIS ,





Ciel! où suis-je ?

Sémiramis act. 5. Sc. 6.

J. M. Moreau le Jeune.

1783.

De launay Sculp.

SÉMIRAMIS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un vaste péristyle, au fond duquel est le palais de Sémiramis. Les jardins en terrasse sont élevés au-dessus du palais. Le temple des mages est à droite, et un mausolée à gauche, orné d'obélisques.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARZACE, MITRANE.

ARZACE. *Deux esclaves portent une cassette dans le lointain.*

OUI, Mitrane, en secret l'ordre émané du trône
Remet entre tes bras Arzace à Babylone.
Que la reine en ces lieux, brillans de sa splendeur,
De son puissant génie imprime la grandeur !
Quel art a pu former ces enceintes profondes,
Où l'Euphrate égaré porte en tribut ses ondes :
Ce temple, ces jardins dans les airs soutenus,
Ce vaste mausolée où repose Ninus ?
Eternels monumens, moins admirables qu'elle !
C'est ici qu'à ses pieds Sémiramis m'appelle.
Les rois de l'Orient, loin d'elle prosternés,
N'ont point eu ces honneurs qui me sont destinés :

Je vais dans son éclat voir cette reine heureuse.

M I T R A N E.

La renommée, Arzace, est souvent bien trompeuse ;
Et peut-être avec moi bientôt vous gémirez,
Quand vous verrez de près ce que vous admirez.

A R Z A C E.

Comment ?

M I T R A N E.

Sémiramis, à ses douleurs livrée,
Sème ici les chagrins dont elle est dévorée :
L'horreur qui l'épouvante est dans tous les esprits.
Tantôt remplissant l'air de ses lugubres cris,
Tantôt morne, abattue, égarée, interdite,
De quelque dieu vengeur évitant la poursuite,
Elle tombe à genoux vers ces lieux retirés,
A la nuit, au silence, à la mort consacrés ;
Séjour où nul mortel n'osa jamais descendre,
Où de Ninus, mon maître, on conserve la cendre.
Elle approche à pas lents, l'air sombre, intimidé,
Et se frappant le sein de ses pleurs inondé.
A travers les horreurs d'un silence farouche,
Les noms de fils, d'époux, échappent de sa bouche :
Elle invoque les dieux ; mais les dieux irrités
Ont corrompu le cours de ses prospérités.

A R Z A C E.

Quelle est d'un tel état l'origine imprévue ?

M I T R A N E.

L'effet en est affreux, la cause est inconnue.

A R Z A C E.

Et depuis quand les dieux l'accablent-ils ainsi ?

M I T R A N E.

Depuis qu'elle ordonna que vous vinssiez ici.

A R Z A C E.

Moi?

M I T R A N E.

Vous : ce fut , Seigneur , au milieu de ces fêtes ,
 Quand Babylone en feu célébrait vos conquêtes ;
 Lorfqu'on vit déployer ces drapeaux fufpendus ,
 Monumens des Etats à vos armes rendus :
 Lorfque avec tant d'éclat l'Euphrate vit paraître
 Cette jeune Azéma , la nièce de mon maître ,
 Ce pur fang de Bélus et de nos fouverains ,
 Qu'aux Scythes raviffeurs ont arraché vos mains.
 Ce trône a vu flétrir fa majefté fuprême ,
 Dans des jours de triomphe , au fein du bonheur même.

A R Z A C E.

Azéma n'a point part à ce trouble odieux :
 Un feul de fes regards adoucirait les dieux.
 Azéma d'un malheur ne peut être la caufe ;
 Mais de tout , cependant , Sémiramis difpofe :
 Son cœur en ces horreurs n'eft pas toujours plongé ?

M I T R A N E.

De ces chagrins mortels fon efprit dégagé
 Souvent reprend fa force et fa fplendeur première.
 J'y revois tous les traits de cette ame fi fière ,
 A qui les plus grands rois , fur la terre adorés ,
 Même par leurs flatteurs ne font pas comparés.
 Mais lorfque , fuccombant au mal qui la déchire ,
 Ses mains laiffent flotter les rênes de l'empire ,
 Alors le fier Affur , ce fatrape infolent ,
 Fait gémir le palais fous fon joug accablant.
 Ce fecret de l'Etat , cette honte du trône ,
 N'ont point encor percé les murs de Babylone.

Ailleurs on nous envie , ici nous gémissons.

A R Z A C E.

Pour les faibles humains quelles hautes leçons !
 Que par-tout le bonheur est mêlé d'amertume !
 Qu'un trouble aussi cruel m'agite et me consume !
 Privé de ce mortel , dont les yeux éclairés
 Auraient conduit mes pas à la cour égarés ,
 Accusant le destin qui m'a ravi mon père ,
 En proie aux passions d'un âge téméraire ,
 A mes vœux orgueilleux sans guide abandonné ,
 De quels écueils nouveaux je marche environné !

M I T R A N E.

J'ai pleuré comme vous ce vieillard vénérable ;
 Phradate m'était cher , et sa perte m'accable :
 Hélas ! Ninus l'aimait ; il lui donna son fils ;
 Ninias , notre espoir , à ses mains fut remis.
 Un même jour ravit et le fils et le père ;
 Il s'imposa dès-lors un exil volontaire ;
 Mais enfin son exil a fait votre grandeur.
 Elevé près de lui dans les champs de l'honneur ,
 Vous avez à l'empire ajouté des provinces ;
 Et , placé par la gloire au rang des plus grands princes,
 Vous êtes devenu l'ouvrage de vos mains.

A R Z A C E.

Je ne fais en ces lieux quels seront mes destins.
 Aux plaines d'Arbazan quelques succès peut-être ,
 Quelques travaux heureux m'ont assez fait connaître ;
 Et quand Sémiramis , aux rives de l'Oxus ,
 Vint imposer des lois à cent peuples vaincus ,
 Elle laissa tomber de son char de victoire
 Sur mon front jeune encore un rayon de sa gloire :

Mais souvent dans les camps un foldat honoré
Rampe à la cour des rois , et languit ignoré.

Mon père , en expirant , me dit que ma fortune
Dépendait en ces lieux de la cause commune.
Il remit dans mes mains ces gages précieux ,
Qu'il conserva toujours loin des profanes yeux :
Je dois les déposer dans les mains du grand-prêtre ;
Lui seul doit en juger , lui seul doit les connaître ;
Sur mon fort , en fecret , je dois le confulter ;
A Sémiramis même il peut me présenter.

M I T R A N E.

Rarement il l'approche : obscur et folitaire,
Renfermé dans les foins de fon faint miniftère,
Sans vaine ambition , fans crainte , fans détour ,
On le voit dans fon temple , et jamais à la cour.
Il n'a point affecté l'orgueil du rang fuprême ,
Ni placé fa tiare auprès du diadème ;
Moins il veut être grand , plus il eft révééré.
Quelque accès m'eft ouvert en ce féjour facré ;
Je puis même , en fecret , lui parler à cette heure.
Vous le verrez ici , non loin de fa demeure ,
Avant qu'un jour plus grand vienne éclairer nos yeux.

S C E N E I I.

A R Z A C E *feul.*

EH ! quelle eft donc fur moi la volonté des dieux !
Que me réfervent - ils ? et d'où vient que mon père
M'envoie , en expirant , aux pieds du fanctuaire ?
Moi foldat , moi nourri dans l'horreur des combats ,
Moi qu'enfin l'amour feul entraîne fur fes pas !

Aux dieux des Chaldéens quel service ai-je à rendre ?

Mais quelle voix plaintive ici se fait entendre ?

(*on entend des gémissemens sortir du fond du tombeau , ou
l'on suppose qu'ils sont entendus.*)

Du fond de cette tombe , un cri lugubre , affreux ,

Sur mon front pâlisant fait dresser mes cheveux ;

De Ninus , m'a-t-on dit , l'ombre en ces lieux habite....

Les cris ont redoublé , mon ame est interdite.

Séjour sombre et sacré , manes de ce grand roi ,

Voix puissante des dieux , que voulez-vous de moi ?

S C E N E I I I.

ARZACE , le grand Mage OROÈS , fuite de Mages ,
MITRANE.

MITRANE *au mage Oroès.*

OUI, Seigneur , en vos mains Arzace ici doit rendre
Ces monumens secrets que vous semblez attendre.

A R Z A C E.

Du dieu des Chaldéens pontife redouté ,

Permettez qu'un guerrier , à vos yeux présenté ,

Apporte à vos genoux la volonté dernière

D'un père à qui mes mains ont fermé la paupière.

Vous daignâtes l'aimer.

O R O È S.

Jeune et brave mortel ,

D'un dieu qui conduit tout le décret éternel

Vous amène à mes yeux plus que l'ordre d'un père.

De Phradate à jamais la mémoire m'est chère ;

Son fils me l'est encor plus que vous ne croyez.
Ces gages précieux, par son ordre envoyés,
Où font-ils ?

A R Z A C E.

Les voici.

*(les esclaves donnent le coffre aux mages , qui le posent
sur un autel.)*

O R O È S, ouvrant le coffre, et se penchant avec respect
et avec douleur.

C'est donc vous que je touche,
Restes chers et sacrés, je vous vois, et ma bouche
Presse avec des sanglots ces tristes monumens
Qui, m'arrachant des pleurs, attestent mes fermens !
Que l'on nous laisse seuls ; allez : et vous, Mitrane,
De ce secret mystère écarterez tout profane.

(les mages se retirent.)

Voici ce même sceau, dont Ninus autrefois
Transmit aux nations l'empreinte de ses lois :
Je la vois cette lettre à jamais effrayante,
Que prête à se glacer traça sa main mourante.
Adorez ce bandeau dont il fut couronné ;
A venger son trépas ce fer est destiné,
Ce fer qui subjuga la Perse et la Médie,
Inutile instrument contre la perfidie,
Contre un poison trop sûr, dont les mortels apprêts....

A R Z A C E.

Ciel ! que m'apprenez-vous ?

O R O È S.

Ces horribles secrets
Sont encor demeurés dans une nuit profonde.
Du sein de ce sépulcre, inaccessible au monde,

Les manes de Ninus et les dieux outragés
Ont élevé leurs voix, et ne sont point vengés.

A R Z A C E.

Jugez de quelle horreur j'ai dû sentir l'atteinte.
Ici même, et du fond de cette auguste enceinte,
D'affreux gémissemens sont vers moi parvenus.

O R O È S.

Ces accens de la mort sont la voix de Ninus.

A R Z A C E.

Deux fois à mon oreille ils se sont fait entendre.

O R O È S.

Ils demandent vengeance.

A R Z A C E.

Il a droit de l'attendre :

Mais de qui ?

O R O È S.

Les cruels, dont les coupables mains
Du plus juste des rois ont privé les humains,
Ont de leur trahison caché la trame impie ;
Dans la nuit de la tombe elle est ensevelie.
Aisément des mortels ils ont féduit les yeux ; (a)
Mais on ne peut tromper l'œil vigilant des dieux :
Des plus obscurs complots il perce les abymes.

A R Z A C E.

Ah ! si ma faible main pouvait punir ces crimes !
Je ne fais ; mais l'aspect de ce fatal tombeau
Dans mes sens étonnés porte un trouble nouveau.
Ne puis-je y consulter ce roi qu'on y révère ?

O R O È S.

Non , le ciel le défend ; un oracle féroce
Nous interdit l'accès de ce séjour de pleurs,
Habité par la mort et par des dieux vengeurs.

Attendez avec moi le jour de la justice;
 Il est temps qu'il arrive, et que tout s'accomplisse.
 Je n'en puis dire plus; des pervers éloigné,
 Je lève en paix mes mains vers le ciel indigné.
 Sur ce grand intérêt, qui peut-être vous touche,
 Ce ciel, quand il lui plaît, ouvre et ferme ma bouche.
 J'ai dit ce que j'ai dû; tremblez qu'en ces remparts,
 Une parole, un geste, un seul de vos regards,
 Ne trahisse un secret que mon dieu vous confie.
 Il y va de sa gloire et du sort de l'Asie,
 Il y va de vos jours. Vous, Mages, approchez;
 Que ces chers monumens sous l'autel soient cachés.
 (*la grande porte du palais s'ouvre, et se remplit de gardes.*
Assur paraît avec sa suite d'un autre côté.)
 Déjà le palais s'ouvre, on entre chez la reine;
 Vous voyez cet Assur, dont la grandeur hautaine
 Traîne ici sur ses pas un peuple de flatteurs.
 A qui, Dieu tout-puissant, donnez-vous les grandeurs?
 O monstre!

A R Z A C E,

Quoi, Seigneur!

O R O È S.

Adieu. Quand la nuit sombre
 Sur ces coupables murs viendra jeter son ombre,
 Je pourrai vous parler en présence des dieux.
 Redoutez-les, Arzace: ils ont sur vous les yeux.

S C E N E I V .

ARZACE *sur le devant du théâtre, avec MITRANE qui reste auprès de lui. ASSUR vers un des côtés, avec CEDAR et sa suite.*

A R Z A C E .

DE tout ce qu'il m'a dit que mon ame est émue !
 Quels crimes ! quelle cour ! et qu'elle est peu connue !
 Quoi ! Ninus , quoi , mon maître est mort empoisonné !
 Et je ne vois que trop qu'Assur est soupçonné.

M I T R A N E , *approchant d'Arzace.*

Des rois de Babylone Assur tient sa naissance ,
 Sa fière autorité veut de la déférence :
 La reine le ménage , on craint de l'offenser ;
 Et l'on peut , sans rougir , devant lui s'abaisser.

A R Z A C E .

Devant lui ?

A S S U R , *dans l'enfoncement , à Cédar.*

Me trompé-je , Arzace à Babylone ?
 Sans mon ordre ! qui ? lui ! tant d'audace m'étonne.

A R Z A C E .

Quel orgueil !

A S S U R .

Approchez ; quels intérêts nouveaux
 Vous font abandonner vos camps et vos drapeaux ?
 Des rives de l'Oxus quel sujet vous amène ?

A R Z A C E .

Mes services , Seigneur , et l'ordre de la reine.

A S S U R.

Quoi ! la reine vous mande ?

A R Z A C E.

Oui.

A S S U R.

Mais savez-vous bien

Que pour avoir son ordre on demande le mien ?

A R Z A C E.

Je l'ignorais, Seigneur, et j'aurais pensé même
Bleffer, en le croyant, l'honneur du diadème.
Pardonnez, un soldat est mauvais courtifan.
Nourri dans la Scythie, aux plaines d'Arbazan,
J'ai pu servir la cour, et non pas la connaître.

A S S U R.

L'âge, le temps, les lieux vous l'apprendront peut-être ;
Mais ici par moi seul aux pieds du trône admis,
Que venez-vous chercher près de Sémiramis ?

A R Z A C E.

J'ose lui demander le prix de mon courage,
L'honneur de la servir.

A S S U R.

Vous osez davantage.

Vous ne m'expliquez pas vos vœux présomptueux ;
Je fais pour Azéma vos desseins et vos feux.

A R Z A C E.

Je l'adore, sans doute, et son cœur où j'aspire
Est d'un prix à mes yeux au-dessus de l'empire :
Et mes profonds respects, mon amour. . .

A S S U R.

Arrêtez.

Vous ne connaissez pas à qui vous insultez.
 Qui ? vous , affocier la race d'un farmate
 Au fang des demi-dieux du Tigre et de l'Euphrate ?
 Je veux bien par pitié vous donner un avis :
 Si vous osez porter jusqu'à Sémiramis
 L'injurieux aveu que vous osez me faire ,
 Vous m'avez entendu , frémissez , téméraire ;
 Mes droits impunément ne sont pas offensés.

A R Z A C E.

J'y cours de ce pas même , et vous m'enhardissez :
 C'est l'effet que sur moi fit toujours la menace.
 Quels que soient en ces lieux les droits de votre place ,
 Vous n'avez pas celui d'outrager un soldat
 Qui servit , et la reine , et vous-même , et l'Etat.
 Je vous parais hardi , mon feu peut vous déplaire ;
 Mais vous me paraissez cent fois plus téméraire ,
 Vous qui , sous votre joug prétendant m'accabler ,
 Vous croyez assez grand pour me faire trembler.

A S S U R.

Pour vous punir peut-être : et je vais vous apprendre
 Quel prix de tant d'audace un sujet doit attendre.

A R Z A C E.

Tous deux nous l'apprendrons.

S C E N E V.

SEMIRAMIS *paraît dans le fond, appuyée sur ses femmes* : OTANE *son confident va au-devant d'Assur*.
ASSUR, ARZACE, MITRANE.

O T A N E.

SEIGNEUR, quittez ces lieux ;
La reine en ce moment se cache à tous les yeux.
Respectez les douleurs de son âme éperdue.
Dieux, retirez la main sur sa tête étendue.

A R Z A C E.

Que je la plains !

A S S U R à l'un des siens.

Sortons ; et , sans plus consulter,
De ce trouble inoui songeons à profiter.

(*Semiramis avance sur la scène.*)

O T A N E , *revenant à Sémiramis.*

O Reine , rappelez votre force première ;
Que vos yeux , sans horreur , s'ouvrent à la lumière.

S E M I R A M I S.

O voiles de la mort , quand viendrez-vous couvrir
Mes yeux remplis de pleurs , et lassés de s'ouvrir ?

(*elle marche éperdue sur la scène , croyant voir l'ombre
de Ninus.*)

Abymes , fermez-vous ; fantôme horrible , arrête :
Frappe , ou cesse à la fin de menacer ma tête.
Arzace est-il venu ?

O T A N E.

Madame , en cette cour ,
Arzace auprès du temple a devancé le jour.

S E M I R A M I S.

Cette voix formidable , infernale , ou céleste ,
Qui dans l'ombre des nuits pousse un cri si funeste ,
M'avertit que le jour qu'Arzace doit venir ,
Mes douloureux tourmens seront prêts à finir.

O T A N E.

Au sein de ces horreurs goûtez donc quelque joie :
Espérez dans ces dieux dont le bras se déploie.

S E M I R A M I S.

Arzace est dans ma cour ! . . . Ah ! je sens qu'à son nom
L'horreur de mon forfait trouble moins ma raison.

O T A N E.

Perdez-en pour jamais l'importune mémoire ;
Que de Sémiramis les beaux jours pleins de gloire
Effacent ce moment heureux ou malheureux ,
Qui d'un fatal hymen brisa le joug affreux .
Ninus en vous chassant de son lit et du trône ,
En vous perdant , Madame , eût perdu Babylone .
Pour le bien des mortels vous prévîntes ses coups ;
Babylone et la terre avaient besoin de vous :
Et quinze ans de vertus et de travaux utiles ,
Les arides déserts par vous rendus fertiles ,
Les sauvages humains soumis au frein des lois ,
Les arts dans nos cités naissant à votre voix ,
Ces hardis monumens , que l'univers admire ,
Les acclamations de ce puissant empire ,
Sont autant de témoins , dont le cri glorieux
A déposé pour vous au tribunal des dieux .

Enfin, si leur justice emportait la balance,
 Si la mort de Ninus excitait leur vengeance,
 D'où vient qu'Assur ici brave en paix leur courroux ?
 Assur fut en effet plus coupable que vous ;
 Sa main, qui prépara le breuvage homicide,
 Ne tremble point pourtant, et rien ne l'intimide.

S E M I R A M I S.

Nos destins, nos devoirs étaient trop différens ;
 Plus les nœuds sont sacrés, plus les crimes sont grands.
 J'étais épouse, Otane, et je suis sans excuse ;
 Devant les dieux vengeurs mon désespoir m'accuse.
 J'avais cru que ces dieux justement offensés,
 En m'arrachant mon fils m'avaient punie assez ;
 Que tant d'heureux travaux rendaient mon diadème,
 Ainsi qu'au monde entier, respectable au ciel même.
 Mais depuis quelques mois, ce spectre furieux
 Vient affliger mon cœur, mon oreille, mes yeux.
 Je me traîne à la tombe, où je ne puis descendre ;
 J'y révère de loin cette fatale cendre ;
 Je l'invoque en tremblant : des sons, des cris affreux,
 De longs gémissemens répondent à mes vœux.
 D'un grand événement je me vois avertie,
 Et peut-être il est temps que le crime s'expie.

O T A N E.

Mais est-il assuré que ce spectre fatal
 Soit en effet sorti du séjour infernal ?
 Souvent de ses erreurs notre ame est obsédée ; (1)
 De son ouvrage même elle est intimidée,
 Croit voir ce qu'elle craint, et dans l'horreur des nuits,
 Voit enfin les objets qu'elle-même a produits.

S E M I R A M I S.

Je l'ai vu ; ce n'est point une erreur passagère ,
Qu'enfante du sommeil la vapeur menfongère ;
Le sommeil , à mes yeux refusant ses douceurs ,
N'a point sur mes esprits répandu ses erreurs.
Je veillais , je pensais au fort qui me menace ,
Lorsqu'au bord de mon lit j'entends nommer Arzace.
Ce nom me rassurait : tu fais quel est mon cœur.
Assur depuis un temps l'a pénétré d'horreur.
Je frémis quand il faut ménager mon complice :
Rougir devant ses yeux est mon premier supplice ;
Et je déteste en lui cet avantage affreux
Que lui donne un forfait qui nous unit tous deux.
Je voudrais... mais faut-il , dans l'état qui m'opprime ,
Par un crime nouveau punir sur lui mon crime ?
Je demandais Arzace , afin de l'opposer
Au complice odieux qui pense m'imposer ;
Je m'occupais d'Arzace , et j'étais moins troublée.
Dans ces momens de paix , qui m'avaient consolée ,
Ce ministre de mort a reparu soudain
Tout dégouttant de sang , et le glaive à la main :
Je crois le voir encor , je crois encor l'entendre.
Vient-il pour me punir , vient-il pour me défendre ?
Arzace au moment même arrivait dans ma cour ;
Le ciel à mon repos a réservé ce jour :
Cependant toute en proie au trouble qui me tue ,
La paix ne rentre point dans mon ame abattue.
Je passe à tout moment de l'espoir à l'effroi.
Le fardeau de la vie est trop pesant pour moi.
Mon trône m'importune , et ma gloire passée
N'est qu'un nouveau tourment de ma triste pensée.

J'ai

J'ai nourri mes chagrins, sans les manifester ;
 Ma peur m'a fait rougir. J'ai craint de consulter
 Ce mage révééré, que chérit Babylone ;
 D'avilir devant lui la majesté du trône,
 De montrer une fois, en présence du ciel,
 Sémiramis tremblante aux regards d'un mortel.
 Mais j'ai fait en secret, moins fière ou plus hardie,
 Consulter Jupiter aux fables de Lybie,
 Comme si loin de nous le dieu de l'univers (2)
 N'eût mis la vérité qu'au fond de ces déserts.
 Le dieu qui s'est caché dans cette sombre enceinte,
 A reçu dès long-temps mon hommage et ma crainte.
 J'ai comblé ses autels, et de dons, et d'encens.
 Répare-t-on le crime, hélas, par des présens ?
 De Memphis aujourd'hui j'attends une réponse.

S C E N E V I.

SEMIRAMIS, OTANE, MITRANE.

M I T R A N E.

AUX portes du palais, en secret on annonce
 Un prêtre de l'Égypte, arrivé de Memphis.

S E M I R A M I S.

Je verrai donc mes maux ou comblés ou finis.
 Allons, cachons surtout au reste de l'empire
 Le trouble humiliant dont l'horreur me déchire ;
 Et qu'Arzace, à l'instant à mon ordre rendu,
 Puisse apporter le calme à ce cœur éperdu.

Fin du premier acte.

A C T E I I.

S C E N E P R E M I E R E.

A R Z A C E, A Z E M A.

A Z E M A.

A R Z A C E, écoutez-moi ; cet empire indompté
 Vous doit son nouveau lustre , et moi , ma liberté.
 Quand les Scythes vaincus , réparant leurs défaites ,
 S'élançèrent sur nous de leurs vastes retraites ,
 Quand mon père en tombant me laissa dans leurs fers ,
 Vous seul , portant la foudre au fond de leurs déserts ,
 Brisâtes mes liens , remplîtes ma vengeance.
 Je vous dois tout ; mon cœur en est la récompense :
 Je ne ferai qu'à vous ; mais notre amour nous perd.
 Votre cœur généreux , trop simple et trop ouvert ,
 A cru qu'en cette cour , ainsi qu'en votre armée ,
 Suivi de vos exploits et de la renommée ,
 Vous pouviez déployer , sincère impunément ,
 La fierté d'un héros , et le cœur d'un amant.
 Vous outragez Assur , vous devez le connaître ;
 Vous ne pouvez le perdre , il menace , il est maître ;
 Il abuse en ces lieux de son pouvoir fatal ;
 Il est inexorable il est votre rival.

A R Z A C E.

Il vous aime ! qui ? lui !

A Z E M A.

Ce cœur sombre et farouche ,
 Qui hait toute vertu , qu'aucun charme ne touche ,

Ambitieux esclave , et tyran tour à tour ,
 S'est-il flatté de plaire , et connaît-il l'amour ?
 Des rois Assyriens comme lui descendue ,
 Et plus près de ce trône , où je suis attendue ,
 Il pense , en m'immolant à ses secrets desseins ,
 Appuyer de mes droits ses droits trop incertains .
 Pour moi si Ninias , à qui , dès sa naissance ,
 Ninus m'avait donnée aux jours de mon enfance ;
 Si l'héritier du sceptre à moi seule promis ,
 Voyait encor le jour près de Sémiramis ;
 S'il me donnait son cœur , avec le rang suprême ,
 J'en atteste l'amour , j'en jure par vous-même ,
 Ninias me verrait préférer aujourd'hui
 Un exil avec vous , à ce trône avec lui .
 Les campagnes du Scythe , et ses climats stériles ,
 Pleins de votre grand nom , font d'assez doux asiles .
 Le sein de ces déserts , où naquit notre amour ,
 Est pour moi Babylone , et deviendra ma cour .
 Peut-être l'ennemi , que cet amour outrage ,
 A ce doux châtement ne borne point sa rage .
 J'ai démêlé son ame , et j'en vois la noirceur ;
 Le crime , ou je me trompe , étonne peu son cœur .
 Votre gloire déjà lui fait assez d'ombrage ;
 Il vous craint , il vous hait .

A R Z A C E .

Je le hais davantage ;
 Mais je ne le crains pas , étant aimé de vous .
 Conservez vos bontés , je brave son courroux .
 La reine entre nous deux tient au moins la balance .
 Je me suis vu d'abord admis en sa présence ;
 Elle m'a fait sentir , à ce premier accueil ,
 Autant d'humanité qu'Assur avait d'orgueil ;

A a 2

Et relevant mon front, prosterné vers son trône,
 M'a vingt fois appelé l'appui de Babylone.
 Je m'entendais flatter de cette auguste voix
 Dont tant de souverains ont adoré les lois ;
 Je la voyais franchir cet immense intervalle,
 Qu'a mis entre elle et moi la majesté royale :
 Que j'en étais touché ! qu'elle était à mes yeux
 La mortelle, après vous, la plus semblable aux dieux !

A Z E M A.

Si la reine est pour nous, Affur en vain menace ;
 Je ne crains rien.

A R Z A C E.

J'allais, plein d'une noble audace,
 Mettre à ses pieds mes vœux jusqu'à vous élevés,
 Qui révoltent Affur, et que vous approuvez.
 Un prêtre de l'Egypte approche au moment même,
 Des oracles d'Ammon portant l'ordre suprême.
 Elle ouvre le billet d'une tremblante main,
 Fixe les yeux sur moi, les détourne soudain,
 Laisse couler des pleurs, interdite, éperdue,
 Me regarde, soupire, et s'échappe à ma vue.
 On dit qu'au désespoir son grand cœur est réduit,
 Que la terreur l'accable, et qu'un dieu la poursuit.
 Je m'attendris sur elle; et je ne puis comprendre
 Qu'après plus de quinze ans, soigneux de la défendre,
 Le ciel la persécute, et paraisse outragé.
 Qu'a-t-elle fait aux dieux? d'où vient qu'ils ont changé?

A Z E M A.

On ne parle en effet que d'augures funestes,
 De manes en courroux, de vengeances célestes.
 Sémiramis troublée a semblé, quelques jours,
 Des foins de son empire abandonner le cours :

Et j'ai tremblé qu'Assur, en ces jours de tristesse,
 Du palais effrayé n'accablât la faiblesse.
 Mais la reine a paru, tout s'est calmé soudain,
 Tout a senti le poids du pouvoir souverain.
 Si déjà de la cour mes yeux ont quelque usage,
 La reine hait Assur, l'observe, le ménage :
 Ils se craignent l'un l'autre, et tout prêts d'éclater,
 Quelque intérêt secret semble les arrêter.
 J'ai vu Sémiramis à son nom courroucée ;
 La rougeur de son front trahissait sa pensée ;
 Son cœur paraissait plein d'un long ressentiment ;
 Mais souvent à la cour tout change en un moment.
 Retournez et parlez.

A R Z A C E.

J'obéis; mais j'ignore
 Si je puis à son trône être introduit encore.

A Z E M A.

Ma voix secondera mes vœux et votre espoir ;
 Je fais de vous aimer ma gloire et mon devoir.
 Que de Sémiramis on adore l'empire,
 Que l'Orient vaincu la respecte et l'admire,
 Dans mon triomphe heureux j'envirai peu les siens.
 Le monde est à ses pieds, mais Arzace est aux miens.
 Allez. Assur paraît.

A R Z A C E.

Qui? ce traître? à sa vue,
 D'une invincible horreur je sens mon ame émue.

S C E N E I I.

ASSUR, CEDAR, ARZACE, AZEMA.

A S S U R à Cedar.

VA, dis-je, et vois enfin si les temps font venus (b)
De lui porter des coups trop long-temps retenus.

(Cedar sort.)

Quoi! je le vois encore, il brave encor ma haine?

A R Z A C E.

Vous voyez un fujet protégé par la reine.

A S S U R.

Elle a daigné vous voir; mais vous a-t-elle appris
De l'orgueil d'un fujet quel est le digne prix?
Savez-vous qu'Azéma, la fille de vos maîtres,
Ne doit unir son sang qu'au sang de ses ancêtres?
Et que de Ninias épouse en son berceau. . .

A R Z A C E.

Je fais que Ninias, Seigneur, est au tombeau,
Que son père avec lui mourut d'un coup funeste;
Il me suffit.

A S S U R.

Eh bien, apprenez donc le reste.

Sachez que de Ninus le droit m'est assuré,
Qu'entre son trône et moi je ne vois qu'un degré:
Que la reine m'écoute, et souvent sacrifie
A mes justes conseils un fujet qui s'oublie;
Et que tous vos respects ne pourront effacer
Les téméraires vœux qui m'osaient offenser.

A R Z A C E.

Infruit à respecter le sang qui vous fit naître,
 Sans redouter en vous l'autorité d'un maître,
 Je fais ce qu'on vous doit, surtout en ces climats,
 Et je m'en souviendrais, si vous n'en parliez pas.
 Vos aïeux, dont Bélus a fondé la noblesse,
 Sont votre premier droit au cœur de la princesse.
 Vos intérêts présents, le soin de l'avenir,
 Le besoin de l'Etat, tout semble vous unir.
 Moi, contre tant de droits, qu'il me faut reconnaître,
 J'ose en opposer un qui les vaut tous peut-être :
 J'aime : et j'ajouterais, Seigneur, que mon secours
 A vengé ses malheurs, a défendu ses jours,
 A soutenu ce trône où son destin l'appelle,
 Si j'osais, comme vous, me vanter devant elle.
 Je vais remplir son ordre à mon zèle commis ;
 Je n'en reçois que d'elle, et de Sémiramis.
 L'Etat peut quelque jour être en votre puissance ;
 Le ciel donne souvent des rois dans sa vengeance :
 Mais il vous trompe au moins dans l'un de vos projets,
 Si vous comptez Arzace au rang de vos sujets.

A S S U R.

Tu combles la mesure, et tu cours à ta perte.

S C E N E I I I.

A S S U R, A Z E M A.

A S S U R.

MADAME, son audace est trop long-temps soufferte.
 Mais puis-je en liberté m'expliquer avec vous,
 Sur un sujet plus noble et plus digne de nous ?

A Z E M A.

En est-il? mais parlez.

A S S U R.

Bientôt l'Asie entière

Sous vos pas et les miens ouvre une autre carrière :
Les faibles intérêts doivent peu nous frapper ;
L'univers nous appelle , et va nous occuper.
Sémiramis n'est plus que l'ombre d'elle-même ;
Le ciel semble abaisser cette grandeur suprême :
Cet astre si brillant, si long-temps respecté,
Penche vers son déclin, sans force et sans clarté.
On le voit, on murmure, et déjà Babylone
Demande à haute voix un héritier du trône.
Ce mot en dit assez ; vous connaissez mes droits ;
Ce n'est point à l'amour à nous donner des rois.
Non qu'à tant de beautés mon ame inaccessible
Se fasse une vertu de paraître insensible ;
Mais pour vous et pour moi, j'aurais trop à rougir,
Si le sort de l'Etat dépendait d'un soupir.
Un sentiment plus digne, et de l'un, et de l'autre,
Doit gouverner mon sort, et commander au vôtre.
Vos aïeux font les miens, et nous les trahissons,
Nous perdons l'univers, si nous nous divisons.
Je puis vous étonner ; cet austère langage
Effarouche aisément les grâces de votre âge ;
Mais je parle aux héros, aux rois dont vous fortez,
A tous ces demi-dieux que vous représentez.
Long-temps foulant aux pieds leur grandeur et leur cendre,
Usurpant un pouvoir où nous devons prétendre,
Donnant aux nations, ou des lois, ou des fers,
Une femme imposa silence à l'univers.

De sa grandeur qui tombe affermissez l'ouvrage ;
 Elle eut votre beauté, possédez son courage.
 L'amour à vos genoux ne doit se présenter,
 Que pour vous rendre un sceptre, et non pour vous l'ôter.
 C'est ma main qui vous l'offre ; et du moins je me flatte
 Que vous n'immolez pas à l'amour d'un sarmate
 La majesté d'un nom qu'il vous faut respecter,
 Et le trône du monde où vous devez monter.

A Z E M A.

Reposez-vous sur moi, sans insulter Arzace,
 Du soin de maintenir la splendeur de ma race.
 Je défendrai surtout, quand il en fera temps,
 Les droits que m'ont transmis les rois dont je descends.
 Je connais nos aïeux, mais après tout j'ignore
 Si parmi ces héros, que l'Assyrie adore,
 Il en est un plus grand, plus chéri des humains,
 Que ce même sarmate, objet de vos dédains.
 Aux vertus, croyez-moi, rendez plus de justice :
 Pour moi, quand il faudra que l'hymen m'affervisse,
 C'est à Sémiramis à faire mes destins ;
 Et j'attendrai, Seigneur, un maître de ses mains.
 J'écoute peu ces bruits que le peuple répète,
 Echos tumultueux d'une voix plus secrète.
 J'ignore si vos chefs, aux révoltes poussés,
 De servir une femme en secret sont lassés ;
 Je les vois à ses pieds baisser leur tête altière ;
 Ils peuvent murmurer, mais c'est dans la poussière.
 Les dieux, dit-on, sur elle ont étendu leur bras :
 J'ignore son offense, et je ne pense pas,
 Si le ciel a parlé, Seigneur, qu'il vous choisisse
 Pour annoncer son ordre, et servir sa justice.

Elle règne en un mot. Et vous qui gouvernez,
 Vous prenez à ses pieds les lois que vous donnez ;
 Je ne connais ici que son pouvoir suprême :
 Ma gloire est d'obéir ; obéissez de même.

S C E N E I V.

A S S U R , C E D A R.

A S S U R.

OBÉIR ! ah ! ce mot fait trop rougir mon front,
 J'en ai trop dévoré l'insupportable affront.
 Parle, as-tu réussi ? Ces semences de haine,
 Que nos foins en secret cultivaient avec peine,
 Pourront-elles porter, au gré de ma fureur,
 Les fruits que j'en attends de discorde et d'horreur ?

C E D A R.

J'ose espérer beaucoup. Le peuple enfin commence
 A fortir du respect, et de ce long silence
 Où le nom, les exploits, l'art de Sémiramis,
 Ont enchaîné les cœurs étonnés et soumis.
 On veut un successeur au trône d'Assyrie ;
 Et quiconque, Seigneur, aime encor la patrie,
 Ou qui, gagné par moi, se vante de l'aimer,
 Dit qu'il nous faut un maître, et qu'il faut vous nommer.

A S S U R.

Chagrins toujours cuifans ! honte toujours nouvelle !
 Quoi ! ma gloire, mon rang, mon destin dépend d'elle !
 Quoi ! j'aurais fait mourir et Ninus et son fils,
 Pour ramper le premier devant Sémiramis,

Pour languir dans l'éclat d'une illustre disgrâce,
 Près du trône du monde à la seconde place !
 La reine se bornait à la mort d'un époux ;
 Mais j'étendis plus loin ma fureur et mes coups.
 Ninias, en secret privé de la lumière,
 Du trône où j'aspirais m'entr'ouvrait la barrière,
 Quand sa puissante main la ferma sous mes pas.
 C'est en vain que, flattant l'orgueil de ses appas,
 J'avais cru chaque jour prendre sur sa jeunesse
 Cet heureux ascendant que les soins, la souplesse,
 L'attention, le temps, savent si bien donner
 Sur un cœur sans dessein, facile à gouverner.
 Je connus mal cette ame inflexible et profonde ;
 Rien ne la put toucher que l'empire du monde.
 Elle en parut trop digne, il le faut avouer :
 Je suis dans mes fureurs contraint à la louer.
 Je la vis retenir, dans ses mains assurées,
 De l'Etat chancelant les rênes égarées,
 Apaiser le murmure, étouffer les complots,
 Gouverner en monarque, et combattre en héros.
 Je la vis captiver et le peuple et l'armée.
 Ce grand art d'imposer, même à la renommée,
 Fut l'art qui sous son joug enchaîna les esprits :
 L'univers à ses pieds demeure encor surpris.
 Que dis-je ? sa beauté, ce flatteur avantage,
 Fit adorer les lois qu'imposa son courage ;
 Et quand dans mon dépit j'ai voulu conspirer,
 Mes amis confternés n'ont su que l'admirer.

C E D A R.

Ce charme se dissipe, et ce pouvoir chancelle.
 Son génie égaré semble s'éloigner d'elle.

Un vain remords la trouble ; et sa crédulité
 A depuis quelque temps en secret consulté
 Ces oracles menteurs d'un temple méprisable,
 Que les fourbes d'Egypte ont rendu vénérable.
 Son encens et ses vœux fatiguent les autels ;
 Elle devient semblable au reste des mortels : (3)
 Elle a connu la crainte.

A S S U R.

Accablons sa faiblesse.

Je ne puis m'élever qu'autant qu'elle s'abaisse.
 De Babylone, au moins, j'ai fait parler la voix.
 Sémiramis, enfin, va céder une fois.
 Ce premier coup porté, sa ruine est certaine.
 Me donner Azéma, c'est cesser d'être reine ;
 Oser me refuser, soulève ses Etats ;
 Et de tous les côtés le piège est sous ses pas.
 Mais peut-être, après tout, quand je crois la surprendre,
 J'ai lassé ma fortune à force de l'attendre.

C E D A R.

Si la reine vous cède et nomme un héritier,
 Assur de son destin peut-il se défier ?
 De vous et d'Azéma l'union désirée
 Rejoindra de nos rois la tige séparée.
 Tout vous porte à l'empire, et tout parle pour vous.

A S S U R.

Pour Azéma, sans doute, il n'est point d'autre époux.
 Mais pourquoi de si loin faire venir Arzace ?
 Elle a favorisé son insolente audace.
 Tout prêt à le punir, je me vois retenu
 Par cette même main dont il est soutenu.
 Prince, mais sans sujets, ministre et sans puissance,
 Environné d'honneurs, et dans la dépendance,

Tout m'afflige, une amante, un jeune audacieux,
Des prêtres consultés, qui font parler leurs dieux;
Sémiramis enfin toujours en défiance,
Qui me ménage à peine, et qui craint ma présence!
Nous verrons si l'ingrate, avec impunité,
Ose pousser à bout un complice irrité.

(il veut sortir.)

S C E N E V.

A S S U R, O T A N E, C E D A R.

O T A N E.

SEIGNEUR, Sémiramis vous ordonne d'attendre;
Elle veut en secret vous voir et vous entendre,
Et de cet entretien qu'aucun ne soit témoin.

A S S U R.

A ses ordres sacrés j'obéis avec soin,
Otane, et j'attendrai sa volonté suprême.

S C E N E V I.

A S S U R, C E D A R.

A S S U R.

EH! d'où peut donc venir ce changement extrême?
Depuis près de trois mois, je lui semble odieux;
Mon aspect importun lui fait baisser les yeux:
Toujours quelque témoin nous voit et nous écoute.
De nos froids entretiens, qui lui pèsent sans doute,

Ses foudaines frayeurs interrompent le cours ;
 Son filence fouvent répond à mes discours.
 Que veut-elle me dire , ou que veut-elle apprendre ?
 Elle avance vers nous ; c'est elle. Va m'attendre.

S C E N E V I I.

S E M I R A M I S , A S S U R.

S E M I R A M I S.

S E I G N E U R , il faut enfin que je vous ouvre un cœur
 Qui long-temps devant vous dévora fa douleur.
 J'ai gouverné l'Asie , et peut-être avec gloire ;
 Peut-être Babylone , honorant ma mémoire ,
 Mettra Sémiramis à côté des grands rois.
 Vos mains de mon empire ont soutenu le poids.
 Par-tout victorieuse , absolue , adorée ,
 De l'encens des humains je vivais enivrée :
 Tranquille , j'oubliai , sans crainte et sans ennui ,
 Quel degré m'éleva dans ce rang où je suis.
 Des dieux , dans mon bonheur , j'oubliai la justice ;
 Elle parle , je cède : et ce grand édifice ,
 Que je crus à l'abri des outrages du temps ,
 Veut être raffermi jusq' en ses fondemens.

A S S U R.

Madame , c'est à vous d'achever votre ouvrage ,
 De commander au temps , de prévoir son outrage.
 Qui pourrait obscurcir des jours si glorieux ?
 Quand la terre obéit , que craignez-vous des dieux ?

S E M I R A M I S.

La cendre de Ninus repose en cette enceinte,
Et vous me demandez le sujet de ma crainte?
Vous !

A S S U R.

Je vous avoûrai que je suis indigné
Qu'on se souvienne encor si Ninus a régné.
Craint-on, après quinze ans, ses manes en colère?
Ils se feraient vengés, s'ils avaient pu le faire.
D'un éternel oubli ne tirez point les morts.
Je suis épouvanté, mais c'est de vos remords.
Ah ! ne consultez point d'oracles inutiles :
C'est par la fermeté qu'on rend les dieux faciles.
Ce fantôme inoui, qui paraît en ce jour,
Qui naquit de la crainte, et l'enfante à son tour,
Peut-il vous effrayer par tous ses vains prestiges ?
Pour qui ne les craint point, il n'est point de prodiges :
Ils sont l'appât grossier des peuples ignorans ,
L'invention du fourbe, et le mépris des grands.
Mais si quelque intérêt, plus noble et plus solide,
Eclaire votre esprit, qu'un vain trouble intimide ;
S'il vous faut de Bélus éterniser le fang ,
Si la jeune Azéma prétend à ce haut rang.....

S E M I R A M I S.

Je viens vous en parler. Ammon et Babylone
Demandent sans détour un héritier du trône.
Il faut que de mon sceptre on partage le faix ;
Et le peuple et les dieux vont être satisfaits.
Vous le savez assez, mon superbe courage
S'était fait une loi de régner sans partage :
Je tins sur mon hymen l'univers en suspens ;
Et quand la voix du peuple, à la fleur de mes ans,

Cette voix qu'aujourd'hui le ciel même féconde,
 Me pressait de donner des souverains au monde ;
 Si quelqu'un pût prétendre au nom de mon époux,
 Cet honneur , je le fais , n'appartenait qu'à vous.
 Vous deviez l'espérer ; mais vous pûtes connaître
 Combien Sémiramis craignait d'avoir un maître.
 Je vous fis , fans former un lien si fatal ,
 Le second de la terre , et non pas mon égal.
 C'était assez , Seigneur , et j'ai l'orgueil de croire
 Que ce rang aurait pu suffire à votre gloire.
 Le ciel me parle enfin , j'obéis à sa voix ;
 Ecoutez son oracle , et recevez mes lois.
*Babylone doit prendre une face nouvelle ,
 Quand d'un second hymen allumant le flambeau ,
 Mère trop malheureuse , épouse trop cruelle ,
 Tu calmeras Ninus au fond de son tombeau.*
 C'est ainsi que des dieux l'ordre éternel s'explique.
 Je connais vos desseins et votre politique ;
 Vous voulez dans l'Etat vous former un parti ;
 Vous m'opposez le sang dont vous êtes forti ;
 De vous et d'Azéma mon successeur peut naître ;
 Vous briguez cet hymen , elle y prétend peut-être.
 Mais moi , je ne veux pas que vos droits et les siens ,
 Ensemble confondus , s'arment contre les miens :
 Telle est ma volonté , constante , irrévocable.
 C'est à vous de juger si le dieu qui m'accable
 A laissé quelque force à mes sens interdits ,
 Si vous reconnaissez encor Sémiramis ,
 Si je puis soutenir la majesté du trône.
 Je vais donner , Seigneur , un maître à Babylone.
 Mais soit qu'un si grand choix honore un autre ou vous ,
 Je serai souveraine , en prenant un époux.

Assemblez

Assemblez seulement les princes et les mages ;
 Qu'ils viennent à ma voix joindre ici leurs suffrages :
 Le don de mon empire et de ma liberté
 Est l'acte le plus grand de mon autorité.
 Loin de le prévenir , qu'on l'attende en silence.
 Le ciel à ce grand jour attache sa clémence :
 Tout m'annonce des dieux qui daignent se calmer ;
 Mais c'est le repentir qui doit les défarmer.
 Croyez-moi ; les remords , à vos yeux méprifables ,
 Sont la seule vertu qui reste à des coupables. (4)
 Je vous parais timide et faible ; désormais
 Connaissez la faiblesse , elle est dans les forfaits.
 Cette crainte n'est pas honteuse au diadème ;
 Elle convient aux rois , et surtout à vous-même :
 Et je vous apprendrai qu'on peut , sans s'avilir ,
 S'abaïffer sous les dieux , les craindre et les servir.

S C E N E V I I I.

A S S U R *seul.*

QUELS discours étonnans ! quels projets ! quel langage !
 Est-ce crainte , artifice , ou faiblesse , ou courage ?
 Prétend-elle en cédant raffermir ses destins ?
 Et s'unit-elle à moi pour tromper mes desseins ?
 A l'hymen d'Azéma je ne dois point prétendre !
 C'est m'assurer du sien que je dois seul attendre.
 Ce que n'ont pu mes soins , et nos communs forfaits ,
 L'hommage dont jadis je flattai ses attraits ,
 Mes brigues , mon dépit , la crainte de sa chute ;
 Un oracle d'Egypte , un songe l'exécute ?

Quel pouvoir inconnu gouverne les humains !
Que de faibles refforts font d'illustres destins !
Doutons encor de tout , voyons encor la reine.
Sa résolution me paraît trop soudaine ;
Trop de soins à mes yeux paraissent l'occuper :
Et qui change aisément , est faible , ou veut tromper.

Fin du second acte.

ACTE III.

Le théâtre représente un cabinet du palais.

SCENE PREMIERE.

SEMIRAMIS, OTANE.

SEMIRAMIS.

OTANE, qui l'eût cru, que les dieux en colère
Me tendaient en effet une main salutaire ?
Qu'ils ne m'épouvantaient que pour se défarmer ?
Ils ont ouvert l'abyme, et l'ont daigné fermer :
C'est la foudre à la main qu'ils m'ont donné ma grâce ;
Ils ont changé mon fort, ils ont conduit Arzace ;
Ils veulent mon hymen, ils veulent expier,
Par ce lien nouveau, les crimes du premier.
Non, je ne doute plus que des cœurs ils disposent :
Le mien vole au-devant de la loi qu'ils m'imposent.
Arzace, c'en est fait, je me rends, et je voi
Que tu devais régner sur le monde et sur moi.

OTANE.

Arzace ! lui ?

SEMIRAMIS.

Tu fais qu'aux plaines de Scythie,
Quand je vengeais la Perse, et subjuguais l'Asie,
Ce héros (sous son père il combattait alors),
Ce héros entouré de captifs et de morts,
M'offrit, en rougissant, de ses mains triomphantes,
Des ennemis vaincus les dépouilles sanglantes.

A son premier aspect tout mon cœur étonné,
 Par un pouvoir secret se sentit entraîné ;
 Je n'en pus affaiblir le charme inconcevable ;
 Le reste des mortels me sembla méprisable ;
 Assur, qui m'observait, ne fut que trop jaloux ;
 Dès-lors le nom d'Arzace aigrissait son courroux.
 Mais l'image d'Arzace occupa ma pensée,
 Avant que de nos dieux la main ne l'eût tracée ;
 Avant que cette voix, qui commande à mon cœur,
 Me désignât Arzace, et nommât mon vainqueur.

O T A N E.

C'est beaucoup abaisser ce superbe courage,
 Qui des maîtres du Gange a dédaigné l'hommage ;
 Qui, n'écoutant jamais de faibles sentimens,
 Veut des rois pour sujets, et non pas pour amans.
 Vous avez méprisé jusqu'à la beauté même,
 Dont l'empire accroissait votre empire suprême :
 Et vos yeux sur la terre exerçaient leur pouvoir,
 Sans que vous daignassiez vous en apercevoir.
 Quoi ! de l'amour enfin connaissez-vous les charmes ?
 Et pouvez-vous passer de ces sombres alarmes
 Au tendre sentiment qui vous parle aujourd'hui ?

S E M I R A M I S.

Non, ce n'est point l'amour qui m'entraîne vers lui :
 Mon ame par les yeux ne peut être vaincue.
 Ne crois pas qu'à ce point de mon rang descendue,
 Ecoutant dans mon trouble un charme suborneur,
 Je donne à la beauté le prix de la valeur :
 Je crois sentir du moins de plus nobles tendresses.
 Malheureuse ! est-ce à moi d'éprouver des faiblesses !
 De connaître l'amour et ses fatales lois !
 Otane, que veux-tu ; je fus mère autrefois.

Mes malheureufes mains à peine cultivèrent
 Ce fruit d'un triftè hymen, que les dieux m'enlevèrent.
 Seule, en proie aux chagrins qui venaient m'alarmer,
 N'ayant autour de moi rien que je pufle aimer,
 Sentant ce vide affreux de ma grandeur fuprême,
 M'arrachant à ma cour, et m'évitant moi-même,
 J'ai cherché le repos dans ces grands monumens,
 D'une ame qui fe fuit trompeurs amufemens.
 Le repos m'échappait; je fens que je le trouve;
 Je m'étonne en fecret du charme que j'éprouve:
 Arzace me tient lieu d'un époux et d'un fils,
 Et de tous mes travaux, et du monde foumis.
 Que je vous dois d'encens, ô Puiffance célefte!
 Qui, me forçant de prendre un joug jadis funefte,
 Me préparez au nœud que j'avais abhorré,
 En m'embrafant d'un feu par vous-même inspiré.

O T A N E.

Mais vous avez prévu la douleur et la rage
 Dont va frémir Affur à ce nouvel outrage;
 Car enfin il fe flatte, et la commune voix
 A fait tomber fur lui l'honneur de votre choix:
 Il ne bornera pas fon dépit à fe plaindre.

S E M I R A M I S.

Je ne l'ai point trompé, je ne veux pas le craindre.
 J'ai fu quinze ans entiers, quel que fût fon projet,
 Le tenir dans le rang de mon premier fujet:
 A fon ambition, pour moi toujours fufpecte,
 Je prefcrivis quinze ans les bornes qu'il refpecte.
 Je régnaï feule alors, et fi ma faible main
 Mit à fes vœux hardis ce redoutable frein,
 Que pourront déformais fa brigue et fon audace,
 Contre Sémiramis unie avec Arzace?

Oui, je crois que Ninus, content de mes remords,
 Pour presser cet hymen quitte le sein des morts.
 Sa grande ombre, en effet, déjà trop offensée,
 Contre Sémiramis ferait trop courroucée;
 Elle verrait donner avec trop de douleur
 Sa couronne et son lit à son empoisonneur.
 Du sein de son tombeau voilà ce qui l'appelle;
 Les oracles d'Ammon s'accordent avec elle;
 La vertu d'Oroès ne me fait plus trembler:
 Pour entendre mes lois je l'ai fait appeler:
 Je l'attends.

O T A N E.

Son crédit, son sacré caractère,
 Peut appuyer le choix que vous prétendez faire.

S E M I R A M I S.

Sa voix achèvera de rassurer mon cœur.

O T A N E.

Il vient.

S C E N E I I.

S E M I R A M I S, O R O È S.

S E M I R A M I S.

DE Zoroastre auguste successeur,
 Je vais nommer un roi; vous, couronnez sa tête:
 Tout est-il préparé pour cette auguste fête?

O R O È S.

Les mages et les grands attendent votre choix;
 Je remplis mon devoir, et j'obéis aux rois:

Le soin de les juger n'est point notre partage ;
C'est celui des dieux seuls.

S E M I R A M I S.

A ce sombre langage ,
On dirait qu'en secret vous condamnez mes vœux.

O R O È S.

Je ne les connais pas ; puissent-ils être heureux !

S E M I R A M I S.

Mais vous interprétez les volontés célestes.
Ces signes que j'ai vus me seraient-ils funestes ?
Une ombre , un dieu , peut-être , à mes yeux s'est montré ;
Dans le sein de la terre il est soudain rentré.
Quel pouvoir a brisé l'éternelle barrière
Dont le ciel sépara l'enfer et la lumière ?
D'où vient que les humains , malgré l'arrêt du sort ,
Reviennent à mes yeux du séjour de la mort ?

O R O È S.

Du ciel , quand il le faut , la justice suprême
Suspend l'ordre éternel établi par lui-même ;
Il permet à la mort d'interrompre ses lois ,
Pour l'effroi de la terre , et l'exemple des rois.

S E M I R A M I S.

Les oracles d'Ammon veulent un sacrifice.

O R O È S.

Il le fera , Madame. (5)

S E M I R A M I S.

Eternelle justice ,
Qui lisez dans mon ame avec des yeux vengeurs ,
Ne la remplissez plus de nouvelles horreurs ;

392 S E M I R A M I S.

De mon premier hymen oubliez l'infortune.

(à Oroès qui s'éloignait.)

Revenez.

O R O È S , *revenant.*

Je croyais ma présence importune.

S E M I R A M I S.

Répondez : ce matin aux pieds de vos autels

Arzace a présenté des dons aux immortels ?

O R O È S.

Oui, ces dons leur sont chers ; Arzace a fu leur plaisir.

S E M I R A M I S.

Je le crois, et ce mot me rassure et m'éclaire.

Puis-je d'un fort heureux me reposer sur lui ?

O R O È S.

Arzace de l'empire est le plus digne appui ;

Les dieux l'ont amené : sa gloire est leur ouvrage.

S E M I R A M I S.

J'accepte avec transport ce fortuné présage ;

L'espérance et la paix reviennent me calmer.

Allez ; qu'un pur encens recommence à fumer.

De vos mages, de vous, que la présence auguste,

Sur l'hymen le plus grand, sur le choix le plus juste,

Attirent de nos dieux les regards souverains.

Puissent de cet Etat les éternels destins

Reprendre avec les miens une splendeur nouvelle !

Hâtez de ce beau jour la pompe solennelle.

Allez.

S C E N E I I I.

SEMIRAMIS, OTANE.

SEMIRAMIS.

AINSI le ciel est d'accord avec moi ;
Je suis son interprète , en choisissant un roi.
Que je vais l'étonner , par le don d'un empire !
Qu'il est loin d'espérer ce moment où j'aspire !
Qu'Assur et tous les siens vont être humiliés !
Quand j'aurai dit un mot , la terre est à ses pieds.
Combien à mes bontés il faudra qu'il réponde !
Je l'épouse , et pour dot , je lui donne le monde.
Enfin ma gloire est pure , et je puis la goûter.

S C E N E I V.

SEMIRAMIS, OTANE, MITRANE,
un Officier du palais.

OTANE.

ARZACE à vos genoux demande à se jeter :
Daignez à ses douleurs accorder cette grace.

SEMIRAMIS.

Quel chagrin près de moi peut occuper Arzace !
De mes chagrins lui seul a dissipé l'horreur :
Qu'il vienne ; il ne fait pas ce qu'il peut sur mon cœur.
Vous dont le sang s'apaise , et dont la voix m'inspire ,
O manes redoutés , et vous , Dieux de l'empire ,
Dieux des Assyriens , de Ninus , de mon fils ,
Pour le favoriser , foyez tous réunis.
Quel trouble en le voyant m'a soudain pénétrée !

S C E N E V.

S E M I R A M I S , A R Z A C E , A Z E M A .

A R Z A C E .

O REINE , à vous servir ma vie est consacrée :
 Je vous devais mon sang , et quand je l'ai versé ,
 Puisqu'il coula pour vous , je fus récompensé.
 Mon père avait joui de quelque renommée ;
 Mes yeux l'ont vu mourir , commandant votre armée ;
 Il a laissé , Madame , à son malheureux fils
 Des exemples frappans , peut-être mal suivis.
 Je n'ose devant vous rappeler la mémoire
 Des services d'un père et de sa faible gloire ,
 Qu'afin d'obtenir grâce à vos sacrés genoux ,
 Pour un fils téméraire , et coupable envers vous ,
 Qui , de ses vœux hardis écoutant l'imprudence ;
 Craint même en vous servant de vous faire une offense.

S E M I R A M I S .

Vous , m'offenser ? qui , vous ? ah ! ne le craignez pas.

A R Z A C E .

Vous donnez votre main , vous donnez vos Etats.
 Sur ces grands intérêts , sur ce choix que vous faites ,
 Mon cœur doit renfermer ses plaintes indiscrettes :
 Je dois dans le silence , et le front prosterné ,
 Attendre , avec cent rois , qu'un roi nous soit donné.
 Mais d'Assur hautement le triomphe s'apprête ;
 D'un pas audacieux il marche à sa conquête ;

Le peuple nomme Affur ; il est de votre sang :
 Puiffe-t-il mériter, et son nom, et son rang !
 Mais enfin je me sens l'ame trop élevée ,
 Pour adorer ici la main que j'ai bravée ,
 Pour me voir écrasé de son orgueil jaloux.
 Souffrez que loin de lui, malgré moi loin de vous ,
 Je retourne aux climats où je vous ai servie.
 J'y suis assez puissant contre sa tyrannie ,
 Si des bienfaits nouveaux dont j'ose me flatter. . . .

S E M I R A M I S.

Ah ! que m'avez-vous dit ? vous, fuir ? vous, me quitter ?
 Vous pourriez craindre Affur ?

A R Z A C E.

Non. Ce cœur téméraire
 Craint dans le monde entier votre seule colère.
 Peut-être avez-vous su mes desirs orgueilleux :
 Votre indignation peut confondre mes vœux.
 Je tremble.

S E M I R A M I S.

Espérez tout ; je vous ferai connaître
 Qu'Affur en aucun temps ne sera votre maître.

A R Z A C E.

Eh bien, je l'avoûrai ; mes yeux avec horreur
 De votre époux en lui verraient le successeur.
 Mais s'il ne peut prétendre à ce grand hymenée ,
 Verra-t-on à ses lois Azéma destinée ?
 Pardonnez à l'excès de ma présomption ;
 Ne redoutez-vous point sa sourde ambition ?
 Jadis à Ninias Azéma fut unie ;
 C'est dans le même sang qu'Affur puisa la vie ;

Je ne suis qu'un sujet, mais j'ose contre lui....

S E M I R A M I S.

Des sujets tels que vous font mon plus noble appui.
 Je fais vos sentimens : votre ame peu commune
 Chérit Sémiramis , et non pas ma fortune.
 Sur mes vrais intérêts vos yeux font éclairés :
 Je vous en fais l'arbitre , et vous les soutiendrez.
 D'Assur et d'Azéma je romps l'intelligence ;
 J'ai prévu les dangers d'une telle alliance ;
 Je fais tous les projets , ils seront confondus.

A R Z A C E.

Ah ! puisque ainsi mes vœux sont par vous entendus,
 Puisque vous avez lu dans le fond de mon ame....

A Z E M A *arrive avec précipitation.*

Reine, j'ose à vos pieds....

S E M I R A M I S , *relevant Azéma.*

Rassurez-vous , Madame :

Quel que soit mon époux , je vous garde en ces lieux
 Un fort et des honneurs dignes de vos aïeux.
 Destinée à mon fils , vous m'êtes toujours chère ;
 Et je vous vois encore avec des yeux de mère.
 Placez-vous l'un et l'autre avec ceux que ma voix
 A nommés pour témoins de mon auguste choix.

(à *Arzace.*)

Que l'appui de l'État se range auprès du trône.

S C E N E V I.

Le cabinet où était Sémiramis fait place à un grand salon magnifiquement orné. Plusieurs officiers, avec les marques de leurs dignités, sont sur des gradins. Un trône est placé au milieu du salon. Les satrapes sont auprès du trône. Le grand-prêtre entre avec les mages. Il se place debout entre Assur et Arzace. La reine est au milieu avec Azéma et ses femmes. Des gardes occupent le fond du salon.

O R O È S.

P R I N C E S, Mages, Guerriers, soutiens de Babylone,
 Par l'ordre de la reine en ces lieux rassemblés,
 Les décrets de nos dieux vous feront révélés :
 Ils veillent sur l'empire, et voici la journée
 Qu'à de grands changemens ils avaient destinée.
 Quel que soit le monarque, et quel que soit l'époux
 Que la reine ait choisi pour l'élever sur nous,
 C'est à nous d'obéir. . . J'apporte au nom des mages
 Ce que je dois aux rois, des vœux et des hommages,
 Des souhaits pour leur gloire, et surtout pour l'Etat.
 Puissent ces jours nouveaux de grandeur et d'éclat
 N'être jamais changés en des jours de ténèbres,
 Ni ces chants d'allégresse en des plaintes funèbres !

A Z E M A.

Pontife, et vous, Seigneurs, on va nommer un roi :
 Ce grand choix, tel qu'il soit, peut n'offenser que moi.
 Mais je naquis sujette, et je le suis encore ;
 Je m'abandonne aux soins dont la reine m'honore :
 Et sans oser prévoir un sinistre avenir,
 Je donne à ses sujets l'exemple d'obéir.

A S S U R.

Quoi qu'il puisse arriver, quoi que le ciel décide,
 Que le bien de l'Etat à ce grand jour préside !
 Jurons tous par ce trône, et par Sémiramis,
 D'être à ce choix auguste aveuglément soumis,
 D'obéir sans murmure au gré de sa justice.

A R Z A C E.

Je le jure ; et ce bras armé pour son service,
 Ce cœur à qui sa voix commande après les dieux,
 Ce sang dans les combats répandu sous ses yeux,
 Sont à mon nouveau maître, avec le même zèle
 Qui sans se démentir les anima pour elle.

O R O È S.

De la reine et des dieux j'attends les volontés.

S E M I R A M I S.

Il suffit; prenez place; et vous, Peuple, écoutez.

*(elle s'assied sur le trône. Azéma, Assur, le grand-prêtre,
 Arzace prennent leurs places; elle continue :)*

Si la terre, quinze ans de ma gloire occupée,
 Révéra dans ma main le sceptre avec l'épée,
 Dans cette même main qu'un usage jaloux
 Destinait au fuseau sous les lois d'un époux;
 Si j'ai, de mes sujets surpassant l'espérance,
 De cet empire heureux porté le poids immense,
 Je vais le partager, pour le mieux maintenir,
 Pour étendre sa gloire aux siècles à venir,
 Pour obéir aux dieux, dont l'ordre irrévocable
 Fléchit ce cœur altier si long-temps indomptable.

Ils m'ont ôté mon fils ; puissent-ils m'en donner
 Qui , dignes de me suivre et de vous gouverner ,
 Marchant dans les sentiers que fraya mon courage ,
 Des grandeurs de mon règne éternisent l'ouvrage !
 J'ai pu choisir , sans doute , entre des souverains ;
 Mais ceux dont les Etats entourent mes confins ,
 Ou sont mes ennemis , ou sont mes tributaires :
 Mon sceptre n'est point fait pour leurs mains étrangères ;
 Et mes premiers sujets sont plus grands à mes yeux
 Que tous ces rois vaincus par moi-même ou par eux.
 Bélus naquit sujet ; s'il eut le diadème ,
 Il le dut à ce peuple , il le dut à lui-même.
 J'ai par les mêmes droits le sceptre que je tiens.
 Maitresse d'un Etat plus vaste que les siens ,
 J'ai rangé sous vos lois vingt peuples de l'Aurore ,
 Qu'au siècle de Bélus on ignorait encore.
 Tout ce qu'il entreprit , je le sus achever.
 Ce qui fonde un Etat le peut seul conserver.
 Il vous faut un héros digne d'un tel empire ,
 Digne de tels sujets , et , si j'ose le dire ,
 Digne de cette main qui va le couronner ,
 Et du cœur indompté que je vais lui donner.
 J'ai consulté les lois , les maîtres du tonnerre ,
 L'intérêt de l'Etat , l'intérêt de la terre ;
 Je fais le bien du monde en nommant un époux.
 Adorez le héros qui va régner sur vous ;
 Voyez revivre en lui les princes de ma race.
 Ce héros , cet époux , ce monarque est ARZACE.

(elle descend du trône , et tout le monde se lève.)

A Z E M A.

Arzace ! ô perfidie !

A S S U R.

O vengeance ! ô fureurs !

A R Z A C E à *Azéma*.

Ah ! croyez . . .

O R O È S.

Juste ciel ! écarter ces horreurs !

S E M I R A M I S , *avançant sur la scène , et s'adressant
aux mages.*

Vous qui sanctifiez de si pures tendresses,
Venez sur les autels garantir nos promesses ;
Ninus et Ninias vous sont rendus en lui.

(*le tonnerre gronde , et le tombeau paraît s'ébranler.*)

Ciel ! qu'est-ce que j'entends ?

O R O È S.

Dieux ! soyez notre appui.

S E M I R A M I S.

Le ciel tonne sur nous : est-ce faveur ou haine ?
Grâce , Dieux tout-puissans ! qu'Arzace me l'obtienne.
Quels funèbres accens redoublent mes terreurs !
La tombe s'est ouverte ; il paraît . . . Ciel ! . . . je meurs . . .

(*l'ombre de Ninus sort de son tombeau.*)

A S S U R.

L'ombre de Ninus même ! ô Dieux ! est-il possible !

A R Z A C E.

Eh bien ! qu'ordonnes-tu ? parle-nous , Dieu terrible.

A S S U R.

Parle.

S E M I R A M I S.

S E M I R A M I S.

Veux-tu me perdre, ou veux-tu pardonner?
C'est ton sceptre et ton lit que je viens de donner;
Juge si ce héros est digne de ta place.
Prononce. J'y consens.

L' O M B R E à *Arzace.*

Tu régneras, Arzace;
Mais il est des forfaits que tu dois expier.
Dans ma tombe, à ma cendre il faut sacrifier.
Sers et mon fils et moi; souviens-toi de ton père:
Ecoute le pontife.

A R Z A C E.

Ombre que je révère,
Demi-dieu dont l'esprit anime ces climats,
Ton aspect m'encourage, et ne m'étonne pas.
Oui, j'irai dans ta tombe au péril de ma vie.
Achève, que veux-tu que ma main sacrifie?

(*L'ombre retourne de son estrade à la porte du tombeau.*)

Il s'éloigne, il nous fuit!

S E M I R A M I S.

Ombre de mon époux,
Permet qu'en ce tombeau j'embrasse tes genoux,
Que mes regrets....

L' O M B R E , à *la porte du tombeau.*

Arrête, et respecte ma cendre;
Quand il en sera temps, je t'y ferai descendre.

(*Le spectre rentre, et le mausolée se referme.*)

A S S U R.

Quel horrible prodige!

S E M I R A M I S.

O Peuples , fuivez-moi ,
Venez tous dans ce temple , et calmez votre effroi.
Les manes de Ninus ne font point implacables ;
S'ils protègent Arzace , ils me font favorables :
C'est le ciel qui m'inspire , et qui vous donne un roi :
Venez tous l'implorer pour Arzace et pour moi.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

Le théâtre représente le vestibule du temple.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARZACE, AZEMA.

ARZACE.

N'IRRI TEZ point mes maux, ils m'accablent assez.
Cet oracle est affreux, plus que vous ne pensez.
Des prodiges sans nombre étonnent la nature.
Le ciel m'a tout ravi ; je vous perds.

AZEMA.

Ah ! parjure !

Va, cesse d'ajouter aux horreurs de ce jour
L'indigne souvenir de ton perfide amour.
Je ne combattrai point la main qui te couronne,
Les morts qui t'ont parlé, ton cœur qui m'abandonne.
Des prodiges nouveaux qui me glacent d'effroi,
Ta barbare inconstance est le plus grand pour moi.
Achève, rends Ninus à ton crime propice :
Commence ici par moi ton affreux sacrifice :
Frappe, ingrat.

ARZACE.

C'en est trop : mon cœur désespéré
Contre ces derniers traits n'était point préparé.
Vous voyez trop, cruelle, à ma douleur profonde,
Si ce cœur vous préfère à l'empire du monde.

Ces victoires, ce nom, dont j'étais si jaloux,
 Vous en étiez l'objet; j'avais tout fait pour vous :
 Et mon ambition, au comble parvenue,
 Jusqu'à vous mériter avait porté sa vue.
 Sémiramis m'est chère; oui, je dois l'avouer;
 Votre bouche avec moi conspire à la louer.
 Nos yeux la regardaient comme un dieu tutélaire,
 Qui de nos chastes feux protégeait le mystère.
 C'est avec cette ardeur, et ces vœux épurés,
 Que peut-être les dieux veulent être adorés.
 Jugez de ma surprise au choix qu'a fait la reine,
 Jugez du précipice où ce choix nous entraîne :
 Apprenez tout mon sort.

A Z E M A.

Je le fais.

A R Z A C E.

Apprenez

Que l'empire ni vous ne me font destinés.
 Ce fils qu'il faut servir, ce fils de Ninus même,
 Cet unique héritier de la grandeur suprême....

A Z E M A.

Eh bien ?

A R Z A C E.

Ce Ninias, qui, presque en son berceau,
 De l'hymen avec vous alluma le flambeau,
 Qui naquit à la fois mon rival et mon maître....

A Z E M A.

Ninias !

A R Z A C E.

Il respire, il vient, il va paraître.

A Z E M A.

Ninias, juste ciel ! Eh quoi, Sémiramis. . .

A R Z A C E.

Jusqu'à ce jour trompée, elle a pleuré son fils.

A Z E M A.

Ninias est vivant !

A R Z A C E.

C'est un secret encore,
Renfermé dans le temple, et que la reine ignore.

A Z E M A.

Mais Ninus te couronne, et sa veuve est à toi.

A R Z A C E.

Mais son fils est à vous : mais son fils est mon roi ;
Mais je dois le servir. Quel oracle funeste !

A Z E M A.

L'amour parle, il suffit ; que m'importe le reste ?
Ses ordres plus certains n'ont point d'obscurité ;
Voilà mon seul oracle, il doit être écouté.
Ninias est vivant ! Eh bien, qu'il reparaisse ;
Que sa mère à mes yeux attestant sa promesse,
Que son père avec lui rappelé du tombeau,
Rejoignent ces liens formés dans mon berceau :
Que Ninias mon roi, ton rival et ton maître,
Ait pour moi tout l'amour que tu me dois peut-être.
Viens voir tout cet amour devant toi confondu,
Vois fouler à mes pieds le sceptre qui m'est dû.
Où donc est Ninias ? quel secret, quel mystère
Le dérobe à ma vue, et le cache à sa mère ?
Qu'il revienne, en un mot ; lui, ni Sémiramis,
Ni ces manes sacrés que l'enfer a vomis,
Ni le renversement de toute la nature,
Ne pourront de mon ame arracher le parjure.

Arzace, c'est à toi de te bien consulter ;
 Vois si ton cœur m'égale, et s'il m'ose imiter.
 Quels sont donc ces forfaits, que l'enfer en furie,
 Que l'ombre de Ninus ordonne qu'on expie ?
 Cruel, si tu trahis un si sacré lien,
 Je ne connais ici de crime que le tien.
 Je vois de tes destins le fatal interprète
 Pour te dicter leurs lois fortir de sa retraite ;
 Le malheureux amour, dont tu trahis la foi,
 N'est point fait pour paraître entre les dieux et toi.
 Va recevoir l'arrêt dont Ninus nous menace ;
 Ton sort dépend des dieux, le mien dépend d'Arzace.
 (*elle sort.*)

A R Z A C E.

Arzace est à vous seule. Ah ! cruelle, arrêtez.
 Quel mélange d'horreurs et de félicités !
 Quels étonnans destins l'un à l'autre contraires ! ...

S C E N E I I.

A R Z A C E, O R O È S *suivi des mages.*O R O È S à *Arzace.*

VENEZ, retirons-nous vers ces lieux solitaires ;
 Je vois quel trouble affreux a dû vous pénétrer :
 A de plus grands assauts il faut vous préparer.
 (*aux mages.*)
 Apportez ce bandeau d'un roi que je révère,
 Prenez ce fer sacré, cette lettre.
 (*les mages vont chercher ce que le grand-prêtre demande.*)

A R Z A C E.

O mon père !

Tirez-moi de l'abyme où mes pas sont plongés,
Levez le voile affreux dont mes yeux sont chargés!

O R O È S.

Le voile va tomber, mon fils; et voici l'heure
Où, dans sa redoutable et profonde demeure,
Ninus attend de vous, pour apaiser ses cris,
L'offrande réservée à ses manes trahis.

A R Z A C E.

Quel ordre, quelle offrande! et qu'est-ce qu'il désire?
Qui, moi! venger Ninus, et Ninias respire?
Qu'il vienne, il est mon roi, mon bras va le servir.

O R O È S.

Son père a commandé, ne fachez qu'obéir.
Dans une heure à sa tombe, Arzace, il faut vous rendre,
(*il donne le diadème et l'épée à Ninias.*)

Armé du fer sacré que vos mains doivent prendre,
Ceint du même bandeau que son front a porté,
Et que vous-même ici vous m'avez présenté.

A R Z A C E.

Du bandeau de Ninus!

O R O È S.

Ses manes le commandent :
C'est dans cet appareil, c'est ainsi qu'ils attendent
Ce sang qui, devant eux, doit être offert par vous.
Ne songez qu'à frapper, qu'à servir leur courroux :
La victime y fera; c'est assez vous instruire.
Reposez-vous sur eux du soin de la conduire.

A R Z A C E.

S'il demande mon sang, disposez de ce bras.
Mais vous ne parlez point, Seigneur, de Ninias :
Vous ne me dites point comment son père même
Me donnerait sa femme avec son diadème ?

O R O È S.

Sa femme, vous! la reine! ô ciel! Sémiramis!
Eh bien, voici l'instant que je vous ai promis.
Connaissez vos destins, et cette femme impie.

A R Z A C E.

Grands Dieux!

O R O È S.

De son époux elle a tranché la vie.

A R Z A C E.

Elle! la reine!

O R O È S.

Affur, l'opprobre de son nom,
Le détestable Affur a donné le poison.

A R Z A C E, après un peu de silence.

Ce crime dans Affur n'a rien qui me surprenne :
Mais croirai-je en effet qu'une épouse, une reine,
L'amour des nations, l'honneur des souverains,
D'un attentat si noir ait pu fouiller ses mains?
A-t-on tant de vertus, après un si grand crime?

O R O È S.

Ce doute, cher Arzace, est d'un cœur magnanime;
Mais ce n'est plus le temps de rien dissimuler :
Chaque instant de ce jour est fait pour révéler
Les effrayans secrets dont frémit la nature ;
Elle vous parle ici ; vous sentez son murmure ;
Votre cœur, malgré vous, gémit épouvanté.
Ne foyez plus surpris si Ninus irrité
Est monté de la terre à ces voûtes impies :
Il vient briser des nœuds tissés par les furies ;
Il vient montrer au jour des crimes impunis ;
Des horreurs de l'inceste il vient sauver son fils :

Il parle, il vous attend ; Ninus est votre père ;
 Vous êtes Ninias, la reine est votre mère.

A R Z A C E.

De tous ces coups mortels en un moment frappé,
 Dans la nuit du trépas je reste enveloppé.
 Moi, son fils ? moi ?

O R O È S.

Vous-même : en doutez-vous encore ?

Apprenez que Ninus, à sa dernière aurore,
 Sûr qu'un poison mortel en terminait le cours,
 Et que le même crime attentait sur vos jours,
 Qu'il attaquait en vous les sources de la vie,
 Vous arracha mourant à cette cour impie.
 Assur comblant sur vous ses crimes inouis,
 Pour épouser la mère, empoisonna le fils.
 Il crut que de ses rois exterminant la race,
 Le trône était ouvert à sa perfide audace :
 Et lorsque le palais déplorait votre mort,
 Le fidelle Phradate eut soin de votre fort.
 Ces végétaux puissans qu'en Perse on voit éclore,
 Bienfaits nés dans ses champs de l'astre qu'elle adore,
 Par les soins de Phradate avec art préparés,
 Firent fortir la mort de vos flancs déchirés ;
 De son fils qu'il perdit, il vous donna la place ;
 Vous ne fûtes connu que sous le nom d'Arzace ;
 Il attendait le jour d'un heureux changement.
 Dieu qui juge les rois, en ordonne autrement.
 La vérité terrible est du ciel descendue,
 Et du sein des tombeaux la vengeance est venue.

A R Z A C E.

Dieu, maître des destins, suis-je assez éprouvé ?
 Vous me rendez la mort, dont vous m'avez sauvé.

Eh bien, Sémiramis.... oui, je reçus la vie
 Dans le fein des grandeurs et de l'ignominie.
 Ma mère.... ô Ciel! Ninus! ah! quel aveu cruel!
 Mais si le traître Affur était seul criminel,
 S'il se pouvait....

O R O È S, *prenant la lettre et la lui donnant.*

Voici ces sacrés caractères,
 Ces garans trop certains de ces cruels mystères;
 Le monument du crime est ici sous vos yeux:
 Douterez-vous encor?

A R Z A C E.

Que ne le puis-je, ô Dieux!
 Donnez, je n'aurai plus de doute qui me flatte;
 Donnez.

(*il lit.*)

Ninus mourant, au fidelle Phradate.

*Je meurs empoisonné, prenez soin de mon fils:
 Arrachez Ninias à des bras ennemis;
 Ma criminelle épouse....*

O R O È S.

En faut-il davantage?
 C'est de vous que je tiens cet affreux témoignage.
 Ninus n'acheva point: l'approche de la mort
 Glaça sa faible main qui traçait votre sort.
 Phradate en cet écrit vous apprend tout le reste;
 Lisez: il vous confirme un secret si funeste.
 Il suffit, Ninus parle, il arme votre bras,
 De sa tombe à son trône il va guider vos pas;
 Il veut du sang.

A R Z A C E, *après avoir lu.*

O jour trop fécond en miracles!
 Enfer, qui m'as parlé, tes funestes oracles

ACTE QUATRIÈME. 411

Sont plus obscurs encore à mon esprit troublé,
Que le fein de la tombe où je suis appelé.
Au sacrificeur on cache la victime ;
Je tremble sur le choix.

O R O È S.

Tremblez, mais sur le crime.

Allez, dans les horreurs dont vous êtes troublé,
Le ciel vous conduira, comme il vous a parlé.
Ne vous regardez plus comme un homme ordinaire ;
Des éternels décrets sacré dépositaire ,
Marqué du sceau des dieux , séparé des humains ,
Avancez dans la nuit qui couvre vos destins.
Mortel , faible instrument des dieux de vos ancêtres ,
Vous n'avez pas le droit d'interroger vos maîtres.
A la mort échappé , malheureux Ninias ,
Adorez , rendez grâce , et ne murmurez pas.

S C E N E I I I.

A R Z A C E , M I T R A N E.

A R Z A C E.

NON, je ne reviens point de cet état horrible ;
Sémiramis ma mère ! ô Ciel, est-il possible !

M I T R A N E , *arrivant.*

Babylone , Seigneur , en ce commun effroi ,
Ne peut se rassurer qu'en revoyant son roi.
Souffrez que le premier je vienne reconnaître ,
Et l'époux de la reine , et mon auguste maître.
Sémiramis vous cherche , elle vient sur mes pas ;
Je bénis ce moment qui la met dans vos bras.

Vous ne répondez point. Un désespoir farouche
 Fixe vos yeux troublés, et vous ferme la bouche ;
 Vous pâlissez d'effroi, tout votre corps frémit.
 Qu'est-ce qui s'est passé ? qu'est-ce qu'on vous a dit ?

A R Z A C E.

Fuyons vers Azéma.

M I T R A N E.

Quel étonnant langage !

Seigneur, est-ce bien vous ? faites-vous cet outrage
 Aux bontés de la reine, à ses feux, à son choix,
 A ce cœur qui pour vous dédaigna tant de rois ?
 Son espérance en vous est-elle confondue ?

A R Z A C E.

Dieux ! c'est Sémiramis qui se montre à ma vue !
 O tombe de Ninus ! ô séjour des enfers !
 Cachez son crime et moi dans vos gouffres ouverts.

S C E N E I V.

S E M I R A M I S, A R Z A C E, O T A N E.

S E M I R A M I S.

ON n'attend plus que vous ; venez, maître du monde ;
 Son fort, comme le mien, sur mon hymen se fonde.
 Je vois avec transport ce signe révéré,
 Qu'a mis sur votre front un pontife inspiré ;
 Ce sacré diadème, assuré témoignage
 Que l'enfer et le ciel confirment mon suffrage.
 Tout le parti d'Assur, frappé d'un faint respect,
 Tombe à la voix des dieux, et tremble à mon aspect ;

Ninus veut une offrande , il en est plus propice :
 Pour hâter mon bonheur , hâtez ce sacrifice.
 Tous les cœurs sont à nous , tout le peuple applaudit :
 Vous régnez , je vous aime ; Assur en vain frémit.

A R Z A C E *hors de lui.*

Assur ! allons . . . il faut dans le fang du perfide . . .
 Dans cet infame fang lavons son parricide ;
 Allons venger Ninus . . .

S E M I R A M I S.

Qu'entends-je ? juste ciel !

Ninus !

A R Z A C E , *d'un air égaré.*

Vous m'avez dit que son bras criminel
 (*revenant à lui.*)

Avait . . . que l'insolent s'arme contre la reine ,
 Et n'est-ce pas assez pour mériter ma haine ?

S E M I R A M I S.

Commencez la vengeance en recevant ma foi.

A R Z A C E.

Mon père !

S E M I R A M I S.

Ah ! quels regards vos yeux lancent sur moi !
 Arzace , est-ce donc là ce cœur soumis et tendre ,
 Qu'en vous donnant ma main j'ai cru devoir attendre ?
 Je ne m'étonne point que ce prodige affreux ,
 Que les morts , déchaînés du séjour ténébreux ,
 De la terreur en vous laissent encor la trace ;
 Mais j'en suis moins troublée en revoyant Arzace.
 Ah ! ne répandez pas cette funeste nuit
 Sur ces premiers momens du beau jour qui me luit.
 Soyez tel qu'à mes pieds je vous ai vu paraître ,
 Lorsque vous redoutiez d'avoir Assur pour maître.

Ne craignez point Ninus , et son ombre en courroux.
 Arzace , mon appui , mon secours , mon époux ;
 Cher prince.

A R Z A C E , *se détournant.*

C'en est trop : le crime m'environne.

Arrêtez.

S E M I R A M I S.

A quel trouble , hélas ! il s'abandonne ,
 Quand lui seul à la paix a pu me rappeler.

A R Z A C E.

Sémiramis.

S E M I R A M I S.

Eh bien ?

A R Z A C E.

Je ne puis lui parler ,
 Fuyez-moi pour jamais , ou m'arrachez la vie.

S E M I R A M I S.

Quels transports ! quels discours ! qui , moi , que je vous fuie ?
 Eclaircissez ce trouble insupportable , affreux ,
 Qui passe dans mon ame , et fait deux malheureux.
 Les traits du désespoir font sur votre visage ;
 De moment en moment vous glacez mon courage ;
 Et vos yeux alarmés me causent plus d'effroi
 Que le ciel et les morts soulevés contre moi.
 Je tremble en vous offrant ce sacré diadème ;
 Ma bouche en frémissant prononce je vous aime :
 D'un pouvoir inconnu l'invincible ascendant
 M'entraîne ici vers vous , m'en repousse à l'instant ;
 Et par un sentiment que je ne puis comprendre ,
 Mêlé une horreur affreuse à l'amour le plus tendre.

ACTE QUATRIEME. 415

ARZACE.

Haïffez-moi.

SEMIRAMIS.

Cruel, non, tu ne le veux pas.

Mon cœur suivra ton cœur, mes pas suivront tes pas.
Quel est donc ce billet, que tes yeux pleins d'alarmes
Lisent avec horreur, et trempent de leurs larmes ?
Contient-il les raisons de tes refus affreux ?

ARZACE.

Oui.

SEMIRAMIS.

Donne.

ARZACE.

Ah ! je ne puis... Osez-vous ?...

SEMIRAMIS.

Je le veux.

ARZACE.

Laissez-moi cet écrit horrible et nécessaire...

SEMIRAMIS.

D'où le tiens-tu ?

ARZACE.

Des dieux.

SEMIRAMIS.

Qui l'écrivit ?

ARZACE.

Mon père...

SEMIRAMIS.

Que me dis-tu ?

ARZACE.

Tremblez.

S E M I R A M I S.

Donne : apprends-moi mon fort.

A R Z A C E.

Cessez... A chaque mot vous trouveriez la mort.

S E M I R A M I S.

N'importe ; éclaircissez ce doute qui m'accable :

Ne me résistez plus , ou je vous crois coupable.

A R Z A C E.

Dieux , qui conduisez tout , c'est vous qui m'y forcez !

S E M I R A M I S , *prenant le billet.*

Pour la dernière fois , Arzace , obéissez.

A R Z A C E.

Eh bien , que ce billet soit donc le seul supplice

Qu'à son crime , grand Dieu , réserve ta justice !

(Sémiramis lit.)

Vous allez trop savoir , c'en est fait.

S E M I R A M I S à Otane.

Qu'ai-je lu ?

Soutiens-moi , je me meurs...

A R Z A C E.

Hélas ! tout est connu !...

S E M I R A M I S , *revenant à elle après un long silence.*

Eh bien , ne tarde plus , remplis ta destinée ;

Punis cette coupable et cette infortunée ;

Etouffe dans mon sang mes détestables feux.

La nature trompée est horrible à tous deux.

Venge tous mes forfaits , venge la mort d'un père ,

Reconnais-moi , mon fils , frappe , et punis ta mère.

A R Z A C E.

Que ce glaive plutôt épuise ici mon flanc

De ce sang malheureux formé de votre sang !

Qu'il

Qu'il perce de vos mains ce cœur qui vous révère,
Et qui porte d'un fils le sacré caractère!

S E M I R A M I S , *se jetant à genoux.*

Ah! je fus sans pitié, fois barbare à ton tour,
Sois le fils de Ninus, en m'arrachant le jour:
Frappe. Mais quoi! tes pleurs se mêlent à mes larmes!
O Ninias! ô jour plein d'horreur et de charmes!...
Avant de me donner la mort que tu me dois,
De la nature encor laisse parler la voix;
Souffre au moins que les pleurs de ta coupable mère
Arrosent une main si fatale et si chère.

A R Z A C E N I N I A S .

Ah! je suis votre fils, et ce n'est pas à vous,
Quoi que vous ayez fait, d'embrasser mes genoux.
Ninias vous implore, il vous aime, il vous jure
Les plus profonds respects, et l'amour la plus pure.
C'est un nouveau sujet, plus cher et plus soumis;
Le ciel est apaisé, puisqu'il vous rend un fils:
Livrez l'infame Affur au dieu qui vous pardonne.

S E M I R A M I S .

Reçois pour te venger mon sceptre et ma couronne;
Je les ai trop souillés.

A R Z A C E .

Je veux tout ignorer;
Je veux avec l'Asie encor vous admirer.

S E M I R A M I S .

Non : mon crime est trop grand.

A R Z A C E .

Le repentir l'efface.

S E M I R A M I S.

Ninus t'a commandé de régner en ma place ;
Crains les manes vengeurs.

A R Z A C E.

Ils feront attendris
Des remords d'une mère et des larmes d'un fils.
Otane, au nom des dieux, ayez foin de ma mère,
Et cachez comme moi cet horrible mystère.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

SEMIRAMIS, OTANE.

OTANE.

SONGEZ qu'un dieu propice a voulu prévenir
Cet effroyable hymen , dont je vous vois frémir.
La nature étonnée à ce danger funeste ,
En vous rendant un fils , vous arrache à l'inceste.
Des oracles d'Ammon les ordres absolus ,
Les infernales lois , les manes de Ninus ,
Vous disaient que le jour d'un nouvel hymenée
Ferait les horreurs de votre destinée :
Mais ils ne disaient pas qu'il dût être accompli.
L'hymen s'est préparé , votre sort est rempli ;
Ninias vous révère. Un secret sacrifice
Va contenter des dieux la facile justice :
Ce jour si redouté fera votre bonheur.

SEMIRAMIS.

Ah ! le bonheur , Otane , est-il fait pour mon cœur ?
Mon fils s'est attendri ; je me flatte , j'espère
Qu'en ces premiers momens la douleur d'une mère
Parle plus hautement à ses sens oppressés ,
Que le sang de Ninus , et mes crimes passés.
Mais peut-être bientôt , moins tendre et plus sévère ,
Il ne se souviendra que du meurtre d'un père.

D d 2

O T A N E.

Que craignez-vous d'un fils ? quel noir pressentiment !

S E M I R A M I S.

La crainte fuit le crime , et c'est son châtement.
Le détestable Affur fait-il ce qui se passe ?
N'a-t-on rien attenté ? fait-on quel est Arzace ?

O T A N E.

Non ; ce secret terrible est de tous ignoré :
De l'ombre de Ninus l'oracle est adoré ;
Les esprits consternés ne peuvent le comprendre.
Comment servir son fils ? pourquoi venger sa cendre ?
On l'ignore , on se tait. On attend ces momens ,
Où , fermé sans réserve au reste des vivans ,
Ce lieu saint doit s'ouvrir pour finir tant d'alarmes.
Le peuple est aux autels ; vos soldats sont en armes.
Azéma , pâle , errante , et la mort dans les yeux ,
Veille autour du tombeau , lève les mains aux cieux.
Ninias est au temple , et d'une ame éperdue ,
Se prépare à frapper sa victime inconnue.
Dans ses sombres fureurs Affur enveloppé
Rassemble les débris d'un parti dissipé ;
Je ne fais quels projets il peut former encore.

S E M I R A M I S.

Ah ! c'est trop ménager un traître que j'abhorre ;
Qu'Affur chargé de fers en vos mains soit remis :
Otane , allez livrer le coupable à mon fils.
Mon fils apaisera l'éternelle justice ,
En répandant du moins le sang de mon complice :
Qu'il meure ; qu'Azéma , rendue à Ninias ,
Du crime de mon règne épure ces climats.

Tu vois ce cœur, Ninus, il doit te satisfaire :
Tu vois du moins en moi des entrailles de mère.
Ah! qui vient dans ces lieux à pas précipités?
Que tout rend la terreur à mes sens agités!

S C E N E I I.

S E M I R A M I S , A Z E M A .

A Z E M A .

MADAME, pardonnez, si sans être appelée,
De mortelles frayeurs trop justement troublée,
Je viens avec transport embrasser vos genoux.

S E M I R A M I S .

Ah! Princesse, parlez, que me demandez-vous?

A Z E M A .

D'arracher un héros au coup qui le menace,
De prévenir le crime, et de sauver Arzace.

S E M I R A M I S .

Arzace? lui! quel crime?

A Z E M A .

Il devient votre époux;
Il me trahit, n'importe, il doit vivre pour vous.

S E M I R A M I S .

Lui mon époux? grands Dieux!

A Z E M A .

Quoi! l'hymen qui vous lie...

S E M I R A M I S .

Cet hymen est affreux, abominable, impie.

Arzace ? il est parlez ; je frissonne , achevez :
Quels dangers ? hâtez-vous

A Z E M A.

Madame , vous savez
Que peut-être au moment que ma voix vous implore

S E M I R A M I S.

Eh bien ?

A Z E M A.

Ce demi-dieu , que je redoute encore ,
D'un secret sacrifice en doit être honoré ,
Au fond du labyrinthe à Ninus consacré .
J'ignore quels forfaits il faut qu'Arzace expie .

S E M I R A M I S.

Quels forfaits , justes Dieux !

A Z E M A.

Cet Affur , cet impie ,
Va violer la tombe où nul n'est introduit .

S E M I R A M I S.

Qui ? lui ?

A Z E M A.

Dans les horreurs de la profonde nuit ,
Des souterrains secrets , où sa fureur habile
A tout événement se creusait un asile ,
Ont servi les desseins de ce monstre odieux ;
Il vient braver les morts , il vient braver les dieux :
D'une main sacrilège , aux forfaits enhardie ,
Du généreux Arzace il va trancher la vie .

S E M I R A M I S.

O Ciel ! qui vous l'a dit ? comment , par quel détour ?

A Z E M A.

Fiez-vous à mon cœur éclairé par l'amour ;

J'ai vu du traître Assur la haine envenimée,
 Sa faction tremblante, et par lui ranimée,
 Ses amis rassemblés, qu'a séduits sa fureur.
 De ses desseins secrets j'ai démêlé l'horreur,
 J'ai feint de réunir nos causes mutuelles ;
 Je l'ai fait épier par des regards fidelles :
 Il ne commet qu'à lui ce meurtre détesté ;
 Il marche au sacrilège avec impunité.
 Sûr que dans ce lieu saint nul n'osera paraître,
 Que l'accès en est même interdit au grand-prêtre,
 Il y vole : et le bruit par ses soins se répand,
 Qu'Arzace est la victime, et que la mort l'attend ;
 Que Ninus dans son sang doit laver son injure.
 On parle au peuple, aux grands, on s'affemle, on murmure.
 Je crains Ninus, Assur, et le ciel en courroux.

S E M I R A M I S.

Eh bien, chère Azéma, ce ciel parle par vous :
 Il me suffit. Je vois ce qui me reste à faire.
 On peut s'en reposer sur le cœur d'une mère.
 Ma fille, nos destins à la fois sont remplis ;
 Défendez votre époux, je vais sauver mon fils.

A Z E M A.

Ciel !

S E M I R A M I S.

Prête à l'épouser, les dieux m'ont éclairée ;
 Ils inspirent encore une mère éplorée :
 Mais les momens sont chers. Laissez-moi dans ces lieux ;
 Ordonnez en mon nom que les prêtres des dieux,
 Que les chefs de l'Etat viennent ici se rendre.
*(Azéma passe dans le vestibule du temple ; Sémiramis, de l'autre
 côté, s'avance vers le mausolée.)*
 Ombre de mon époux ! je vais venger ta cendre.

Voici l'infant fatal où ta voix m'a promis
 Que l'accès de ta tombe allait m'être permis :
 J'obéirai ; mes mains qui guidaient des armées,
 Pour secourir mon fils à ta voix font armées.
 Venez, gardes du trône, accourez à ma voix ;
 D'Arzace désormais reconnaissez les lois :
 Arzace est votre roi ; vous n'avez plus de reine ;
 Je dépose en ses mains la grandeur souveraine.
 Soyez ses défenseurs, ainsi que ses sujets.
 Allez.

(les gardes se rangent au fond de la scène.)

Dieux tout-puissans, fécondez mes projets.

(elle entre dans le tombeau.)

S C E N E I I I.

AZEMA, *revenant de la porte du temple sur le devant
de la scène.*

QUE méditait la reine, et quel dessein l'anime ?
 A-t-elle encor le temps de prévenir le crime ?
 O prodige, ô destin, que je ne conçois pas !
 Moment cher et terrible, Arzace Ninias !
 Arbitres des humains, Puissances que j'adore,
 Me l'avez-vous rendu pour le ravir encore ?

S C E N E I V.

A Z E M A, A R Z A C E ou N I N I A S.

A Z E M A.

AH! cher Prince, arrêtez. Ninias, est-ce vous?
Vous, le fils de Ninus, mon maître et mon époux?

N I N I A S.

Ah! vous me revoyez confus de me connaître.
Je fuis du sang des dieux, et je frémis d'en être.
Ecartez ces horreurs qui m'ont environné,
Fortifiez ce cœur au trouble abandonné,
Encouragez ce bras prêt à venger un père.

A Z E M A.

Gardez-vous de remplir cet affreux ministère.

N I N I A S.

Je dois un sacrifice, il le faut, j'obéis.

A Z E M A.

Non. Ninus ne veut pas qu'on immole son fils.

N I N I A S.

Comment?

A Z E M A.

Vous n'irez point dans ce lieu redoutable;
Un traître y tend pour vous un piège inévitable.

N I N I A S.

Qui peut me retenir, et qui peut m'effrayer?

A Z E M A.

C'est vous que dans la tombe on va sacrifier;

Affur, l'indigne Affur a d'un pas sacrilège
Violé du tombeau le divin privilège :
Il vous attend.

N I N I A S.

Grands Dieux ! tout est donc éclairci.

Mon cœur est rassuré, la victime est ici.
Mon père, empoisonné par ce monstre perfide,
Demande à haute voix le sang du parricide.
Instruit par le grand-prêtre, et conduit par le ciel,
Par Ninus même armé contre le criminel,
Je n'aurai qu'à frapper la victime funeste,
Qu'amène à mon courroux la justice céleste.
Je vois trop que ma main, dans ce fatal moment,
D'un pouvoir invincible est l'aveugle instrument.
Les dieux seuls ont tout fait, et mon ame étonnée
S'abandonne à la voix qui fait ma destinée.
Je vois que malgré nous tous nos pas sont marqués ;
Je vois que des enfers ces manes évoqués,
Sur le chemin du trône ont semé les miracles :
J'obéis sans rien craindre, et j'en crois les oracles.

A Z E M A.

Tout ce qu'ont fait les dieux ne m'apprend qu'à frémir :
Ils ont aimé Ninus, ils l'ont laissé périr.

N I N I A S.

Ils le vengent enfin : étouffez ce murmure.

A Z E M A.

Ils choisissent souvent une victime pure ;
Le sang de l'innocence a coulé sous leurs coups.

N I N I A S.

Puisqu'ils nous ont unis, ils combattent pour nous.

Ce sont eux qui parlaient par la voix de mon père.
 Ils me rendent un trône, une épouse, une mère :
 Et couvert à vos yeux du fang du criminel,
 Ils vont de ce tombeau me conduire à l'autel.
 J'obéis, c'est assez, le ciel fera le reste.

S C E N E V.

A Z E M A *seule.*

DIEUX ! veillez sur ses pas , dans ce tombeau funeste ,
 Que voulez-vous ? quel fang doit aujourd'hui couler ?
 Impénétrables Dieux , vous me faites trembler.
 Je crains Assur , je crains cette main fanguinaire ;
 Il peut percer le fils sur la cendre du père.
 Abymes redoutés , dont Ninus est sorti ,
 Dans vos antres profonds que ce monstre englouti
 Porte au sein des enfers la fureur qui le presse !
 Cieux , tonnez ! Cieux , lancez la foudre vengeresse !
 O son père ! ô Ninus ! quoi tu n'as pas permis
 Qu'une épouse éplorée accompagnât ton fils !
 Ninus , combats pour lui dans ce lieu de ténèbres !
 N'entends-je pas sa voix parmi des cris funèbres ?
 Dût ce sacré tombeau , profané par mes pas ,
 Ouvrir pour me punir les gouffres du trépas ,
 J'y descendrai , j'y vole.... Ah ! quels coups de tonnerre
 Ont enflammé le ciel et font trembler la terre !
 Je crains , j'espère.... il vient.

S C E N E V I.

NINIAS, *une épée sanglante à la main*, AZEMA.

N I N I A S.

CIEL! où suis-je?

A Z E M A.

Ah! Seigneur,

Vous êtes teint de fang, pâle, glacé d'horreur.

N I N I A S, *d'un air égaré.*

Vous me voyez couvert du fang du parricide.

Au fond de ce tombeau, mon père était mon guide.

J'errais dans les détours de ce grand monument,

Plein de respect, d'horreur et de faiblissement;

Il marchait devant moi : j'ai reconnu la place,

Que son ombre en courroux marquait à mon audace.

Auprès d'une colonne, et loin de la clarté

Qui suffisait à peine à ce lieu redouté,

J'ai vu briller le fer dans la main du perfide;

J'ai cru le voir trembler : tout coupable est timide.

J'ai deux fois dans son flanc plongé ce fer vengeur;

Et d'un bras tout sanglant, qu'animait ma fureur,

Déjà je le traînais, roulant sur la poussière,

Vers les lieux d'où partait cette faible lumière;

Mais, je vous l'avoûrai, ses sanglots redoublés,

Ses cris plaintifs et sourds, et mal articulés,

Les dieux qu'il invoquait, et le repentir même

Qui semblait le saisir à son heure suprême;

La fainteté du lieu, la pitié dont la voix,

Alors qu'on est vengé, fait entendre ses lois;

A C T E C I N Q U I E M E. 429

Un sentiment confus , qui même m'épouvante,
M'ont fait abandonner la victime fanglante.
Azéma, quel est donc ce trouble, cet effroi,
Cette invincible horreur qui s'empare de moi ?
Mon cœur est pur, ô Dieux ! mes mains sont innocentes :
D'un fang proscrit par vous, vous les voyez fumantes ;
Quoi, j'ai fervi le ciel, et je sens des remords !

A Z E M A.

Vous avez fatistait la nature et les morts.
Quittons ce lieu terrible, allons vers votre mère ;
Calmez à ses genoux ce trouble involontaire :
Et puisque Assur n'est plus. . . .

S C E N E V I I.

N I N I A S, A Z E M A, A S S U R.

(*Assur paraît dans l'enfoncement avec Otane et les gardes
de la reine.*)

A Z E M A.

C I E L ! Assur à mes yeux !

N I N I A S.

Assur ?

A Z E M A.

Accourez tous, ministres de nos dieux,
Ministres de nos rois, défendez votre maître.

S C E N E V I I I et dernière.

Le grand-prêtre O R O È S , les Mages et le Peuple,
NINIAS, AZEMA, ASSUR *défarmé*, MITRANE,
OTANE.

O T A N E.

IL n'en est pas besoin; j'ai fait saisir le traître,
Lorsque dans ce lieu saint il allait pénétrer.
La reine l'ordonna, je viens vous le livrer.

N I N I A S.

Qu'ai-je fait? et quelle est la victime immolée?

O R O È S.

Le Ciel est satisfait; la vengeance est comblée.

(*en montrant Assur.*)

Peuple, de votre roi voilà l'empoisonneur :

(*en montrant Ninias.*)

Peuples, de votre roi voilà le successeur.

Je viens vous l'annoncer, je viens le reconnaître;

Revoyez Ninias, et servez votre maître.

A S S U R.

Toi, Ninias?

O R O È S.

Lui-même : un dieu qui l'a conduit

Le sauva de ta rage, et ce dieu te poursuit.

A S S U R.

Toi de Sémiramis tu reçus la naissance!

N I N I A S.

Oui; mais pour te punir j'ai reçu sa puissance.

Allez, délivrez-moi de ce monstre inhumain :

Il ne méritait pas de tomber sous ma main.

Qu'il meure dans l'opprobre, et non de mon épée;
Et qu'on rende au trépas ma victime échappée.

(*Sémiramis paraît au pied du tombeau mourante; un mage qui
est à cette porte la relève.*)

A S S U R.

Va : mon plus grand supplice est de te voir mon roi ;
(*apercevant Sémiramis.*)

Mais je te laisse encor plus malheureux que moi :
Regarde ce tombeau, contemple ton ouvrage.

N I N I A S.

Quelle victime, ô Ciel! a donc frappé ma rage?

A Z E M A.

Ah! fuyez, cher époux!

M I T R A N E.

Qu'avez-vous fait?

O R O È S, *se mettant entre le tombeau et Ninias.*

Sortez,

Venez purifier vos bras enflangantés;
Remettez dans mes mains ce glaive trop funeste,
Cet aveugle instrument de la fureur céleste.

N I N I A S, *courant vers Sémiramis.*

Ah! cruels, laissez-moi le plonger dans mon cœur.

O R O È S, *tandis qu'on le défarme.*

Gardez de le laisser à sa propre fureur.

SEMIRAMIS *qu'on fait avancer, et qu'on place sur un
fauteuil.*

Viens me venger, mon fils: un monstre sanguinaire,
Un traître, un sacrilège, assassine ta mère.

N I N I A S.

O jour de la terreur ! ô crimes inouis !
 Ce sacrilège affreux, ce monstre est votre fils.
 Au sein qui m'a nourri cette main s'est plongée :
 Je vous fuis dans la tombe, et vous ferez vengeance.

S E M I R A M I S.

Hélas ! j'y descendis pour défendre tes jours.
 Ta malheureuse mère allait à ton secours....
 J'ai reçu de tes mains la mort qui m'était due.

N I N I A S.

Ah ! c'est le dernier trait à mon ame éperdue.
 J'atteste ici les dieux qui conduisaient mon bras,
 Ces dieux qui m'égarèrent....

S E M I R A M I S.

Mon fils, n'achève pas :
 Je te pardonne tout, si, pour grâce dernière,
 Une si chère main ferme au moins ma paupière.

(il se jette à genoux.)

Viens, je te le demande au nom du même sang
 Qui t'a donné la vie, et qui sort de mon flanc.
 Ton cœur n'a pas sur moi conduit ta main cruelle.
 Quand Ninus expira j'étais plus criminelle.
 J'en suis assez punie. Il est donc des forfaits
 Que le courroux des dieux ne pardonne jamais !
 Ninias, Azéma, que votre hymen efface
 L'opprobre dont mon crime a souillé votre race ;
 D'une mère expirante approchez-vous tous deux ;
 Donnez-moi votre main ; vivez, régnez heureux :
 Cet espoir me console, il mêle quelque joie
 Aux horreurs de la mort où mon ame est en proie.

Je

ACTE CINQUIÈME. 433

Je la sens... elle vient... songe à Sémiramis,
Ne hais point sa mémoire: ô mon fils, mon cher fils...
C'en est fait.

O R O È S.

La lumière à ses yeux est ravie.
Secourez Ninias, prenez soin de sa vie.
Par ce terrible exemple apprenez tous, du moins,
Que les crimes secrets ont les dieux pour témoins.
Plus le coupable est grand, plus grand est le supplice.
Rois, tremblez sur le trône, et craignez leur justice. (6)

Fin du cinquième et dernier acte.

V A R I A N T E S

DE SEMIRAMIS.

(a) **D**ANS les anciennes éditions :

. Ils ont trompé les yeux.

(b) Dans les premières éditions :

Un accueil que des rois ont vainement brigué,
Quand vous avez paru, vous est donc prodigué ?
Vous avez en secret entretenu la reine,
Mais vous a-t-elle dit que votre audace vaine
Est un outrage au trône, à mon honneur, au sien ;
Que le fort d'Azéma ne peut s'unir qu'au mien ;
Qu'à Ninias, jadis, Azéma fut donnée ;
Qu'aux seuls enfans des rois sa main est destinée ;
Que du fils de Ninus le droit m'est assuré ;
Qu'entre le trône et moi je ne vois qu'un degré ?
La reine a-t-elle enfin daigné du moins vous dire
Dans quel piège en ces lieux votre orgueil vous attire ?
Et que tous vos respects ne pourront effacer
Les téméraires vœux qui m'osaient offenser ?

N O T E S.

(1) *Polyeucte* dit à *Néarque* :

Je fais ce qu'est un songe , et le peu de croyance
Qu'un homme peut donner à son extravagance ;
Qui , d'un amas confus des vapeurs de la nuit ,
Forme de vains objets que le réveil détruit.

(2) Dans *Lucain* , *Caton* répond à ceux qui le pressent d'aller consulter l'oracle d'*Ammon* :

Sterile sine elegit arenas
Ut caneret paucis : merfitne hoc pulvere verum ?

C'est-à-dire , suivant la traduction de *Brébeuf* :

Croyons-nous qu'à ce temple un dieu soit limité ?
Qu'il ait dans ces fablons plongé la vérité ?

Dans le Poème sur la loi naturelle , M. de *Voltaire* dit , en parlant de DIEU :

Sans doute , il a parlé , mais c'est à l'univers.
Il n'a point de l'Egypte habité les déferts ;
Delphes , Délos , Ammon , ne font point ses asiles ;
Il ne se cacha point aux antres des Sibylles.

(3) *Mathan* dit , en parlant d'*Athalie* :

La peur d'un vain remords trouble cette grande ame ;
Elle flotte , elle hésite , en un mot elle est femme.

(4) M. *Ducis* a imité ces vers dans *Hamlet* :

* Seul bien des criminels , le repentir nous reste.

(5) *Agamemnon* dit à sa fille qui lui parle des préparatifs du sacrifice :

Vous y ferez , ma fille.

(6) Le *Grand-Prêtre* , dans *Athalie* , finit la pièce par ces vers :

Apprenez , Roi des Juifs , et n'oubliez jamais
Que les rois dans le ciel ont un juge sévère ,
L'innocence un vengeur , et l'orphelin un père.

Fin du Tome troisième.



